



HAL
open science

La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : approche comparée des littératures africaine, insulaire, maghrébine et caribéenne

Emeric Moussavou

► **To cite this version:**

Emeric Moussavou. La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : approche comparée des littératures africaine, insulaire, maghrébine et caribéenne. Linguistique. Université de Limoges, 2015. Français. NNT : 2015LIMO0035 . tel-01187177

HAL Id: tel-01187177

<https://theses.hal.science/tel-01187177v1>

Submitted on 26 Aug 2015

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

UNIVERSITE DE LIMOGES

ECOLE DOCTORALE EDT Lettres, pensées, arts et histoire

Equipe de recherche ou Laboratoire [FRED]

Thèse

pour obtenir le grade de

DOCTEUR DE L'UNIVERSITÉ DE LIMOGES

Discipline / Spécialité : Lettres

Présentée et soutenue par

Emeric MOUSSAVOU

Le 18 Mai 2015

Titre

***La quête de L'identité dans le roman francophone postcolonial :
proche comparée des littératures africaine, insulaire, magrébine et
ibéenne. Le cas de Verre cassé d'Alain Mabanckou, Soupir d'Ananda
Levi, L'Autre qui danse de Suzanne Dracius et La nuit sacrée de Tahar
Ben Jelloun***

Thèse dirigée par Michel BENIAMINO, Professeur

JURY:

Président du jury

M. Raymond MBASSI ATEEBA, MCF-HDR, Université de Maroua

Rapporteurs

M. Jean Dominique PENEL, Professeur émérite, Université de Gambie

EPIGRAPHE

Ce n'est pas parce que les choses sont difficiles que nous n'osons pas, c'est parce que nous n'osons pas que les choses sont difficiles.

Sénèque

Il faut toujours viser la lune, car même en cas d'échec, on atterrit dans les étoiles.

Oscar Wilde

DEDICACE

Que les auteurs retenus dans le cadre de cette étude puissent trouver en celle-ci un vibrant témoignage. J'émets vivement le souhait que les quatre auteurs restent le plus longtemps en vie pour continuer à œuvrer pour la promotion de la culture et qu'ils puissent rencontrer, en ma modeste personne, un relai légitime dans la continuité du combat qui est le leur, s'il en est un.

EXERGUE

Les grandes déclarations des droits de l'homme ont, elles aussi, cette force et cette faiblesse d'énoncer un idéal trop souvent oublié du fait que l'homme ne réalise pas sa nature dans une humanité abstraite, mais dans des cultures traditionnelles où les changements les plus révolutionnaires laissent subsister des pans entiers et s'expliquent eux-mêmes en fonction d'une situation strictement définie dans le temps et l'espace. Pris entre la double tentation de condamner des expériences qui le heurtent affectivement, et de nier les différences qu'il ne comprend pas intellectuellement, l'homme moderne s'est livré à cent spéculations philosophiques et sociologiques pour établir de vains compromis entre ces pôles contradictoires, et rendre compte de la diversité des cultures tout en cherchant à supprimer ce qu'elle conserve pour lui de scandaleux et de choquant.

Claude Lévi-Strauss, *Race et histoire*, Paris, Folio, Coll. « essais », 1978, p. 23

Cela réglé, j'admets que mettre les civilisations différentes en contact les unes avec les autres est bien ; que marier des mondes différents est excellent ; qu'une civilisation, quel que soit son génie intime, à se replier sur elle-même, s'étiole ; que l'échange est ici l'oxygène, et que la grande chance de l'Europe est d'avoir été un carrefour, et que, d'avoir été le lieu

géométrique de toutes les idées, le réceptacles de toutes les philosophies, le lieu d'accueil de tous les sentiments en a fait le meilleur redistributeur d'énergie.

Mais alors, je pose la question suivante : la colonisation a-t-elle vraiment *mis en contact* ? Ou, si l'on préfère, de toutes les manières *d'établir contact*, était-elle la meilleure ?

Aimé Césaire, *Discours sur le colonialisme*, Paris, Présence Africaine, 2004, p. 10

REMERCIEMENTS

Ce travail de réflexion vient ponctuer quatre années d'études de doctorat, de recherche, d'écriture et de réécriture qui m'ont permis de connaître des grands moments qui sont passés de la joie à l'allégresse, mais également à l'indolence indéfinie, sans omettre les périodes de découragements constants. Ainsi, au terme de ce cheminement de quatre années de recherches, qu'il me soit permis de témoigner mes plus sincères remerciements et mon entière gratitude à toutes les personnes qui, de près où de loin, par leurs enseignements, leurs suggestions critiques, leurs orientations constructives, leur soutien divers et leurs conseils, ont contribué d'une manière où d'une autre, depuis la conception de ce travail, en passant par les moments de doutes, pour aboutir à la matérialisation actuelle.

Arrivé au bout du présent travail, je tiens tout d'abord à manifester particulièrement une reconnaissance à mon directeur de recherche Monsieur Michel Béniamino, Professeur à l'Université de Limoges, pour avoir consenti, en dépit des nombreuses prérogatives qui sont les siennes, à me prendre sous sa direction, mais aussi et surtout pour son soutien, ses conseils plus qu'avisés et ses suggestions éclairantes qui ont orienté mes recherches et mes analyses.

Ensuite, je voudrais adresser un mot chaleureux à l'endroit des autres membres du jury pour m'avoir fait l'honneur, nonobstant les nombreuses occupations qui sont les leurs, de lire et de jeter un regard critique sur la qualité de ce travail.

Je tiens, dans le même élan, à adresser une très vive reconnaissance à Monsieur Steeve Robert Renombo, enseignant à l'Université Omar Bongo, pour avoir suscité mon attention pour la recherche et fait

croître mon intérêt pour la passion de la critique et la théorie littéraire.

A travers la personne de Steeve Renombo, qu'il me soit aussi permis d'exprimer une marque d'attention à tous les enseignants qui ont su, tout au long de mon parcours scolaire et universitaire, éveiller ma curiosité d'apprendre et de comprendre.

Enfin, vous me permettez, dans un geste qui n'est pas exhaustif, d'inclure dans mes remerciements les membres de ma famille et quelques proches qui n'auront eu de cesse de m'encourager de quelques manières que ce soit dans l'aboutissement de ce travail.

INTRODUCTION GENERALE

Approche du sujet

Au moment où nous débutons ce travail de recherche, nous voulons le marquer par une question récurrente dans l'espace de la littérature, autant présente dans son histoire que portée par les hommes qui l'animent, question qui se veut essentialiste et qui a vocation à interroger les enjeux concrets de la littérature. Cette question se trouve formulée sur un des titres d'un ouvrage de l'homme de lettre et philosophe français Jean Paul Sartre : *Qu'est-ce que la littérature ?*¹ En posant une telle interrogation, qu'il soit entendu que nous n'émettons aucunement la prétention d'y apporter une réponse exhaustive. Comment oser s'y risquer surtout que de nombreux grands hommes de lettres s'y sont essayés et force est de reconnaître que des avis aussi divers que variés ont nourri leurs plumes sans pour autant qu'ils s'accordent sur une réponse. Nous voulons simplement dire que, par ce travail, nous nous inscrivons dans une longue tradition de chercheurs et tentons d'apporter une modeste contribution sur la question.

Aussi, dirons-nous que deux tendances majeures se sont toujours détachées en vue d'esquisser une réponse à cette question. Ces deux tendances se partagent en deux visions différentes de la littérature. La première de ces visions est celle qui pense que la Littérature n'a de sens que dans sa vocation à servir des causes concrètes, pragmatiques. Dans le fait qu'elle est utile à la société. Autrement dit que la littérature ne devait-être utilisée et qu'elle n'a que comme seul objectif de mener des combats au profit d'une cause qui prend en compte la condition de l'homme. Elle n'a d'autres mobiles que de servir un intérêt social ou populaire. Dans ce sens, son essence est clairement l'engagement. C'est par exemple tout le sens de la

¹ Sartre (J.-P.), *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948, 295 p.

vision de l'écriture dans laquelle des auteurs comme Ahmadou Kourouma avec *Le soleil des indépendances*² ou bien Sony Labou Tansi à travers *L'Anté-peuple*³ avaient choisi de s'exprimer en se positionnant comme les défenseurs des opprimés.

La seconde orientation de la littérature estime que la littérature n'a d'importance que lorsqu'elle se préoccupe essentiellement du langage ou de l'écriture. C'est-à-dire qu'elle n'a de sens que dans le fait qu'elle ne sert qu'elle-même. Autrement dit qu'elle n'a d'autres visées que de servir la Lettre ou le Style. Ici, c'est en d'autres termes l'esprit que revendiquaient notamment les tenants du mouvement parnassien à l'instar de Théophile de Gautier.

Au delà de ces deux grandes orientations qui traduisent une nette opposition sur la fonction de la littérature, il faut dire que de la même manière qu'il n'y a aucun combat qui ne sert une politique, il faut reconnaître que, dans l'absolu, la fonction essentielle de la littérature est d'être un moyen au service d'un intérêt concret ou d'une idéologie. Donc, s'il y a une position qui peut réconcilier ces deux tendances, c'est celle qui consiste à dire que la littérature est de fait vouée à servir un objectif, C'est-à-dire qu'elle n'a d'utilité qu'à travers la cause qui l'anime quelle que soit la manière de l'exprimer.

Toutefois, nous pensons humblement apporter une réponse à cette question en présentant une définition à partir de deux concepts qui représentent deux visions essentielles de la littérature. Pour nous, la littérature est à définir dans une articulation qui tient en même temps compte des considérations esthétiques au service d'un engagement.

La première de ces visions est celle qui veut présenter la réalité quotidienne comme un film documentaire. Une vision qui saisirait la vie des

² Kourouma (A.), *Le soleil des indépendances*, Paris, Coll. « Points », 1995, 204 p.

³ Sony (L.T.), *L'Anté-peuple*, Paris, Coll. « Points », 2010, 210 p.

citoyens et les traduirait comme le fait un peintre sur un tableau. Cette vision doit s'entendre, à l'instar de ce que pense Henry Beyle, la définition du roman comme : « *Un miroir que l'on promène le long du chemin* »⁴. De cette vision de la littérature, il ressort l'idée que la Littérature prend en compte les préoccupations propres à une société donnée, si ce n'est celles en rapport avec un peuple précis. Elle est en général le moyen par lequel de nombreux auteurs se sont exprimés afin de porter les angoisses, les attentes, les problèmes de certains peuples. Pour ces auteurs, les mots n'ont de finalité que celle de mener un combat au bénéfice des opprimés. De ceux là même qui n'ont aucune arme pour se défendre. Dans cette verve engagée et revendicatrice, trois pionniers vont se démarquer pour traduire leur désir de voir le peuple noir s'affranchir de la tutelle du « père » et d'affirmer une existence par le biais de sa culture. Ce trio est évidemment Léopold Sédar Senghor, Léon Gontran Damas et Aimé Césaire. Ils mettent en place le mouvement de la *négritude* pour la revalorisation du peuple noir.

La seconde vision de la littérature a été le *leitmotiv* des tenants du mouvement du Parnasse à la fin du XIXème siècle. Elle consistait à accorder sa prééminence sur la manière dont les œuvres étaient écrites, c'est-à-dire le style. Elle défendait le fait que la littérature n'avait d'autre utilité qu'elle-même. Cette dernière appréhendait la littérature sous la bannière de : « L'art pour l'art »⁵. Autrement dit la littérature n'aurait d'autres visées que son côté esthétique, son aspect formel qui se rapporte simplement à l'écriture. Ce qui ferait du côté esthétique son seul enjeu. Dans cette conception, il est davantage mis en évidence l'idée que la littérature est au service de Belles Lettres, que la caractérisation d'une forme de beauté des phrases est ce par quoi la littérature trouve son essence, que la splendeur des mots l'emporte

⁴ Désalmand (P.) et Forest (P.), « *Le roman* » In *100 citations expliqués*, Belgique, Marabout, 1991.

⁵ Le Parnasse, parfois reconnu sous l'appellation de l'école parnassienne, est un mouvement poétique apparu en France dans la seconde moitié du XIXe siècle qui avait pour but de valoriser l'art poétique par la retenue, l'impersonnalité et le rejet de l'engagement social et politique de l'artiste

au détriment d'une visée utilitaire, d'une forme d'engagement quelconque. L'objectif assigné au verbe, s'il fallait en dégager un, est qu'il n'a d'autre but que lui-même.

Deux caractéristiques qui ont fait école, deux déclinaisons centrales de l'écriture qui reposent à la fois sur la forme et le fond d'un ouvrage et qui sont propres à deux visions de la littérature qu'il n'a pas toujours été facile de réconcilier. Au-delà de cette opposition, il est à noter que la littérature, loin des débats de chapelles ou bien des doctrines d'écoles, a toujours inscrit son mouvement dans la combinaison de ces deux caractéristiques que nous pensons pourtant indissociables de sa vocation. En effet, la littérature est, par-dessus tout, affaire de langage et comme telle, elle constitue la substantifique moelle de toute entreprise d'analyse, comme le confirme cette déclaration de Tzvetan Todorov :

La littérature a le langage comme point de départ, puisque (comme l'avait affirmé Emile Benveniste) l'homme s'est constitué à partir de lui, et comme point d'arrivée, parce que la littérature a le langage comme matière perceptible. Le langage ne pourra être compris que si l'on apprend à penser à sa manifestation essentielle, la littérature et l'écrivain ne fait que lire le langage⁶⁶.

Il ressort de ces lignes que le langage est l'objet central de la littérature et que tout se joue autour de lui. Il serait de ce point de vue inimaginable de prétendre initier un travail sur le fond en faisant abstraction de la forme et inversement.

Nous avons pris le parti d'inscrire ce travail plus généralement dans la perspective stendhalienne, en ce sens que la littérature est le théâtre des

⁶⁶ Todorov (T.), dans *Critique littéraire au XXème siècle*, Jean-Yves Tadié, Paris, Editions Belfond, coll. « Les Dossiers Belfond », p. 242-243

réalités sociales, sans oblitérer la dimension langagière. Il sera ainsi question d'aborder les préoccupations propres à des peuples dont l'histoire est jalonnée de nombreuses cicatrices, surtout par le fait qu'ils ont été sous le joug impérialiste. En effet, face aux conséquences de l'action impérialiste, il nous semble judicieux de tenter de comprendre la situation de ces peuples.

En outre, face à l'intérêt que suscitent les études postcoloniales, puisque c'est l'un des pans que traitera ce travail, et les études francophones, autre dimension qui sera intégrée dans le cadre de cette étude, nous avons pensé légitime de nous y arrêter et d'y consacrer un travail de recherche afin de tenter de répondre à un questionnement se rapportant à des sujets qui ont été colonisés. C'est ainsi que cette étude prendra en compte quatre espaces géographiques différents, notamment l'Afrique subsaharienne, l'Afrique du Nord, les insulaires et les Caraïbes. De même qu'il convoquera quatre auteurs s'identifiant à un même ciment linguistique, le français et dont les romans ont pour élément fédérateur l'identité.

Les lignes qui vont suivre donneront davantage d'éclairage concernant le titre de notre travail de recherche, apporter une réponse sur le choix des écrivains que nous avons choisis pour cette étude et les raisons pour lesquelles ces œuvres ont été retenues dans l'exemplification de cette étude.

Formulation et délimitation du sujet

La présente étude porte comme titre : ***La quête de L'identité dans le roman francophone postcolonial : Approche comparée des littératures africaine, insulaire, magrébine et caribéenne. Le cas Verre cassé d'Alain Mabanckou, Soupir d'Ananda Dévi, L'Autre qui danse de Suzanne Dracius et La nuit sacrée de Tahar Ben Jelloun.***

Dès lors, il convient de préciser que la quête de l'identité traverse de manière permanente l'écriture des romans analysés. De même qu'il est à relever que son déploiement dans le corpus ne fait pas simplement l'objet de traitement léger, mais constitue l'aboutissement d'un enjeu narratif. Ainsi présenté, il faut observer que notre objet d'étude, en plus de l'identité, met en situation deux concepts qui articulent leur présence de manière pertinente et justifient notre intérêt. Ces deux concepts sont d'une part les études francophones et d'autre part, les études postcoloniales. Des notions dont nous déclinerons l'économie générale.

Afin de mieux cerner les visées scientifiques de cette recherche, nous dirons qu'il faut jeter un regard sur l'histoire. En effet, depuis quelque temps, les études postcoloniales mobilisent les chercheurs et suscitent un intérêt notable dans la recherche, ceci avec un double objectif : amener les anciennes puissances occidentales à exhumer leur passé colonial et permettre d'ouvrir une nouvelle ère décomplexée avec les peuples qui ont été victimes de la colonisation. Or, il est à noter que le débat a accusé du retard. Et que, même quand le débat à lieu, il l'est avec moins de retentissement que dans le monde anglophones par exemple pour ce qui est de la recherche universitaire française.

De ce qui précède, il faut dire que c'est comprenant l'impérieuse nécessité de revisiter l'influence ou le rôle des nations impérialistes sur les peuples colonisés, le malaise que constitue la question postcoloniale et l'enjeu autour du champ des études francophones postcoloniales que nous pensons légitime d'entamer le présent travail.

Par ailleurs, il y a d'autres notions qui sont présentes dans notre thème de recherche et ils méritent qu'on s'y arrête un moment et qu'on y apporte un éclairage certain. Ces notions sont essentiellement au nombre de trois et elles vont également focaliser l'attention de notre propos. Elles se déclinent sous les vocables d'identité, de roman francophone qui lui-même appartient à l'ensemble des études littéraires francophones et postcoloniales.

De prime abord, nous tenterons de dégager ce que revêt la notion de quête de l'identité. Dans un premier temps, Le substantif "quête" postule l'idée d'une recherche, comme qui dirait "en recherche de". Dans un second temps, nous avons le concept d'identité. Derrière ce mot se cache une réalité, sinon une définition, qui échappe à toute appréhension fixe. Une définition pour le moins récalcitrante qui se caractérise par une dimension labile, évanescence, fuyante. De ce fait, qu'est-ce que nous entendons finalement par l'identité ? L'insaisissabilité de l'identité se donne à lire par son caractère *pluriforme*. En effet, l'identité réfère tant à une figure sociale, à une représentation abstraite, qu'à une ressemblance à un individu ou à un ensemble de valeurs. D'après le Glossaire du dictionnaire Larousse, l'identité est aussi : « un ensemble de critères, de définitions d'un sujet et un sentiment interne. Ce sentiment d'identité est composé de différents sentiments : sentiment d'unité, de cohérence, d'appartenance, de valeur, d'autonomie et de confiance organisés autour d'une volonté d'existence" »⁷. A ces différentes références auxquelles renvoie cette notion d'identité qui rompt avec toutes définitions fixistes, une autre vision est celle de Vincent Descombes qui estime que :

(...) Nous sommes invités à concevoir nos « identités » sous l'angle d'une diversité de soi-même. Mon identité au sens moral est forcément plurielle. Chacune de ces identités qui composent mon signalement ne correspond qu'à une partie de ma personne. Mon identité, ajoutera-t-on, est même deux fois plurielle. Elle

⁷ http://www.passerelles-eje.info/glossaire/definition_23_identite.html, consulté le Lundi 01 Juillet 2012.

l'est à tout instant, car je ne suis jamais réductible à une seule qualité. Elle l'est par la durée, car je ne reste pas (heureusement) à un seul personnage.

Toutefois, en parlant d'« identité plurielle » nous donnons à penser que nous avons déjà trouvé la solution du problème qui se posait. En réalité, il n'en est rien : Les mots « identité plurielle », par leur combinaison, ne font que poser le problème qui est celui d'un même et seul individu auquel il est demandé d'exister sur un « mode plural ». Mais comment une seule personne peut-elle réussir le prodige de vivre et d'exister comme si elle n'était pas seulement elle-même, mais encore d'autres personnes⁸.

Des propos sans équivoque qui traduisent l'impossibilité de définir ce que c'est exactement l'identité. Pour tenter d'y voir un peu plus clair, nous aurons recours à d'autres disciplines, en l'occurrence la psychologie et la philosophie. D'abord la philosophie. Là aussi, les choses ne sont guère plus saisissables car, l'identité est conçue comme :

[...] un ensemble de représentations constantes et évolutives que l'on a de soi et que les autres ont de nous. Un sentiment d'identité que chacun construit autour d'une certaine quête de reconnaissance, que l'on acquiert en se réalisant par l'action, (responsabilité, création, engagement, action sur les objets...) par l'expression de ses valeurs afin de prendre conscience d'être « cause et d'être quelqu'un » aux yeux des autres et à ses propres yeux. L'individu s'inscrit dans une temporalité, il sait d'où il vient, qui il est et où il désire aller. En définitive il suit un fil rouge qui lui permet d'être conscient de son passé pour construire son avenir, dans l'objectif d'atteindre son propre idéal.

⁸ Descombes (V.), *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013, P.

L'identité se caractérise également par la dualité de sa formation. Elle est tant unique, chacun possède sa propre identité ; que multiple : adaptation en fonction des différentes interactions avec autrui et intégration dans différents milieux (professionnels, affectifs...), pouvant également amener à différents conflits, tant par des phénomènes de dédoublement ou d'oppositions interpersonnelles que par différents processus de conflits intrapersonnels. Elle se construit à la fois dans la continuité et dans le changement ; et autant dans la ressemblance que dans la séparation, c'est à dire l'autonomisation qui permet l'affirmation personnelle⁹.

En est-il de même du côté de la psychologie ? A cette question, point besoin de biaiser car l'identité ne déroge pas à son côté hermétique et revendique son côté complexe. Mais on peut tout de même retenir que :

Le concept d'identité développé en psychologie sociale montre la façon dont se construit l'image que nous avons de nous-mêmes en fonction des contextes sociaux dans lesquels nous vivons et des apprentissages sociaux dans lesquels nous sommes impliqués. L'identité est par conséquent une dimension de la relation sociale qui s'actualise dans une représentation de soi ; en tant qu'élément de notre identité, le social est bien autre chose qu'une réalité extérieure à nous ; elle est le tissu qui nourrit nos désirs et nos valeurs et les construit en une image de nous-mêmes désigner sous le terme d'identité personnelle ou le Soi. Il s'agit d'un processus psychologique de représentation qui se traduit par le sentiment d'exister en tant qu'être singulier et d'être reconnu comme tel par autrui ; il donne lieu à une estime de soi et à une conscience de soi. Le concept d'identité

⁹ <http://www.itsra.net/itsra/IMG/pdf/phil.pdf>, site consulté le 21 février 2013.

désigne ainsi en psychologie sociale le point d'articulation entre la personnalité de l'individu et l'idée qu'il a de lui-même, et l'ensemble des facteurs qui dans le contexte social dans lequel il est inscrit, agissent sur lui. Identité sociale est le point où se focalisent les composantes sociales et psychologiques à l'intérieur d'une structure affective est cognitif de la personnalité qui donne lieu à un type de représentation de soi et à des échanges avec le monde social qui l'entoure en fonction de l'image que chacun s'en fait¹⁰.

Il ne sera donc pas surprenant, qu'en raison de cette difficulté à définir l'identité, que l'on ait recours au terme de « parade », tel que le présente Lydie Moudilleno. D'abord à cause de sa proximité définitionnelle avec l'identité, mais également parce que :

Le mot « parade », à cause de sa polysémie, se prête particulièrement bien à rassembler sous un paradigme commun les diverses orientations explorées par ce renouvellement le plus récent de la représentation des identités postcoloniales¹¹.

Ensuite, parce que, lorsqu'on regarde la présentation détaillée que Moudileno fait du mot « parade », c'est davantage le second versant de la définition qu'elle nous livre qui nous semble le plus approprié en ce sens qu'elle apporte plus de clarté à cette difficulté qu'impose le terme d'identité. D'après Moudilleno, on peut retenir que :

Le second regrouperait les sens se rapportant à une stratégie de défense ou de riposte pour parer une agression ou une

¹⁰ <http://www.psychologie-et-societe.org/identite-sociale.aspx>, site consulté le 21 février 2012.

¹¹ Moudileno (L.), *Parades postcoloniales*, « La fabrication des identités dans le roman congolais », Paris, Karthala, 2006, p. 16

oppression (évoquant une parade en escrime, ou en tactique militaire, politique ou rhétorique). Ici, une relation à l'autre s'instaure qui demeure parfois ludique, mais dans sa dimension agonistique : elle suppose un combat, un jeu entre deux parties dans lequel elle est contrecoup et contrepoin du jeu de l'autre. Geste de survie essentiellement réactif, elle a pour enjeu le renversement de la dynamique de domination, qui implique d'une part la conscience du jeu, et de l'autre part, la maîtrise des règles de l'agôn¹².

C'est pourquoi, il est à souligner qu'il n'est pas besoin de s'attendre à une proposition claire car :

(...) Si cette étude prétend « aller quelque part », ce n'est pas sur la voie d'un dévoilement, mais bien d'une constante et jouissive désorientation. Relever des instances de « parade » dans les récits réponds surtout, dans ce sens, à une volonté de montrer des dynamiques ouvertes de production d'identité plutôt que de gloser sur des identités figées¹³

Dans notre cas, signalons que la quête de l'identité, dénominateur commun des quatre romans proposés à examen, doit s'envisager dans une unité diversifiée c'est-à-dire que tout en étant question d'un même thème, elle ne s'aborde pas de la même façon dans chaque roman. Pourtant, elle trouve son origine dans ce que nous percevons comme un élément instable, une manifestation que nous nommerons sous le qualificatif de crise.

Il faut dire qu'on observe une certaine tendance, de la tradition littéraire francophone, notamment celle de ces trente dernières années, nous

¹² Moudileno (L.), *Parades postcoloniales*, « *La fabrication des identités dans le roman congolais* », op. cit, p. 17

¹³ Moudileno (L.), *Parades postcoloniales*, « *La fabrication des identités dans le roman congolais* », op. cit, p. 14

apprenons que son champ littéraire est marqué de plusieurs romans dont l'histoire met en exergue des personnages qui sont catégorisés par cette position qui traduit une quête identitaire. Nous en voulons pour exemple un classique en l'espèce : *L'Aventure ambiguë*¹⁴. Ce roman a pour particularité qu'il se signale par la trajectoire complexe qu'entreprend son héros, Samba Diallo, qui est plongé dans une réflexion existentielle. Ce qui donne toute sa légitimité à son titre. En effet, il est tour à tour au cœur d'une problématique de mutation de société et déchirement entre la société traditionnelle représentée par l'enseignement traditionnel du Coran et le danger que constitue l'avènement des valeurs occidentales auxquelles il doit tenter d'apporter une réponse sereine. En dépit de tout, il ne parviendra pas à trancher en faveur de l'une ou de l'autre et ne parviendra pas à trouver sa place. Toute chose qui débouchera sur sa mort. Au delà de l'aspect aporétique du récit de Cheik Hamidou Kane, c'est la place de l'être dans une société soumise aux multiples influences et son rôle face aux influences dont il fait l'objet.

Deuxièmement, attardons nous sur le terme de roman francophone pour apporter plus de précisions. C'est en cela que nous sommes amenés à nous interroger sur ce que nous entendons sous la dénomination de Littérature francophone ? La réponse à cette question porte sur deux niveaux. La première est celle qui nous permet d'affirmer qu'il y a bien une réalité physique de la francophonie, rendue perceptible par la mise en place et le fonctionnement de son principal organe institutionnel. Un aspect concret d'un organisme qui unie tous les pays qui ont en commun la langue française. Tout comme on peut se permettre d'établir le constat selon lequel il y a bien une production littéraire qui se reconnaîtrait sous l'appellation de littérature francophone dont serait bien partie prenante le roman francophone. Comme conséquence de cette situation, l'établissement d'une institution littéraire dont l'une des manifestations est le circuit de production qui implique en même temps les écrivains, le circuit éditorial

¹⁴ Kane (C.A.), *L'Aventure ambiguë*, Paris, 10/18, Coll. « Domaine étranger 10-18 », 2003, 190 p.

d'une part et d'autre part, celle qui est accréditée par la production universitaire.

En ce sens, nombre d'ouvrages rendent raison de la légitimité d'une littérature francophone, tant par l'identité d'auteurs appartenant à ces pays, qu'à l'effervescente production d'ouvrages. On peut citer trois ouvrages emblématiques: *Poétiques francophones*¹⁵, *Singularités francophones*¹⁶ et *La francophonie littéraire : essai pour une théorie*¹⁷.

Enfin, abordons le dernier aspect consacré à une explication de ce qui est relatif à la théorie postcoloniale. Pour mieux saisir cette notion, nous partons d'une lecture syntaxique. Ainsi, il faut dire que la juxtaposition du préfixe "post" et du radical "colonial" peut nous induire à une facilité d'analyse et nous pousser à faire l'erreur qui consiste à accorder la primauté d'une lecture synchronique quand on jette un regard d'une personne qui n'est pas avertie. Comme qui dirait après les ères coloniales, c'est-à-dire ce qu'il y a au sortir des indépendances. Afin de ne pas tomber dans ce qui semble évident, mais serait considéré en grande partie comme une lecture restrictive, nous convoquerons quelques ouvrages, en l'occurrence *Littératures francophones et théorie postcoloniale*¹⁸, non sans éluder le travail en la matière des maîtres concepteurs des études postcoloniales et la mise en place des théories postcoloniales entre autre Edward Said et H.K.Bhabha pour ne citer qu'eux.

Ainsi, pour une meilleure lisibilité de la question, nous dirons que sous l'acception de postcolonial, il faut entendre, dans une perception

¹⁵ Combe (D.), *Poétiques francophones*, Paris, Hachette, 1995, 176 p.

¹⁶ Jouanny (R.), *Singularités francophones*, Paris, PUF, 2000 ; 192 p.

¹⁷ Beniamino (M.), *La francophonie littéraire : essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, 1999, 464 p.

¹⁸ Moura (J.M.), *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999, 174 p.

générale, que c'est une question qui, du fait qu'elle fait le lien avec le rôle de l'occident dans l'asservissement de certains peuples et qu'elle est rattachée à la fois l'impact de l'esclavage et aux conséquences de cet impact y compris après la colonisation, s'avère encore un sujet difficile si ce n'est tabou, mais porte à controverse. Pour autant, l'explication la plus aboutie nous vient de Patrick Sultan. Nous pouvons apprendre à cet effet, dans un atelier de théorie littéraire sur fabula¹⁹, que les : « *postcolonial studies* » ou études postcoloniales ont donc à l'origine pour vocation de décrire et d'analyser les phénomènes d'appropriation ou d'abrogation, de mimétisme ou de résistance, de soumission ou de défi, de rejet ou de greffe qui sont au travail dans les littératures dites du « Commonwealth ». Une démarche analogue sera légitime pour ce qui est de la littérature d'espace francophone.

L'espace francophone est aussi vaste que divers et varié. Il serait pour nous ardu de vouloir entreprendre un travail qui engloberait toute cette « vastitude ». Pour ce faire, nous avons circonscrit quatre espaces différents, en l'occurrence l'Afrique subsaharienne et du nord, les caraïbes et le côté insulaire de l'ouest de l'Afrique. Même ainsi présenter, ce travail semble encore très étendu car, ces espaces, quoi qu'ayant une même appartenance à la langue française, divergent dans l'expression d'une pratique culturelle singulière qui peut partir du culinaire, en passant par la danse etc. Ceci tout simplement du fait que la langue française n'est que la conséquence d'un acte de colonisation.

Pour chaque espace géographique mis en exergue dans cette étude, un auteur se dégage et vient davantage réduire ce qui serait pris comme une « nébuleuse ». Ainsi, pour ce qui est de l'Afrique subsaharienne, nous avons opté pour Alain Mabanckou avec *Verre cassé*. L'Afrique du nord est traitée à travers *La nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun. En ce qui concerne l'espace

19

http://www.fabula.org/atelier.php?Th%26acute%3Borie_litt%26acute%3Braire_postcoloniale, consulté le 19 juillet 2012.

insulaire, c'est sur Ananda Devi que s'est porté notre choix avec le roman *Soupir*. Enfin, s'agissant des Caraïbes, nous avons opté pour Suzanne Dracius dont le roman a pour titre *L'Autre qui danse*.

Si nous avons décidé d'aborder cette étude sous l'angle de ***La quête de L'identité dans le roman francophone postcolonial : Approche comparée des littératures africaine, insulaire, magrébine et caribéenne. Le cas Verre cassé d'Alain Mabanckou, Soupir Ananda Dévi, L'Autre qui danse de Suzanne Dracius et La nuit sacrée de Tahar Ben Jelloun***, c'est essentiellement parce que lorsqu'on parcourt les quatre textes, on est tout de suite marqué par la particularité de l'écriture de ces romans, mais surtout et avant tout leur convergence vers cette question. En effet, lorsqu'on les lit, on est plongé dans des romans qui se signalent par l'évocation du thème de la quête de l'identité. C'est ce qui, d'une certaine manière, constitue leur *littéarité*.

Par ailleurs, le choix d'une telle formulation et de ces romans peut surprendre certains et sembler arbitraire pour d'autres. Disons simplement à cet effet qu'en décidant d'entreprendre cette étude, nous avons fait nôtre le propos d'Arthur Rimbaud à l'endroit de sa mère qui ne comprenait pas une *Saison en enfer*²⁰ : « *J'ai voulu dire ce que ça dit, littéralement et dans tous les sens* ». Plus explicitement, c'est notre sensibilité de lecteur combinée à la convergence de ce que nous nommerons les « métaphores obsédantes »²¹ dans les textes lus qui nous aura guidé dans la formulation de ce thème d'étude. Loin de nous le soupçon de croire que nous voulons dire que c'est la seule formulation de thème possible dans ces quatre romans, mais simplement que nous pensons, à la suite de Roland Barthes, que lire un

²⁰ Rimbaud (A.), *Œuvres complètes*, Paris, Jean-Claude Lattès, Coll. « Les Chefs-d'œuvre De la Poésie », 1987, 656 p.

²¹ Expression que nous empruntons au critique Charles Mauron. Il est illustré dans son ouvrage *Des métaphores obsédantes au mythe personnel. Introduction à la psychocritique*, Paris, José Corti, 1989, 380 p.

roman : « *ce n'est pas lui donner un sens, mais dire de quel pluriel il est fait* »²². Comme pour dire qu'à travers cette assertion, nous avons voulu mettre en évidence le fait que chaque personne quelle qu'elle soit, après la lecture d'un roman quelconque, peut ne pas être marquée par les mêmes aspects et ne pas être emportée par les mêmes préoccupations abordées dans le roman. En d'autres termes, on pourrait comprendre que les propos barthésiens militent en faveur d'un acte d'interprétation qui n'est jamais le même, même s'il porte sur un même objet. Par cette théorie, il est mis en évidence la conception selon laquelle autant de lecteurs sur un même ouvrage, autant de possibilités de descriptions des séquences de lecture.

Dans l'orientation que nous avons bien voulu arrêter pour cette étude, le pluriel sur lequel s'est focalisée la lecture des quatre romans sont évidemment liés à la quête de l'identité. En conséquence, d'autres orientations de lecteurs ou formulations thématiques auraient pu être dégagées et suscitées d'autres inspirations. Ceci est d'autant plus justifié que lorsqu'on se réfère à ce que disent des auteurs sur l'expérience de lecture, en l'occurrence Umberto Eco, on apprend que la lecture, celle du critique, peut oublier certains territoires silencieux de l'œuvre, soit qu'elle les aurait négligés, soit qu'elle ne les aurait même pas soupçonnés, laissant le soin à la postérité de les révéler.

Le choix de ces quatre romans est également justifié par deux raisons majeures. La première est que ce sont des romans écrits par des auteurs se réclamant d'un même champ littéraire, en l'occurrence le champ littéraire francophone, en même temps qu'ils participent des études postcoloniales. La seconde est le fait que les écrivains examinés présentent dans un contexte précis et à une période donnée cette forme d'écriture s'identifiant à un même thème, celui qui est le fil conducteur de notre recherche : La quête de l'identité.

²² Barthes (R.), *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, 35 p.

Par ailleurs, nous avons voulu faire œuvre originale en situant sur un plan paritaire des écrivains dont le genre diffère, c'est-à-dire le masculin et féminin. Sans véritablement insister sur la manière dont les hommes et les femmes littéraires abordent la question de la quête de l'identité. Cette équité des genres nous permet, implicitement, de dire qu'un travail scientifique peut légitimement s'abolir des aprioris ou des tendances et ne mettre en exergue que l'écriture.

Hypothèse de recherche et problématique

D'emblée, il convient de mentionner que le thème de quête de l'identité opère dans le roman francophone postcolonial comme un motif²³, une figure²⁴ et une métaphore obsédante²⁵. Les textes littéraires francophones, pour la plus part, témoignent des réalités inhérentes à la condition de l'être. En cela, Ils sont également un écho reflétant la sempiternelle question de la condition humaine dans ses différentes manifestations. En contexte francophone postcolonial, cette tendance est fortement observable sous le prisme d'un questionnement qui se rapporte à l'essence même de l'identité des personnages soumis à de multitude univers jalonnés d'écueil et génère une identité qui se veut en crise. D'où la nécessité de proposer une sortie de cette situation semée d'embuches. S'impose alors le début de la recherche. C'est partant de la que le thème de quête de l'identité apparaît comme un puissant vecteur narratif et discursif. Dès lors, comment ne pas creuser davantage du côté de l'histoire et essayer de localiser une esquisse de cause à cette crise identitaire. Tenter de revisiter la condition de cet homme sujet à plus de quatre cent ans d'exploitation de traite négrière et nourrit par plus de cent cinquante de colonisation. Cette situation n'est pas sans interpeller la sensibilité de nombreux écrivains francophones. Les textes de ces auteurs se distinguent par une écriture qui revisite ce rapport inégal des puissances

²³ Le motif, au sens où le définit Joseph Courtés, apparaît à la fois comme une configuration figurative, discursive, narrative invariante et migratoire pouvant servir de couverture à des thématiques diverses

²⁴ Nous nous basons sur l'étude de Charles Mauron qui se veut expérimentale. Notons qu'à travers cette méthode, il faut y lire un dialogue entre une pensée qui interroge et les faits qui répondent. À l'appui des poèmes de Mallarmé, Baudelaire, Nerval, Valéry et Mistral, et des pièces de Corneille, Molière et Racine, le psychocritique recherche dans les textes, isole et étudie l'expression de la personnalité inconsciente de leur auteur. La recherche se situe ainsi par rapport à trois courants de la critique contemporaine : classique, médicale et thématique. Tiré du site : <http://www.jose-corti.fr/titreslesessais/des-metaphores-mauron.html>.

²⁵ Le vocable que nous utilisons ici peut admettre comme synonyme deux termes. Celui d'image ou encore celui de signe renvoyant à la représentation de quelque chose.

dites, autrefois, impérialistes et peuples colonisés. Surtout ces trois dernières décennies, leurs écritures traitent d'une situation d'où résonne le quotidien des sociétés dans lequel retentit une absence notable d'authenticité, de repères culturels et de perte d'identité. En s'investissant dans ces problématiques, ces écrivains créent une esthétique d'où émerge un sens qui ne peut plus s'appartenir dans le vocable de quiétude, mais s'assume dans ce qui est peut-être perçu comme une remise en question pour finalement déboucher vers une recherche effrénée de ce qui fait l'authenticité de l'être.

A ce titre, porter une étude sur les romans d'Alain Mabanckou, Ananda Dévi, Tahar Ben Jelloun et Suzanne Dracius, c'est interroger l'écriture de ces derniers. C'est dans le même temps porter un regard sur le langage qui s'y rapporte, le mouvement de ces lignes et ce qu'il recèle dans ses « entropages » pour saisir ce qui fait sens. Plonger au cœur de ces romans, c'est aussi nous inviter à comprendre, par exemple que chez Dracius c'est l'héroïne principale qui est engluée dans un mal être existentiel. Face à cet état de fait, elle décide de se lancer dans une aventure avec pour objectif de redécouvrir qui elle est véritablement, par le biais du retour à la terre des ancêtres. Ainsi se dégage l'une des thématiques centrales de la littérature francophone postcoloniale qui est pointée à travers ce roman, celui qui focalise sur la conception de l'identité de l'être dans la société contemporaine, surtout lorsqu'on est issu d'un peuple dont le passé est marqué de trace de colonisation.

Ainsi, en partant des quatre romans que nous analysons, nous entendons mettre en évidence l'idée que les textes convoqués actualisent l'évocation de la quête de l'identité. Fort de ce *leitmotiv*, nous faisons suivre ces questions qui doivent-êtres entendues comme problématiques de recherche de notre objet d'étude.

- ✓ L'écriture de la quête de l'identité constituerait-il le motif approprié pour dire la poétique fictionnelle qui caractérise la

littérature francophone postcoloniale ? Autrement dit, le roman francophone postcolonial s'écrirait toujours sous le mode de « rature » de perte de l'identité ou de « dérèglement » du sujet francophone postcolonial ?

- ✓ Si la quête de l'identité s'autorise comme le motif qui régit la dynamique interne propre à la narration du roman francophone postcolonial, on s'interrogera alors sur les modalités de son énonciation et les caractéristiques qui sont les siennes ?
- ✓ Cette écriture qui présente des personnages à la recherche de leur identité induirait-elle une quelconque peur s'agissant de l'être francophone postcolonial ? Sur la base des quatre textes analysés, les structures langagières sont-elles à même de justifier une écriture de quête de l'identité ?

Rappelons que la quête de l'identité est effectivement le fil conducteur de l'examen que nous conduisons dans cette démarche heuristique.

Ainsi, de même que tout travail scientifique est conduit sous un questionnement qui est en le fil conducteur, de même le présent travail obéit à cette logique. C'est dans le même esprit que nous déployons notre analyse autour des questions suivantes qui rentrent au titre de problématique :

- ✓ Cette écriture de quête de l'identité qui se veut un vecteur fondamental d'expression, pour l'écrivain francophone postcolonial, trouverait-elle une manifestation spécifique à chaque roman ou bien participe-t-elle d'une tonalité commune à tous ces romans ?
- ✓ Quelles seraient alors les caractéristiques du personnage à même de trouver un dénouement à cette quête ?

- ✓ In fine, le verbe « connaître » n'échouerait pas dans sa prétention à dire le sens, ouvrant de fait l'espace angoissant de l'inconnaissable, s'agissant de la question de l'identité de l'être francophone postcolonial ?

Telles sont là quelques préoccupations qui constitueront l'ossature principale du présent travail. Des préoccupations auxquelles il ne sera pas facile de répondre si le travail ne s'appuie pas sur une analyse approfondie des quatre romans des quatre auteurs. A dire vrai, ce protocole interrogatif se veut l'écho d'une démarche dont l'ambition prétend porter les germes d'une écriture lisible dans une démarche « tripartitionnelle ». Ces trois parties, vu que c'est cela dont-il est question, sont ce, autour de quoi va s'articuler la présente étude.

Cadre méthodologique et théorique

Tout travail de recherche, qui se veut scientifique, a besoin d'être conduit sous l'autorité d'une méthode. En affirmant ce la, nous admettons que nulle recherche scientifique, quel qu'en soit le domaine d'étude, ne peut-être engagée sans au préalable avoir déterminé et précisé un choix méthodologique propre à illustrer son analyse et démontrer la manière dont-elle fonctionne dans l'objet auquel elle est rapporte. Le discours qui en découle aboutit sert en partie à l'élaboration de théorie des faits en rapport avec le texte littéraire. Ainsi, s'inscrivant dans cette perspective et afin d'assurer la recevabilité scientifique de notre travail, nous avons opté de recourir à trois approches méthodologiques pour contribuer à la lisibilité de la quête de l'identité.

La première de ces trois grilles analytique, qui constituera l'assise de notre démonstration, est l'approche méthodologique de poétique textuelle, plus précisément sous la déclinaison de Tzvetan Todorov²⁶. Comme seconde approche, il y a celle de littérature comparée. La dernière des approches est celle qui sera consacrée aux avancées du postcolonialisme en littérature. Aussi, nous demanderons : Qu'est-ce qu'il en est de chacune des approches analytiques et comment fonctionnent-elles ?

Pour commencer, le terme de poétique, du grec « *poeien* » qui signifie « *créer, faire* » est employé pour ce qui se rapporte à la poésie. Soulignons que de nombreux travaux consacrés aux arts poétiques ont influencé la réflexion en occident. Parmi ces travaux, on retiendra *La Poétique*²⁷ d'Aristote, *L'Art poétique*²⁸ de Nicolas Boileau. Dans le même esprit, on

²⁶ Todorov (T.), *Qu'est-ce que le structuralisme ? Tome 2, Poétique*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1973, 122 p.

²⁷ Aristote, *Poétique*, Paris, Livre de Poche, Editions Classiques, 1990, 216 p.

²⁸ Nicolas Boileau, *L'Art poétique*, Paris, Flammarion, Coll. « GF », 1998, 253 p.

inclura *La Rhétorique*²⁹ dans laquelle Aristote aborde, au même titre que dans *La poétique*, les principes de composition d'un bon discours. Dans cet ouvrage, il énonce les règles les règles auxquelles les écrivains devraient s'en tenir pour la composition de l'œuvre idéale :

La poétique se veut-même si à l'arrivée elle n'est que cela-un ouvrage dogmatique, une technè ; elle est une art qui propose un ensemble de règles pour écrire une bonne tragédie, une bonne épopée, tout comme la rhétorique, sa jumelle proposait des règles pour composer un bon discours³⁰.

Sous ce ton, que l'on qualifierait d'injonctif, qui se dégage de ces lignes s'est au fur et à mesure vu disparaître pour donner place à une autre conception, c'est-à-dire que, loin du prolongement des travaux d'Aristote et Boileau, la poétique va se donner comme visée la théorie générale de la littérature ou encore comme science de la littérature. En effet, il faut compter avec l'apport considérable conjugué du cercle des formalistes russes, du *new-criticism* anglo-américain qui prône le « Close reading ³¹». Sous leur influence, la poétique se constitue comme une activité pleine vouée aux formes littéraires dont la finalité de l'étude consiste à étudier la littérarité des textes (l'ensemble des éléments qui transcendent la singularité des textes littéraires). Todorov affirme à cet effet que :

²⁹ Aristote, *Rhétorique*, traduit du grec par Pierre Chiron, Paris, Flammarion, Coll. « GF », 2007, 570 p.

³⁰ Aristote, *La Poétique*, op. cit., p.21.

³¹ Initié par le New-criticism, le Close reading, ou bien lecture rapprochée en français, fait de l'œuvre littéraire l'élément central pour étudier les caractéristiques sur lesquelles repose l'action esthétique de l'œuvre littéraire. Il s'interroge sur sa capacité à démontrer le sens à l'aide d'une analyse stylistique scrupuleuse, en appliquant une méthode formaliste rigoureuse.

La poétique vient rompre la symétrie ainsi établie entre interprétation et science dans le champ des études. Par opposition à l'interprétation d'œuvres particulières, elle ne cherche pas à nommer le sens, mais vise la connaissance des lois générales qui président à la naissance de chaque œuvre. Mais par opposition à ces sciences que sont la psychologie, la sociologie, etc., elle cherche ces lois à l'intérieur de la littérature même. La poétique est donc une approche de la littérature à la fois « abstraite » et « interne ». Ce n'est pas l'œuvre littéraire elle-même qui est l'objet de la poétique : ce qu'elle interroge, ce sont les propriétés de ce discours particulier qu'est le discours littéraire. Toute œuvre n'est alors considérée que comme la manifestation d'une structure abstraite et générale, dont elle n'est qu'une des réalisations possibles. C'est en cela que la démarche scientifique se préoccupe non plus de la littérature réelle, mais de la littérature possible, en d'autres mots : de cette propriété abstraite qui fait la singularité du fait littéraire, la littérarité.³²

Des lignes qui précèdent, il ressort de la poétique textuelle que sa visée est de proposer « *une théorie qui présente un tableau des possibles narratifs littéraires* ». La poétique consiste, de ce fait, plutôt dans la conceptualisation du discours littéraire, que dans une prise de position consistant à dire si une œuvre est positive ou négative.

En suite, il faut signaler que par poétique, nous entendons mettre en exergue les catégories linguistiques et langagières des textes examinés avec pour but de recenser des éléments qui nous permettent de nommer l'un des sens des textes à analyser. Dans cette perspective, Genette nous fait comprendre qu'à travers la poétique :

³² Todorov (T.), *Qu'est-ce que le structuralisme. Poétique 2*, Paris, Editions du Seuil, 1968, p. 19-20

[...] son statut d'œuvre n'épuise pas la réalité, ni même la « littérarité » du texte, et qui plus est, que le fait de l'œuvre (l'immanence) présuppose un grand nombre de données transcendantes à elle, qui relèvent de la linguistique, de la stylistique, de la sémiologie, de l'analyse des discours, de la logique narrative, de la thématique des genres et des époques, etc.³³

De plus, le choix de la poétique est légitimé par l'ouverture qu'elle opère dans les autres domaines scientifiques dont l'objet est le langage, précisément dans le fait que le traitement se base de manière quasiment identique sur le texte littéraire.

En outre, il faut préciser que le choix de la poétique nous contraint tout de même à une prudente réserve par rapport à l'intentionnalité de l'auteur car, pensons nous, cette dernière pourrait atténuer toutes teneurs scientifiques de notre analyse et nous emmènerait à convenir avec Marcel Proust qui pense qu' « *une œuvre où il y a des théories est comme une œuvre où on laisse la marque du prix* ³⁴ ». En affirmant cela, on relève que l'auteur met en lumière l'idée d'une lecture passive, dénuée de toute véritable entreprise de recherche qui vise à saisir le sens à travers l'acte d'analyse et renverrait à penser à un texte dont le contenu ressemblerait à quelque chose de plus transparent. La lecture d'un texte invite à dépasser le sens littéral. Ceci est d'autant plus évident dans la pensée de Michel Meyer :

La signification d'un texte transcende le sens littéral attaché à chacune des phrases. Et ce fait demeure même si la réponse sur

³³ Genette (G.), *Figures III*, Paris, Editions du Seuil, Coll. « Poétique », 1972, p. 10

³⁴ Proust (M.) « *Théorie* » In *100 Citations expliquées*, Désalmand (P.) et Forest (P.), Belgique, Marabout, 1991, 437 p.

le sens d'un texte se réfère à une pluralité de propositions en raison d'une signification plurielle³⁵.

La démarche analytique évoquée ici trouve son analogie avec ce que nous avons mis en exergue chez Barthes. Cette similitude sur l'analyse renforce notre conception selon laquelle c'est le texte qui dit son sens. C'est pourquoi nous estimons qu'entreprendre une analyse sur le thème de la quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial..., c'est plonger dans les romans, investir le texte, interroger l'espace du récit, dire comment ce thème se donne à lire.

Il faut préciser à cet effet que le thème de la quête de l'identité, dans l'orientation qui est la notre, sera affaire de langage, de structure textuelle. Pour se faire, notre travail consistera à focaliser l'attention sur des structures langagières. Une lecture dans ce sens s'impose d'autant plus qu'elle s'inscrit dans la perspective de vouloir localiser le mouvement de l'écriture de nos textes, d'entendre le battement de leur cœur et de saisir l'écho de leur parole qui porte sur la quête de l'identité. En conséquence, il se dégage l'idée que la poétique s'inscrit dans la volonté de vouloir expliciter le mécanisme qui prévaut au fonctionnement des textes littéraires, en l'occurrence la quête de l'identité, par le biais du tissu du langage. Toute chose qui n'est pas en soit novatrice et qui n'est pas sans comporter quelques difficultés car devant prendre appui sur des discours théoriques, soit ayant été entrepris sur le sujet, soit sur les théories ayant une quelconque similarité avec la manière d'aborder notre question d'étude pour finalement se les approprier et les appliquer avec, à l'esprit, l'objectif d'atteindre assigné au départ de cette étude.

Par ailleurs, nous voulons préciser que pour bien appréhender la grille analytique de poétique textuelle, nous nous appuyerons sur d'autres

³⁵ Meyer (M.), « *La rhétorique et la littérature* », *Langage et littérature*, Paris, P.U.F, 1992, p.94

discours théoriques littéraires, c'est-à-dire que nous tirerons profit des tous les travaux qui auraient été élaborés dans le domaine littéraire majoritairement en accordant sa prépondérance au matériau scripturaire qui est l'énoncé du roman ou encore le récit lié au texte littéraire, pour nous permettre de donner plus d'intelligibilité à notre analyse.

Pour ce qui est de la littérature comparée, il faut se référer à l'ouvrage collectif *Qu'est-ce que la littérature comparée* ?³⁶. Ainsi, la littérature comparée est à entendre comme :

la science comparative de la littérature, une branche des sciences humaines et sociales qui se propose d'étudier les productions humaines signalées comme œuvres littéraires, sans que soit définie au préalable quelque frontière, notamment linguistique, que ce soit. Il ne s'agit pas tant de « comparer des littératures » que de questionner la littérature (au sens de collection d'œuvres) en plaçant chaque œuvre, ou chaque texte, dans des séries élaborées par le chercheur, qui interrogent la singularité relative de cette œuvre. Les comparatistes construisent ainsi des espaces où ils se heurtent volontairement à des œuvres venues de pratiques et de cultures « autres » : l'étranger est leur pierre de touche³⁷.

Si l'on reconnaît que nous ne serons pas véritablement dans le comparatisme pur, du fait que les auteurs n'appartiennent pas, à première vue, à des cultures linguistiques opposées, c'est-à-dire que le travail que nous menons ici par exemple aurait été exemplifié en nous appuyant sur des

³⁶ Brunel (P.), Pichois (C.), Rousseau (A.M.), *Qu'est-ce que la littérature comparée* ?, Paris, Editions Armand Colin, Coll. « U2 », 1967, 218 p.

³⁷ http://www.puf.com/wiki/Que_sais-je:La_litt%C3%A9rature_compar%C3%A9e/Dimanche 15 mai 2011.

ouvrages des auteurs anglophones d'un côté et d'un auteur francophone dont la particularité est qu'ils auraient commis des œuvres qui seraient articulées sur la même question. Toutefois, Il faut tout de même mentionner que c'est un travail de comparatisme que nous opérons du fait qu'il y a une appartenance à des aires culturelles différentes et tous les auteurs, en plus de la langue française, se distinguent par l'usage d'une langue propre aux réalités de la localité dont-ils sont originaire. Autrement dit, il est à relever que si la langue française constitue l'essentiel de leur moyen de communication et le principal outil de leur expression littéraire, il n'en demeure pas moins qu'il y a une particularité, c'est que tous les romans ou auteurs sont rattachés à des langues maternelles ou bien à des dialectes différents.

Enfin, Il est à signaler que cette étude mettra à profit l'apport des travaux entrepris sur le postcolonial et offrira une analyse à la lumière de ces théories. Donc, il y aura également une dimension rattachée à cette approche méthodologique.

Somme toute, retenons qu'à travers ce travail de recherche, nous ambitionnons, par le truchement des textes de nos quatre auteurs, d'exemplifier l'acception qui sous-tend cette vision, cette démarche d'interrogation sur l'être qui l'emmène à entreprendre une véritable plongée sur lui-même et sa société. C'est ce que nous configurons sous le thème la quête de l'identité. Plus précisément, nous voulons insister sur l'idée que la démonstration que nous ferons sur le thème de la quête de l'identité, dans les textes visités, prend une forme aussi indéterminée qu'instable pour se donner à lire sous le prisme de plusieurs formes, si ce n'est figures dont certaines veulent bien se laisser décliner sous les appellations d'un roman au titre fort évocateur : *l'innommable*³⁸

³⁸ Beckett (S.), *L'Innommable*, Paris, Minuit, Coll. « Double », 2004, 212 p.

Etat de la recherche

Avant d'entamer l'état de la recherche, nous nous permettons de rappeler que le thème de la présente étude est formulé comme suit : La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial ...

Après ce bref rappel, il faut d'emblée mentionner que travailler sur la quête de l'identité n'est pas une nouveauté en tant que telle, il est même le prolongement d'une longue série de travaux. Toutefois, il est à relever que lorsque nous avons entrepris de mener une réflexion sur une telle formulation et d'entreprendre une analyse sur les différents romans, nous nous sommes d'abord assuré que le travail que nous menons constituait véritablement quelque chose d'original et avons pris soin de vérifier que la recherche que nous conduisons n'avait pas déjà fait l'objet d'un traitement établi ou ne constituait pas un objet d'étude dépassé.

Aussi, pour ne pas tomber dans une certaine facilité et éviter tout esprit de paresse en reprenant un travail déjà effectué, avons-nous requis de vérifier si des travaux portant soit sous la même formulation, soit visant les mêmes objectifs n'existaient pas. De fait, il s'agit donc à ce niveau de la recherche de dresser une sorte de bilan autour des travaux consacrés au thème en général et des ouvrages en particulier.

Pour ce faire, la première démarche a consisté à se tourner du côté des travaux de thèse. A cela, aucune réponse positive n'a couronné notre recherche. Sauf qu'on a pu répertorier quelques travaux qui s'en rapprochaient par leur formulatio, notamment *La quête l'identité*³⁹ dans *L'Enfant de sable* de Tahar Ben Jelloun et *La quête de l'identité culturelle dans les associations religieuses d'origines congolaises*⁴⁰. Pour ce qui est des articles, un seul nous a semblé idoine parce que porté sur la même tonalité.

³⁹ Travail présenté par Linda Carlsward tiré du site <http://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:4776/FULLTEXT01.pdf>, consulté le 12 avril 2013.

⁴⁰ Information prise sur http://www.memoireonline.com/03/12/5528/m_La-quete-de-lidentite-culturelle-dans-les-associations-religieuses-d-origine-congolaise-cas-de0.html, site consulté le 12 avril 2013.

Ce dernier est *La quête de l'identité*⁴¹ avec pour particularité qu'il a été élaboré sous l'ensemble : « arts, rupture et continuité ».

Toute cette recherche pour parvenir à trouver ces travaux ont pu être menés en nous servant de la connexion internet, notamment en nous appuyant sur le moteur de recherche "google". Il nous a permis de nous assurer qu'aucun travail sous cette formulation n'avait été entrepris. Le choix d'internet s'est imposé d'emblée d'abord parce qu'il permet de contourner un aléa énorme qui serait de se déplacer directement dans les bibliothèques dans le but de vérifier si dans la base de données, des travaux existeraient. Donc un gain considérable de temps. Force à été de constater que non.

Néanmoins, il est à signaler que le thème que nous traitons dans ce travail de recherche revêt quelque chose de novateur en ce sens qu'il ambitionne de mettre dans le cadre d'une même étude quatre auteurs qui appartiennent à des espaces géographiques différents, mais partageant comme moyen d'expression la langue française, en plus du fait qu'ils ont été colonisés par la France. Nous signalerons en plus que ce travail se particularise un peu plus dans ce sens qu'il met de manière équitable des auteurs masculins et féminins et essaie de dégager les regards convergents et divergents que ces derniers portent sur une même question, celle de l'identité.

Pour être plus complet sur cette étape, il faut relever que plusieurs travaux élaborés sous la dénomination quête de l'identité sont lisibles dans le champ littéraire, ainsi que dans d'autres domaines autres que la littérature comme les sciences humaines. Certains des ouvrages observables sur l'identité. Ils portaient sur la dimension sous régionale ou régionale.

⁴¹ <http://pedagogie2.ac-reunion.fr/col-j.solesse/hda%20triple%20autoportrait-HDA.pdf>, site consulté le 20 novembre 2012.

D'autres se sont également intéressés à la dimension nationale. En l'occurrence, l'on a pu recenser comme ouvrages ayant un lien avec notre objet, *Héros et quête identitaire dans le roman africain subsaharien francophone*⁴² ou encore *La quête de l'identité*⁴³ pour ne citer que ces deux exemples.

Sur un tout autre plan, en axant notre recherche sur les auteurs de manière générale, il y aurait eu certainement plus d'éléments à aborder et de « grain à moudre » pour le dire trivialement. En effet, il nous a paru que de nombreux travaux se rapportant à chacun de nos auteurs, inspirés des leurs ouvrages, occupaient l'essentiel des questionnements.

Structure de la recherche

Par commodité méthodologique, rappelons que le thème de notre travail de recherche est ***La quête de L'identité dans le roman***

⁴² « *Héros et quête identitaire dans le roman africain subsaharien francophone* » Titre de thèse soutenu le 19-02-2010 à l'université de Paris – Est par l'impétrant Perpetue Dah

⁴³ -

http://books.google.fr/books?id=KRD3V_AdHqQC&pg=PA419&lpg=PA419&dq=th%C3%A8se+sur+la+qu%C3%AAt+de+l'identit%C3%A9&source=bl&ots=vTZdGUe2XP&sig=DcWP-5s2fJqC01DoGiJaTmHpmBw&hl=fr&sa=X&ei=pMjOU5SeDoWk0QW-8oG4CQ&ved=0CGYQ6AEwCQ#v=onepage&q=th%C3%A8se%20sur%20la%20qu%C3%AAt%20de%20l'identit%C3%A9&f=false, site consulté le 14 mars 2013.

francophone postcolonial : Approche comparée des littératures africaine, insulaire, magrébine et caribéenne. Le cas de Verre cassé d'Alain Mabanckou, Soupir d'Ananda Dévi, L'Autre qui danse de Suzanne Dracius et La nuit sacrée de Tahar Ben Jelloun. Cet objet d'étude ainsi formulé, il sera déployé, conformément à la rigueur scientifique qui guide toute démarche de cet acabit, en trois inflexions analytiques, en l'occurrence : « *Lecture historiographique autour des principales notions que sont l'identité, francophonie, postcolonial* » ; « *Les figures de la quête de l'identité dans les quatre romans* » et enfin un aspect consacré à l'interprétation abordé sous l'angle de « *l'herméneutique* ».

Dans un premier temps, la partie inaugurale. Nous lui avons donné le titre la lecture historiographique des notions francophonie, postcolonial et identité. Elle se propose d'examiner, à partir d'un point de vue de l'histoire littéraire notamment, pour démontrer comment ces notions font l'objet d'un traitement de la part de certains auteurs. Nous voulons partir de l'idée que le thème que nous abordons trouve déjà un certain écho dans d'autres travaux. C'est pourquoi un accent sera mis sur les différentes facettes qui ont pu prendre sous la plume de certaines auteurs et quelles théories ont pu être élaborées au cours de son évolution à travers l'histoire. Trois chapitres respectifs seront consacrés à chacune des ces trois notions.

Le premier des trois chapitres sera consacré à la notion de francophonie. Il comportera trois sous-parties. Celle qui débutera tentera de définir ce que c'est la francophonie. La seconde sous partie illustrera la dimension institutionnelle de la francophonie et la dernière travaillera à la démonstration selon laquelle, en plus du pan institutionnel, la francophonie a une expression littéraire. D'où l'idée de la véracité littéraire de cette dernière.

Le second chapitre abordera la notion de postcolonial. Trois sous-points seront également au cœur de ce chapitre. Nous aurons ainsi l'économie terminologique où l'ambition est d'expliquer ce que recèle le

concept de postcolonial. Ensuite, nous aurons des générations postcoloniales. Ce sous point se propose d'élaborer une forme de recensement des acteurs qui ont brillé par leur action que l'on qualifierait de postcoloniales. Enfin, l'exercice portera sur une application de la théorie postcoloniale dans le roman. Après l'engagement effectif, ce point viendra montrer comment la théorie postcoloniale est opérante dans certains ouvrages.

Le dernier chapitre s'appesantira sur la notion d'identité. Subdivisé en deux pans, ce chapitre travaillera à justifier l'idée que l'identité fait bien l'objet d'un traitement au cours de l'histoire littéraire d'une part et d'autre part, elle exemplifiera le fait, qu'à l'instar des autres peuples, qu'elle a été également au cœur des préoccupations du peuple francophone, même quand il n'était pas encore question d'un travail de conceptualisation des universitaires.

Cette partie est d'autant plus justifiée en ce sens qu'elle permet de saisir la démarche qui est la notre dans ce travail. Elle tire argument de l'expression de la quête d'identité dans le roman francophone postcolonial et essaie d'en établir la pertinence dans notre corpus.

La deuxième partie de ce travail, essentiellement poétique, a pour titre « *Les figures de la quête de l'identité* ». Cette partie est vouée à l'analyse de la notion d'identité dans les quatre romans proposés à l'examen. C'est ce que nous avons porté sous la formulation de la "figurativisation" identitaire. Elle consacre son examen à l'identification de l'objet quête de l'identité, d'en recenser les figures ou les formes qui justifient la mise en discours du thème qui motive ce geste heuristique, avec l'objectif d'illustrer son fonctionnement dans les textes. Quatre chapitres sont consacrés à chacun des quatre ouvrages.

Dans cette perspective, le chapitre inaugural s'intitule : « Au cœur » de *Verre Cassé* : L'écriture comme moyen de réalisation de soi et

l'« aliassisation » onomastique. Ces deux titres s'inscrivent comme des sous points de ce chapitre.

Le deuxième chapitre porte le titre : « dans l'âme » de *La Nuit sacrée*. Deux axes d'analyses seront à mettre au crédit de ce chapitre. D'une part du garçon à la femme, d'autre part une féminité interdite.

Le troisième s'identifie sous le titre dans l'« univers » de *L'Autre qui danse*. Une double orientation est à retenir au cours de cette démonstration. Nous aurons ainsi la crise identitaire et le retour au pays des ancêtres.

Le quatrième et dernier chapitre a pour formulation « au fil des pages » de *Soupir*. A l'instar des trois autres chapitres, il se partage également dans deux sous points. L'un s'intitule un environnement chaotique et l'autre la survie d'un groupe.

Comme on peut l'observer, chaque chapitre a été conçu pour à intégrer le titre de l'un des romans de cette étude et de façon symétrique, chaque chapitre est divisé en deux sous-points et s'essaie à exhumer ce qui fait la particularité de la notion d'identité dans chacun de ces romans. L'une des raisons à ces deux sous points, c'est que le premier titre signale la cause à la quête identitaire et le deuxième présente la conséquence. Notons que cette étape est en soi essentielle en ce sens qu'elle vise à justifier la présence de la quête d'identité dans les romans.

La dernière partie portera le titre d'herméneutique. Cette étape de ce travail sera consacrée à l'interprétation basée sur le corpus examiné en général et insistera sur les particularités que chaque roman aura permis de faire ressortir. La réflexion au cours de cette étape sera divisée en une double orientation, c'est-à-dire qu'elle tirera prétexte des figures examinées dans la partie poétique pour prolonger l'interprétation sur le thème de quête de l'identité d'une part, d'autre part elle oscillera entre les faits de vie des auteurs et des séquences des ouvrages afin d'en tirer les mécanismes

théoriques. Cette partie aura pour objectif de s'essayer à l'élaboration d'une herméneutique et d'une épistémologie de notre thème. Comme la première partie de ce travail, cette dernière sera également élaborée autour de trois chapitres.

Le chapitre d'ouverture évoquera le caractère hybride de l'écriture de notre corpus. Il portera deux sous-points. L'esthétique de la diglossie et l'identité à l'épreuve du discours polyphonique.

Le chapitre suivant parlera des écritures de l'immigration. Trois sous parties sont à retenir. Elles seront articulées autour de l'ailleurs comme « variable » de l'identité, l'écriture en pays d'adoption et le « third space » une alternative de la quête l'identité.

Le dernier chapitre se propose de s'interroger sur les raisons d'une écriture de la quête de l'identité en contexte postcolonial et veut essayer de comprendre les motifs qui justifient les différentes formes d'écritures. En conséquence, les trois sous pans seront une réflexion autour des notions qui se dégagent du postcolonialisme.

En conséquence, le premier stade de la réflexion est consacré à se questionner en ces termes : Le thème de la quête de l'identité en littérature francophone postcolonial : Posture d'écrivain où enjeu d'écriture?

Le deuxième sous point poursuivra également l'interrogation en rapport avec l'identité en contexte postcolonial. Ainsi, elle se demandera s'il s'agit d'une configuration ou d'une reconfiguration ? Autrement dit est-il d'une identité de souche ou autochtone ou s'invite-il quelque chose de l'ordre d'un brassage identitaire ?

La dernière étape de ce chapitre envisage de démontrer que la quête de l'identité en contexte postcolonial n'est pas simplement une vue de l'esprit, mais qu'elle répond à une problématique bien sociétale. C'est en cela que les

productions, même les titres des romans que nous avons pris pour cette analyse, rendent raison de cette réalité. Même que certains auteurs, pour traiter de cette question, usent en filigrane d'une certaine inversion des valeurs, faisant de fait référence à l'esprit du carnavalesque.

Ce qui est à signaler c'est qu'au cours de cette étape, la réflexion se proposera d'examiner la résonance des concepts étudiés dans la deuxième partie pour ensuite les mettre en perspective avec des théories comme celle du « rhizome ⁴⁴ » telle que abordée sous Glissant.

Par delà ces considérations, qui présentent la manière dont sera élaborée ce travail, l'analyse que nous menons sur ces quatre romans nous permet de constater que le thème de la quête de l'identité illustre un monde marqué par un mal être existentiel où les personnes s'interrogent sur leur véritable nature et surtout l'impossible réalisation de soi. Ce qui les emmène à se lancer dans une attitude d'errance, guidée au gré de quelques postures qui sont autant de réponses éphémères qu'instables. Il se dégage ainsi de ces romans une écriture qui présente une société en proie à une absence de repères fondamentaux et des personnages qui s'emploient à trouver leurs marques.

En plus de l'intérêt que nous portons particulièrement à l'égard de ce travail, nous nous permettrons d'entreprendre une réflexion s'agissant de la littérature de manière générale, mais qui s'élaborerait en prenant appui sur

⁴⁴ « C'est à Gilles Deleuze et à Félix Guattari qu'Edouard Glissant emprunte cette image de rhizome qui renvoie à la racine multiple d'une plante pour qualifier sa conception d'une identité plurielle qui s'oppose à l'identité racine unique. Par opposition au modèle de cultures ataviques, la figure du rhizome place l'identité en capacité d'élaboration de culture composite, par la mise en réseau des apports extérieurs, la où la racine unique annihile » Extrait tiré du site internet <http://www.edouardglissant.fr/rhizome.html>, consulté le 15-08-2012.

le corpus qui est le nôtre. Cette conception de la littérature sera donc à dénouer avec la conception d'Umberto Eco qui nous invite à questionner la démarche qui régule le cheminement du texte, la finalité que la littérature vise : « Mais où marche le (un) roman ? »⁴⁵. Question fort saisissante qui remet au grand jour la dimension pragmatique de la littérature et son rôle dans la société. Elle reprend en écho cette autre interrogation qui a ouvert ce travail de recherche.

Par ailleurs, elle met en exergue un autre moment. En effet, en poussant la réflexion, on note qu'elle porte tacitement une autre interrogation, celle qui consiste à se demander, comme le pense un auteur comme Roland Barthes qui postule la question de l'utopie littéraire, dans *Sur la littérature* : « ou doit-elle (la Littérature) aller ? »⁴⁶, mettant en évidence le fait que la littérature se veut une entreprise au rebours de tout enjeu palpable qui trouverait sa voie dans une forme d'effectivité du quotidien et pourrait les exhausser. Elle serait plutôt à juger dans la pratique d'un geste toujours à venir. D'une résolution affirmative et non conclusive.

:

⁴⁵ Eco (U.), *De la littérature*, Paris, Le Livre De Poche, Coll. « Le Livre De Poche Biblio », Paris, 2005, 439 p.

⁴⁶ Nadeau (M.), Barthes (R.), *Sur la littérature*, Grenoble, presse Universitaire de Grenoble, 1980, p.54.

Première partie. Historiographie :

Autour de la francophonie, au cœur du postcolonialisme et l'identité en littérature

Cette partie inaugure le travail que nous entreprenons dans le cadre de cette recherche. Elle est la première d'un processus qui en comporte trois. Cette étape porte sur l'historiographie de notre thème *La quête de l'identité dans la littérature francophone postcoloniale* : Lecture comparée du roman...

A cet effet, il faut dire qu'entreprendre un travail de recherche sur ce thème n'est pas une tentative marquée du sceau de la nouveauté ou bien

quelque chose d'isolé pour ce qui concerne le monde littéraire. Le thème que nous traitons se refuse à tous qualificatifs qui appartiendraient au vocable « nouveau ». Il conviendrait de dire que ce dernier s'inscrit dans une tradition dont l'enjeu principal a porté sur l'identité. Cela est d'autant plus exact que lorsqu'on jette un regard sur l'histoire de la littérature, que ce soit la littérature française en générale ou bien la littérature francophone en particulier, on constate que de nombreux écrits tant sur le roman, le théâtre que la poésie lui ont été consacrés et peuvent attestés d'une pratique d'écriture.

Pour être plus en phase avec le côté pragmatique de cette production, il nous suffit de nous référer à quelques ouvrages comme *Le Rouge et le noir*⁴⁷ de Stendhal dont le thème de l'identité est évoqué sous le prisme d'un jeune homme nommé Julien Sorel qui lie son destin à deux femmes qui se singularisent, deux personnalités opposées, comme pour figurer les deux penchants de son caractère. D'une part, Madame de Rênal, qui est traduit le rêve, l'aspiration à un bonheur pur et simple et d'autre part Mathilde de La Mole qui illustre l'énergie, l'action brillante et fébrile. Ou *le Cavalier et son ombre*⁴⁸ de Boubacar Boris Diop qui porte sur un questionnement en rapport avec le continent africain étranglé par tant de désastre et qui invite à repenser son destin en se référant à l'âme de ses ancêtres. Ou bien *Parole de vivants*⁴⁹ d'Auguste Moussirou Mouyama qui relate en deux temps la maturation intellectuelle du héros Ytsia Moon, partagé entre les pôles antagonistes de la tradition et du modernisme. Nourri dès son enfance au lait des croyances ancestrales, celles que lui transmet sa grand-mère, devenue sa tutrice après la mort de ses parents, il est, au fur et à mesure qu'il grandit, le témoin de la déchéance pathétique de son environnement.

⁴⁷ Stendhal, *Le Rouge et le noir*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 1967, 512 p.

⁴⁸ Diop (B.B.), *Le Cavalier et son ombre*, Abidjan, Ed. NEI, [1997], 1999, 286 p.

⁴⁹ Moussirou Mouyama (A.), *Parole de vivants*, Paris, Editions L'Harmattan, 1992, 119 p

Trois ouvrages écrits à des époques différentes et par des auteurs différents qui emblématisent assez justement cet activité en rapport avec la question identitaire et renforce l'idée qu'une abondante tendance des auteurs qui s'investissent sur le thème est largement tangible. Comment peut-il en être autrement dès lors qu'il est au cœur de leur existence. Du coup, ils inscrivent la narration de leurs récits en insistant sur des problématiques d'une construction identitaire confrontée à divers influences.

Toutefois, il est à remarquer également que l'écriture de ces romans ne laisse pas toujours indifférent et suscite plusieurs réactions, notamment celles portées au cœur des ouvrages critiques. Ainsi, il n'est plus surprenant que l'objet fictionnel nourrisse énormément les discours critiques consacrés à l'identité qui posent le problème de son devenir. En atteste le foisonnement effervescent dans le champ domaine littéraire. Dans cet esprit, des questions touchant à sa pertinence ont été même formulées selon l'époque où l'on situe la question. Toujours est-il que les questionnements identitaires ont fait l'objet d'une attention minutieuse à l'instar de celles soulevées par des universitaires tel que Patrick Sultan⁵⁰. Cet universitaire a la particularité d'orienter ses travaux en mettant en évidence la problématique autour de l'espace linguistique et l'influence impérialiste. De manière générale, les ouvrages basés sur les problématiques identitaires s'intéressent à deux aspects essentiels. L'un d'eux concernent les caractéristiques inhérentes aux préoccupations de fonds des ces objets et l'autre peut avoir partie liée à l'explication des sujets de formes.

De ce fait, partant du constat que tout discours sur un objet est tenu en reposant sur d'autres discours, tout en prenant soin d'apporter sa particularité, nous venons, par ce geste, prolonger les travaux portant sur cette question par une démonstration particulièrement axée sur un corpus

⁵⁰ Sultan (P.), *La francophonie littéraire à l'épreuve de la théorie* article tiré du site internet <http://www.fabula.org/revue/cr/145.php>, consulté le 07/12/12 à 13h40mn

francophone postcolonial. Dans cette visée, cette dernière se propose donc d'exemplifier l'idée que la quête de l'identité est bien riche d'intérêt.

Toutefois, force est de reconnaître que ce qui relèverait de la nouveauté dans l'examen de la quête de l'identité sera plutôt à entrevoir dans la façon dont le thème est formulé, c'est-à-dire par l'évocation du titre roman francophone postcolonial que revêt ce thème, plus précisément c'est dans le fait qu'on mette dans une même réflexion les zones que sont les Caraïbes, les îles, l'Afrique maghrébine ou le nord de l'Afrique subsaharienne. Entre autre, c'est l'objectif assigné à cette première partie qui met en exergue la véracité d'un discours littéraire dont les traces sont perceptibles à partir de certaines séquences historiques. Ainsi, pour répondre à cette exigence, nous avons opté pour trois chapitres.

Le premier chapitre porte sur la notion de francophonie. Il sera divisé en trois sous-points. L'élucidation terminologique, la francophonie constitutionnelle et la francophonie littéraire. L'enjeu consistera à donner une légitimité tant physique que littéraire à l'espace linguistique qui est la francophonie.

Le second chapitre se propose d'explicitier ce qui se cache derrière la notion de postcolonial. Il sera articulé autour de trois sous inflexions. La première s'essaiera à une clarification notionnelle, la seconde évoquera le processus de construction de la notion. La dernière abordera tout ce que cette dernière comporte comme théories.

Enfin, le dernier chapitre se propose d'établir un recensement dans l'histoire de la littérature francophone de la notion de l'identité. Porté sur deux sous points, différemment des deux chapitres précédents, il s'agira de montrer que le recours à une écriture de la quête de l'identité prend appui sur une certaine tradition littéraire sur la notion.

Chapitre I : Francophonie : Elucidation terminologique, processus de fonctionnement et véracité littéraire.

Le présent chapitre est consacré à un examen assez approfondi de la notion de francophonie. Il se propose d'élaborer une archéologie assez poussée de ce que nous entendons par francophonie.

Conformément à cette visée, trois étapes vont constituer l'essentiel du travail de ce chapitre est qui articulé autour de l'historiographie de la notion de Francophonie.

Dans un premier temps, nous proposerons une définition de la francophonie afin de situer véritablement sur quoi porte le propos.

Dans un second temps, nous aborderons la francophonie sous son organisation institutionnelle et les orientations de sa politique. Ceci nous permettra de voir le processus qui a présidé à la création de cette institution, les principaux initiateurs et voies qu'elle a empruntées pour voir le jour, les missions qu'elle s'est données comme objectifs à atteindre et les problèmes auxquels elle a été confronté.

Enfin, le dernier temps sera consacré à la démonstration de l'idée que l'espace francophone littéraire existe. Le travail consistera à démontrer que s'il y a effectivement un espace institutionnel et politique, c'est qu'il y a également communauté d'écrivains qui met tout en œuvre pour que soit visible une expression littéraire francophone. Ainsi, il conviendra de saisir quelques grands moments qui constituent des instants de combat au profit d'une affirmation identitaire. Ces écrivains, tout en se réclamant d'un même ciment culturel et linguistique qui est la francophonie, font en sorte de défendre leurs singularité.

En somme, au cours de ce chapitre, il sera question d'apporter une compréhension de tout ce qui caractérise la notion de francophonie. Dans cet objectif, nous commencerons d'abord par dire qu'est-ce que véritablement la Francophonie ?

I-1 : Francophonie : Elucidation terminologique.

Dans la manière dont l'Organisation internationale de la Francophonie est structurée, il y a plusieurs secteurs qui ont des missions qui sont clairement identifiées à des domaines en rapport avec l'économie, le culturel, le politique etc. Nous ne nous intéresserons pas tant aux autres secteurs que regorge cette entité qui se veut une organisation au cœur des problèmes dont rencontrent ses ressortissants, donc aux missions multiples, mais plus au côté culture par le biais de la langue. Dans Francophonie, il y a rattaché de façon palpable le radical « français », ayant un rapport avec la langue.

C'est s'appuyant sur cet aspect de la langue que Jean Marc Moura⁵¹ affirme s'agissant de la langue française :

Le français est l'une des langues mondiales, non en tant que langue maternelle mais comme langue seconde. Plus que son poids démographique, c'est en effet son nombre d'Etats où il est parlé et son rôle de lien entre les peuples, les régions ou les continents qui déterminent son statut de langue internationale (...) à la surface de la planète.

On relève dans cette assertion une conception universaliste qu'a vocation à poursuivre la langue française, mais aussi un lien fédérateur entre les peuples. C'est cette vision sur laquelle s'est appuyée l'institution de la francophonie pour constituer un bloc solide et répondre présent face aux enjeux de la mondialisation. Mais, le terme francophonie n'est pas aussi limpide chez tout le monde. D'après Arthur Lovejoy, cité par Jean Marc Moura, il : « a signifié tellement de choses que, en soi, il ne signifie rien »⁵². Pour rompre avec cette imprécision, un cadre plus formel va être mis en place. C'est cette vision qui va émouvoir les pères fondateurs au moment où il a été question de penser la création de la francophonie, organisation tentaculaire car elle est présente sur les quatre continents, Afrique, Amérique, Europe et Asie. Dans la définition que nous sert le dictionnaire *Le Robert pour tous*, la francophonie signifie communauté des peuples francophones. Ce qui n'est guère en opposition avec l'idée qu'on en a retiré de la vision de Jean Marc Moura.

⁵¹ Moura (J.M.), *Littératures francophones et théories postcoloniales*, Paris, P.U.F, 1999, p.12

⁵² Moura (J.M.), *Littératures francophones et théories postcoloniales*, op.cit., p.1

Notons qu'un éclaircissement s'impose s'agissant de la notion de francophonie. En effet, elle est parfois confondue à cause des usages qui réfèrent à une double connotation. La première, rattachée à : « une minuscule initiale, traduit un groupe de locuteurs ou ensemble des peuples qui utilisent partiellement ou totalement la langue française dans leur vie quotidienne. La seconde, Francophonie, avec une capitale initiale, désigne plutôt l'ensemble des gouvernements, pays ou instances officielles qui ont en commun l'usage du français dans leurs travaux ou échanges »⁵³.

Si la francophonie se veut un puissant véhicule de communication entre les peuples et un lien de rassemblement entre les sociétés, comment a-t-elle été constituée ? Quels en sont les pères fondateurs quels sont les motifs de sa constitution et à quels écueils s'est-elle confrontée?

I-2 : Francophonie institutionnelle et politique

Pour comprendre tout ce qui légitime l'institution qu'est la francophonie et ce qui rapporte à son fonctionnement, il nous paraît fondamental de percevoir les conséquences de la seconde guerre mondiale, surtout dans la prise de conscience des peuples à s'unir pour des idéaux similaires. En effet, on peut affirmer que la deuxième guerre mondiale est assurément un des grands événements qui aura marqué l'histoire du XXème siècle. Il l'est tant par l'implication des forces en présence, notamment les Etats-Unis, que par les conséquences qui en ont découlé, en l'occurrence

⁵³ <http://www.tlfq.ulaval.ca/axl/francophonie/francophonie.htm/>, site consulté le 29-11-2012

celle liée au souci de voir les peuples d'Afrique, naguère colonisés, d'entreprendre leur processus d'émancipation. Partant du constat que des nations impérialistes comme la France se sont faites envahir par une autre nation, alors qu'elle-même tenait d'autres peuples sous diktat, situation qui traduit de fait une certaine fragilité, va induire des velléités de liberté chez ces peuples dits colonisés. La décolonisation des pays d'Afrique noire devient dès lors un impératif et l'indépendance un droit.

Il n'est pas peu de reconnaître que la colonisation est considérée par nombre d'observateurs comme un des moments les plus sombres, caractérisée par des actions condamnables, marquées par une chosification de certains peuples au détriment des autres, qu'aura connu l'histoire de l'humanité.

Plus tard, face à une exigence d'affirmation devant les autres nations entendues comme supra structure tant sur le plan industriel, économique que celui de la langue. Devant la nécessité d'exister dans un monde se lit sur l'étendue du territoire, d'être présent sur un nombre ou des locuteurs s'identifie davantage à l'appartenance à une même langue, la création d'une entité entendue comme organe linguistique rassemblant en son sein des pays qui partagent non seulement une langue commune mais aussi ayant eu un même colonisateur et un état d'esprit reflétant les valeurs françaises s'impose.

Aussi, dirons-nous qu'à travers l'usage du mot évolution cela renvoie à tout processus de création, de maturation de ce qu'on appelle francophonie. Dans ce chapitre, Il est question de l'évolution de la francophonie.

Au commencement de cette aventure qui déboucha sur la création de la francophonie, il y a trois hommes, Hamami Diori le nigérien, Habib Bourguiba le Tunisien et Léopold Sédar Senghor le sénégalais, sans minorer l'implication d'autres hommes tels que le prince cambodgien Norodom sihanouk, dont : « l'objectif consiste à mettre à profit la langue française au service de la solidarité, du développement et du rapprochement des peuples par le dialogue permanent des civilisations ».

En accord avec cet esprit, quelques grandes dates vont marquer le cheminement vers la formalisation de cet espace linguistique.

D'emblée, signalons que le 20 mars de chaque année marque la commémoration de la journée internationale de la francophonie. La célébration de cette journée internationale dans l'espace francophone trouve simplement sa justification par le fait que c'est la date au cours de laquelle fut porté sur les fonds baptismaux cet organisme. En effet, c'est le 20 mars 1970 à Niamey que sera signé l'accord instituant l'Organisation internationale de la francophonie. Cette nouvelle appellation vient se substituer à l'ancienne entité qui avait alors pour nom A.C.C.T, qui se décline comme agence de la coopération culturelle et technique.

L'appellation de l'organisme à l'origine va évoluer et finir par devenir avec le temps l'organisme international qui regroupe aujourd'hui les pays ayant le français en partage, la francophonie, en visant l'idéal de départ comme le concevait les pères fondateurs. Léopold Sédar Senghor en particulier voyait en cela « cet humanisme intégral, qui se tisse autour de la terre ; cette symbiose des « énergies dormantes » de tous les continents, de toutes les races, qui se réveillent à leur chaleur complémentaire ». ⁵⁴ Elle investira ses efforts à la réalisation d'un rêve d'une communauté internationale fraternelle et solidaire avec pour socle la langue française, ouverture à la diversité et au dialogue des cultures.

Mettre en place cette structure ne va pas toujours être évident. On peut le constater à travers la multiplication des rencontres et autres sommets qui se sont succédés afin d'approcher la vision escomptée au départ. Communiquer, fédérer, élargir à d'autres nations, telle devait être la démarche que cherchait à adopter la francophonie vers l'ensemble des pays membres.

⁵⁴ Senghor (L.S.), « *la francophonie comme contribution à la civilisation de l'universel* », *Liberté3-Négritude et civilisation de l'universel*, p.193- 194.

Pour y parvenir, il faut dans un premier temps définir les critères d'appartenance. Ce qui posait le problème des Etats qui participent aux sommets francophones. Des critères précis vont être déclinés. Le statut est plus souvent déterminé par la place réservée au français qu'il soit langue officielle ou Co-officielle dans un pays ou une région. Toutefois, il est à savoir que tous les pays qui sont membres de la francophonie ne sont pas tous francophones. Autrement dit, qu'il y a des pays où l'on parle français, mais sans pourtant autant que ce soit leur langue officielle. C'est le cas de certains pays d'Asie.

Si cette grande organisation qui compte de nos jours près de soixante quinze Etats et gouvernements membres, dont cinquante six membres officiels appelés encore membres de plein droit et dix neuf observateurs confortant cette représentation, semble avoir trouvé le bon rythme de son fonctionnement, force est de reconnaître qu'il n'en a pas été ainsi à sa création. Comme on peut l'observer pour ce qui est du rôle de ses pays membres.

Les discours autours de l'implication de ses pays membres ne manqueront pas d'être prononcés. On peut citer encore une fois celui de Senghor qui estimait qu' : « une langue, si belle soit-elle, ne survit pas uniquement par elle-même, mais aussi par la vigueur et la créativité de ceux qui l'ont reçue en dépôt. »⁵⁵ Ce propos évoque la nécessité pour les pays membres de constituer un bloc et de faire front face aux dangers qui guettent la langue française. Il est également question de l'opportunité qu'offre la langue française à l'égard de la diversité linguistique présente dans l'espace francophone et la vitalité que doit accorder à ces dernières.

D'un point de vue général, il est à noter que son combat a toujours été clairement à ressembler des pays qui ont en partage la langue française. Pourtant son action ne s'est pas limiter à cet objectif. Il s'est étendu sur des domaines politiques en affirmant des positions militantes. L'organisation a par exemple pris position à l'endroit de certains peuples opprimés. Sur la

⁵⁵ Senghor (L.S.), op.cit.,p.279

question épineuse de l'Afrique du sud notamment, les chefs d'Etat et de gouvernements prirent position sur la situation politique et économique mondiale en condamnant le régime de l'apartheid en Afrique du Sud, et du Moyen-Orient. C'est également à cette rencontre que fut créé le comité international de suivi dont la mission essentielle consistait dans le suivi des décisions prise lors des sommets.

C'est aussi ce qu'on va observer s'agissant d'un attentat qui va marquer l'histoire du XXIème naissant. En effet, la scène mondiale est meurtrie par l'annonce d'un attentat terroriste qui vient de frapper la ville de New-York, aux Etats-Unis d'Amérique. C'est l'attentat des tours jumelles encore appelées les « world trade center » où encore l'attentat du 11 septembre 2001 qui influencera les assises et fera en sorte que l'on reporte ce sommet.

La francophonie connaîtra un tournant majeur en cela qu'elle s'engagera véritablement en politique en abordant les questions sur le Moyen-Orient, notamment la sempiternelle querelle israélo-palestinienne. Ils prennent un engagement décisif en faveur de la mise en application de la déclaration de « Bamako » sur la démocratie, la bonne gouvernance et les droits de la personne. Pour ce sommet le dialogue des cultures est le thème principal car pour eux, c'est par la culture et en acceptant l'autre avec ses différences que l'on pourra amener l'autre à se sentir bien et être en harmonie avec ses semblables. Le sommet s'impliquera aussi prononcé en faveur du principe de l'adoption, par l'organisation des Nations-Unis pour l'éducation la science et la culture (UNESCO), d'un instrument sur la diversité culturelle consacrant le droit des Etats et des gouvernements à maintenir, établir et développer des politiques de soutien à la culture et à la diversité culturelle. Un nouveau Secrétaire Général de la francophonie est élu en la personne de l'ex président du Sénégal, Abdou Diouf qui affirme poursuivre des actions politiques de son prédécesseur.

Dans son cheminement, l'organisation internationale de la francophonie a eu besoin de passer par des reformes marquantes afin de trouver un fonctionnement quasi stable et se donner une certaine idéologie

comme un capot bien fixe. Il y aura par exemple la première conférence des chefs d'Etat et de gouvernement ayant en partage la langue française permet de structurer les règles, les orientations et les objectifs ; d'établir un nouvel équilibre au sein des institutions de ce qui deviendra plus tard l'organisation internationale de la Francophonie. Tout cela pour mieux élaborer le suivi de leurs décisions.

Les valeurs que défend la francophonie doivent être en adéquation avec celles que véhiculent les pays membres. Il en est ainsi dans le pays du président-poète. Il exprimera le ressenti de son peuple devant les valeurs prônées par l'organisme et l'honneur d'accueillir les autres nations. Il soulignera la fierté du peuple sénégalais tout entier à pouvoir le manifester. Pour lui, c'est l'Afrique toute entière et partant tout le monde francophone qui accueille aujourd'hui le sommet, pour une coopération plus intense dans la solidarité et le respect mutuel. Je souligne solidarité et respect mutuel. Cela ne nous étonne pas ici au Sénégal, dans la patrie de Léopold Sédar Senghor.

Tendre les bras aux pays qui font des efforts dans la gestion de leurs affaires publiques et les encourager en assouplissant certains aspects de leur collaboration ne sont pas en marge. Des efforts sont consentis par les pays du nord membre de la francophonie afin de réduire les écarts de développements par la formation. Les grandes nations occidentales, notamment le Canada accordent la primauté aux secteurs de la formation au sein même de l'espace francophone. Tout comme l'avais déjà fait le Canada, la France ne va pas rester en marge de la donne et va également faire un geste fort. Elle va effacer entièrement les créances d'aide publique de trente cinq Etats pour un montant total estimé à seize milliards de franc français.⁵⁶

Ce sommet prit de nombreuses résolutions sur le nouveau mandat de l'ACCT tout cela en ne précisant pas pour autant si celle-ci devenait l'opérateur principal dans le suivi des sommets. L'intégration du comité

⁵⁶ Le Scouarnec (F.P.), *la Francophonie*, Boréal, Québec, 1997, p.80

international de suivi à l'A.C.C.T fut reportée à la conférence générale de l'agence.

Pour ce qui est des contributions financières des Etats membres, les pays et gouvernements constituèrent le fond multilatéral unique (F.M.U) dont la gestion devrait être assurée à l'origine par l'ACCT qui a su fondre dans la nouvelle donne et les nouvelles exigences que s'imposaient la structure.

Notons que de nombreux problèmes ont émaillé le fonctionnement de la francophonie. Ce qui nous fait dire que tout ne s'est pas souvent déroulé comme un long fleuve tranquille dans ce processus. Au nombre des dysfonctionnements, il faut dire que tous les états n'ont pas offert les mêmes garanties en termes de sécurité. C'est ce qui va se passer avec l'exemple de la quatrième conférence des chefs d'Etat et de gouvernement des pays ayant en partage la langue française. Initialement prévue à Kinshasa, elle se déroulera finalement en France. La cause principale en est l'instabilité qui prévaut sur le plan local du à une intensification des conflits qui conduira aux massacres des étudiants à l'Université de Lubumbashi. Cette situation traduit l'absence de respect des droits de l'homme et de la personne par les autorités du Congo-Kinshasa, ancien Zaïroises. Sur le plan international, la situation n'est guère meilleure. Le monde entier connaît de grands bouleversements. Il y a ça et là des exactions qui portent atteinte à l'intégrité humaine. L'on relève par exemple les coups d'Etat militaire en Haïti.

En mille neuf cent quatre vingt quatorze, la communauté internationale et l'organisation internationale de la francophonie avec la son secrétariat sont contraints de déclarer comme génocide le conflit qui oppose les Tutsis et Hutus au Rwanda. Ce conflit qu'on range dans les pages sombres constitue une fausse note dans le fonctionnement de la francophonie, on mentionnera son incapacité à prévenir certains conflits. Beaucoup ont reproché par exemple l'impuissance de l'institution à prendre tout engagement et à éviter le génocide rwandais. Pour anticiper sur ce genre de problème, un travail de mémoire va être entrepris en impliquant certains

écrivains. Trois d'entre eux, Kourouma, Wabéri et Monénémbó, vont se démarquer dans cet exercice par le fait que les romans qu'ils écrivent à cette occasion essaient de décrire l'horreur pour que plus jamais ne soit tolérée une telle barbarie.

Chez Ahmadou Kourouma, avec *Allah n'est pas obligé*⁵⁷, Allah n'est pas obligé d'être juste dans toutes les choses qu'il a créées ici-bas" le titre intégral de l'ouvrage, mais également la maxime favorite du jeune Ibrahima, personnage principal, pour justifier l'avalanche de malheurs qui s'est abattue sur lui depuis sa naissance. Armé d'un Larousse, d'un Petit Robert, de l'Inventaire des particularités lexicales du français en Afrique noire, il entreprend de conter son histoire sur un mode tragi-comique : celle d'un orphelin qui, envoyé chez sa tante au Liberia par le conseil du village, s'enfoncera dans la guerre civile en devenant enfant-soldat. En lui prêtant sa plume, Ahmadou Kourouma, l'une des plus grandes voix de la littérature africaine, fait surgir avec maestria toute l'horreur des destins arrachés à l'enfance par les affres de l'histoire contemporaine. Un livre bouleversant.

Avec *Moisson de crânes*⁵⁸, on se retrouve face au projet de Noccky Diedanoum, écrivain tchadien installé à Lille où il organise le festival Fest'Africa, initia le projet " Rwanda : écrire par devoir de mémoire ". Ainsi, à la suite du prix Nobel de littérature nigérian Wole Soyinka, dix écrivains africains se rendirent à Kigali. Ce texte d'Abdourahman A Wabéri est l'un de ces témoignages. L'auteur, avec une exemplaire humilité face à l'horreur des faits qu'il rapporte, nous transmet les paroles entendues, les choses vues, les confidences recueillies. Une singulière " alternative d'encre au passé de sang " ainsi qu'il le soulignait en 2000.

Nous sommes au milieu des années 1990 au Rwanda. On découvre Faustin Nsenghimana, né d'un père hutu et d'une mère tutsie. Il est l'aîné de quatre enfants. Son père, Théoneste, considéré comme l'idiot du village, lui a

⁵⁷ Kourouma (A.), *Allah n'est pas obligé*, Paris, Corps 16, Coll. « Littera », 2001, 280 p.

⁵⁸ Wabéri (A.A.), *Moisson de crânes*, Paris, Alphée, Coll. « Motifs », 2004, 94 p.

appris à s'accommoder de tout. Il a treize ans lorsque des hommes entourent les collines de Nyamata et exhortent les gens à aiguiser les machettes et les couteaux. Ses parents sont massacrés, il prend la fuite, mène une vie errante et misérable pendant des mois. Et lorsqu'enfin il retrouve ses frères et sœurs, sa vie est de nouveau bouleversée.

Usant de la fiction romanesque pour évoquer le génocide rwandais, Tierno Monénembo place ce personnage de jeune garçon, fuyard, orphelin, pensionnaire et prisonnier, au cœur d'une tragédie qui secoua tout le continent africain. Tel est le parti que prend Tierno Monénembo pour nous livrer sa perception du génocide Rwandais dans *L'Ainé des orphelins*⁵⁹

Ces trois romans, au-delà de la dimension commémorative du drame rwandais dans lequel est orientée leur publication, nous disent les limites affichées par la francophonie et invitent surtout cette institution à jouer pleinement son rôle. Car, le sentiment que nombre d'observateurs ont, c'est qu'elle n'a pas les moyens de sa politique et semble limitée à faire de la figuration à l'instar de ce qui est reproché dans une large mesure à l'Organisation Internationale de la Francophonie dont on a toute les peines du monde à percevoir l'engagement sur le terrain quand on voit que plusieurs décisions sont prises sans qu'elle ne soit consultée, en attestent les cas de l'Iraq ou la Lybie.

De même que l'on observe qu'en dépit des vellétés de démocratisation qui se sont fait jour à l'orée des années quatre vingt dix, conséquence des mutations historiques radicales survenues dans les pays de l'Europe centrale et orientale à savoir l'effondrement du mûr de Berlin et du bloc communiste, l'élimination progressive de l'apartheid en Afrique du Sud, la fin de la guerre du golfe, des problèmes subsistent dans certains pays donnant le sentiment que, loin des discours officiels, certains dirigeants bénéficient de réseaux occultes pour se maintenir en exercice au détriment

⁵⁹ Monénembo (T.), *L'Ainé des orphelins*, Paris, Seuil, Coll. « Cadre rouge », 2000, 156 p

de tout ce qui relève des droits de l'homme et du respect des valeurs démocratiques.

Dans la continuité des manquements ou des reproches liés à l'organisation internationale de la francophonie, il peut-être mentionné le fait qu'elle sert les intérêts de la France et constitue un instrument pour maintenir l'hégémonie de la France sur ses anciennes colonies. En effet, sous prétexte de promouvoir le plurilinguisme et la diversité culturelle des peuples, il revient assez souvent l'idée que, dans une logique de néocolonialisme, la francophonie a pour rôle d'asseoir une influence, par le biais de la langue, sur les pays qu'elle colonisait.

La francophonie, notons-le, est une organisation plurisectorielle c'est-à-dire qu'elle comporte en son sein d'autres organes avec des rôles et des affectations précises qui concourent au bon fonctionnement de l'institution. Au nombre des autres attributions qui sont les siennes, l'on peut ainsi relever l'A.U.F (Agence Universitaire de la Francophonie), A.I.F (Agence Intergouvernementale de la Francophonie) et bien d'autres. Cette configuration, qui n'a pas toujours été telle à l'origine, est à mettre à la faveur d'un des sommets gravé dans le processus d'évolution de la francophonie. Ce sommet, c'est celui qui s'est tenu à Cotonou au Bénin que l'on appela la conférence des chefs d'Etat et de gouvernement de pays ayant le français en partage. Ce sommet a entraîné de grands changements dans le fonctionnement de l'institution francophone car c'est en ce lieu que l'on décida de créer et de nommer un secrétaire général et de transformer l'A.C.C.T en Agence Intergouvernementale de la Francophonie (AIF), le poste d'administrateur général étant alors créé pour en assurer la direction afin de concentrer l'action des opérateurs sur les cinq grands programmes mobilisateurs de la coopération francophones. La promotion de la diversité culturelle est plus que jamais légitime et nécessaire et il est primordial de se dire qu'elle joue un rôle dans la promotion de la paix dans le monde.

Il est souvent aussi question de revoir tout ce qui se rapporte à la bonne marche de l'institution. Dans cette volonté, le mode de gestion et la durée du mandat à la tête de l'organisme sont aussi au cœur des rencontres.

Au septième sommet, l'institution connaît une évolution en cela que la Francophonie a mis en œuvre la charte révisée et l'élection du premier secrétaire général de la Francophonie en la personne de Boutros-Boutros Ghali, ancien secrétaire général de l'Organisation des Nations Unies. Ce dernier reçut mandat de faire de la Francophonie une force plus dynamique, d'impulser un esprit plus actif et de donner plus de lisibilité sur la scène internationale. Les thèmes sur la paix et la prévention des conflits dans les pays membres furent associés au thème principal du sommet à savoir la coopération économique. Ils décidèrent de s'unir avec la communauté internationale pour garantir le respect des droits de la personne.

Chaque rencontre est l'occasion de faire le point sur l'action de l'organisation, de tirer les enseignements des éditions précédentes et d'innover en fonction des challenges de l'heure. Plusieurs thèmes sont toujours au cœur des pourparlers de ces rencontres, mais il est un qui s'est invité avec légitimité, celui de la jeunesse qui est évidemment le centre des préoccupations car constituant une frange essentielle de la population, mais dont le constat est qu'elle est de plus en plus marginalisée par les politiques qui ne tiennent pas compte de leur aspirations et sont surtout frappés par le chômage. D'où la nécessité d'organiser en parallèle au grand sommet des chefs d'Etats, des sommets de jeunes. Ils confient à des instances de jeunesse de l'O.I.F et ont pour noms les P.M.J, Programme de Mobilité des Jeunes. Ceci a eu pour incidence de mettre en exergue l'apport essentiel de ces derniers et de faire partager leur vision sur l'avenir du monde en général et de la Francophonie en particulier.

Dans le même sillage que l'observation faite sur l'incapacité de l'organisme à anticiper sur des probables conflits, des critiques virulentes et acerbes ne manqueront pas de se faire s'agissant de son fonctionnement et de son action, surtout quand on voit encore, de nos jours, des manquements graves à l'instar de ce qui caractérise la gouvernance de certains pays ou des peuples qui ne peuvent pas totalement jouir du droit à disposer de leurs dirigeants. L'on observe encore trop de despotes ternir la pratique de la

démocratie et les aspirations des peuples à ne pas être véritablement prises en compte.

En somme, suite aux manquements en rapport avec la question des droits de l'homme et celle des libertés des peuples bafoués, l'on prend conscience que l'organisation internationale de la francophonie doit encore davantage militer pour la vulgarisation des idéaux qu'elle prône. Toutefois, s'il est un aspect qui fédère tout les observateurs, c'est bien le ciment que constitue la langue française. Il est lisible par biais des outils dont l'un des plus tangibles n'est autre que la littérature.

I-3 : La francophonie : Véracité littéraire

Dans le processus de construction d'un ouvrage, il y a celui qui écrit avec sa plume et à l'arrivée, il y a le lecteur et son livre. Le couple écrivain-lecteur est le circuit constitué de deux extrémités dans le processus de la production éditoriale, en mettant l'accent sur ce qui fera qu'un ouvrage sera considéré comme littéraire contrairement à un ouvrage qui porte sur le droit ou bien l'histoire. En tenant compte du fait qu'entre ces deux entités, il y a de nombreuses étapes par laquelle un ouvrage passe. Tous ces éléments, qui participent de l'institution du livre, nous font bien dire qu'il y a des réalités littéraires perceptibles dans l'espace francophone. Sans véritablement prétendre faire une archéologie⁶⁰ des littératures francophones, il sera précisément question de s'intéresser aux modalités de constructions d'un espace francophone dit littéraire. Aussi, à y regarder de près l'espace francophone, est-il surprenant de pouvoir accoler à la notion francophonie le qualificatif « littéraire » ? Que recouvre précisément l'appellation de

⁶⁰ Mot qui traduit notre volonté de faire un état des lieux de la question

francophonie littéraire ? De quelles déclinaisons littéraires est-il question ? De ce que la France a colonisé des peuples, devrait-il s'en suivre qu'ils ont découvert la littérature au contact de cette ancienne puissance coloniale ? Autrement dit, est-ce qu'il est possible d'affirmer qu'il existe une institution du livre, en particulier du livre littéraire ?

De prime abord, Lorsqu'on essaie de mettre sur un même plan des auteurs tels que Dany Laferrière, Michel Houellebecq, Samy Tchak et Yasmina Khadra, rien a priori ne semble évoquer une quelconque ressemblance. En effet, ni les pays dont-ils se réclament, encore moins la résonance de leurs patronymes. Pourtant, ils ont en commun d'appartenir à un même espace linguistique, mais surtout d'écrire tous dans une même langue qui est le français. Même si certains observateurs avisés diront que des quatre auteurs, deux en l'occurrence Samy Tchak et Yasmina Khadra font partis de la francophonie, alors que les deux autres n'en font pas partis.

Toujours est-il que, en plus de la même langue qu'ils ont en partage, ces auteurs ont en commun d'exercer un métier semblable, celui d'écrivain.

De ce fait, peut-être considéré comme écrivain francophone, toute personne ayant publié un ouvrage se reconnaissant de cet espace. Quoi qu'il existe tout un débat autour de l'appartenance ou pas à la francophonie littéraire. Ce qui suscite cette réflexion de la part de Moura⁶¹ : « Quelle poétique pourrait-on construire à partir de cette homogénéité de façade, où est compris ce qui est signifié dans un texte (il suffit de connaître la langue) mais où est négligé ce qui est symbolisé (qui se réfère aux usages de la culture où l'œuvre est produite) ». Autrement dit, qu'en plus de langue d'expression qui devrait être le critère d'identification, il faut aussi tenir compte des références socioculturelles appartenant à un peuple donné.

Mais Il y a bien une différence à opérer entre les écrivains français et ceux qui sont nés hors de France. Les écrivains français, qui ne se réclament pas de la francophonie ou ne sont pas reconnus comme tel et les écrivains

⁶¹ Moura (J.M.), op.cit., p.35

francophones, qui sont originaires des pays qui ont été colonisés par la France et qui peuvent être perçus comme des auteurs de la périphérie. Par conséquent, Houellebecq ne rentrerait pas dans les critères de l'écrivain francophone.

L'espace francophone est riche de la diversité des peuples qui l'habitent et des cultures qui y vivent. C'est cette multiplicité qui donne toute sa vitalité et sa créativité à la langue française.

En remontant la chaîne de création des peuples, un constat voudrait que l'on dise que toutes les sociétés ont d'abord eu pour moyen d'expression la parole dont l'oralité est la forme la plus aboutie. Ce mode d'expression que certains appelleront « oraliture »⁶², saisit tous les moments symboliques de vie de certains peuples qu'on appelle "primitifs". Elle est l'apanage d'homme qui ont subi une formation spéciale et participe à rythmer la vie de la cité. Au nombre des événements, on citera par exemple la récolte des semailles, l'intronisation d'un chef ou encore la naissance des jumeaux. Il en est ainsi des peuples noirs d'Afrique pour la plupart. L'écriture ne s'est invitée dans leurs quotidiens que par le biais du colonisateur, l'homme blanc. Bien des peuples avaient pour mode d'expressions littéraires la parole. L'expression par l'écriture est une influence occidentale. Elle passera de l'initiation à l'appropriation de celle-ci, même s'il existe des peuples qui ont des écritures propres comme le swahili. Plus de cinquante ans après les indépendances de

⁶² Terme qui a été inventé par Paul Zumthor (1915-1995) médiéviste suisse, spécialiste de l'histoire culturelle au Moyen Age, artisan d'une pensée de la littérature et de la culture nourrie de l'étude des phénomènes d'oralité qui permet de les distinguer du scripturaire et du littéraire. Les écrivains et artistes africains mais surtout ceux issus de la Caraïbe ont pris à leur compte ce qualificatif pour revendiquer leurs productions comme une véritable écriture non scripturaire. L'oraliture est pour eux jusqu'à l'affirmation même d'une logique de pensée propre et différente de celle issue d'une civilisation basée sur l'écriture. Tiré du site internet <http://www.conjointure.fr/Module/origine2.php>.

la plupart des pays francophones d'Afrique noire, peu de doutes subsistent quand à l'usage du français. Elle est usitée doublement, soit comme langue première, soit comme langue seconde.

Le concept de francophonie littéraire apparaît pour la première fois en mille neuf cent soixante treize dans l'ouvrage de G. Tougas⁶³.

Toutefois, la notion de francophonie littéraire a du mal à faire converger les avis, en ce sens qu'elle comporte bien des définitions. Les divergences qui existent portent sur différents aspects se rapportant à la francophonie. D'aucuns insisteront sur l'appellation à appliquer à cette étude. Alors que d'autres divergences porteront sur le vocabulaire qu'il faudrait les attribuer. C'est ainsi que nous relevons par exemple que pour la première tendance, il s'agirait plus du terme de « territoire », alors que pour d'autres il serait préférable de l'aborder sous l'angle « d'espace » à l'instar de ce que nous fait observer le critique Claire Riffard⁶⁴.

Ceci est justifié par le fait que, lorsqu'on observe attentivement ces tendances, elles sont la conséquence de nombreuses analyses dont nous ne tiendrons compte que de deux orientations. D'une part, Celles qui estiment que le raisonnement à adopter par rapport aux études francophones doit-être tributaire d'une analyse qui tient compte de l'approche spatiale et celle qui pense plutôt qu'elle doit prendre en compte l'approche historique qui est le résultat d'une « domination violente ».

Dans cette querelle des termes, Dominique Maingueneau tente de réconcilier tout le monde en proposant le concept de « scénographie ». Une formule qui prend en compte des données recueillies en mélangeant les

⁶³ Tougas (G.), *Les écrivains d'expression française et la France*, Paris, Coll. Essai, Editions Denoël, 1973, 269 p.

⁶⁴ Riffard (C.) « *Examen des discours sur les francophonies* » In *Francophonie littéraire : Quelques réflexions autour des discours critiques*. Disponible sur le site <http://www.item.ens.fr/index.php?id=207602/> Consulté le 10/12/2012 à 17h40

textes et le style, c'est-à-dire qu'il évoque des aspects que sont l'éthos, l'espace d'énonciation, d'une part. D'autre part, il traite du parcours social ou institutionnel.

Si effectivement la réalité littéraire de l'espace francophone tient, en grande partie, à tout ce qui régule l'institutionnalisation de cette production, il serait légitime de s'interroger, avec Bourdieu, sur les mécanismes d'autonomie de cette littérature et le contexte dans lequel s'écrivent ces ouvrages :

Le degré d'autonomie d'un champ de production culturelle se révèle dans le degré auquel le principe de hiérarchisation externe y est subordonné au principe de hiérarchisation interne : plus l'autonomie est grande, plus le rapport de forces symbolique est favorable aux producteurs les plus indépendants de la demande et plus la coupure tend à se marquer entre deux pôles du champ⁶⁵

En nous référant à ce passage du livre de Bourdieu, nous voulons souligner le fait que la production des œuvres de l'esprit réalisée dans le champ littéraire français souffre, dans son ensemble, d'une absence d'autonomie des artistes car constamment sous influence des gouvernants qui dictent leurs lois. Comme on peut également observer que les principaux acteurs de cette production interne, c'est-à-dire les écrivains, ne sont pas libres d'exprimer leurs sensibilités et leurs choix artistiques.

Mis à part les deux caractéristiques qui reflètent les conditions dans lesquelles les acteurs du champ littéraire francophone travaillent, et sans vouloir élargir le débat sur la question, force est de reconnaître qu'il y a effectivement des désaccords autour d'une dénomination à donner à cette

⁶⁵ Bourdieu (P.), *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992, pp. 355-356

réalité littéraire francophone. Mais s'il y a une chose sur laquelle il est une évidence, c'est qu'il y a effectivement l'existence d'une francophonie littéraire. Elle se structure autour de l'idée qu'il y a un discours fictionnel. Les ouvrages de fiction engendrent un abondant travail dont se servent notamment les universitaires pour tenir des « métadiscours » ou discours critiques se rapportant à une production littéraire francophone. Ce discours critique nous permet d'attester le fait qu'il y a inscrit dans le champ littéraire francophone, conception de Bourdieu, une analyse du fait littéraire. Ce fait littéraire prend en compte tout ce qui, de près ou de loin, concourt à donner une vitalité et une lisibilité à ce qui est relatif au monde de la littérature. Il se fait dans un environnement où s'établit un rapport de force sociaux, où il y a une recherche qui est très florissante et qui peut déboucher sur de la reconnaissance.

C'est précisément le fait littéraire qui nous permet d'affirmer que la francophonie littéraire est bien réelle et opérante. Dans un premier temps, en partant du point de vue qu'il y a bien des livres qui sont publiés, des écrits sur les romans à foison et des écrivains qui attestent bien de la vitalité dans l'espace francophone.

Ensuite que ce travail sur le livre est soutenue par des maisons d'édition qui essaient de l'acheminer autant ce faire que peut vers le lecteur.

Dans un dernier temps, en se basant sur le fait qu'il y a un travail de critique qui est entrepris et qui essaie de questionner tout ça.

Nous n'avions pas la prétention d'élaborer une analyse critique sur la francophonie littéraire, encore moins de mener une réflexion sur le bien fondé ou non de tel ou tel discours critique, mais nous avons cherché à démontrer qu'il existe bien une réalité littéraire qui se reconnaît de la francophonie.

Chapitre II. Pour une compréhension du postcolonialisme : Economie terminologique, des générations postcoloniales et pour une théorie postcoloniale à l'œuvre.

Ici, nous partons d'un de l'idée que le postcolonialisme n'est pas toujours accessible au plus grand nombre. De ce fait, nous essaierons de mieux appréhender tous les contours qui la caractérisent. A cela, un questionnement est nécessaire à cet objectif car un constat nous fait dire

qu'il y a un certain flou qui recouvre l'idée que l'on peut se faire de cette notion. Ceci d'autant plus qu'elle tire toute sa justification d'un fait qui est le colonialisme, avec son corolaire de méfaits. Il faut dire que, plus de cinq siècles après l'institutionnalisation de l'esclavage et cinq décennies après la grande vague des indépendances qui a embrasé les pays colonisés, la question coloniale n'a pas fini d'alimenter les débats. Mieux, elle n'est surtout pas prête d'être refermée, étant donné qu'il est considéré, à tort ou à raison, comme l'un des moments les plus sombres que l'humanité ait cautionné, notamment pour avoir institué l'impensable c'est-à-dire l'exploitation de « l'homme par l'homme ». Pourtant, près de trois siècles après l'arrêt de cette exploitation qui était la chasse gardée d'une caste d'impérialistes, les positions et points de vue devant le fait colonial divergent. Même des secteurs relevant du domaine scientifique, considérés comme objectifs, ont du mal à tenir un discours neutre. La critique, littéraire notamment, semble prendre plus de distance sur le problème.

C'est dans cet esprit que les études postcoloniales ont fait irruption dans le monde de la recherche et suscitent un intérêt notable. Ils s'inscrivent essentiellement dans un double objectif. D'une part, amener les anciennes puissances occidentales à exhumer leur passé colonial, d'autre part, permettre d'ouvrir une nouvelle ère décomplexée avec les peuples colonisés.

Cependant, il est à noter que, de manière générale, le débat a accusé du retard et a moins d'engouement en comparaison d'autres anciennes puissances comme les Etats-Unis, l'Angleterre ou le Portugal.

C'est comprenant l'impérieuse nécessité du malaise que constituent la problématique postcoloniale et l'enjeu autour des études postcoloniales que nous entamons le travail autour de cette notion dans ce chapitre.

Pour plus d'éclaircissement, ce chapitre sera articulé autour de trois points. Le premier, qui s'autorise comme titre économie terminologique, va

tenter d'apporter une définition de ce qu'on entend par postcolonialisme et ce qu'elle engage.

Le second point va consacrer son examen à un recensement des auteurs qui se sont investis dans l'élaboration de la théorie postcoloniale, mais également à mettre en lumière un certain nombre de personnalités dont l'action peut légitimement supporter l'analogie avec le postcolonialisme. C'est ce que nous avons signifié par le titre de : des générations postcoloniales.

Enfin, le troisième point ambitionne d'explicitier, en nous basant sur des exemples tirés de certains romans, comment le postcolonialisme fonctionne. L'idée est qu'en partant du constat que cette notion est, soit pas connue ou mal comprise, il serait judicieux de la rendre plus accessible en montrant comment elle opère dans les ouvrages littéraires. Il sera également intéressant d'entrevoir le mécanisme de théorisation se rapportant à la notion postcoloniale.

II-4 : Economie terminologique

Pour nombre d'observateurs, une lecture naïve peut les emmener à appréhender leur conception du postcolonialisme comme une acception qui relève de la facilité et se limiter à une définition assez simpliste. Pourtant, les choses sont plus complexes qu'elles n'y paraissent. Ils ne devraient pas se fier à cette lecture superficielle. Ils devraient plus être interpellés car l'analyse du postcolonialisme incite à un peu plus de rigueur pour ce qui est de sa définition. D'où l'économie terminologique que nous entreprenons ici.

De prime abord, la notion postcoloniale se réfère à quelque chose de l'ordre d'une rupture entre la puissance impérialiste et le peuple colonisé. C'est en quelque sorte un nouveau regard apporté par les anciens colonisés sur l'action et le rôle des anciennes puissances occidentales avec l'objectif de coller au plus près des faits historiques. Dans notre cas, il sera davantage question des études postcoloniales. C'est un champ critique du domaine universitaire qui s'emploie à porter une réflexion sur l'histoire coloniale. Pour Jean Marc Moura, les études littéraires postcoloniales : « ont pour but d'intégrer un fait historique massif, la colonisation [...] aux études littéraires ⁶⁶».

Pour davantage de précisions à la compréhension de la théorie postcoloniale, une analyse progressive s'impose. D'abord, nous nous attardons sur l'élément postcolonial pour y apporter plus de clarification sur l'entendement de ce vocable. En effet, à y regarder de près, l'on remarque qu'il y a le radical « colonial » qui a un rapport avec le colon auquel on a ajouté le préfixe « post » qui veut dire littéralement après. Ainsi, une première lecture, basée sur le plan synchronique c'est-à-dire à un moment précis du temps ou de l'histoire, nous fait dire que le post rattaché au colonial désignerait la période après le colonial ou la colonisation. Comme qui dirait ce qu'il y a après les indépendances et renverrait à la dimension historique.

Cette première étape qui fait une analyse à un premier niveau terminé, une seconde lecture plus rigoureuse, plus pertinente se dégage et impose une analyse autre que celle sus-établie. Ainsi, afin de donner plus de relief à cette conception, nous nous en remettons aux spécialistes de la question. D'après Patrick Sultan, le préfixe "post" constitue une véritable difficulté en ce sens qu'il ne doit pas être entendu dans son sens temporel car il ruinerait toute la démarche que vise le postcolonialisme : « à savoir que, sans même parler des peuples encore en voie ou quête d'indépendance et malgré les réalisations effectives de la décolonisation historique, le colonial n'est pas

⁶⁶ Moura (J.M.), *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, op, cit, P. 8

achevé, qu'il persiste, qu'il continue à travailler les discours et les mentalités, à imprégner les textes et les représentations ».

De ce fait, le « post » de postcolonial doit donc être pris en compte dans son entendement avec le préfixe grec de “méta” et qui postule l’idée d’un “vers un au-delà”, comme une invite aux différents acteurs à dépasser cette période. Face à cela, en partant du fait que si la conception coloniale qui prônait la légitime hégémonie européenne sur les autres civilisations a vécu, il n’en est pas moins que ses effets continuent à s’exercer dans le monde. Ainsi, la démarche des études littéraires postcoloniales consisterait : « [...] à tenir en éveil le sens critique, mettre en doute des évidences, être plus rigoureux et plus sensible aux spécificités »⁶⁷.

Les études postcoloniales seraient alors à prendre comme cette démarche qui : « à l'origine à pour vocation de décrire et d'analyser les phénomènes d'appropriation ou d'abrogation, de mimétisme ou de résistance, de soumission ou de défi, de rejet ou de greffe qui sont au travail dans les littératures »⁶⁸ du processus impérial qui a eu prise sur les cultures des autres peuples car s’il ne les a pas totalement éradiqués, du moins les a éminemment affectés et voir comment essayer de proposer une alternative.

II-5 : Des générations postcoloniales

Sultan (P.) In [http://www.fabula.org/atelier.php? Questionnements_postcoloniaux](http://www.fabula.org/atelier.php?Questionnements_postcoloniaux)

⁶⁷ 2 Sultan (P.), In *Atelier de théorie littéraire: Théorie littéraire postcoloniale* tiré du site : http://www.fabula.org/atelier.php?Th%26acute%3Borie_litt%26acute%3Braire_postcoloniales/

Pour commencer, nous nous permettons de rappeler que les études postcoloniales sont un domaine de pensée critique né au début des années mille neuf cent quatre vingt dans les universités anglo-saxonnes, plus précisément aux Etats-Unis dont la déclinaison anglaise est *postcolonial studies*. Leur arrivée dans l'université française s'est faite de manière plus tardive par rapport à ses homologues occidentaux que sont l'Angleterre, le Portugal. Afin de saisir comment ce mouvement de la critique universitaire s'est constitué, on s'interrogera en ces termes : Quels sont les précurseurs de ce courant de pensée ? Quels sont les auteurs qui ont porté la question dans l'université française ? Pourquoi l'université française a-t-elle accusé un retard par rapport à ses homologues occidentaux ? Telles sont les interrogations qui guideront l'écriture au cours de cette étape.

Comme nous l'avons déjà mentionné, les études postcoloniales ont opéré leur arrivée dans l'université française bien plus tard comparativement aux autres universités anglaises ou américaines. Des personnes, précurseurs du mouvement critique, vont en porter l'esprit et le formuler plus clairement. Parmi les premiers à avoir officiellement entrepris un travail sur le fait postcolonial et élaborer une théorie, trois auteurs vont prioritairement mobiliser notre attention. Au nombre de ces trois auteurs, Il y a Edward Said, Homi K. Bhabha et G. Spivak.

Le premier et le plus connu de tous est Edward W. Said. Ce penseur a vécu de 1935 à 2004. Il est né à Jérusalem, a émigré aux États-Unis en 1951. Professeur de littérature comparée à Columbia University, il est l'auteur de plus de vingt livres, traduits dans plus de trente langues, dont *Des intellectuels et du pouvoir* paru au Seuil.

S'appuyant sur son domaine de formation, la littérature comparée, il a essayé, en se fondant sur une étude approfondie de l'orientalisme d'en élaborer l'esprit. Afin de mieux saisir la teneur de sa pensée, nous plongeons

dans son ouvrage *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*⁶⁹, nous nous en référons à la quatrième de couverture. En effet, l'Occident a tenu un discours sur l'Orient. Mais, puisque "l'Orient " n'existe pas, d'où vient ce discours et comment expliquer son étonnante stabilité à travers les âges et les idéologies ? " L'Orient " est une création de l'Occident, son double, son contraire, l'incarnation de ses craintes et de son sentiment de supériorité tout à la fois, la chair d'un corps dont il ne voudrait être que l'esprit. À étudier l'orientalisme, présent en politique et en littérature, dans les récits de voyage et dans la science, on apprend donc peu de choses sur l'Orient, et beaucoup sur l'Occident. Le portrait que nous prétendons faire de l'Autre est, en réalité, tantôt une caricature, tantôt un complément de notre propre image. L'idéologie orientaliste s'est échappée depuis longtemps déjà du cabinet des savants, pour précéder Napoléon dans sa conquête de l'Égypte ou suivre les derniers bombardements au Liban.

Ensuite, nous avons Homi K. Bhabha. Né en 1949 à Bombay, en Inde, il est professeur de littérature anglaise et américaine à l'Université Harvard, où il est également directeur du Humanities Center et, depuis 2005, " senior advisor " du Radcliffe Institute for Advanced Study.

C'est à travers son livre *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*⁷⁰ qu'il nous invite à comprendre l'élaboration de sa théorie. D'après la présentation de l'auteur, on apprend que, s'appuyant sur la littérature, la philosophie, la psychanalyse et l'histoire, il invite notamment à repenser les questions très actuelles d'identité et d'appartenance nationales ; à dépasser, grâce au concept très fécond d'hybridité culturelle, la vision d'un monde dominé par l'opposition entre soi et l'autre ; à saisir comment, par le biais de l'imitation et de l'ambivalence, les colonisés introduisent chez leurs

⁶⁹ Said (W. E), *L'Orientalisme. L'Orient crée par l'Occident*, Paris, Coll. « La couleur des idées », 1997, 422 p.

⁷⁰ Homi K. Bhabha, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Editions Payot et Rivages [Traduction française], 2007, 411 p.

colonisateurs un sentiment d'angoisse qui les affaiblit considérablement ; ou encore, plus largement, à comprendre les liens qui existent entre colonialisme et globalisation. De manière moins ample mais non moins suggestive et peut-être plus subtile, soumet le discours du colonisateur et du colonisé à un décryptage analytique : le sujet colonial apparaît comme inquiet et inquiétant, craint et diminué, sublimé et dénié. Son altérité est convoitée et réduite, survalorisée et dépréciée. Le discours colonial est foncièrement ambivalent.

Il nous permet de saisir un aperçu de sa position théorique par ces termes :

Le témoignage de mes exemples représente une révision radicale du concept même de communauté humaine. Ce que peut-être cet espace géopolitique, en tant que réalité locale ou transnationale, est à la fois interrogé et réinitié. Dans les années 1990, le féminisme trouve autant sa solidarité dans les récits libérateurs que dans la douloureuse position éthique d'un esclave (...) Le corps politique ne peut plus percevoir la santé de la nation comme une simple vertu civique ; il doit repenser la question des droits pour la communauté nationale et internationale du point de vue du sida. La métropole occidentale doit affronter son histoire postcoloniale, racontée par son afflux de migrants et de réfugiés de guerre, comme un récit indigène interne à son identité nationale ; et la raison en est clairement exprimée dans les mots ivres, balbutiés, de Mr. « Whisky » Sisodia dans les Versets sataniques : « L'ennui avec les Angang Anglais, c'est que leur hishis histoire s'est passée outremer, alors ils ne savent papa pas ce qu'elle signifie. »

La postcolonialité, pour sa part, est un rappel salutaire des relations « néocoloniales » qui persistent au sein du « nouvel » ordre mondial et de la division multinationale du travail⁷¹.

Il ressort également, en lisant la quatrième de couverture du livre de Bhabha, que Toni Morrison a dit de lui qu' : « aucune discussion sur le postcolonialisme n'est concevable sans référer à Monsieur Bhabha. » Cela donne une idée à la fois de la reconnaissance qu'on lui accorde et surtout de la portée importante de sa contribution dans le domaine.

Enfin, au nombre des grands noms liés aux études postcoloniales, nous comptons Gayatri Chakravorty Spivak. L'on retient de cette femme qu'elle est professeure de littérature anglaise et directrice de l'Institute for Comparative Literature and Society de Columbia University. On sait d'elle auteure de nombreux travaux, notamment ceux qu'elle a traduit en anglais *De la grammatologie* de Jacques Derrida et de nombreux récits de l'écrivaine Mahasweta Devi ; elle a dirigé avec Ranajit Guha une anthologie, préfacée par Edward Said, des écrits de l'école historique indienne des *subaltern studies* ; et elle est l'auteure, notamment, de *In Other Worlds. Essays in Cultural Politics* ; *Outside in the Teaching Machine* ; *A Critique of Postcolonial Reason: Toward a History of the Vanishing Present* ; *Death of a Discipline* ; et de *Other Asias* ; ainsi qu'elle est la co-auteure de plusieurs recueils d'entretiens et d'un dialogue avec Judith Butler, *L'Etat global*. Grande figure du féminisme et pionnière des études postcoloniales. Elle tente de déconstruire l'illusion à faire parler le « sujet barré » de l'oppression coloniale. Sa visée consiste à parler à sa place, à lui "donner" la parole.

L'ouvrage de référence dans lequel on peut saisir la contribution théorique qui est celle G. Spivak est consigné dans son ouvrage *Les*

⁷¹ Homi K. Bhabha, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, op., cit., pp. 36-37

*Subalternes peuvent-elles parler?*⁷² dans lequel on peut s'appuyer pour étayer sa perception du postcolonialisme. Dans ce dernier, en suivant un parcours nécessairement sinueux, elle essaie de partir d'une critique des efforts déployés actuellement en Occident [notamment par Gilles Deleuze et Michel Foucault] visant à problématiser le sujet, pour aboutir à la question de la représentation du sujet du Tiers-Monde dans le discours occidental. Chemin faisant, l'occasion me sera donnée de suggérer qu'il y a en fait implicitement chez Marx et Derrida un décentrement du sujet plus radical encore. J'aurai de plus recours à l'argument, qui surprendra peut-être, selon lequel la production intellectuelle occidentale est, de maintes façons, complice des intérêts économiques internationaux de l'Occident. Pour finir, je proposerai une analyse alternative des rapports entre les discours de l'Occident et la possibilité pour la femme subalterne de parler ou la possibilité de parler en son nom. Je tirerai mes exemples spécifiques du cas indien, à travers la discussion approfondie du statut extraordinairement paradoxal de l'abolition par les Britanniques du sacrifice des veuves.

Une mise au point qui nous permet de mieux comprendre les mécanismes de constitution et l'objectif de la théorie postcoloniale. Toutefois, un constat se dégage au sortir de cette présentation s'agissant des trois auteurs retenus. Ce sont tous des sujets immigrés qui se sont installés aux Etats-Unis. En effet, ils sont tous les trois originaires des ex colonies de l'Angleterre. Ce qui peut justifier qu'ils soient les premiers préoccupés des questions postcoloniales, ayant été directement, par le biais des générations devancières, victimes de l'action impériale, par leurs expériences d'universitaires et des lectures, ils vont mener une réflexion tendant à déconstruire le discours occidental. De fait, l'intérêt et l'investissement opérés dans la conceptualisation et la mise en place de telles notions n'en sont que plus légitimes.

⁷² Spivak (G.), *Les Subalternes peuvent-elles parler?*, Traductions de Jérôme Vidal, Paris, Les Editions Amsterdam, 2009, 122 p.

La situation est particulièrement différente pour ce qui est des théoriciens du postcolonialisme dans l'Université française. Pourtant, la France, quoi qu'officiallement en marge par rapport aux autres anciennes puissances coloniales dans le mouvement de pensée et de conception autour du fait colonial, fait en sorte d'exister et de s'approprier le débat autour des études postcoloniales.

C'est par la voix de Jean-Marc Moura, qui a compris l'intérêt autour des études postcoloniales, que l'université française va essayer d'emboîter le pas des autres Universités. C'est dans l'ouvrage *Littératures francophones et théorie postcoloniale*⁷³ qu'il nous présente sa réflexion sur les études postcoloniales. Ainsi on peut retenir que ce livre voudrait poser les bases d'une étude renouvelée des lettres d'expression française, à la lumière du vaste ensemble de recherches connu, dans le monde anglo-saxon, sous le nom de *Postcolonial Studies*. Il ne s'agit pas de considérer la théorie la théorie postcoloniale comme un modèle mais de préciser ses options critiques pour examiner ses options critiques pour examiner leur intérêt et leur validité au regard de la notion de francophonie.

Dans le sillage de Jean Marc Moura, qui a compris l'intérêt autour de cet enseignement, les études postcoloniales ne manquent pas de susciter un engouement auprès de ses pairs universitaires. Les positions ne sont pas toujours défendues ouvertement et assumées dans des ouvrages personnels, mais ils font en sorte de se regrouper et de porter sur des livres collectifs ou bien des articles sur la question. Dans cet esprit, on peut citer pêle-mêle, l'apport des universitaires tels que Anthony Mangeon, ou encore Steeve Renombo. Depassant la simple restitution chronologique de ces études, ces auteurs s'emploient à traiter des questions ou des phénomènes dont la colonisation est la cause.

⁷³ Moura (J.M.), *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Op.cit.

Pourtant, il ne devait pas être aussi surprenant que ça qu'on observe cette espèce de reprise en main des universitaires français. Effectivement, les études postcoloniales peuvent-être marquées par ce que nous nommons le « paradoxe français ». C'est-à-dire d'une certaine manière, c'est la France, par le truchement d'un certain nombre de penseurs, qui a nourri l'essentiel de la matière des théories liées aux études postcoloniales et la démarche qui a conduit à sa conceptualisation. On sait par exemple que les précurseurs ont lu des auteurs comme Derrida, Foucault ou Deleuze. En plus de ces auteurs, une autre lecture, débordant la période des Saïd et Bhabha, nous permet de réhabiliter l'action d'un homme comme Fanon et saluer tout son engagement dans l'incompréhensible position de la France par rapport à son rôle colonial. Achille Mbembe salue même l'engagement de Fanon dans un article qui a pour titre « La pensée métamorphique ».

Ce paradoxe français devant la pensée postcoloniale peut également s'assimiler à ce que nous appellerons l'effet « boomerang ». En partant de l'observation que la France plutôt que d'impulsion un mouvement de pensée, elle en été réduite à afficher une certaine indifférence en rapport avec les questions postcoloniales. Or, pendant ce temps, elle a vu les autres pays occidentaux lui passer devant sur une question qu'elle a largement contribué à mettre en place. En conséquence de quoi, ne pouvant ignorer continûment cet aspect, puisqu'étant une ancienne puissance coloniale, elle a du se résigner à les intégrer. L'effet boomerang, c'est finalement l'idée que quelque chose revient au lieu où il a été initié, en l'occurrence, la question postcoloniale revient dans l'université française alors qu'elle a considéré pris ancrage dans d'autres universités. La France semble être largué dans un domaine qu'elle a inspiré, mais dont elle accuse un retard par rapport à l'université anglaise. Pourtant c'est une question dont elle aurait pu être la principale locomotive.

Il faut signaler, par ailleurs, qu'à côté du travail de théorisation de ces universitaires, le postcolonialisme, perçu comme une attitude de vie consistant à se battre pour que sois effective la liberté sur toutes ses formes,

s'est donné à voir chez un certain nombre de personnalités. Afin de nous donner une idée du postcolonialisme avant l'heure, nous nous référons à trois grands hommes que sont Toussaint Louverture, Aimé Césaire et Frantz Fanon.

D'abord Toussaint Louverture. Le portrait que nous dresserons du personnage est tiré d'un article d'Arnaud Zohou intitulé : *Epilogue : partir de Louverture*⁷⁴, qui lui-même s'appuie sur un ouvrage d'Aimé Césaire. De cette article, l'on retiendra que :

Toussaint Louverture, esclave affranchi au destin héroïque, est mort en 1802 ; mais son nom est irrémédiablement attaché à la fondation d'Haïti en 1804-première République noire qu'il a aidé à faire émerger sur la dépouille de Saint-Dominique, alors une riche colonie française. Toussaint Louverture est un homme politique de premier plan, un militaire d'une grande finesse stratégique, et un écrivain. Toussaint Louverture est aussi un symbole, et c'est ce symbole qu'explore en creux Aimé Césaire (...). Le symbole de l'exigence en miroir du siècle des Lumières, miroir tendu par les populations noires et esclaves de l'île de Saint-Domingue à la Révolution française et à ses Droits de l'homme, miroir tenu par Toussaint Louverture renvoyant un visage noir à l'homme blanc [...] En effet, alors que le 26 août 1789 la promulgation des Droits de l'homme annonçait l'entrée pleine dans une certaine modernité et assurait à la France une image pour la postérité, des voix s'élevaient outre-Atlantique pour demander à la Révolution d'être cohérente et conséquente avec elle-même. Parmi ces voix colorées venues de Saint-Domingue, celles de Toussaint Louverture et des émissaires qui ont traversé l'océan pour venir porter un problème aux oreilles de l'Assemblée : Les droits de l'homme concernaient-ils aussi le

⁷⁴ Zohou (A.), *Epilogue : Partir de Louverture* In *de (s) générations postérité du postcolonial*, N°15 de février 2012, 95 p.

mulâtre libre ? et l'homme noir affranchi ? et l'esclavage qui se confondait déjà dans l'imaginaire commun avec le noir ? Ces envoyés souvent *sang-mêlé* soulevaient une critique radicale à la Déclaration des droits de l'homme, en raison de sa non-application aux habitants des colonies, l'Assemblée n'ayant pas estimé légitime l'abolition de l'esclavage à Saint-Domingue, ni l'égalité politique des hommes de couleur et des blancs⁷⁵.

En s'investissant pour la libération d'Haïti, Toussaint Louverture avait compris toute la problématique du postcolonialisme qui consistait à s'insurger contre l'assujettissement de ses semblables et dans la mise en place d'un rapport égal entre les hommes. Il a même su se servir des valeurs prônées par la puissance coloniale pour les confondre. Il a en grande partie tiré profit des valeurs de la devise française pour réclamer un traitement similaire pour tous les hommes.

Deuxièmement, comme personnage que nous inscrivons au crédit de l'action postcoloniale avant l'heure, il y a Aimé Césaire. Poète et homme politique français, il est né le 26 juin 1913 et mort le 17 avril 2008, il laisse à la postérité une abondante œuvre dont la contribution est considérable, notamment en ce qui concerne l'axe principal du combat qui était le sien, s'engager au profit de la libération des peuples opprimés. Pour nous donner une idée du combat de Césaire, nous exemplifierons sur son livre intitulé *Discours sur le colonialisme*⁷⁶. Ainsi, Césaire s'exprime en ces termes s'agissant du colonialisme :

Je veux dire : pas un écrivain patenté, pas un académicien, pas un prédicateur, pas un politicien, pas un croisé du droit et de la religion, pas un « défenseur de la

⁷⁵ Zohou (A.) Article intitulé *Epilogue : Partir de Louverture* In *de (s) générations postérité du postcolonial*, Op., cit. pp. 85-86.

⁷⁶ Césaire (A.), *Discours sur le colonialisme. Suivi de Discours sur la Négritude*, Paris, Présence Africaine, 1955 et 2004, 94 p

personne humaine ». Et pourtant, par la bouche des Sarraut et des Barde, des Muller et des Renan, par la bouche de tous ceux qui jugeaient et jugent licite d'appliquer aux peuples extra-européens, et au bénéfice de nations plus fortes et mieux équipées, « une sorte d'expropriation pour cause d'utilité publique », c'était déjà Hitler qui parlait !

Où veux-je en venir ? A cette idée : que nul ne colonise innocemment, que nul non plus ne colonise impunément ; qu'une nation qui colonise, qu'une civilisation qui justifie la colonisation- donc la force- est déjà une civilisation malade. Une civilisation moralement atteinte, qui, irrésistiblement, de conséquence en conséquence, de reniement en reniement, appelle son Hitler, je veux dire son châtiment.

Colonisation : Tête de pont dans une civilisation de la barbarie d'où, à n'importe quel moment, peut déboucher la négation pure et simple de la civilisation.

J'ai relevé dans l'histoire des expéditions coloniales quelques traits que j'ai cités ailleurs tout à loisir.

Cela n'a pas eu l'heur de plaire à tout le monde. Il paraît que c'est tirer de vieux squelettes du placard. Voire !

Etait-il inutile de citer le colonel de Montagnac, un des conquérants de l'Algérie :

« Pour chasser les idées qui m'assiègent quelques fois, je fais couper des têtes, non pas des têtes d'artichauts, mais bien des têtes d'hommes. »

Convenait-il de refuser la parole au compte d'Herisson :

« Il est vrai que nous rapportons un plein baril d'oreilles récoltées, paire à paire, sur les prisonniers, amis ou ennemis. »

Fallait-il refuser à Saint-Arnaud le droit de faire sa profession de foi de barbare :

« On ravage, on brûle, on pille, on détruit les maisons et les arbres. »

Fallait-il empêcher le maréchal Bugeaud de systématiser tout cela dans une théorie audacieuse et de se revendiquer des grands ancêtres :

« Il faut une grande invasion en Afrique qui ressemble à ce que faisaient les Francs, à ce que faisaient les Goths. »

Fallait-il enfin rejeter dans les ténèbres de l'oubli le fait d'armes mémorables du commandant Gérard et se taire sur la prise d'Ambike, une ville qui, à vrai dire, n'avait jamais songé à se défendre :

« Les tirailleurs n'avaient ordre de tuer que les hommes, mais on ne les retint pas ; enivrés de l'odeur du sang, ils n'épargnèrent pas une femme, pas un enfant... A la fin de l'après-midi, sous l'action de la chaleur, un petit brouillard s'éleva : c'était le sang des cinq mille victimes, l'ombre de la ville, qui s'évaporait au soleil couchant. »

Oui ou non, ces faits sont-ils vrais ? Et les voluptés sadiques, les innombrables jouissances qui vous frisselisent la carcasse de Loti quand il tient au bout de sa lorgnette d'officier un bon massacre d'Annamites ? Vrai ou pas vrais ? Et si ces faits sont vrais, comme il n'est au pouvoir de personne de le nier, dira-t-on, pour minimiser, que ces cadavres ne prouvent rien ?

Pour ma part, si j'ai rappelé quelques détails de ces hideuses boucheries, ce n'est point par délectation morose, c'est parce que je pense que ces têtes d'hommes, ces récoltes d'oreilles, ces maisons brûlées, ces invasions gothiques, ce sang qui fume, ces villes qui s'évaporent au tranchant du glaive, on ne s'en débarrassera pas à si bon compte. Ils prouvent que la colonisation, je le répète, déshumanise l'homme même le plus civilisé ; que l'action coloniale, l'entreprise coloniale, la conquête coloniale, fondée sur le mépris de l'homme indigène et justifiée par ce mépris, tend inévitablement à modifier celui qui l'entreprend ; que le colonisateur, qui, pour se donner bonne conscience, s'habitue à voir dans l'autre *bête*, s'entraîne à le

traiter en bête, tend objectivement à se transformer lui-même en *bête*. C'est cette action, ce choc en retour de la colonisation qu'il importait de signaler⁷⁷.

Enfin, la dernière des personnalités, et non des moindres, qui rentre dans le cadre de ce que nous avons appelé le postcolonialisme avant l'heure, est Frantz Fanon. On sait de lui qu'il est né le 20 juillet 1925 à Fort-de-France et mort le 6 décembre 1961 à Washington, est un psychiatre et essayiste français martiniquais fortement impliqué dans la lutte pour l'indépendance de l'Algérie. Du militantisme qui nous fait penser que, comme ces deux illustres devanciers, Fanon est un homme qui se bat pour des valeurs humanistes et la cause des peuples exploités. Afin de nous imprégner de l'ampleur de son engagement, nous nous référerons à l'article hommage que lui consacre Achille Mbémbe pour qui les œuvres de Fanon peuvent être formulées sous le titre de *La pensée métamorphique*. En lisant cet article, l'on apprend que son engagement trouve son origine dans un événement dont il aurait été victime lorsqu'il était jeune. A cette époque là :

Convaincu qu'être français consistait à défendre une certaine idée de la vie, de la liberté, de la légalité et de la solidarité entre les humains, il avait pris part, à l'âge de 19 ans, à la guerre contre le nazisme. Au cours de cette épreuve, il découvrit qu'aux yeux de la France, il n'était qu'un « nègre », c'est-à-dire tout sauf un homme comme les autres. Il en éprouva un profond sentiment de trahison. Les brins s'étaient tordus, et au fil de multiples autres rencontres manquées, il se convainquit qu'il s'était trompé. *Peau noire, masques blancs*-son premier livre-constitue en partie le récit de cette déconvenue⁷⁸.

⁷⁷ Césaire (A.), *Discours sur le colonialisme. Suivi de Discours sur la Négritude*, op., cit, pp. 17-21

⁷⁸ Zohou (A.) *Epilogue : Partir de Louverture In de (s) générations postérité du postcolonial*, op, cit, p. 7

Marqué par cette expérience et en froid avec son pays, Fanon décide de s'exiler vers d'Autres terres. Et c'est en Algérie qu'il va trouver l'énergie nécessaire pour se battre auprès du peuple algérien :

Mais c'est en Algérie que Fanon coupa pour de bon le cordon qui le liait à la France. La violence coloniale dont il fut le témoin et dont il s'efforça de prendre médicalement en charge les conséquences traumatiques se manifestait sous la forme du racisme au quotidien et, surtout, de la torture que l'armée française utilisait à l'encontre des résistants algériens. Le pays pour lequel il avait failli perdre sa vie s'était mis à reproduire les méthodes nazies au cours d'une guerre sauvage et sans nom contre un autre peuple auquel il déniait le droit de l'autodétermination. De cette guerre, Fanon disait souvent qu'elle avait pris « l'allure d'un authentique génocide », ou encore d'une « entreprise d'extermination ». Guerre « la plus épouvantable », « la plus hallucinante qu'un peuple ait menée pour briser l'oppression coloniale », elle fût à l'origine de l'instauration, en Algérie, d'une « atmosphère sanglante » et « impitoyable ». Elle entraîna, sur une échelle étendue, la « généralisation des pratiques inhumaines », en conséquence de quoi beaucoup de colonisés eurent l'impression « d'assister à une véritable apocalypse ». Au cours de cette lutte à mort, Fanon avait pris le parti du peuple algérien. La France dès lors, ne le reconnut plus comme l'un des siens. Il avait « trahi » la nation. Il en devenait un « ennemi » et, longtemps après sa mort, on le traita comme tel⁷⁹.

Des faits qui nous font dire que certains combats que l'on mène ou les positions qu'on adopte dans tel ou tel combat, même s'ils sont entrepris au nom des valeurs comme la justice, peuvent parfois se retourner contre nous.

⁷⁹ Zohou (A.) *Epilogue : Partir de Louverture In de (s) générations postérité du postcolonial*, op, cit, p. 8

C'est ce que nous apprend la fin de l'article s'agissant de Fanon. Il en a payé le lourd tribut pour avoir pris cause et fait pour l'Algérie et son peuple. Pourtant, Fanon était incompris par son action. Tout c'est déroulé comme s'il avait eu tort de se ranger du côté de ce que la raison imposait de défendre. Mais les choses semblent se normaliser pour ce fils désavoué, une sorte de réhabilitation est perceptible à la fois pour son engagement et son œuvre :

Si, en France même, le moment fanonien est encore devant nous, tout indique, pour l'heure, que Fanon est enfin sorti du long purgatoire dans lequel on l'avait confiné. Ses œuvres complètes viennent d'être rééditées. Une magnifique biographie accompagne cet important événement intellectuel et politique. Pendant près d'un demi-siècle, il s'agissait surtout d'empêcher que ce visage volcanique et fulgurant, ce nom-silex, ce nom-foudre qui porte en lui une part-éclair et une part-tonnerre, la part du feu qui vient déchirer les ténèbres, ne soient ensevelis dans la nuit de l'oubli. A partir de maintenant, le linceul est déchiré. Nous allons enfin pouvoir le lire dans le texte, dans une relative sérénité, mais conscient de l'urgence qu'il y a à mesurer, à l'orée de ce siècle, son appel au soulèvement à l'aune des brutales réalités auxquelles sont confrontés les nouveaux damnés de la terre⁸⁰.

L'histoire aura finalement eu une moralité en permettant de saluer l'action de Fanon à son juste mérite. Ce qui n'est qu'un juste retour des choses pour ce fils incompris en ce temps et une visibilité légitime qui est mérité pour Fanon et ces deux prédécesseurs, Louverture et Césaire. En mettant un accent particulier sur ces trois auteurs, on visait à tordre le coup à l'idée que la France, par le biais de ses combats, serait absente de toute la problématique postcoloniale. Sauf que l'action de plusieurs de ses fils dans

⁸⁰ Zohou (A.) Article intitulé « *Epilogue : Partir de Louverture* » In *de (s) générations postérité du postcolonial*, op, cit, p. 9-10

le sens du combat postcolonial a été soit annihilée, soit pas suffisamment exploitée sur les tribunes officielles. Face à cette situation, des auteurs comme Laurent Dutreuil, estiment que ce qui est considéré comme un retard trouve sa raison dans le fait que la France *a une fameuse tendance à oblitérer*⁸¹. C'est comme si la France ne voulait pas aborder tout ce qui est en rapport avec le passé colonial qui est le sien et préfère éviter qu'il y ait un vrai débat autour de ces aspects. Aurait-elle honte d'aborder ces questions ou bien pense-t-elle que se serait compromettant pour elle du fait que son attitude s'assimile à du néo-colonialisme ?

La réalité actuelle sur le rapport de l'université française avec les études postcoloniales est bien différente d'il y a trente ans car, en plus du fait que des centres d'études se saisissent de ce pan de la réflexion, on observe qu'il y a un réel effort investi dans la recherche. Aussi, pour rester dans la dynamique selon laquelle les choses ne sont jamais figées, qu'elles doivent intégrer le mouvement de la pensée qui est continûment en changement. C'est en cela qu'on observe que l'une des tendances qui se dégage clairement est celle qui propose déjà de dépasser le postcolonialisme, se projeter dans l'avenir. Qu'entendons exactement derrière cette interrogation ?

En posant une telle question, nous tirons argument des antécédents constatés dans la démarche de conception du postcolonialisme. Pour d'une part, éviter de faire face à ce que nous nommerons les travers observés, et d'autre part ne pas être à l'avant-garde, en anticipant, nous invitons certains critiques et universitaires à se projeter sur les limites du postcolonialisme. Ce qui est intéressant, c'est que des voix s'élèvent et des travaux dans ce

⁸¹ « Une forme d'oblitération persiste dans tous les secteurs de la parole des colonisés ou anciens colonisés, et cette opération est complètement solidaire des mécanismes impérieux inventés lors des expansions coloniales » Entretien de Laurent Dutreuil avec Arnaud Zohou « Propos sur une fameuse tendance à oblitérer » In Revue *De (s) générations, postérité du postcolonial* Numéro du 15 février 2012.

sens ont démarré. Ainsi, les propositions que l'on observe se déclinent comme suit :

Le phénomène décrit par K. W. Harrow à propos du corpus postcolonial africain se trouve amplifié dans ce que l'on a appelé le World Fiction, dynamiques communes anxo-saxonne des années 1980, qui délaisse les luttes contre l'impérialisme sous toutes ses formes au profit d'un questionnement identitaire dans le monde contemporain globalisé. Effaçant ou elargissant la référence coloniale, ces écrivains veulent revitaliser le roman qu'il juge anémié, réhabiliter le récit et retrouver le contact avec le monde sur lequel ils portent un « regard stéréotypé » selon Rushdie [...]

Peu à peu, les littératures postcoloniales s'éloignent donc des problématiques de l'indépendance pour aborder les questions plus ontologiques comme celle de l'identité dans une perspective postmoderne, à la manière d'Henri Lopes, dans *Le Lys et le Flamboyant*, fait du métissage une philosophie et une poétique, un « tiers-espace » ontologique⁸².

Se positionnant dans la même vision, Anthony Mangeon estime pour sa part que :

Une des postérités du postcolonial, son véritable parachèvement, serait donc à rechercher du côté du « postracial » [...] « Au cœur de ce conflit (...) gît la question de savoir si notre vision de la démocratie peut, en toute lucidité, aller au-delà de la ligne de couleur (...). La couleur devient ainsi, sur le plan national

⁸² Clavaron (Y.), « *Effacement ou élargissement du paradigme (post) colonial* » In *Poétique du roman postcolonial*, Paris, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2011, pp. 185-186

comme sur le plan international, un des tests déterminant de notre honnêteté et de notre capacité à mettre en pratique la démocratie que nous prêchons dans nos discours. C'est donc une vérité essentielle que d'affirmer que la parité des peuples est la principale question morale de ce conflit général. Ce n'est qu'en défendant et en actualisant ce principe que la démocratie pourra être achevée »⁸³.

Dans le déploiement générationnel du postcolonial, il y a un concept qui peut-être assimilé au postcolonialisme, mais qui n'en est pas et qui mérite qu'on s'y attarde un instant. Ce concept est la postcolonie très chère à Achille Mbémbe⁸⁴. D'après l'analyse de Catherine Coquery-Vidrovitch, la postcolonie désigne : « *Les sociétés récemment sorties de l'expérience que fut la colonisation, celle-ci devant être considérée comme une relation de violence par excellence* », de servitude et de domination ». De la même manière qu'il doit s'entendre comme l'héritage de la colonisation :

Le potentat postcolonial hérité de ce complexe possède une rationalité propre reposant sur un triptyque imbriqué : la violence, l'allocation et le transfert. L'allocation-type (le salaire) légitime la sujétion, le salarié devenant un dépendant de l'État dominateur. Ce processus rend compte de tous les détournements : « corruption », encaissements parallèles, etc., qui convertissent les choses économiques en choses sociales et politiques par le biais des liens sociaux communautaires. Ainsi, une dette sociale multiforme lie tous les éléments du système, prisonniers les uns des autres. La thématique de Mbembe

⁸³ Mangeon (A.), « *Futurs antérieurs* » In *De (s) générations, postérité du postcolonial*, op. cit, p. 74

⁸⁴ Mbembe, (A.), *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris, Editions Karthala, 2000, 293 p

s'inscrit d'évidence dans la suite de la « politique du ventre » et de la « criminalisation de l'État » proposées⁸⁵

Quoi que l'on dise ou que l'on fasse, un mouvement est en marche et ce n'est que légitime que l'université française se saisisse de la question et que les travaux de recherches soient orientés dans ce sens. Il pourrait s'agir d'examiner de manière sereine, cinquante ans après les indépendances, où se situe le fait colonial tant chez les ex-colonisés que chez les anciennes puissances coloniales.

II-6 : Pour une application de la théorie postcoloniale dans le roman.

Les études postcoloniales sont une réflexion qui porte sur le fait colonial. A cela, il faut signaler d'emblée qu'il est tout de même difficile en même temps qu'on mène une recherche sur un corpus francophone postcolonial, de présager d'une quelconque théorie, ce d'autant plus qu'elle est supposée prendre appui sur une poétique appliquée à ces romans. La principale difficulté à cette manière de procéder est qu'on pourrait anticiper sur les thèmes abordés dans les ouvrages et s'adonner à une analyse des œuvres qui serait une sorte de "mésinterprétation" ou de "*surinterprétation*". L'autre risque porterait sur l'éventualité d'opérer une lecture des œuvres enfonçant des portes ouvertes et finalement reprendre des exemples déjà existants. Ce qui ne relèverait pas d'une pertinence scientifique et serait pris pour du plagiat

⁸⁵ Analyse de l'article de Catherine Coquery-Vidrovitch, tiré du site <http://etudesafricaines.revues.org/1504>, consulté le 21 février 2013.

Toutefois, c'est pour ne pas tomber dans cette facilité et remédier à ce problème que nous croyons légitime d'y consacrer une séquence de notre travail. Centrée autour d'une production littéraire postcoloniale, cette étape ambitionne de jeter un regard sur une démarche analytique et de démontrer comment le fait colonial se donnerait à lire. Nous ne prétendons pas exhumer toute la théorie postcoloniale, mais une des orientations envisageable dans le cadre d'une analyse du corpus francophone postcolonial, surtout que dans le champ littéraire, le travail est continûment en mouvement, toujours entrain de s'élaborer. Nous tenterons simplement de mettre en exergue une théorie en focalisant notre propos sur les travaux, une fois de plus, de Jean-Marc Moura dont le livre constitue presque une bible.

Pour davantage appréhender l'approche adoptée pour exemplifier le fonctionnement du postcolonialisme dans le roman, nous nous référons, dans un premier temps, à l'ouvrage de Jean Marc Moura. C'est la partie intitulée *un renouvellement théorique* qui nous permettra d'illustrer notre démonstration. Elle fait suite à celle qui porte le titre de pour une théorie française postcoloniale au cours de laquelle il dresse un état des lieux de la littérature francophone.

La démarche analytique qu'il fait partager est orientée sur trois domaines de recherches :

Une voie philologique moderne, une analyse attentive à la mise en textes des langues et une étude de poétique des œuvres. En tant que philologie moderne, la critique postcoloniale cherche à rendre des œuvres remarquables présentes à la conscience des contemporains en analysant l'environnement spécifique des textes d'expressions françaises. Elle met notamment en évidence l'esthétique de la résistance des pionniers, les stratégies de construction d'un champ littéraire qui n'existe pas encore et tente de clarifier les situations énonciatives contemporaines où

domine la coexistence de littératures et de littératures francophones à vocation plus cosmopolite.

L'étude de la « conscience linguistique » des auteurs et l'analyse des formes littéraires qu'elle revêt sont une seconde orientation cardinale du postcolonialisme. L'écrivain francophone [...] est voué à penser la langue et parfois même à se faire « passeur de langue ». D'où une série de recherches sur l'hétéro-linguisme des textes qui dégagent de grandes tendances des créations littéraires : du maintien de la tension entre deux (ou plus) idiomes (avec le recours à divers formes d'adaptation textuelle de la langue française), à la création d'une interlangue [...], manifeste par exemple dans l'œuvre de A. Kourouma ou dans celle de S. Schwarz-Bart. L'étude des relations écrit-oralité, cruciales pour la littérature africaine et dont *Giambatista Viko ou le viol du discours africain* de G. Ngal faisait son thème central, complète ces analyses

L'étude des poétiques francophones se consacre à la scénographie des œuvres, dispositif constituant leur inscription légitimante dans le monde. Sont ainsi identifiées certaines irrégularités formelles dans la présupposition de l'énonciation et dans le statut générique. La critique postcoloniale se concentre sur la scénographie et ses éléments d'appui (sollicitations de l'anthropologie, « effet anthologique », accompagnement théorique de la fiction). Les formes du rapport du texte à une voix fondatrice (l'*ethos*), de la déconstruction d'un espace d'énonciation marqué par la coexistence, de la situation de l'énonciation dans une continuité temporelle sont ainsi mises en évidence et analysées. Enfin le caractère hybride du genre de l'œuvre francophone constitue la phase complémentaire d'une étude de poétique postcoloniale (...).⁸⁶

⁸⁶ Moura (J.M), *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, op.cit., pp.147-148

Il ressort que trois étapes caractérisent la démarche que nous offre Jean Marc Moura. La philologie moderne, la conscience linguistique et la poétique des textes. Il peut paraître surprenant qu'il n'y ait pas d'aspect directement lié avec une théorie. Disons simplement qu'une théorie s'appuie sur le discours critique. Donc chaque théorie sera motivée par la lecture critique qui aura été faite. La théorie s'élabore en général sur les notions rattachées à l'action coloniale dont les plus récurrentes sont la mémoire ou encore l'identité.

Dans le même esprit, on peut également recourir au travail de Sylvère Mbondobari. Il examine les traces du postcolonialisme dans l'œuvre de Bessora. D'après lui :

Le premier roman de Bessora (53cm) se lit comme une épopée dans laquelle l'héroïne Zara, ethnologue engagée et fille d'un Gabonais et d'une Helvète, lutte au gré des rencontres et des convocations aux services d'immigration pour régulariser la situation de sa fille Marie-Crevette et obtenir pour elle-même une *ca't de séjou* (carte de séjour). Avec *Pétroleum*, Bessora poursuit son tableau des sociétés coloniales et postcoloniales et des relations franco-africaines. L'explosion du navire de forage Océan Liberator, le jour même où le pétrole tant attendu jaillit de l'océan, la disparition spectaculaire de Jason et l'enquête qui s'ensuit rapprochent ce roman du polar. Terrorisme ? Sabotage ? Manifestation de colère des génies aquatiques ? L'enquête devient vite un prétexte pour introduire l'histoire et l'idéologie coloniales et leurs avatars postcoloniaux et pour révéler alors les contradictions d'un système.

Pour tenter de mieux comprendre l'originalité de Bessora, il faut tout d'abord s'interroger brièvement sur le lien privilégié que l'auteur entretient avec les sciences humaines, notamment l'anthropologie et l'histoire de l'exploitation pétrolière. Ce lien

devrait pouvoir être saisi dans sa production littéraire, c'est-à-dire non seulement par l'étude des idées, mais encore par celle des thématiques abordées et des structures narratives. Notre ambition est de montrer que ces romans de Bessora en somme le lieu de renégociation de la parole, le terrain d'expérimentation d'une identité incertaine, multiple, et toujours en construction, et enfin l'espace d'élaboration d'une Histoire des savoirs jamais figée, mais en train de s'écrire. Il s'agit là des problématiques qui structurent son œuvre littéraire de bout en bout par l'association de divers motifs convoqués à travers le libre jeu de l'imagination qui se développe à partir de l'idée de la quête des origines, de la réécriture du mythe, de la révision de l'Histoire, et des conflits de la mémoire. La prise de parole est utilisée par Bessora à deux niveaux. A un premier niveau, il s'agit d'une réécriture des discours et des mythologies coloniales fortement présents dans son premier roman *53 cm*, repris et approfondis dans *Pétroleum* et constituant la disposition énonciative de nombre de ses œuvres. A un second niveau, non plus thématique, mais structurel et narratif, Bessora s'emploie à mettre en évidence la dissémination des discours dans l'espace culturel et textuel et la contamination profonde des modes de pensées par l'imaginaire colonial à partir d'une écriture de la rupture et de la subversion qui n'est pas sans rappeler l'art du dialogue au XVIIIe siècle : changement de perspective et inversion des rôles, subversion du langage et déconstruction de l'imaginaire⁸⁷.

Deux pratiques analytiques qui nous permettent d'avoir une perception de la manière dont le postcolonialisme fonctionne dans des

⁸⁷ Mbondobari (S.), « *Prose coloniale et enjeux mémoriels : Discours, mythes, et mémoire coloniale dans 53 cm et Pétroleum de Sandrine Bessora* » In *Postures postcoloniales, domaines africains et antillais*, Paris, les Editions Karthala, 2012, pp. 102-103

romans. Evidemment, il ne nous viendrait pas à l'esprit de douter que d'autres ouvrages ne manqueront pas de venir proposer d'autres perspectives en consacrant leurs propos à des démarches sur l'analyse des œuvres de fictions se réclamant de la scénographie littéraire francophone postcoloniale ou d'ailleurs.

Chapitre III : La revendication de l'identité au cœur des combats littéraires

Bien des terrains ont constitué le théâtre des combats pour la libération des peuples ou l'expression d'une conviction en désaccord avec telle idéologie à une époque donnée. La littérature, de ce point de vue, par le truchement de l'écriture, est l'expression de la matérialisation d'histoires, un regard sur un fait de société au travers des thèmes qu'elle aborde. Elle travaille à mettre l'accent sur les préoccupations des peuples et leurs combats au quotidien, entre autres. Par rapport à cela, on pourrait aborder le fait que pendant longtemps, de nombreux peuples naguère colonisés ont été amenés à subir les pires atrocités qui soient, en plus d'avoir été contraints à un reniement fondamental, celui de leur identité. Ce déni flagrant, consécutif à la soumission à des oppresseurs, a eu pour conséquence des perturbations dans la pérennisation de ces derniers.

Surtout que dans la condition qui est la leur, ils sont interdits de droit et réduits à une impossibilité à manifester leur point de vue. Ce constat d'une absence de reconnaissance, porté sous l'appellation du « nihilisme », va être le credo de bataille de nombre d'écrivains avec un double but, dénoncer les abus subis par les sujets opprimés et travailler à leur affranchissement tout en redorant leur image.

Ce chapitre sera articulé sur deux aspects. Le premier temps de ce chapitre porte pour titre « La négritude, arme de libération des peuples ». Il se propose de traiter de tout ce qui a trait à ce mouvement, notamment dans les motifs de sa création, l'action d'un groupuscule d'étudiants, que nous porterons sous la dénomination des trois mousquetaires, qui, dans un contexte difficile, vont se constituer les défenseurs de la cause noire. C'est le premier moment du combat

Dans un second temps de ce chapitre, il s'agira de voir comment la notion de l'identité, qui constitue l'élément qui lie les romans à examiner, se trouve effectivement un thème de prédilection des écrivains au cours de l'histoire. Dans cette logique, nous intitulerons cette étape « l'écriture en contexte postcolonial, la revendication d'une identité ».

III-7 : La négritude, arme de libération des peuples

Si l'avènement d'un travail de réflexion et de conceptualisation du «postcolonialisme est officiellement circonscrit autour de la période où ont été proclamées les indépendances des anciennes nations colonisées, il est surtout à relever que le comportement préfigurant ce « postcolonialisme » en est tout autre. Il déborde le cadre de cette période. En effet, cette notion reste rattachée à la fois à l'action d'hommes combattant pour leurs libertés, à l'état d'esprit consistant à s'élever contre les horreurs des actes abominables qu'une catégorie d'homme ont pu faire subir à d'autres. Une attitude qui visait à rétablir une certaine équité et faire en sorte d'affirmer l'indépendance de chacun et la liberté de décider et à s'autodéterminer sur les projets de sociétés. En clair, être reconnu comme Etats souverains.

Dans cette optique, que la paternité du postcolonialisme, pour ce qui est du travail de conceptualisation, reste attachée à des penseurs tels

qu'Edward Saïd avec la réflexion qu'ils ont portée , notamment sur le rôle des puissances impérialistes.

Pourtant, comme nous l'avons déjà mentionné plus haut, le postcolonialisme est d'abord un comportement, un état d'esprit. Ainsi, il faut reconnaître qu'il est lié à toutes velléités d'oppression d'un peuple tendant à soumettre un autre sous son joug. Qu'à cela ne tienne, il faut remonter au début des mouvements de grandes conquêtes pour commencer à percevoir la pensée postcoloniale. En effet, même si on a du mal à relever des traces écrites, nous sommes certains qu'une action s'inscrivant dans l'esprit postcolonial, pouvant être reconnue comme une attitude de rejet ou d'adhésion, s'est spontanément constituée. De fait, en partant des mouvements des grandes conquêtes, à l'instar de ceux qu'ont entrepris des explorateurs comme Christophe Colomb au quinzième siècle ou Savorgnan de Brazza au vingtième siècle, à nos jours, il y a certainement des hommes et des femmes qui se sont battus pour que s'arrête cette exploitation d'une part et que tous les hommes soient traités au même stade. C'est cette manière de faire que nous incluons au titre de postcolonialisme.

Mouvement parmi d'autres, la négritude est bien évidemment une action librement constituée pour la défense des peuples opprimés, dans cette période postcoloniale. Pourtant, l'on posera la question de savoir qu'est-ce que la négritude ? Qui en sont les porte-étendards et que vise-t-elle ? En quoi constitue-t-elle une analogie avec le postcolonialisme ?

La négritude se définit comme un mouvement anticolonial visant à mettre en valeur l'Afrique et ses cultures. Elle rejette la dénomination occidentale et milite pour une réhabilitation du noir en apportant « une négation de la négation »⁸⁸ de l'image jusque là portée à l'encontre du noir.

⁸⁸ Négation de la négation : A la base, il faut entendre une idée qui traduit quelque chose de positif selon une formule mathématique, qui renvoie également à la didactique hégélienne. Dans notre cas, nous voulons dire c'est une manière de changer le côté négatif qui était rattaché au noir et en faire quelque chose de plus positif.

C'est dans *Cahier d'un retour au pays natal*⁸⁹ que le vocable est forgé. Césaire, auteur de cet ouvrage, évoque pour la première le terme de négritude et tente de décliner l'esprit que prône ce concept. D'après l'usage que Césaire en fait dans son livre, on peut retenir que : « *La négritude est la simple reconnaissance du fait d'être noir, et l'acceptation de ce fait, de notre destin de noir, de notre histoire et de notre culture* ». Inspiré d'un séjour sur une île de Croatie, dont le nom ressemblait fortement à celui de Martinique, où il répondait à l'invitation de son ami étudiant rencontré sur les bancs de l'Université. Par la suite, le concept reste reliait à trois auteurs et au combat qui a été le leur, Senghor, Césaire et Damas.

Pour comprendre les motivations qui ont poussé les fondateurs de la négritude, il nous faut replonger dans le contexte de l'époque. Les trois hommes, à l'époque, se trouvent sur la place parisienne pour poursuivre leurs études. Une circonstance va faire qu'ils vont se retrouver dans la même université. Une amitié spontanée va lier nos trois camarades, peut-être dû au fait qu'ils sont tous noirs et viennent des pays qui ont été marqués par l'impérialisme de la France et font face à la problématique qui aspire à être traité comme tout le monde. Damas vient de Guyane, Césaire de Martinique et Senghor du Sénégal. Dès lors, ils ne vont trouver de sens à leur vie qu'en l'investissant au service de la cause noire. Le combat qu'ils mènent va se faire par le biais de l'écriture. Ils choisissent comme tribune d'expression un journal qu'ils vont intituler *L'Étudiant noir*.

A cette même période, il se trouve que d'autres noirs qui viennent essentiellement des États-Unis et d'Haïti vont jouer un rôle majeur dans la prise de conscience des étudiants noirs qui étudient à Paris. Ces afro-américains qui ont, pour la plus part, déjà dans le passé, mené des actions pour que soient appliqués les mêmes droits auprès de tous les habitants américains, noirs et blancs y compris. Du coup, ces membres, appartenant à la « Harlem Renaissance », vont les inspirer. En effet, à cette époque, beaucoup d'entre eux se trouvaient en France. Ils avaient trouvé là un

⁸⁹ Césaire (A.), *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Coll. « Poésie ». Présence Africaine, 2000, 92 p.

environnement propice au cosmopolitisme favorable à leurs idées de liberté. Mais aussi, il est à relever que s'ils se trouvent en France, c'est parce que le microcosme parisien leur permettait de s'extirper de la ségrégation qui sévissait aux Etats-Unis et de fuir également le racisme dont-ils étaient victimes.

Comme figures de proue du mouvement en provenance des Etats-Unis et de Haïti, il y a, parmi les plus connues, Langston Hugues, Claude Mac Kay, Etzer Vilaire et Carl Brouard pour ne citer qu'eux. L'histoire de chacun d'eux permet de mieux cerner les raisons de leur combat en faveur des droits civiques. Dans *l'Anthologie Négro-Africaine*⁹⁰, on peut lire que Langston Hugues est né en 1902 et mort en 1967, il a la particularité d'être métis pour être né d'un père blanc et d'une mère noire. Claude Mac Kay est né en Jamaïque en 1860 et meurt en 1947. Il est reconnu comme l'un des membres les plus influents de la « Négro-renaissance ». Pour les deux auteurs de nationalité haïtienne, pas de grande information sur les dates de naissance et de mort. On sait d'eux qu'ils sont adeptes de la poésie post-parnassienne et développent une prise de conscience africaniste.

Mis à part l'influence des mouvements comme la « Négro-renaissance », Les tenants de la négritude ont également été influencés par des rencontres avec des leaders de pensée comme André Breton, essayiste et théoricien du surréalisme. Mouvement tant littéraire que condition de vie, l'idéologie surréaliste invite à la prise de conscience, à l'inventivité de l'écriture et à la révolte. Breton leur permettra de faire le lien entre le mouvement et la condition de l'homme noir en général.

Le mouvement de négritude, par l'idéologie qu'il prône, n'ambitionnait rien d'autre que de redonner toute sa dignité à l'homme noir et de le sortir de la situation d'assujéti dans laquelle l'autre l'avait plongé. Dans un contexte difficile, marqué par l'emprise des puissances occidentales sur le reste du

⁹⁰ Kesteloot (L.), *Anthologie Négro-Africaine, La littérature de 1918 à 1981*, Belgique, Les Nouvelles Editions Marabout, 1978 et 1981, 478 p.

monde, caractérisé par l'inégalité de tous les peuples, de toutes les races à jouir de leur droit le plus fondamental c'est-à-dire la liberté.

D'où le fait de signaler la bravoure des tenants de ce mouvement et leur engagement parce que leur attitude se veut une invitation à replonger dans cette espèce d'« âge d'or » que le peuple noir aurait vécu. Par la recherche de ce temps, ils visent à faire valoir d'une part tout ce que ce peuple détenait comme valeurs humaines, et d'autre part ils veulent qu'il retrouve toute sa liberté. Une période qui serait emblématisée par une manière de vivre qu'il a perdu. Une façon de vivre qui est contenue dans les termes us et coutumes. En somme, c'est-à-dire réhabiliter l'humanité de l'homme noir.

L'évocation de Senghor, Damas et Césaire n'est en rien fortuite. Déjà parce qu'ils configurent l'environnement francophone avant l'heure, ensuite parce qu'ils investissent un domaine de pensée non formalisé ou clairement constitué qui est le postcolonialisme. De plus, l'entreprise qu'ils mènent est conduite avec vigueur par le biais d'une plume engagée et d'une verve militante. Sartre dira à cet effet que la posture des tenants de la Négritude est comparable à la quête qu'entreprit Orphée⁹¹.

III-8 : Le roman francophone postcolonial : La résonance identitaire

⁹¹ « Orphée noir » Titre de la préface de *L'Anthologie de la nouvelle poésie nègre et Malgache de la langue française*, Senghor (L.S), Paris, P.UF., Coll. Quadrige grands textes, 2001, 272 p. Pour rappel, Orphée est un héros de la mythologie grecque dont la mission fut de descendre aux enfers pour délivrer sa promise, Eurydice, qui y était captive.

Parmi tous les thèmes abordés dans le domaine littéraire au cours du temps, le thème de l'identité occupe certainement une place de choix. Cependant, l'identité n'a pas été toujours traitée de la même façon que l'on soit dans tel roman par rapport à tel autre. Pourtant une chose est indéniable : s'agissant de la perspective postcoloniale de ce travail, les méfaits de la colonisation ont été dévastateurs pour les peuples qui l'ont subie. Des voix se sont même levées au moment le plus fort de l'emprise coloniale avec pour objectif de dénoncer ces agissements. Comment peut-il en être autrement quand on constate les dégâts consécutifs à cette action impérialiste. C'est dans ce souci que nous avons pensé légitime d'interroger les conséquences de la colonisation, mais surtout le rôle du roman en rapport avec la question identitaire.

Aussi, s'il nous fallait apposer un qualificatif à l'attitude des romanciers dans l'usage du thème de l'identité, nous opterions pour l'engagement. D'une part parce qu'il s'agit de s'insurger contre un système odieux, la colonisation, d'autre part parce qu'il faut bien être engagé pour faire en sorte de tordre le coup à l'image dont les opprimés ont été victimes.

Dans le corpus que nous avons constitué pour cette recherche, trois auteurs appartiennent à l'espace littéraire africain et le quatrième est un auteur ressortissant des Antilles. Il ne sera donc pas surprenant que l'essentiel des romans sur lesquels nous exemplifierons la quête de l'identité soit majoritairement orienté sur des romans africains. De même qu'on ne nous tiendra pas rigueur sur le choix des romans convoqués, il relève tout simplement de notre subjectivité de lecteur, mais aussi parce que la critique a été unanime en les catégorisant dans un même thème.

Il faut dire qu'une raison justifie en grande partie ce choix de notre part, c'est que l'intérêt pour la littérature francophone est de plus en plus manifeste ces trois dernières décennies. Cet intérêt concret est observable à la fois par le corpus fictionnel, critique que théorique. Nous en voulons pour preuve, s'agissant de la critique, de nombreux colloques, notamment celui de

Libreville⁹². Titre à la formulation librement provocatrice qui se proposait d'interroger la véracité de la critique africaine.

« L'engagement » est ainsi la notion qui caractérise le plus l'écriture des littératures se réclamant de la « scénographie » littéraire francophone. Ceci parce qu'il faut tirer le fils du colonisé de l'oubli de l'histoire et mettre en lumière une région qui n'a pas toujours été gâtée par le sort.

Il nous faut, de ce point de vue, élaborer une périodisation afin illustrer les traces du combat des écrivains au profit de la revendication de l'identité dans la littérature. Pour ce faire, deux grands moments vont constituer cette périodisation. La première période se découpe du début du XXème siècle jusqu'au tour des années mille neuf cent soixante, marquée par les mouvements de libération des peuples colonisés. La seconde moitié qui démarre de la période des indépendances jusqu'à nos jours à peu près.

Abordons ainsi la première période. Comme nous l'avons évoqué, il faut remonter jusqu'au début du vingtième siècle pour trouver des traces de combat en faveur de l'identité dans les romans. Effectivement, si la littérature, dans son ensemble, en est encore à ses balbutiements, l'objectif est clairement explicite. Les écrivains estiment qu'il faut s'unir pour la défense de la culture noire et son identité.

Le contexte de cette première moitié du siècle est favorable à une prise de conscience et offre les arguments qu'il faut à ses ressortissants des pays colonisés. Il y a une telle convergence de facteurs qu'ils ne peuvent qu'être matérialisés dans leur comportement. Il y a l'éveil des afro-américains aux Etats-Unis qui se battent de plus en plus pour leur droit civique. Ensuite, l'émergence des nouvelles philosophies comme le Surréalisme⁹³ et l'Absurde⁹⁴

⁹² Colloque international de Libreville dont le thème était : « La Critique africaine existe-elle ? », tenu à Libreville au Gabon en Janvier 2008 qui fait suite au colloque international de Yaoundé de 1973.

⁹³ Le surréalisme est un mouvement littéraire et artistique né après la Première Guerre mondiale ; ce mouvement succède au dadaïsme.

qui vont énormément influencer la vague d'intellectuelle naissante qui cultivent un autre regard sur le monde, soit en étudiant ces théories, soit en fréquentant les meneurs. Enfin, le rôle et l'implication, et non des moindres, des colonisés dans la seconde guerre mondiale. Mais le socle de la prise de conscience est bien évidemment la force du Mouvement qui est la Négritude :

Tout d'abord on y retrouve les idées maîtresses qui animent le Mouvement de la Négritude depuis ses débuts. Nombreux sont les romans et les essais qui traitent du colonialisme et de ses problèmes ; ségrégation, humiliations de toutes sortes dont les Nègres sont victimes, préjugés de couleurs, misère matérielle et morale des morales, ancienne et présente, caricatures des colonisateurs, menaces, cris de révolte et espoir de libération.

Ce mouvement repose sur le refus de toutes les constructions logiques de l'esprit et sur les valeurs de l'irrationnel, de l'absurde, du rêve, du désir et de la révolte. Définition tirée du site internet sur <http://www.etudes-litteraires.com/surrealisme.php>, consulté le 16 février 2013.

⁹⁴ L'Absurde par définition est ce qui est contraire à la logique, à la raison ou au sens commun et échappe à toute logique ou qui ne respecte pas les règles de celle-ci. Il signifie ce qui n'est pas en harmonie avec quelqu'un ou quelque chose, par exemple une conduite absurde est un comportement anormal. L'absurde est souvent utilisé pour désigner un type de littérature. Parmi les romans les plus connus traitant de l'absurde figure *L'Etrangé* d'Albert Camus. La Littérature de l'absurde, majoritairement représentée par le théâtre de l'absurde, est née après la seconde guerre mondiale, tiré du site internet <http://lesclassiques.blogvie.com/labsurde/>, consulté le 16 février à 18h05mn.

La prise de conscience nègre est évidente et générale. Les étendards de la révolution sont levés et les troupes en marche⁹⁵.

De manière évidente, les peuples colonisés aspirent à un nouvel ordre des rapports. Deux revendications essentielles sont au cœur de leur combat. D'abord la réhabilitation du peuple noir, ensuite libérer du joug du colonisateur leur pays y compris à la tête de ces derniers. Leur objectif sera atteint et ils finiront par accéder aux indépendances tant souhaitées. En marge des mouvements de contestations, le peuple subit une espèce d'initiation au côté du colon pour tout ce qui concerne la gestion de la cité. Chose qu'il tentera d'appliquer après le départ de l'ancien dirigeant. C'est le deuxième moment consacré à l'éveil identitaire.

La deuxième période, qui est sanctionnée par l'accession aux indépendances des pays colonisés, va finir par voir les combats menés porter leurs fruits. Pourtant très vite, les anciens colonisés vont faire l'amère expérience que si une bataille était gagnée, la guerre était loin d'être terminée car beaucoup de problèmes n'ont pas été résolus avec le départ de l'ancien colon. Le combat pour l'identité va se trouver pérenniser à travers trois thèmes principaux : La tentative d'assomption, la période de désillusion et la posture dénonciatrice.

D'abord la tentative d'assomption. En cette nouvelle ère, une nouvelle vague de dirigeants se fait entendre en prônant l'accès à tous les hauts postes des Etats nouvellement indépendants des nationaux qui pensent en premier lieu à l'intérêt de leur nation. Ils sont résolument convaincus que l'essor de ces pays en particulier et de l'Afrique en général ne se fera que par ceux là même qui ont compris la pertinence du nationalisme. Cette vision des choses est portée dans la quasi-totalité des pays qui viennent d'accéder à l'indépendance. Conformément à cette visée, des noms comme ceux

⁹⁵ Kesteloot (L.), *Anthologie Nègre-Africaine, La Littérature de 1918 à 1981*, op, cit., pp. 174-175

d'Eméry Loumouba, premier ministre du Congo Kinshassa indépendant, Kwama Krumah, premier ministre, puis premier président du Ghana, Amilcal Cabral, homme politique et animateur de l'indépendance de la Guinée Bissau. Pour faire écho à cette période qui voit triompher les nouveaux dirigeants noirs, Camara Laye⁹⁶ n'hésite pas à peindre une Afrique qui est caractérisée par les vestiges du passage des colons et qui se tourne dans une ère marquée des rythmes des réformes dont les jeunes ne manqueront pas de profiter. Mais très vite les desseins nourris par les pères fondateurs, ceux qui se sont battus pour les indépendances, vont s'écrouler pour laisser place à une désillusion déconcertante.

Près de dix ans après les indépendances, le constat de la gestion des pays africains est plus qu'alarmant. En effet, c'est la désillusion et le désenchantement qui se dégagent lorsqu'on voit la manière dont ces pays sont gérés du fait que l'espoir suscité au moment de l'accession des indépendances laisse place à d'énormes doutes quand à la capacité de ceux qui ont pris la direction des pays de les mener à bon port. Cette dérive trouve son explication par le fait que plusieurs pays ont traversé des périodes de troubles et sont illustrés par des putschs ou l'assassinat de ceux qui ont mené les mouvements des indépendances. On se retrouve à revivre les pires heures des moments de présence du colon sinon pires parce que des dictateurs se sont accaparés du pouvoir. Des intrigues funestes conjuguées à une atmosphère anxieuse au sommet des Etats dont se font l'écho plusieurs auteurs africains. C'est ce que nous fait partager par exemple Alioun Fantouré dans *Le Cercle des tropiques*⁹⁷ livre subliminal qui dresse le sombre constat des dirigeants africains qui se comportent pire à l'encontre de leurs confrères que ne l'avait fait le colon. Replongeant les peuples dans une dictature des plus rudes.

⁹⁶ Laye (C.), *L'Enfant noir*, Paris, Les Editions Pocket, 2007, 221 p.

⁹⁷ Fantouré (A.), *Le Cercle des tropiques*, Paris, Les Editions Présence Africaine, 1991, 311 p.

En voyant la liberté pour laquelle ils se sont battus et le silence dans lequel peuple se trouve réduit, les intellectuels font tout pour jouer leur rôle. Ils vont s'employer à dénoncer les excès auxquels font face les pays africains. Parmi les discours qui pointent les dérives de gestion et stigmatisent le comportement des dictateurs ont, peut citer pêle-mêle ceux de Sony Labou Tansi à travers *L'Etat honteux*⁹⁸ et d'Ahmadou Kourouma dans *Le Soleil des indépendances*⁹⁹.

L'on remarque que la plupart des livres qui sont écrits portent en grande partie sur l'identité. Qu'on le prenne sous l'angle du désenchantement, le prisme de la dénonciation, c'est par-dessus tout qu'ils refusent que soient bradées les valeurs, entre autres, de justice, de mérite pour lesquelles ils se sont tant battus.

Pourtant, s'il fallait se formaliser dans l'idée d'une identité clamée au fil des pages, l'on observe que l'identité tient une place centrale. Dans cet esprit, on a par exemple *Le Pauvre christ de Bomba*¹⁰⁰. De manière sommaire, on retient que ce roman traite du problème de la pratique de la religion catholique chez les peuples autochtones d'Afrique. Il pourrait être abordé sous l'interrogation : Comment se détourner de nos us et coutumes et vouer un culte à la religion de l'autre ? L'auteur fait tout pour interpeller sur la perte de civilisation de certains peuples qui se verraient coupés de leur environnement du rapport aux qu'ils entretiennent avec les valeurs traditionnelles sacrées.

Dans l'optique de ceux qui stigmatisent l'identité, nous avons *Sous l'orage*¹⁰¹. Ce texte de Seydou Badian dépeint le clivage générationnel avec

⁹⁸ Labou Tansy (S.), *L'Etat honteux*, Paris, Les Editions du Seuil, 1981, 156 p.

⁹⁹ Kourouma (A.), *Le Soleil des indépendances*, Paris, Les Editions du Seuil, Coll. « Point », 1995, 195 p.

¹⁰⁰ Bédié (M.), *Le Pauvre christ de Bomba*, Paris, Edition Présence Africaine, 2001, 348 p.

¹⁰¹ Badian (S.), *Sous l'orage*, Paris, Présence Africaine, 2000, 253 p.

d'un côté l'ancienne génération attachée aux valeurs et de l'autre côté, il y a la jeunesse qui semble résolument attirée par le changement, la modernité et qui pense que la conception des aînés sur certains sujets de sociétés est désuète.

Pour ceux qui s'inscrivent dans l'interpellation, nous avons *Le monde s'effondre*¹⁰². Ce classique de Chinua Achébé nous présente un héros imbu de sa tradition et qui fait tout pour résister à l'invasion occidentale qui a cour. Il sent son monde qui ploie sous l'action de l'occident et impuissant à stopper la déferlante, décide de se donner la mort.

Plus de cinquante ans après les indépendances de nombreux pays francophones, c'est une évidence que nous sommes très loin de cette littérature marquée par un bégaiement car n'étant encore qu'à ces prémices.

Depuis, deux éléments définissent l'affirmation de l'identité dans le roman francophone, tout en ayant pris des orientations diverses. Ainsi, comme nous venons de le démontrer, l'identité localisable dans le roman, clamait son existence, de même qu'il fallait donner une identité au champ littéraire francophone.

A ce jour, nous pouvons affirmer qu'il y a bel et bien une manifestation identitaire dans le roman francophone. Cette vitalité se donne à voir à travers une production florissante et la variation dans la manière dont le thème de l'identité est abordé par les écrivains. Elle travaille toujours à s'affirmer dans un monde très fermé, régi par des normes dictée par l'occident.

Toutefois, le problème du manque de reconnaissance demeure. En effet, tout n'est pas encore acquis car énormément restent encore à faire pour que l'identité du roman francophone postcolonial puisse s'affirmer et avoir la reconnaissance légitime et être abordée aux pluriel c'est-à-dire sous différentes variante. Ce n'est qu'ainsi qu'elle peut s'autoriser le même

¹⁰² Achébé (C.), *Le monde s'effondre*, Paris, Présence Africaine, 2000, 254 p.

alignement avec toutes les autres littératures. Elle pourrait effectivement franchir le cap de littérature des « marges » pour intégrer le centre.

Conclusion partielle

C'était la première partie. Au terme de cette dernière, qui portait essentiellement sur une lecture historiographique, nous avons pour ambition de démontrer que les trois notions inscrites dans notre thème de recherche, c'est-à-dire l'identité, francophone et postcoloniale, se donnaient à lire à travers l'histoire, particulièrement littéraire pour notre cas. Nous l'avons intitulé : Autour de la francophonie, au cœur du postcolonialisme et identité à l'œuvre. Dans cet esprit, trois chapitres se proposaient d'aborder chacune des notions.

Le premier chapitre s'est consacré à l'examen de la notion de francophonie. Articulé autour de trois inflexions c'est-à-dire l'élucidation terminologique, les mécanismes de fonctionnement de cette institution conjugué à ses missions et l'effectivité d'une francophonie littéraire. Le but poursuivi ici était de comprendre ce que nous percevons par francophonie, ensuite comprendre comment la notion de francophonie est née, tout le processus de création, les problèmes auxquels elle fait face. Enfin, il s'agissait d'attester qu'il y a effectivement une activité pour ainsi dire littéraire. Dans cette perspective, nous nous sommes appuyés sur des notions comme le champ, la géographie ou la scénographie pour répondre par l'affirmatif car il y a effectivement une réalité littéraire dans cet espace se réclamant d'un même moyen d'expression qui est le français.

Le deuxième chapitre a porté sur l'examen de la notion de postcolonialisme. Nous l'avons intitulé pour une compréhension du postcolonialisme : Economie terminologique, des générations postcoloniales et pour une application de la théorie postcoloniale dans le roman. Comme le laisse supposer le titre du chapitre, trois étapes ont été développées au cœur du propos au cours de cette étape. La première, que nous avons formulé sous le titre de l'économie terminologique, s'est proposé de rendre accessible le plus possible la notion car un certain flou caractérisait son entendement. Le second point, saisi sous le titre des générations postcoloniales, a mis en exergue l'idée que l'histoire était truffée d'actions et d'engagement des hommes au bénéfice de la liberté. Nous nous sommes employé à démontrer que ces moments pouvaient être considérés comme des actes de postcolonialisme, avant qu'ils ne fassent l'objet d'un travail théorique et universitaire. Enfin, nous avons travaillé à démontrer que le fonctionnement de la théorie postcoloniale dans les romans. C'est ce que nous avons porté sous le titre de pour une application de la théorie postcoloniale dans le roman.

L'objectif visé au cours de cette étape était d'illustrer qu'étant donné que l'espace francophone avait été marqué par la colonisation, le

postcolonialisme pouvait bien se réclamer de cette zone. D'une part, parce qu'elle signale une action libératrice, d'autre part parce qu'elle se veut un état d'esprit contre l'ancienne puissance coloniale. De plus, nous avons pensé juste d'élaborer une démarche en rapport avec la théorie postcoloniale afin de se familiariser avec cette dernière.

Le troisième chapitre de cette partie a validé le titre de la revendication de l'identité au cœur des combats littéraires. Le travail a consisté dans la justification de l'identité comme élément principal de l'écriture. Deux séquences ont été proposées à ce propos. Il y a eu d'abord la négritude, arme de libération des peuples. Il s'agissait de comprendre en quoi la négritude tenait lieu d'un mouvement identitaire et militait en faveur des peuples opprimés. Ensuite, le roman francophone postcolonial, résonance littéraire. Il s'agissait de saisir les œuvres qui s'inscrivaient dans la promotion de l'identité de manière explicite ou implicite. Cette étape nous a semblé justifiée à plus d'un titre. En effet, il nous a paru nécessaire de localiser, dans l'histoire littéraire, des combats des peuples noirs francophones, avant l'heure, un moment qui emblématiserait la volonté de libération et le souci de se réhabiliter par le truchement d'une écriture qui affirme l'engagement. La négritude répondait bien à cette exigence. Ensuite, il s'agissait de voir en quoi le roman francophone postcolonial participait d'une revendication identitaire.

Par-dessus tout, l'objectif poursuivi au cours de cette partie était de rendre accessible, en définissant les notions de francophonie, postcoloniale et démontrer les différentes manifestations, tant sur le plan de l'écriture que de l'action des hommes. Faire en sorte de les rendre lisibles dans l'histoire littéraire.

Signalons à cet effet que nous ne prétendons pas mener une réflexion sur les concepts de francophonie et de postcolonialisme, mais que nous avons simplement le souci d'affirmer qu'ils n'apparaissent pas de manière fortuite dans notre usage. Par conséquent, nous avons essayé de dire qu'ils

s'inscrivaient bien dans une tradition dont nous nous réclamons, et à laquelle nous avons bien voulu établir le lien avec le présent travail.

La quête de l'identité est un thème contemporain dans lequel de nombreux peuples attachent un intérêt certain. Ce qui est évident, c'est qu'ils diffèrent tous certainement dans la posture qu'adoptent chaque écrivain pour répondre à cette recherche et accéder au but. Ainsi, le présent travail a pour vocation de faire partager sa démarche, en espérant qu'elle s'autorisera du qualificatif d'originale. La partie qui s'annonce se veut très pragmatique dans l'examen du thème de la quête de l'identité.

Deuxième partie :

Les figures de la quête de l'identité dans *Verre cassé* d'Alain Mabanckou, *L'Autre qui danse* de Suzanne Dracius, *Soupir* d'Ananda Dévi et *La Nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun

Nous voilà parvenu à l'étape suivante de notre rédaction. Il s'agit de la deuxième partie. Au cours de cette dernière, notre tâche consistera essentiellement à pointer les « occurrences scripturaires et verbales » de nos quatre romans. C'est la séquence poétique proprement dite. Elle se propose d'exemplifier de manière tangible comment la quête de l'identité, par l'intermédiaire des différents ouvrages analysés, se donne les motifs de l'apparaître. Ainsi, il sera question de mettre en lumière les figures qui emblématisent la quête de l'identité. Plus concrètement, il s'agira d'illustrer le traitement de la quête de l'identité dans *Verre cassé* d'Alain Mabanckou, *La Nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun, *Soupir* d'Ananda Dévi et *L'Autre qui danse* de Suzanne Dracius.

Rappelons que l'intitulé de cette partie est : « les figures de la quête de l'identité dans le roman francophone ... ». A cet effet, il faut signaler que le terme de « figure » doit s'entendre dans la perspective que lui confère Genette¹⁰³, en l'occurrence elle pointe les conditions de l'apparaître narratif et discursif de la quête de l'identité. Donc ce terme est à saisir dans son lien au langage. De ce fait, nous nous attellerons à effectuer une démonstration qui postule la quête de l'identité comme une catégorie esthétique et comme telle, elle serait susceptible de se constituer comme critère de *littérarité*.

Par conséquent, quatre chapitres articuleront l'écriture de cette partie. Nous aurons à examiner ce qui « figurativise » la quête de l'identité dans les quatre romans proposés à l'examen.

C'est dans cet esprit que s'inscrit le premier chapitre. Intitulé au cœur de *Verre cassé*. Il est subdivisé en deux sous titres dont l'écriture comme réalisation de soi et « l'aliassisation » onomastique caractérisant un marqueur de l'identité. Au cours de ce chapitre, le travail consistera à prouver comment le roman d'Alain Mabanckou aborde, par le prisme de ces deux notions, la question de la quête de l'identité. De manière générale, un traitement sur les enjeux de l'écriture dans la société et l'affirmation identitaire vu sous le prisme d'un pseudonyme seront évoqués dans ce chapitre.

Le second chapitre a pour titre voyage dans l'autre de *Soupir*. Ce dernier se distribue en deux étapes dont la quête d'un nouveau monde et l'altérité comme force. Au cours de ce chapitre seront analysés les aspects en rapport avec la déchéance du milieu dans lequel vivent les héros du roman et leurs déterminations à survivre en se laissant guider vers un horizon meilleur.

L'analyse de cette partie se poursuivra avec le troisième chapitre. Il aura pour titre dans l'âme de *La nuit sacrée*. Distribuée en deux sous étapes, du garçon à la fille et féminité interdite, cette étape de notre analyse propose une peinture de la société marocaine et l'un de ces maux qui est la tyrannie

¹⁰³ Genette (G.), *Figures III*, Paris, Seuil, Coll. « Poétique », 1972, 285 p.

des traditions, mais aussi la problématique du genre que l'ouvrage de Tahar Ben Jelloun met un point d'honneur à traiter. Cette séquence de notre travail focalisera l'analyse sur les pesanteurs de certaines mœurs dans la société. L'idée est de voir en quoi la quête de l'identité est exemplifiée par l'intermédiaire de ces deux sous titres.

Pour la conclusion de cette partie, il sera question de l'analyse de *L'Autre qui danse*. Nous lui avons donné pour titre dans l'intimité de *L'Autre qui danse*. Conformément à la logique qui a guidé l'analyse des trois autres romans, ce dernier chapitre est également divisé en deux étapes. L'une revêt le titre de l'impossible réalisation de soi et l'autre le retour vers les origines. Ces deux sous titres ont pour vocation de renforcer l'idée que le roman de Suzanne Dracius participe de la quête de l'identité.

Chapitre IV : Au cœur de *Verre cassé* :

L'écriture comme moyen de réalisation de soi et l' « aliassisation » onomastique

Cinquième roman de l'écrivain d'origine congolaise Alain Mabanckou, *Verre cassé*, est le premier des quatre ouvrages de notre analyse. Dans le roman *Verre cassé*, l'auteur traite de l'histoire de Verre cassé, héros

éponyme qui ouvre la narration en étant assis dans un bar. Après une discussion avec le tenancier du bar, et non moins ami répondant au nom de l'escargot entêté, il se voit confier comme mission de consigner tous les faits ou les moments marquants qui se déroulent dans cet endroit avec pour finalité d'en faire un roman.

A la lecture du roman, on apprend qu'après avoir longtemps bourlingué, Verre cassé atterrit dans ce bar, comme un marin qui rentre d'un long périple en mer, pour y vivre le dernier acte de sa vie. Suite à cela, comme l'a invité à faire son ami, il finit par trouver dans l'écriture de ce roman à venir une activité pour l'occuper. Chose qui va s'avérer éminemment constructive.

Le projet d'écriture s'ébruite. Ce qui ne manque pas de susciter la curiosité, mais surtout l'intérêt de nombre de personnes. Ces dernières manifestent leur envie de voir leurs histoires transcrites dans ce roman et que leur personnages y joue un rôle central dans ce cahier à finalité romanesque car pour la plupart de ces personnages, ils auront vécu des expériences aussi invraisemblables que pathétiques.

Ainsi, dans plus du quart des pages de ce roman en écriture, va se relayer la narration des personnages aux noms aussi surprenants qu'originaux : Robinette, Le type aux Pampers ou encore L'imprimeur en sont quelques évocations. Chacun, dans une démarche s'assimilant au témoignage, révèle les causes de ce qui peut être considéré comme leur descente aux enfers et par la même occasion met en lumière leur appellation pour le moins atypique.

Dans cet exercice d'écriture, Verre cassé ne se marginalise pas. Il y insère des éléments en rapport avec sa propre existence. Il s'autorise une séquence d'autoportrait dans cet ouvrage fictionnel et évoque les motifs pour lesquels il semble, de manière désintéressée, ne plus prendre gout à la vie.

De manière globale, on relève que Mabanckou, dans ce roman, s'ingénue à nous offrir une narration marquée par quelque chose de l'ordre d'un esprit carnavalesque. En effet, l'inclinaison pour « l'inversion des

valeurs », le penchant pour la dérision et l'humour ne sont pas sans rappeler un maître en l'espèce, Rabelais.

Dès les premières pages du roman, on est plongé dans cet esprit carnavalesque. Cela transparait sous le comportement que déploie un despote. Il essaie par tous les moyens possibles de trouver une pensée retentissante qui passerait à la postérité. Ce moment du roman, en plus de l'esprit de dérision qui le caractérise, se double d'un intéressant exercice d'intertextualité. L'écrivain, en même temps qu'il convoque des citations bien référencées, revisite un moment qui aura marqué l'histoire littéraire française du XIXème siècle : Le célèbre article d'Emile Zola suite à l'affaire Dreyfus dont le titre est J'accuse.

Suite à cela, deux axes font constituer le fondement de l'analyse de ce roman. Dans un premier temps, nous aurons l'écriture comme moyen de réalisation de soi et dans un second temps, il y aura la « dés-identification » caractérisant l'affirmation identitaire.

IV-9 : L'écriture comme moyen de réalisation de soi

Dans le mouvement, apparemment anodin de l'écriture, différents mécanismes peuvent expliquer l'objet final que vise à atteindre l'auteur. Parmi ces éléments qui sont le moteur de l'écriture, on y décèle la tristesse, l'angoisse, la peur, le rêve. Mais, en dépit des motivations aussi diverses que variées qui motivent l'acte d'écriture, il y a un objectif majeur qui surplombe

magistralement, c'est celui de parler de quelque chose. En d'autres termes, dire le sens.

En effet, lorsqu'une personne se courbe sur une feuille, il cherche à transmettre quelque chose, il se fait passeur de message, véhicule du dire.

En dépit de tout ça, l'acte d'écriture n'en n'est pas un moins rattaché à d'autres réalités. Pour certains, il peut-être considéré comme moyen. En ce sens que les écrivains, entre autres, dans certains cas s'en servent comme activité professionnelle. Alors que pour d'autres, l'écriture contribue à donner une dimension utile, un geste d'affirmation de sa vie, un moment pour ainsi dire de réalisation de soi.

A partir du moment où la vie d'une personne est jalonnée de désillusions et autres expériences désastreuses, il peut se trouver que la vie de cette personne change radicalement par l'investissement qu'elle met dans l'acte d'écriture. Cette perspective de l'écriture, qui semble s'assimiler à une attitude clinique, permet de sublimer la vie d'un individu et de donner une orientation nouvelle à son existence.

Levons tout de même l'équivoque par rapport à la formulation du titre de cette sous partie : L'écriture comme moyen de réalisation de soi. La tentation pourrait être orientée du côté psychologique. Il n'en est rien dû fait que ce n'est pas le propos poursuivi ici. Dans l'orientation de cette étude, c'est-à-dire la quête de l'identité dans le roman francophone..., l'écriture comme moyen de réalisation de soi doit s'entendre comme le fait de trouver un épanouissement par l'intermédiaire de l'écriture. Ceci est lié à des personnes qui ne sont pas heureuses ou rencontrent un problème particulier et parviennent à donner un véritable sens à leur vie.

Dans le roman de Mabanckou, c'est le président illégitime et despote qui cristallise l'attention. En effet, c'est à travers lui qu'on exemplifiera l'argument selon lequel on peut se réaliser au moyen de l'écriture. On peut lire qu'il veut laisser une citation qui fera de lui un grand homme dans ce monde comme nombre de penseurs qui ont vu leurs « verbes » passer à la postérité.

Ce qu'il y a de surprenant dans ce que veut entreprendre ce président, c'est le contraste entre le désir d'être immortalisé par une citation, alors qu'il n'a aucune action positive dans sa manière de gouverner. C'est un homme dont le règne est marqué par un abus de pouvoirs, de l'oppression envers son peuple. Il n'est accaparé que par le souci de satisfaire son ego. Conséquence de tout ça, son peuple ne retient de lui qu'une image négative consécutive à sa gestion désastreuse. En somme, il est ce que l'on nomme un tyran. Plutôt que de se soucier du sort de son peuple et de travailler à l'amélioration des conditions de vie de ces derniers, il se préoccupe davantage de son image et de laisser son nom, par le biais d'une citation, dans les encyclopédies et autres annals. Conformément à cet objectif, il assigne pour mission à ses serviteurs de réfléchir à une phrase forte et pleine de bon sens, une phrase traduisant un côté intelligible et qui marquerait à jamais la présence de l'homme dans l'univers des lettrés. Sauf que ses serviteurs ont pour particularité d'être médiocres, ce qui n'est pas pour faciliter la mission qui est la leur, surtout quand on sait la sanction à laquelle s'exposent ceux qui ne parviennent pas à satisfaire les caprices du prince.

Outre le président despote aux comportements pour le moins narcissiques, l'autre protagoniste de texte du Mabanckou, qui essaie de se réaliser en recourant à l'écriture, est Verre cassé.

On sait de lui que c'est une sorte de vieux loup des mers qui revient à la maison épuisé après avoir longtemps voyagé. Il rentre de ce voyage hyper essoufflé par les épreuves qu'il a vécues et cherche un site tranquille où il pourrait écouler le restant des ses jours paisiblement en attendant le jour fatidique.

C'est à ce moment qu'intervient l'escargot entêté. Il a évidemment observé Verre cassé offrant une image de désolation. Afin de rompre avec cette image de personne marquée par l'existence, il tente de raviver son amour pour l'existence et pour lui-même. C'est alors qu'il décide de le missionner pour l'écriture d'un roman dont la trame consisterait à y

transcrire pour ainsi quelques moments insolites qui se déroulent dans ce bar et ceux relatifs à la vie de Verre cassé.

Cette occupation n'est pas pour déplaire à ce dernier. Elle s'avère même positive pour Verre cassé qui, en plus d'occuper son temps dans une activité noble, lui permet de reprendre un certain plaisir à la vie.

L'écriture de ce livre suscite à la fois la curiosité et l'envie de certains clients ayant leurs habitudes dans ce bar. Ce qui les conduit à revendiquer une place dans les pages de ce roman et surtout que soit prise en compte leur histoire qui est en grande partie liée à celle du bar de l'escargot entêté.

Somme toute, deux usages de l'écriture, dans la perspective de réalisation de soi, ressortent, quoique comportant des motivations opposées. En effet, si l'un pense faire oublier la part d'ombre de son règne en faisant de lui un penseur parmi d'autres, en laissant de manière positive son nom dans l'histoire de l'humanité, l'autre, tout en sachant que l'histoire qu'il va raconter lui survivra au travers de pages du livre qu'il écrira, trouve dans ce livre le lieu d'un témoignage, mais surtout un moment de transmission de vie à la postérité.

Cette double assignation que le roman de Mabanckou nous donne de l'écriture, parmi tant d'autres, est assurément due à l'influence du colonialisme, qui a induit des comportements nouveaux, pour des peuples dits noirs. L'apparition des comportements nouveaux chez ces derniers est tellement palpable car avant la rencontre du colon, le moyen principal d'expression fut longtemps l'oralité. Ici, l'écriture permet quelque peu de travestir la réalité pour certains. En l'occurrence, le président despote est conscient de la puissance de l'écriture. Elle le ferait passer de l'homme sans cœur pour ses contemporains, au lettré à la figure angélique.

Par ailleurs, cette séquence sur l'écriture comme moyen de réalisation de soi nous permet de mettre en lumière une interrogation des vocations intrinsèques de l'être d'une part et sur la loyauté que l'homme a face à son existence. En effet, l'être s'identifie-t-il dans un geste qui consiste en une mystification de sa vie ou bien doit-il se reconnaître dans la vie, en dépit du

fait qu'elle ait été jalonnée d'actions infructueuses. Deux réponses nous sont données sur la véritable teneur des aspirations et du rôle que joue l'écriture dans ces dernières.

IV-10 : L' « Aliassisation » onomastique

Dans le recensement des figures de l'identité de cette deuxième partie, le second sous point que nous indexons à l'ouvrage de Mabanckou dans le présent chapitre est consacré à l'Aliassisation onomastique.

L'aliassisation vient de alias, lui-même tiré du latin alias qui veut dire : "Autrement". Donc Alias signifie autrement appelé. L'Aliassisation doit s'entendre comme une forme d'écriture où l'on voit les personnages être appelés par un autre nom qui prend la place de l'initial. Plus précisément, nous entendons illustrer l'idée que les noms des personnages obéissent à un certain nombre de mécanismes inspirés des totems des cultures de ces peuples. Il s'avère que l'africain traditionnel est protégé par un animal clanique ou personnel à des fins matérielles ou spirituelles. En procédant de la sorte, Mabanckou ruse en quelque sorte avec le référent culturel africain. Le double nominatif n'est plus un référent animal, mais plutôt un aspect lié à la vie des personnages.

Pour se faire, notre démarche consistera à examiner l'onomastique, autrement dit l'étude des noms propres. Pour cette analyse, l'accent sera particulièrement mis sur l'anthroponymie entendue comme l'étude des noms de personnes.

Afin de rendre lisible l'Aliassisation onomastique, l'analyse sera articulée sur une démarche double. D'une part, nous montrerons que l'énoncé travaille à ce que nous nommerons la « désidentification » des personnages. Du préfixe « des » qui désigne l'inverse de quelque chose et du substantif identification, le fait de localiser quelqu'un. La « Désidentification » est ainsi, pour notre cas, supposée le fait d'ôter une appellation originelle pour lui en attribuer une autre.

D'autre part, de la substitution de noms. Elle ne sera que la suite logique de la « désidentification ». Ainsi, mise en situation au roman, on fera apparaître qu'après avoir « désidentifié » un sujet, l'auteur nous offre une substitution des noms qui s'avère être puisée dans les totems. Toute chose qui viendra donner de la consistance à l'objectif qui est l'onomastique totémique.

Partons du principe que dans la société, les gens portent une identité qui renvoie à l'ensemble des éléments qui renseignent sur l'état civil dont les plus évidents sont le nom et prénom. De plus, l'identité permet le signalement d'une personne par rapport à une autre et évite que toutes confusions soient permises en cas de situation trouble. Le prénom et le nom d'une personne sont généralement des caractéristiques civiles que l'on reconnaît comme étant son patronyme, c'est-à-dire qu'en plus de sa taille et de la couleur de ses yeux, c'est ce qui permet de distinguer des milliers d'individus.

A la lecture du roman de Mabanckou, on observe que l'ensemble des personnages échappent à cette catégorisation sociale. Sans y prêter réellement attention, on pourrait croire que ce sont véritablement leurs noms d'origine, comme si ces derniers figuraient sur actes de naissances ou pièces d'identité. Mais en regardant avec plus de rigueur, l'on se rend bien compte que c'est une pratique qui est le fruit de l'inventivité de l'auteur.

Il en va ainsi de l'extrait consacré à l'ex-femme de Verre cassé, héros éponyme du roman. En effet, lorsque ce dernier parle de son ex-épouse ou évoque des souvenirs en rapport avec elle, il s'exprime en ces termes : « *Je*

dois préciser qu'Angélique c'est le prénom de mon ex-femme, mais quand je parle d'elle, je l'appelle Diabolique »¹⁰⁴. Le principe de « désidentification » se confirme ici en ce sens que Diabolique vient suppléer Angélique. Ce qui met en évidence un changement peu avantageux de l'image qu'il a de son épouse qui passe d'un ange à un démon. Tout porte à croire que son épouse lui a fait subir les pires souffrances de la terre.

Cet exercice est reconduit de la même manière auprès de la presque totalité des personnages du récit de Mabanckou. Il en va de même pour les personnages que l'on reconnaît sous les noms de : Le type aux Pampers, L'imprimeur ou encore Robinette. Chaque fois, on a des explications sur ce changement de noms de la part du narrateur. Pour ce qui est de L'imprimeur, c'est en racontant son histoire à Verre cassé, qu'on apprend qu'il était imprimeur en France. C'est suite à cela que Verre cassé lui donne le nom de L'imprimeur. En ce qui concerne le type aux Pampers, c'est la résultante d'une expérience marquante que lui ont fait subir ses codétenus en prison, voulant lui faire payer le fait d'avoir abusé de sa fille. Il est clair que ces noms ne sont pas attribués de manière arbitraire, mais répondent bien à une logique.

La « désidentification » n'est pas la marque de fabrique du seul Mabanckou, elle est également présente chez nombre d'auteurs francophones subsahariens. On peut l'observer chez un auteur comme Samy Tchak. Mais afin de se différencier de Mabanckou, Tchak insiste par exemple sur l'inexistence du nom civil. En d'autres termes, ce qui caractérise l'écriture de *Place des fêtes*¹⁰⁵, c'est le fait que les personnages ont la particularité de ne pas avoir de noms attitrés. En effet, lorsqu'on investit le roman *tchakien*¹⁰⁶, on est frappé par le fait que les personnages ne portent pas de noms, encore moins de prénoms. Ceci sans exclusion aucune. Qu'il s'agisse du héros-narrateur, de la mère et encore moins du père de ce dernier, aucun n'obéit à la caractérisation classique d'une personne avec un

¹⁰⁴ Mabanckou (A.), *Verre cassé*, op. cit.

¹⁰⁵ Tchak (S.), op. cit.

¹⁰⁶ Adjectivisation du nom Tchak

nom et un prénom. Même lorsque le narrateur évoque un personnage de nationalité différente à celle dans laquelle se situe l'action de la narration ou bien présente une personne qui n'appartient pas à l'environnement familial du héros, on ne les découvre jamais sous leurs noms ou prénoms. Ils nous sont présentés sous les caractéristiques que sont leur race, leur profession ou encore la nationalité à laquelle ils appartiennent. Il en va ainsi du Juif¹⁰⁷ lors de la séance de photo avec la cousine du héros-narrateur ou bien de la Policière¹⁰⁸ qui lui offre ses premiers livres.

Outre la « désidentification », l'analyse de l'onomastique aliassisée se donne à lire à travers la substitution des noms. C'est même sur ce point de notre analyse que nous nous appuyerons pour justifier la formulation de l'onomastique totémique.

Dans le roman de Mabanckou, les personnages ont la particularité d'avoir des seconds noms qui viennent soit se doubler à un premier ou bien l'occulter totalement. En fait, on observe que le narrateur procède de sorte à déposséder un personnage de son nom civil pour lui en substituer un autre nom qui, sous d'autres circonstances, pourrait supporter le qualificatif de pseudonyme, fruit de l'imagination du narrateur ou bien de la conscience populaire. En général, ce nom substitué est la conséquence du vécu du personnage. Tout se passe comme si les noms civils des différents antagonistes étaient une erreur. Partant de cela, le narrateur tire argument d'un fait de la vie du personnage pour conférer à celui-ci une nouvelle appellation, dans le même temps qu'il légitime cette appellation. Il ne le présentera désormais qu'à partir de ce nom dans la suite de la narration.

La presque totalité des personnages du roman de Mabanckou sont campés dans cette logique. Ils se définissent par rapport à cette substitution des noms. Ceci se donne à lire sous le canal de « Mama Mfoa » qui est affublée d'une autre appellation, la « Cantatrice chauve ». Nous apprenons que cette appellation est due à l'activité qu'elle exerce : « *Y a Mama Mfoa qui vend des brochettes [...] elle est chauve et chante de temps à autre pour nous*

¹⁰⁷ Tchak (S.), idem, p. 211.

¹⁰⁸ Tchak (S.), Ibidem, p. 159

amuser, c'est pour cela qu'on l'appelle affectueusement La cantatrice chauve »¹⁰⁹. Donc la « Cantatrice chauve » vient justifier un trait physique de la dame et le fait qu'elle chante durant son activité pour ses clients. Loin d'être isolé, le cas de « Mama Mfoa » s'inscrit bien dans un ensemble.

Ainsi l'écriture fonctionne de la même manière pour Robinette¹¹⁰, championne au concours de pisse Diabolique¹¹¹, ex-femme de Verre cassé, le type aux Pampers¹¹² injustement emprisonné à cause de fausses accusations de sa femme et L'imprimeur¹¹³, conséquence de sa haute fonction dans une imprimerie en France etc. qui s'avèrent être des noms de substitutions.

Ces noms participent de ceux que nous saisissons sous l'appellation de pseudonymes. Ils s'inspirent de l'évolution de la société. Si, comme nous l'avons démontré, ce style d'écriture n'est pas sans rappeler la totémisation, il peut-être également assimilé à une pratique assez répandue chez nombres de personnes. L'auteur procède comme lors des rituels où l'on doit soumettre une personne à une initiation. A la manière d'un rituel de scout où l'on gratifie un membre d'un nom qui emblématisera sa personnalité.

Les pseudonymes dont l'autre dénomination est « Alias » viennent renforcer les considérations sur l'Aliassisation onomastique. Comme qui dirait Monsieur X alias Y.

Aussi, un constat se dégage de cette pratique d'écriture. Ce constat permet de s'interroger, à la lumière des personnages de Mabanckou, sur la manière de pouvoir identifier un être. Toujours est-il que ce phénomène d'écriture s'inscrit dans l'exemplification d'une quête de l'identité. Ici, la quête de l'identité est assortie à des notions telles que l'écriture comme moyen de réalisation de soi et l'Aliassisation onomastique mentionnées plus

¹⁰⁹ Mabanckou (A.), op. cit., p. 149

¹¹⁰ Mabanckou (A.), idem, p. 94

¹¹¹ Mabanckou (A.), Ibidem., p. 155

¹¹² Mabanckou (A.), Ibidem., p. 46

¹¹³ Mabanckou (A.), Ibidem., p. 61

haut. Mabanckou, s'appuyant sur l'humour et influence par l'esprit carnavalesque, peint des personnages marqués par une once de dérision.

En procédant de la sorte, l'auteur vient grossir les rangs de quelques rares écrivains qui avaient fait de l'esprit carnavalesque une pratique reine de leurs romans.

Chapitre V : Dans l'âme de *la Nuit sacrée* :

Du garçon à la fille et féminité interdite

Avec *La Nuit sacrée*, Tahar Ben Jelloun nous livre un des ces romans les plus saisissant. Ce roman paraît dans la continuité de *L'Enfant de sable* et se veut être son prolongement.

Dans ce dernier, l'écrivain d'origine marocaine nous fait partager l'aventure d'un personnage du nom de *Zahra* qui est, tour à tour, écartelé entre le genre masculin, puis féminin pour finalement terminer sans identification « genrologique ». En effet, *Zahra* est la victime de son père qui la contraint à mener une existence de garçon alors qu'elle nait fille. Ceci parce que malgré de constater une énième fois que l'enfant garçon qu'il espère de tout son être est encore une fois de trop une fille. Cette situation l'écœure à telle enseigne qu'il décide d'influencer son sort en changeant la vie de cette dernière.

Au moment de mourir, le père ressent une énorme culpabilité et décide de se confier à sa fille et de lui avouer les raisons qui l'ont conduit à lui imposer une telle existence.

Après la mort du père, l'héroïne, devenue jeune femme, doit apprendre à redécouvrir son essence féminine à travers un parcours initiatique peu conforme aux règles car les choses sont loin de revêtir le qualificatif de normal.

Déjà, sa première relation sexuelle participe de ce qu'il est convenu d'appeler un viol. Ensuite, elle vit un amour presque impossible avec un homme qui porte le nom de *Consul* pour le moins différent du commun des hommes parce qu'étant aveugle et vivant grâce à la protection que lui apporte sa grande sœur. Toute chose qui n'est pas sans lui apporter un certain épanouissement.

Mais cette quiétude sera de courte durée car jalouse de cette relation, la grande sœur du *Consul* va enquêter sur le passé de cette mystérieuse jeune femme et remonter jusqu'à un oncle véreux et peu scrupuleux en qui elle peut trouver un appui. Dans un geste insensé, *Zahra* tue son oncle, pensant se libérer d'un homme dont la vie aura été marquée par la jalousie et l'avarice.

Suite à cet acte, elle est attrapée puis mise en prison. Même dans ce lieu, elle est poursuivie par le sort. Elle va subir la colère et la vengeance de ses sœurs l'accusant d'avoir été la cause de tous les malheurs et du mépris que

leur père leur a fait subir. Comme sentence, elle va se faire coudre l'appareil génital.

Pris dans la tourmente, cette condition et les événements endurés ne manqueront pas de soulever un questionnement et de s'interroger la nécessité de son existence sur terre.

Aussi, dirons nous que dans ce roman, Tahar Ben Jelloun met l'accent sur un fléau et des mœurs qui empoisonnent la vie de nombre de personnes faibles. Du coup, elles les privent des libertés les plus fondamentales. Ainsi, ce roman se veut à la fois troublant par les faits qu'il évoque et pathétique par la trajectoire de ce personnage. Tahar Ben Jelloun tire la sonnette d'alarme sur des us d'un autre âge et nous interpelle sur l'avènement d'une liberté égale pour tous les peuples.

Deux points focaliseront notre examen sur la quête de l'identité chez Tahar Ben Jelloun. Premièrement du Garçon à la femme. Deuxièmement un être maltraité.

Qu'est-ce que recèle le premier point ?

V-11 : Du garçon à la femme

De prime abord, nous dirons qu'il est parfois des choses qu'on a du mal à assumer. Des choses tellement lourdes qu'on n'envisage pas trouver la paix si l'on ne s'en libère pas. Ainsi, la seule manière de recouvrer l'esprit libre, la conscience apaisée, c'est de pouvoir en parler. C'est ce qui sera déterminant dans le cas de *Zahra*. En effet, le lourd remord qu'éprouve son père au moment de mourir va donner un sens nouveau à sa vie et une orientation insoupçonnée.

Dans ce roman, c'est à travers la parole de *Zahra*, héroïne principale, qu'on découvre les événements du roman. Elle nous explique comment elle a été dépossédée de son identité de femme par un père en mal d'une descendance masculine. Ainsi, c'est cette féminisation dépossédée, caractérisant une existence difficile, qui sera le point de départ de la quête de sa vraie personnalité de la part de *Zahra*.

C'est suite aux aveux de son père que la jeune femme va découvrir le lourd secret sur sa vie et va devoir apprendre à se réapproprier son corps originel. C'est la vocation que poursuit ce pan de notre analyse. Elle inscrit son sens dans l'idée que *Zahra* doit apprendre à vivre sa vie de femme, dont elle a été longtemps privée, par le biais d'un parcours initiatique que l'on désigne comme des plus atypique. Dans le roman que nous examinons, du garçon à la femme est lié à la vie de l'héroïne *Zahra*.

A la lecture de ce roman, on peut retenir que *du garçon à la femme*, titre de ce premier point, trouve sa pertinence dans le fait qu'elle a été privée de sa spécificité de fille au moment de sa naissance par un père très enclin aux croyances religieuses. Cette « page obscure¹¹⁴ » des premiers moments de sa vie est le fait d'un père au comportement tyrannique, mais aussi un père très ancré sur les croyances traditionnelles, mais par-dessus tout qui désespère de ne pouvoir compter dans sa progéniture un garçon comme digne héritier.

En effet, ce dernier a toujours désiré avoir un fils comme digne héritier, mais il a été chaque fois déçu lorsque son épouse a mis au monde vu qu'elle ne lui a offert que des filles. De ce fait, lorsqu'il advient que sa femme se trouve à nouveau enceinte, il voit dans cet enfant à venir la satisfaction d'un rêve jusqu'alors inassouvi. Sauf que grande est sa tristesse de constater encore une fois que sa femme a accouché d'une fille. Le père lui signifie au cours d'une nuit alors qu'il sent sa mort :

¹¹⁴ Page obscure traduit l'idée que cette période de la vie de *Zahra* ne l'honore certainement pas, mais qu'en plus de ne pas l'assumer, elle est le fait de son père.

« Ce fut au cours de cette nuit sacrée [...] où les destins des êtres sont scellés, que mon père, alors mourant, me convoqua à son chevet et me libéra. Il m'affranchit comme on faisait autrefois avec les esclaves¹¹⁵ ». L'on relève que *Zahra* a été longtemps captive d'un lourd secret que détenait son père et pris par le remord du mourant, celui-ci décide de libérer sa fille d'une existence qui n'a pas été la sienne, mais surtout de se libérer d'un poids sur la conscience.

Le père poursuit sa confidence, cette fameuse nuit. Il tient à dire à sa fille la vérité sur sa vie et à restituer les choses dans l'ordre :

Je voudrais remettre les choses à leur place avant qu'ils ne s'en mêlent. Ils peuvent être sévères sous leur apparence de légèreté immaculée. Mettre de l'ordre c'est commencer à reconnaître l'erreur, cette méchante illusion qui a fait régner la malédiction sur toute la famille [...] Dis-moi quel âge as-tu ? Je ne sais plus compter...

-Presque vingt ans...

-Vingt ans de mensonge, et le pire c'est moi qui mentais, toi tu n'es pour rien, pour rien ou presque. (...) Excuse-moi, mais je voudrais te dire ce que je n'ai jamais osé avouer à personne, pas même à ta pauvre mère, oh ! Surtout pas ta mère, une femme sans caractère, sans joie, mais tellement obéissante, quel ennui. [...] Et toi tu dois m'écouter même si ça te fait mal ¹¹⁶».

Il appert de ces propos que le père ait entretenu un énorme mensonge sur le sexe de la jeune fille *Zahra* jusque y compris à sa femme. Dans la suite de la confession du père, on saisit mieux la folie qui a guidé son acte :

¹¹⁵ Ben Jelloun (T.), *La Nuit sacrée*, Paris, Seuil, 1987, p.22

¹¹⁶ Ben Jelloun (T.), *op. cit.*, p. 23

« Ah ! Je te parlais de ta naissance...Quelle joie, quel bonheur. Quand la sage-femme m'appela pour constater que la tradition avait été respectée, j'ai vu, je n'ai pas imaginé ou pensé, mais j'ai vu entre ses bras un garçon et pas une fille. J'étais possédé par la folie. Jamais je n'ai vu en toi, sur ton corps, les attributs féminins. L'aveuglement devait être total ¹¹⁷». Moment décisif dans la vie de la jeune femme car c'est à cet instant où le père n'a voulu voir dans le corps du nouveau né autre chose que ce qu'il voulait, c'est-à-dire se résoudre à rien d'autre qu'un garçon. Le fait de désirer plus que tout un fils, l'a détourné d'une alternative autre. Ce qui plonge le père de la jeune fille dans une absence totale de lucidité et l'amène à poser les gestes les plus incompréhensibles.

En dépit de cet acte quasi absurde, le père tient tout de même à dire la vérité à sa fille. En agissant de la sorte, il cherche vraisemblablement l'absolution et par la même occasion à restituer les choses dans l'ordre : « Je voudrais remettre les choses à leur place avant qu'ils ne s'en mêlent ». L'attitude du père ne semble pas aussi innocente qu'il paraît. Il est motivé par la peur des forces invisibles qui pourraient lui faire payer son geste. De ce fait, agir de la sorte lui permettrait de pouvoir en partie se dédouaner et remettre sa fille devant son libre arbitre.

Du coup, si le comportement illogique du père justifie l'origine du passage *du garçon à la femme* de la part de l'héroïne, il n'en demeure pas moins ce dernier évoque une démarche, d'un changement. De fait, c'est un changement qui semble obéir à une forme de rituel. IL s'opère par l'intermédiaire d'un parcours initiatique vers la féminité. Dans cette découverte de *Zahra*, il ressort ce parcours initiatique est empreint de contraste. Effectivement, on relève que sa vie de jeune femme ne se déroule pas comme celle du commun de toutes les autres jeunes femmes de son âge qui découvrent l'amour et la sexualité en même temps.

Deux faits majeurs sont déterminants dans le fait que la féminité de *Zahra* qui sommeillait fasse jour et surtout qu'elle se la réapproprie. Il y a le

¹¹⁷ Ben Jelloun (T.), idem, p. 26

premier rapport sexuel et le véritable premier amour. Quoi que l'un puisse induire l'autre. Ces deux expériences sont des moments que toutes les jeunes filles rêvent en espérant qu'ils soient gravés dans leur mémoire parmi les plus beaux jours de leur vie, si ce n'est le plus mémorable possible. Toutefois, on constate que ces deux moments se déroulent selon les mœurs convenues. La manière avec laquelle elle est replongée dans sa sensibilité féminine rompt avec les codes éthiques.

En effet, le premier rapport sexuel de *Zahra* est consumé à la suite d'un viol :

La nuit tomba en quelques minutes. Je sentis l'homme s'approcher de moi. Il tremblait et balbutiait quelques prières. Il me prit par les hanches. Sa langue parcourait ma nuque, puis mes épaules ; il s'agenouilla. Je restai debout. Il embrassa mes reins. Ses mains étaient toujours sur mes hanches. Avec ses dents il dénoua mon saroual. Son visage en sueur ou en larmes était plaqué contre mes fesses. Il délirait. D'un geste brusque il me mit à terre. Je poussai un cri bref. Il mit sa main gauche contre ma bouche. Avec l'autre il me maintenait face à terre. Je n'avais ni la force ni l'envie de résister. Je ne pensais pas ; j'étais libre sous le poids de ce corps fiévreux. Pour la première fois, un corps se mêlait au mien. Je ne cherchais même pas à me retourner pour voir son visage. Tous mes membres vibraient. La nuit était noire. Je sentis un liquide chaud et épais couler sur mes cuisses. L'homme poussa un râle de bête. Je crus entendre une nouvelle invocation de Dieu et du prophète. Son corps lourd me tenait collée au sol. Je glissai ma main droite sous mon ventre. Je palpai le liquide que je perdais. C'était du sang.

Des propos qui nous renseignent sur la façon dont la jeune *Zahra* a perdu sa virginité. Ce qui est davantage troublant dans cette description,

c'est que tout semble se dérouler comme si c'était prévu ainsi. Comme si le destin était écrit d'avance et qu'elle ne devrait que le suivre de manière stoïque. En plus, dans cet acte atroce, elle ne parvient même pas à retenir le visage de son violeur : « Ainsi mon premier homme était sans visage ¹¹⁸». Le fait que l'homme soit décrit sans visage n'est pas une information anodine. On s'en rend compte dans la suite des événements. *Zahra* va vivre une relation amoureuse avec un homme aveugle.

Sa première relation sexuelle se fait avec un homme dont elle n'a pas pu garder en mémoire le visage. A la différence de sa première rencontre avec un homme, la seconde rencontre, qui éveillera sa flamme et fera d'elle une femme amoureuse, semble plus épanouie. Même si l'homme qu'elle aime se démarque par le fait qu'il est aveugle. Nonobstant ce handicap, *Le Consul* entreprend un travail sur la jeune fille qui d'une part va l'affranchir de cette contrainte d'homme et d'autre parvient la réconcilier en lui rendant toute sa féminité : « Le miracle avait le visage et les yeux du Consul. Il m'avait sculptée en statue de chair, désirée et désirante. Je n'étais plus un être de sable et de poussière à l'identité incertaine, s'effritant au moindre coup de vent ¹¹⁹». Il est manifeste que *Le Consul* apporte à *Zahra* une sérénité qu'elle cherchait jusqu'à ce qu'elle le rencontre.

L'on peut signaler que dans ce parcours initiatique visant l'appropriation de sa féminité, les deux hommes qu'elle rencontre sur sa route ont un apport diamétralement opposé dans la réalisation de cet objectif.

Le violeur parce qu'est celui avec qui elle va avoir sa première relation sexuelle. Le moins que l'on puisse dire, c'est que dans cette expérience, il n'aura pas été « gentleman » et n'aura pas traité la jeune femme avec les égards qui lui sont dus. De ce moment, elle n'a même pas retenu le visage de son amant de circonstance.

¹¹⁸ Ben Jelloun (T.), *op. cit.*, p. 63

¹¹⁹ Ben Jelloun (T.), *op. cit.*, p. 137-138

Pour ce qui est du *Consul*, en dépit du fait qu'il n'a pas de vu sur elle, il est l'opposé du premier, c'est-à-dire du violeur. En effet, il s'emploie à éveiller des sensations et des émotions à *Zahra* qui lui étaient jusqu'alors inconnues. Avec *Le Consul*, homme aux manières raffinées, elle va mettre au grand jour tous les charmes tapis en elle.

Ces deux hommes qui vont apporter, chacun à sa manière, une pierre à la construction de l'édifice femme, vont être reliés par une caractéristique de leur personne, le visage ou bien l'absence de vue. En effet, *Le Consul* est décrit comme un homme qui ne voit pas alors que pour celui qui abuse d'elle, il est présenté dans la narration comme un homme dont elle n'arrive pas à voir le visage.

Aussi, pouvons-nous arguer l'idée que le salut peut parfois venir des personnes que l'on porte le moins en estime et qu'au delà des apparences, il vaut mieux aller à la rencontre même des personnes. *Zahra* nous en fait la démonstration car elle est plus épanouie avec *Le Consul*.

Le bonheur qu'elle trouve à travers son idylle avec *Le Consul* sera de courte durée et détruit. Effectivement, la grande sœur du *Consul*, *l'Assise*, va trouver le moyen de briser cette relation qu'elle jalouse de toute sa personne. Trouvant de plus en plus dérangeante la présence de *Zahra*, elle va mener une enquête et trouver que *Zahra* n'est autre que la jeune femme tant recherchée. Celle qui aurait volé l'héritage familial et se serait enfuie avec :

L'Assise avait disparu pendant une semaine [...] Elle revint un matin de bonne heure. Je dormais profondément dans les bras du Consul. Elle ouvrit la porte et m'arracha du lit en me tirant par les cheveux. Le consul se réveilla en sursaut, affolé, croyant faire un cauchemar. Elle hurlait et bavait :

-Viens, race de chienne, voleuse, putain, viens voir qui t'attend en bas. Tu as tué tout le monde et tu es partie avec l'héritage...¹²⁰.

La colère avec laquelle *L'Assise* s'en prend à *Zahra* traduit toute la haine qu'elle voue à la jeune demoiselle et sa détermination à la séparer de son jeune frère. Une rage nourrie par un homme en qui elle a trouvé les raisons suffisantes la force de s'en prendre à *Zahra*.

Dans l'examen des éléments d'un bonheur impossible pour *Zahra*, la prison s'avère être le point culminant. Surtout que son incarcération dans ce lieu constitue une double peine.

En effet, la prison est définie comme un lieu de privation des libertés. En ce sens, le bonheur de *Zahra* serait fortement écorné. Mais, en dépit de son côté restrictif, la prison ne semble pas marquer la jeune demoiselle : « Je ne considérais pas l'enfermement comme une punition¹²¹ ». Ce sentiment est motivé par le fait qu' : « en me retrouvant entre quatre murs, je réalisai combien ma vie d'homme déguisé ressemblait à une prison. J'étais privée de liberté dans la mesure où je n'avais droit qu'à un seul rôle¹²² ». Il ressort que la prison ne serait finalement pas cet établissement dont les quatre murs seraient l'illustration matérielle de privation de liberté, mais la contrainte imposée de vivre une existence autre que l'originelle. Mieux, qu'en plus d'avoir été privée de la liberté de son corps, ce qui est un emprisonnement en soi, elle est doublement sanctionnée par le biais de ce lieu carcéral.

Toutefois, les considérations de *Zahra*, qui reflètent sa conception de la prison, ne sont qu'une exception sur la question des droits de l'homme car dans les faits, la prison est un établissement qui a vocation à sanctionner un acte répréhensible commis dans la société. En plus de ce côté privatif, la prison va s'avérer être l'endroit d'une double peine. D'une part, c'est le lieu

¹²⁰ Ben Jelloun (T.), op, cit, p. 139

¹²¹ Ben Jelloun (T.), idem, p.143

¹²² Ben Jelloun (T.), op, cit, p. 143

où elle va totalement se trouver séparée de l'homme qu'elle aime, d'autre part, c'est dans cet endroit qu'elle sera rattrapée par son passé familial qui va réveiller des événements tristes qu'elle pensait à jamais oubliés : « Alors que je pensais être délivrée de mon passé au point où je ne me souvenais plus des visages des uns et des autres, mes sœurs, au nombre de cinq (...) débarquèrent dans un défilé où le grotesque l'emportait sur le ridicule¹²³ ». Malheureusement, ce passé qui resurgit n'est pas de bon augure pour l'héroïne.

On relève que, sans discontinuer, le bonheur est quelque chose d'interdit pour Zahra. Depuis sa prime enfance jusqu'à son séjour carcéral, le malheur semble lui coller à la peau tel *Le cavalier et son ombre*¹²⁴ de Boubacar Boris Diop et la souffrance faisant d'elle un être malheureux. Même quand elle semble vivre un instant de joie, il advient toujours un événement pour perturber ce moment et lui rappeler son implacable condition de damnée. Tout ceci comme si son destin était voué à la fatalité. Mais est-ce pour autant ce qui fait que sa vie est lié à ce bonheur invivable ?.

Ainsi, se clos le dernier des trois points de ce que nous avons intitulé du garçon à la femme. Ce titre dégage l'idée d'un mouvement voire une trajectoire d'un état à un autre. Dans ce mouvement qui a vocation à remettre les choses dans leur évolution normale, il s'avère que l'héroïne est l'objet des comportements injustes et prise entre les sentiments immoraux de la part des siens. C'est dans ce sens que nous abordons ce deuxième point sous l'angle d'un être maltraité.

Le point qui suit, intitulé "féminité interdite", se propose d'esquisser une réponse

¹²³ Ben Jelloun (T.), *idem*, p. 155

¹²⁴ Boris Diop (B.), *Le cavalier et son ombre*, Philippe Rey, Paris, 2010, 240

V-12: Féminité interdite

En posant le regard sur le groupe nominal « féminité interdite », une lecture syntaxique nous permet d'entrevoir un sujet et un adjectif. C'est davantage sur l'adjectif « interdite » que nous insisterons car celui désigne une pratique de privation. Suite à cela, nous dirons que le titre « féminité interdite » peut postuler une double acception. La première renvoyant à une privation se rapportant au physique pour traduire des sévices corporels envers une personne, alors que la seconde évoquant l'interdiction ayant trait à une expression féminine comme pour signifier une absence totale de considération par rapport à une personne dite féminine. Ainsi, féminité interdite a trait au mauvais comportement, à la manière quasi inhumaine dont se comportent certaines personnes afin de priver des droits les plus légitimes de la gente féminine.

Fort de cette définition, nous voulons affirmer que par une féminité interdite il faut entendre quelqu'un qui est victime d'un traitement inconsidéré, indigne d'un être normal. Ceci parce que cette personne serait considérée comme l'être à l'origine de tous les maux qui frapperaient le clan. Féminité interdite répond à une sanction pour faire réparer une injustice. Féminité interdite est finalement un être pour qui la notion de naturel féminin n'obéit plus aux canons classiques.

Dans le roman de Tahar Ben Jelloun, l'allusion à une féminité interdite se rapporte au personnage principal, *Zahra*, et aux différents stades par lesquels elle est contrainte de passer et l'horreur qu'elle doit endurer tout au long du livre. Ce traitement particulièrement ignoble justifie qu'on lui confère le qualificatif d'objet. Suite à cette situation, elle lui est impossible de recouvrer son identité volée. Cette ambiguïté qui recouvre sa personne est assurément ce pourquoi elle semble interdite à une vie heureuse.

Cette féminité interdite se donne à voir à travers la représentation d'un d'être maltraité et soumis. Deux instants viennent rendre raison de la maltraitance qu'il y a autour du personnage de *Zahra*.

Le premier instant de cet abus trouve sa justification dans le fait que son père ait décidé de changer le destin de l'enfant à sa naissance. Il impose une vie autre et par la même occasion de changer la logique des événements pour ce qui est du sexe de *Zahra*. C'est ce que nous saisissons comme le trauma initial pour le personnage de *Zahra*. Ce qui aura pour conséquence d'engendrer tous les malheurs que l'héroïne va endurer par la suite. On note qu'elle en souffrira énormément. Elle nous le rappelle d'ailleurs avec des termes assez pathétiques : « Rappelez-vous ! J'ai été une enfant à l'identité trouble et vacillante. J'ai été une fille masquée par la volonté d'un père qui se sentait diminué, humilié parce qu'il n'avait pas eu de fils. Comme vous le savez, j'ai été ce fils dont il rêvait¹²⁵ ». Ces propos énoncés par l'héroïne du roman de Tahar Ben Jelloun révèlent le traitement qu'elle a subi de la part de son père et le déni d'identité dont elle a été victime depuis le jour de sa naissance. Dans ces propos, la phrase « J'ai été masquée par la volonté d'un père » interpelle sur la chosification dont elle a été l'objet car lorsqu'on a de la considération pour quelqu'un, qui plus est se trouve être son enfant, on s'emploie à lui apporter tout l'amour du monde et à faire son bonheur. Tel n'a pas été le cas du père de *Zahra*, qui s'est plus préoccupé d'assouvir son égoïsme. Ces propos viennent en appoint à l'exemplification de cette féminité interdite qui traverse l'écriture du roman.

En effet, l'univers romanesque de Ben Jelloun est recouvert par le voile de cette féminité interdite que subit *Zahra*. Outre le déni de féminité qui trouve sa raison dans l'attitude du père, l'autre aspect qui concourt à priver *Zaha* de sa vraie nature et de la caractériser comme un être ambigu est la vengeance des sœurs de *Zahra* dans la prison.

Rongées par une fureur des plus noires et une envie intarissable de vengeance suite à l'indifférence de leur père à leur égard, les sœurs de *Zahra*

¹²⁵ Ben Jelloun (T.) *La Nuit sacrée*, op, cit., p. 6

vont lui faire vivre une des pires tortures que l'on puisse faire vivre à quelqu'un au motif de vouloir réparer les torts endurés à cause d'elle. Au moment de mettre leur vengeance en œuvre, elles tiennent d'abord à rappeler à *Zahra* son attitude dédaigneuse et sa complicité coupable avec le père : « comme le père, tu ne te gênais pas pour nous mépriser ; tu passais, hautaine et arrogante. Ah ! si on avait pu, on t'aurait matée, toi la petite dernière... on t'aurait tout simplement massacrée. Mais Dieu fait les choses (...). A présent, tout doit rentrer dans l'ordre. Tu ne t'en sortiras pas. Tu paieras. Pas de pitié. Pas de répit¹²⁶ ». Dans ces paroles des sœurs que tient l'aînée, il y a un énorme reproche qui est fait à *Zahra*, c'est celui de s'être comporté avec dédain et mépris auprès de ses sœurs. Ainsi, elles ont l'opportunité de réparer une injustice. Surtout que Dieu le leur permet.

En plus de l'attitude hautaine qui est reprochée à *Zahra*, les sœurs aînées veulent lui faire faire payer une imposture pour s'être fait passer pour quelqu'un d'autre. Est-il besoin de rappeler que c'est à l'origine une fille qui s'est vu conférer les attributs masculins par la volonté d'un père incrédule et insatisfait. Ignorantes que c'est par la faute du père mort que *Zahra* a mené une autre existence, les sœurs estiment que l'unique moyen de déshonorer leur benjamine est de la priver de l'organe par lequel elles ont été traitées comme des enfants indignes par leur père et par la même occasion l'absoudre de ses fautes : « une lame de rasoir qu'elle trempa dans l'alcool et me coupa le clitoris¹²⁷ ». La privation de cet organe rendrait enfin la tranquillité aux sœurs et leur permettrait d'oublier *Zahra*, être par qui nombre de malheurs ont été endurés.

Ce qui ne va pas manquer de porter un vrai trouble pour ce qui est de l'orientation sexuelle de la benjamine. Ce qui vient renforcer l'argument que nous faisons d'une personne ambiguë est l'acte de vengeance mené par les sœurs de *Zahra* : « (...) L'aînée me mit le chiffon mouillé dans la bouche. Elle posa sa main gantée sur mon bas-ventre, écrasa de ses doigts les lèvres de mon vagin jusqu'à faire bien sortir ce qu'elle appelait « le petit chose »,

¹²⁶ Ben Jelloun (T.), idem, p. 158

¹²⁷ Ben Jelloun (T.), op. cit, p. 159

l'aspergea d'un produit, sortit d'une boîte métallique une lame de rasoir qu'elle trempa dans l'alcool et me coupa le clitoris. En hurlant intérieurement je m'évanouis. Des douleurs atroces me réveillèrent au milieu de la nuit. J'étais dans ma cellule : mon saroual plein de sang. Mon sexe était cousu ¹²⁸». Ce passage est symbolique à plus d'un titre et mérite qu'on s'y attarde un instant.

En effet, deux moments vont focaliser notre attention dans l'acte des sœurs de *Zahra*. D'une part, le fait qu'on lui coupe le clitoris peut renvoyer à l'idée que c'est un homme à qui on va retirer le droit d'être un homme. D'autre part, le sexe cousu renvoie à la symbolique de la femme qui ne peut plus entendre quoi que ce soit en rapport avec sa féminité. En agissant de la sorte, les sœurs veulent exacerber le caractère abusif sinon la dimension d'objet du personnage *Zahra*. Par cet acte, elles veulent déjà sanctionner l'imposture qu'a osée *Zahra*, le vol des attributs masculins. Ensuite, elles veulent rétablir une forme de justice en l'humiliant de la pire des manières qui soient, c'est-à-dire la priver de l'usage de ses organes humains.

Il faut dire que par l'intermédiaire de *Zahra*, l'écriture de Ben Jelloun met un accent sur un fait de société qui a des répercussions gravissimes sur l'existence de certaines personnes. Les pesanteurs de certaines traditions qui ont d'énormes préjugés sur des générations. Il y a aussi, mise en lumière, une absence de liberté d'une frange de la population, en l'occurrence les femmes, qui ploient sous le joug des comportements machistes et oppressants d'hommes égoïstes, peu scrupuleux et non favorables à l'évolution des mœurs.

Par ailleurs, le fait que l'écriture de Ben Jelloun fasse mention d'un personnage qui est écartelé entre la caractéristique du genre humain n'est pas anodin. A travers la variation de genre, c'est-à-dire un enfant né fille à qui on fait une vie de garçon, puis une femme qui essaie de s'assumer, mais qu'on prive de son organe le plus représentatif, c'est une problématique

¹²⁸ Ben Jelloun (T.), idem, p. 159

autour du genre qui est traitée en filigrane et l'idée que le bonheur reste sous-tendu à chacun des genres ou indépendamment de ces derniers.

Ce qui nous emmène à nous interroger sur le point de vue suivant : Quel regard porte-t-on sur la société selon qu'on revêt les attributs d'un homme ou d'une femme dans certaines sociétés ? De par le fait qu'elle termine par ce qui peut-être considéré comme une sorte d'être qu'on ne peut ranger ni du côté des hommes, ni du côté des femmes, doit-il s'en suivre que les considérations autour de l'être humain devrait transcender le clivage qui existe dans la nature entre l'homme et la femme pour ne accorder d'importance qu'aux questions se rapportant au bonheur de l'être?

Chapitre VI: Voyage dans l'univers de *l'Autre qui danse* :

La crise identitaire et retour au pays des ancêtres

L'Autre qui danse est un roman de l'écrivaine martiniquaise Suzanne Dracius. Dans ce roman, l'auteur qui est originaire des Antilles nous parle d'un personnage nommé Rehvana. Fille de parents originaires de Martinique et vivant dans l'hexagone, Rehvana a pour particularité de cristalliser

l'attention par son comportement peu orthodoxe. Du coup, elle a perdu l'amour de ses parents à cause de l'abandon d'une scolarité plutôt prometteuse et de fréquentations douteuses à la différence de sa sœur qui regroupe tous les qualificatifs d'enfant modèle.

Ces écarts de comportements, symptômes d'un mal être existentiel, vont l'emmenner à vivre des expériences et surtout à rechercher ce par quoi elle trouverait un épanouissement à sa vie. De fait, elle va repartir dans le pays d'origine de ses pays, terre des ancêtres en espérant trouver une réponse à ce mal être.

De retour dans la terre des ancêtres, elle va tout faire pour essayer de reproduire le mode de vie des femmes à l'ancienne, c'est-à-dire vivre dans un appartement le plus rustique possible avec le moins de commodités. S'accommoder de maltraitance et d'indifférence de la part d'un homme en qui elle pensait avoir rencontré le grand amour et dont l'essentiel de l'occupation est lié à des activités occultes.

Au cours de ces moments d'un autre temps ou elle s'initie aux us des femmes rurales, elle fait la rencontre d'une femme qui va être le reflet de l'idée qu'elle se fait de la femme parfaite.

Dans cette tentative inespérée, deux personnes prennent régulièrement soin d'elle et ne manquent pas de l'interpeller. Sauf que son séjour en terre ancestrale ne va pas produire le résultat escompté. Il va même s'avérer un échec. Elle croyait qu'en retournant au pays de ses aïeux, elle trouverait des repères nécessaires à la construction de sa vie.

De retour en France, Rehvana ne parvient pas à trouver ses marques dans cette société. Elle est la victime d'un monde qui prend les allures d'une jungle qui finira par la broyer. Elle meurt finalement de manière misérable, emportant avec elle l'enfant qu'elle a eu entre temps avec son homme. Dans cette double mort, on peut y lire le refus de Rehvana d'abandonner sa fille à une société qu'elle a jugé cruelle et inappropriée pour l'éducation de sa fille.

Il est des voyages dont on ne ressort pas indemne encore moins grandi et des désirs dont l'objet recherché prend des allures de chimères et peuvent nous conduire pour ainsi dire à l'au-delà.

La lecture du roman nous a permis d'établir que la quête de l'identité est indéniablement l'élément central du roman de Dracius. Effectivement, n'étant pas en adéquation avec les valeurs de la société française et parvenant pas à trouver ses repères dans le monde contemporain, l'héroïne de *L'Autre qui danse* a pensé légitime et constructif de repartir vers un pays où une espèce d'âge d'or a déjà prévalu. Ce qui constitue sa raison de vivre, en dépit du fait que les valeurs de ce monde sont éculées.

Par la trajectoire de Rehvana, c'est un clin d'œil à la mémoire qui est fait. Dans une écriture marquée d'un énorme voile poétique, Dracius nous entraîne à travers les arcanes de l'histoire marquante d'un peuple noir et nous brosse le procès d'une civilisation aux allures de requins.

Dans cette optique, deux orientations conduiront notre analyse de la quête de l'identité. D'une part nous aurons la crise identitaire. D'autre part, le retour sur le sol des ancêtres.

VI.13 : La crise identitaire

Ce point porte sur la crise identitaire. Il a pour vocation de montrer comment la crise identitaire se donne les motifs de l'apparaître dans le roman de Suzanne Dracius. De ce point de vue, signalons que la crise identitaire renvoie donc à un manque, à l'état d'une personne mal à l'aise par rapport à une situation ou un environnement donné. Autrement dit, en

conformité à l'orientation que nous avons arrêté dans ce travail, la crise identitaire revient à s'interroger sur l'essence de son être, les valeurs qui doivent nous caractériser et la place dans la société ?

Les problématiques sur le rapport de l'homme à son environnement ont toujours été une préoccupation majeure pour nombre de penseurs. Cette situation s'avère une constance de l'histoire de l'humanité dont la littérature se veut le reflet des maux qui minent la société. Au XIXème siècle par exemple, le mouvement romantique sera l'une des périodes emblématiques de la crise identitaire. En effet, la première moitié du XIXème siècle est marquée par des velléités de renouvellement de la littérature avec une large place accordée aux sentiments personnels. Ce désir va se heurter à l'interdit imposé par une caste, résolument non favorable à cette ouverture, pour ne pas dire modernité. Face à cette hostilité ambiante, le poète va recourir à des moyens afin de laisser libre cours à son épanchement. Des auteurs comme François-René de Chateaubriand ou bien Mme de Staël, parangons parmi d'autres de l'esprit romantique, n'auront pour objectif que l'affirmation de la singularité de l'être dans une société qui ploie sous des dogmes trop dirigistes. Le poète à cette période qui aspire à une ère nouvelle est pris dans l'étau, partagé entre ses « desideratas » et le silence déraisonnable du monde. Dans leur combat, les thèmes régulièrement chantés sont l'ailleurs, les passions, l'histoire, la nature etc....

C'est cette situation de crise identitaire que vit l'héroïne du roman draciusien qui va l'emmener à rechercher les réponses sur les véritables questions qu'elle se pose sur sa personne. Au départ, elle se trouve dans un trouble quasi analogue à celui du poète « dix-neuviémiste ». Cette crise identitaire se donne à lire dans cette posture affichée par Rehvana, en ce sens qu'elle a : « fait une croix, une fois pour toutes, sur tous les grands principes de sa famille, sur son éducation traditionnelle et catholique, renié toutes pratiques vertueuses et toute la probité de son enfance pour faire aux frères le don total des subsides paternels initialement prévus pour ses

études ¹²⁹». Elle se détourne de cette existence parce qu'elle en a marre de cette dernière car : « Sa vie c'était aussi ses parents, gentils fonctionnaires aisés si habitués à la France qu'ils ne retournent en Guadeloupe que l'été, en vacances, à l'occasion des congés bonifiés ». Donc Rehvana n'arrive plus à trouver son bonheur dans cette existence parisienne et aspire à un ailleurs. Des personnes proches de son entourage qui l'estiment énormément font tout pour qu'elle s'épanouisse.

Elle est l'opposée de sa sœur aînée dont la description physique traduit la fille modèle et par conséquent la femme idéale. Tant elle est saisissante de charme qu'elle ne laisse pas l'ami de sa sœur cadette insensible. Elle est celle en qui l'amoureux trouve des qualités physiques hors normes : « la sœur aînée de Rehvana, grande fille saine aux pommettes saillantes de Caraïbe ou de Viking inébranlable, campée, telle une porteuse de tray d'antan, sur le galbe mat de ses hautes jambes, bien dans sa peau étrangement polychrome d'ébène ivoirienne tout au long de ses longues, interminables mains annelées aux longs ongles bombés, de cannelle suave sur ses bras, et de sapotille claire, satin abricoté, pour le visage. Jamais Jérémie n'avait vu la splendeur de cet être si résolument multiforme (...) à cette jeune fille, fleuve ondulant, liane et chêne-liège, cette incroyable beauté neuve [...] C'était comme si chaque race, chaque peuple avait investi dans ses chairs tout ce qu'il avait de plus beau¹³⁰ ». Il est manifeste que dans la description qu'on nous fait de la sœur aînée de l'héroïne du roman, il ressort que si elle affiche une telle beauté, c'est que les dieux ont mis un soin particulier à cette dernière, mais surtout qu'ils ont voulu l'être sublime par son côté syncrétique.

Pour être en phase avec l'idée d'exhaustivité en termes de beauté, cette sœur aînée allie, en plus du corps, des aptitudes intellectuelles indéniables. Pour s'en convaincre, il suffit d'observer son cursus universitaire.

Ainsi, si Rehvana se détourne de la voix tracée par sa famille et des attentes qui sont placées en elle, c'est parce qu'elle vit un mal être qu'elle

¹²⁹ Dracius (S.), *L'Autre qui danse*, op. cit., p. 57

¹³⁰ Dracius (S.), idem, p. 46

pense combler en se replongeant jusque y compris dans la communauté de ses semblables noirs.

Un abondant lexique vient à cet égard donner plus de force à l'idée que Rehvana est dans une recherche d'africanité ou du moins des valeurs propres reflétant le continent africain, terre de ses ancêtres. Il y a en l'occurrence des patronymes à forte consonance africaine qui ne sont pas étrangers dans l'évocation de ce continent. Parmi ces différents patronymes, on peut dénombrer ceux qui suivent « Abdoulaye, Diop, Babacar » qui illustrent dans une certaine mesure la nature et les caractéristiques de ses fréquentations, mais surtout qui donnent une explication sur son envie de trouver des réponses au mal existentiel qu'elle éprouve. La fréquentation du milieu afro parisien constitue pour elle un rapprochement vers l'Afrique.

A ces noms qui rappellent l'Afrique, il faut associer l'attitude qu'a Rehvana à vouloir s'impliquer dans ce qui reflète le mode de vie africain dans la France métropolitaine. Elle va même jusqu'à pousser la ressemblance aux femmes africaines par leurs manières de vivre, notamment dans l'affirmation de leur beauté et maquillage : « Rehvana n'a pas le cheveu assez crépu pour que les tresses tiennent toutes seules. Oh ! on n'a jamais ce que l'on veut : à sa droite, une jeune Africaine bon teint, qui a tout ce dont rêve Rehvana¹³¹ ». Il se dégage l'idée que la perfection féminine, pour Rehvana, a les traits physiques de la femme originaire d'Afrique. Cette femme semblable à l'égérie dont Senghor se fait l'émule à travers un poème fort célèbre : *Femme nue, femme noire*.

Dans sa fascination pour tout ce qui participe du continent africain, il n'y a pas que les femmes qui ont les faveurs de son cœur. Aux femmes, il faut adjoindre toute la subjugation que Rehvana a pour les hommes, notamment à travers le personnage d'Abdoulaye car on apprend qu'elle : « est pétrie d'amour pour Abdoulaye, noyée dans la fascination de ces grands membres aux muscles longs, et émue, jusqu'au tremblement (...) oui, elle aime jusqu'au spasme les minuscules flaques jaunes qui ternissent la cornée

¹³¹ Dracius (S.), *L'Autre qui danse*, op, cit, p. 30

de ses yeux. Dieux, qu'elle est transportée par ces petites taches de négritude ¹³²». Au-delà de la personne d'Abdoulaye, il y a décrits chez ce personnage un être qui ressemble fortement au noir qu'on allait chercher lors de la traite d'esclave en Afrique.

Rappelons que, bien que née de parents martiniquais installés en France métropolitaine, Rehvana est peinte avec une couleur de peau pas totalement noire, mais plutôt mate. Cela peut nous situer sur le sentiment d'imposture qui peut animer cette dernière dans cette société, justifiant de fait cette crise identitaire. C'est ce qui la conduit à passer le clair de son temps dans le milieu « afro » parisien pour y trouver un environnement propice à la réalisation de femme noire qu'elle est.

Perdu dans le désaveu familial, causé par l'idée qu'elle n'honore pas les attentes de cette dernière dans les desseins investis en elle, et sa préférence pour le milieu afro parisien, parce que pensant y retrouver des valeurs dans lesquelles elle s'épanouirait, Rehvana n'en demeure pas moins insatisfaite car, là où elle pensait apporter une réponse à son âme errante et trouble, elle ne rencontrera que déception. Ce qui va la conduire à repartir en terre martiniquaise pour renouer avec la vie de ses ancêtres.

VI-14 : Retour au pays des ancêtres

Dans le roman de Suzanne Dracius, l'on observe que le personnage principal passe énormément de temps dans le milieu afro parisien. L'on aurait pensé que la fréquentation du milieu africain parisien n'aurait été qu'un caprice passager ou une courte escapade sans lendemain. Que dans ce milieu, Rehvana finirait par comprendre l'absurdité de son attitude qui

¹³² Dracius (S.), op, cit, p. 29

ne la conduirait nulle part. Qu'elle aurait pu prendre conscience de son égarement et faire en sorte qu'elle regagne le berceau familial. Il en est tout autrement. Aussi invraisemblable que cela puisse paraître, c'est au contact de ce milieu que va s'installer en elle l'impérieuse nécessité de ses racines. Elle va exacerber son trouble en allant jusqu'à repartir en Martinique, terre de vie de ses ancêtres.

Ce retour a pour vocation de donner un véritable sens à sa vie en vivant comme le faisait ses ancêtres autrefois. C'est ce qui a inspiré le titre de ce sous point : Retour au pays des ancêtres.

Il faut souligner que le thème du retour hante particulièrement l'écriture des littérateurs francophones ou, de manière générale, l'écrivain noir. Du fait de l'esclavage et son corollaire de conséquences occasionnées, notamment séparations de la famille, déportation, il est légitime que le noir, loin de chez lui, chante sa patrie avec ce qu'elle contient de valeurs culturelles.

Dans l'écriture scandant le retour à la terre originelle, Césaire, poète martiniquais, est l'un des auteurs à en avoir fait un objet d'écriture. *Cahier d'un retour au pays natal*¹³³ en est l'illustration parfaite. Dans ce texte poétique, l'auteur nous offre un discours qui plaide en faveur de la valorisation des valeurs noires, chante la réhabilitation de l'homme noir et nous invite à renouer avec sa patrie de cœur.

De nombreux auteurs des Caraïbes ont axé leur écriture dans le sens du combat de l'homme noir pour l'émancipation. Travailler à désaliéner l'image accolée à l'homme originaire d'Afrique a, pour longtemps, été le leitmotiv de ces écrivains. Des auteurs tels que Marise Liliane Appoline Bocoulon, Maryse Condé de son nom de plume, ou encore Aimé Césaire par exemple en feront le cœur de leur production littéraire.

A l'instar de son célèbre aîné, Aimé Césaire, Suzanne Dracius reproduit la même démarche par l'intermédiaire de l'héroïne de son roman.

¹³³ Césaire (A.), *Cahier d'un retour au pays natal*, op. cit,

Elle quitte la France pour la Martinique avec une fierté ostensible. Cela se fait savoir lors de son arrivée en Martinique : « Rehvana savourait maintenant [...] les senteurs sui generis de sin île natale retrouvée¹³⁴ ». Dans ce moment de pure extase, aucune appréhension ne traverse son esprit. Elle est simplement remplie d'un bonheur immense par rapport au fait qu'elle ait foulé le pays de ses ancêtres. Même si le pays de ses ancêtres ne ressemble plus à celui du temps où ils vivaient, elle affiche une certaine sérénité à y revenir : « Elle ne redoute ni les néons, ni les chariots tapageurs, ni les taxis, ni les annonces tonitruantes, ni les réclames criardes de la modernité¹³⁵ ». Si l'héroïne principal n'affiche aucune peur par rapport à tous ces éléments, reflets d'un monde moderne, c'est parce qu'en redécouvrant le pays de ses ancêtres, elle se projette dans une vie au quotidien similaire à celle que les femmes menaient au moment de leur arrivée dans ce coin du monde.

D'une certaine manière, on peut noter qu'à travers l'évocation du voyage qu'entreprend Rehvana, l'écrivaine d'origine Martiniquaise nous dresse une image de la femme noire aux antipodes de la femme moderne, plongée dans des combats portant sur la question des genres, si ce n'est la prise en compte de l'équité.

Le retour en terre martiniquaise, pour l'héroïne du roman de Dracius, poursuit un double objectif, d'une part raviver un mode de comportement relatif aux noirs déportés en mer à un moment où ces derniers étaient assimilés à des bêtes de travail. D'autre part, être le plus près possible, dans la respectabilité des règles de vie se rapportant à la femme noire. En l'espèce, serviabilité et soumission en sont les gages.

La première de ces règles de conduite, traduisant le retour en Martinique, est de vivre dans une habitation sommaire, dénuée de tout ameublement d'une maison normale. On peut d'ailleurs lire à cet effet : « Rehvana est sortie précipitamment de la case pour rentrer en toute hâte la

¹³⁴ Dracius (S.), op. cit, p. 96

¹³⁵ Dracius (S.), idem, p. 97

lessive qu'elle avait étendue sur l'herbe¹³⁶ ». Dans les lignes du roman, le lieu d'habitation n'a même pas pour nom maison ou appartement, mais a pour qualificatif la « case ». Ce qui situe sur la conception de l'endroit dans lequel elle vit. Dans cette habitation, elle est privée des éléments comme l'électricité, l'eau sans oublier l'ameublement y attendant. Même quand on y trouve des outils de notre modernité comme un lavabo, ce dernier donne l'image « du lavabo souillé¹³⁷ ».

La seconde de ces exigences, relevant du retour dans son île, est sans conteste l'obéissance et la soumission à son époux : « Elle attend, compagne humble et soumise, prostrée dans une résignation farouche, l'homme qui ne revient ¹³⁸». Ceci, en dépit du fait que ce dernier ne manifeste aucun sentiment amoureux ou ne daigne offrir l'affection requise à un couple.

Ces deux aspects sont vraisemblablement la vision que s'est faite Rehvana de la manière de vivre des femmes noires à une époque donnée. Il semble que dans son entendement, la femme noire, en particulier, ne devait pas se départir du rôle de soumission et d'obéissance à son mari. Dans l'application de cette position au quotidien, la soumission passait par l'adoption d'une forme d'esclavagisme et l'obligation pour tout ce qui relevait des tâches dites ménagères.

Elle se devait aussi d'être traitée comme un objet pour lequel on n'éprouve pas véritablement de sentiments, comme des écarts et autres comportements abusifs de son mari évoquant le côté dominateur et viril de l'homme noir. A travers une attitude d'assujettissement favorable à la violence affichée par l'homme à son égard. Il fallait qu'elle soit quasi stoïque devant son homme.

Il faut ajouter que dans sa démarche en vue de redécouvrir le mode de vie des femmes noires, Rehvana va faire la rencontre d'une femme pour le

¹³⁶ Dracius (S.), op. cit, p. 109

¹³⁷ Dracius (S.), idem, p. 142

¹³⁸ Dracius (S.), ibidem. p. 111

moins enrichissante Man Cidalise. Par l'intermédiaire de cette femme, il y a projeté le paradoxe du désir que nourrit Rehvana.

Ce paradoxe contient d'une part ce à quoi aspire Rehvana, d'autre part c'est elle qui s'oppose au choix de vie. Premièrement, Ce qui inspire dans la vie de Man Cidalise se trouve dans l'expérience de sa vie antérieure en ce ses qu'elle a été pendant longtemps une femme battue. C'est parce qu'elle a subi les affres de la violence des hommes qu'elle interpelle la jeune femme et l'invite à quitter cette relation qui ne la conduira qu'à sa perte. Elle nous le fait savoir en ces termes : « Regarde ! J'ai pris des volées, ma chérie, toute espèce de volée : à côté, c'est caresser qu'il t'a caressée !¹³⁹ ». Autrement dit que le traitement que subit Rehvana n'est rien à côté de l'enfer qu'elle a enduré. Ce qui doit légitimement faire prendre conscience à la jeune femme car ça a été le lot quotidien de l'enfance jusqu'à l'âge adulte : « J'ai pris des coups, ma fille, tu peux dire ça, depuis toute petite, pas de tapes, non ! coups de cuir, coups de coutelas, coups de calebasse, coups de soulier, coups de madjoubé, coups de rigoise, coups de bâton, coups de roquille, coups de lélé, coups de boutou, coups de gallon, coups de chopine, coups de roche ! coups de chaîneboeuf, coup de linge mouillé, coups de bois sec, coups par-devant, coups par-derrière, coups sur la main gauche, coups sur la main droite, coups par en haut, coups par en bas, toutes qualités de coups !¹⁴⁰ ». Un florilège de coups qui donne un aperçu sur la nature du supplice subi et sur l'étendu de la souffrance vécue par la vieille femme. Le moins que l'on puisse dire c'est, dans une forme de surcharge et un style anaphorique, qu'après une telle énumération de faits en rapport avec les coups endurés, il est certain que l'interpellation ne produise pas les effets escomptés par la femme âgée.

Forte d'un tel vécu, la vieille femme ne va pas faillir à son rôle d'« éveilleuse des consciences » en rappelant à la jeune femme les dangers encourus par sa relation avec Enryck, mais surtout en l'interpellant sur la manière dont elle est chosifiée par ce dernier : « Assez pleuré, ma fille, tu es

¹³⁹ Dracius (S.), op. cit., p. 147

¹⁴⁰ Dracius (S.), op. cit., p. 147

une belle petite jeunesse, laisse ce bougre-là faire ses affaires ! [...] Assez pleuré, je te dis (...) Femme tombée pas jamais désespérée : quitte cet homme-là faire ses affaires ! Quitte-le tourner, virer, il va toujours retourner au bord de sa case...¹⁴¹ ». Des propos qui sonnent comme un sermon. Sous une tonalité quasi injonctive, Man Cidalise fait comprendre le danger qui guette la jeune femme dans sa relation avec Ennryck.

Outre Man Cidalise qui, par l'expérience son vécu de femme battue, interpelle Rehvana, il y a aussi sa sœur aînée Matildana qui, bien avant la vieille dame, en même temps qu'elle s'inquiète du chemin emprunté par sa sœur cadette, trouve son attitude irresponsable. Elle le lui signifiera par le biais une lettre : « Tu n'es, après tout, qu'une sale chipie irréfléchie et inconsciente, une petite lâcheuse, une emmerdeuse, qui ne mérite même pas que je lui écrive. Arrête de faire l'intéressante ! ¹⁴² ». Chez la sœur aînée, le comportement de la sœur cadette relève pour le mieux de l'irresponsabilité, pour le moins d'un acte isolé pour contrarier les siens. Toujours est-il que celle qui se veut le symbole des valeurs anciennes met l'accent sur un mode de comportement qui est contraire aux critères de la femme moderne ou contemporaine.

Sauf que les propos de Man Cidalise et le reproche porté par Matildana seront prémonitoires pour la suite du séjour de Rehvana en terre martiniquaise et vont sonner comme une désillusion. Effectivement, l'objectif poursuivi en terre martiniquaise ne sera pas atteint. Ce qui va l'amener à repartir en France avec dans ses bras un enfant, né de sa liaison avec Ennryck.

Les valeurs recherchées sous le voile de la femme soumise qui visait cette sorte de pèlerinage sont loin de déboucher sur le résultat escompté.

Somme toute, que ce soit dans une crise identitaire ou dans le retour aux origines, nous observons que c'est la quête de l'identité qui est traitée dans le roman de Suzanne Dracius. A travers le personnage de Rehvana,

¹⁴¹ Dracius (S.), idem, pp. 145-146

¹⁴² Dracius (S.), ibidem, p. 120

l'auteur met en abyme une double acception liée à l'esclavage. D'une part la dimension historique et d'autre part le caractère se rapportant à la mémoire.

Mais avant, nous convenons avec Geneviève Boucher¹⁴³, qui a également mené une réflexion sur l'ouvrage de Suzanne Dracius, que ce dernier contient quelque chose de l'ordre d'une « autofiction¹⁴⁴ ».

En effet, née à Fort-de-France, une ville de la Martinique, l'écrivaine Suzanne Dracius passe son temps entre son pays natal et la France afin de pouvoir compléter ses études universitaires. Cette situation est similaire à ce que font en général de nombreux martiniquais et martiniquaises qui désirent parachever leurs études à un niveau supérieur. Ainsi, lorsqu'on met en relation d'une part, la trajectoire de ces habitants du département d'outre mer qui quittent leurs pays de naissance pour venir étudier en France, sachant que ces ressortissants antillais ont une origine lointaine qui est l'Afrique, d'autre part les nombreuses références à l'Afrique, le fait que l'héroïne soit née en France et son retour en Martinique, en plus des évocations renvoyant à la vie de l'auteur, on ne peut que légitimer le caractère autofictionnel du roman.

De plus, les nombreuses allusions se rapportant à l'Afrique, la France et la Martinique évoquent sans équivoque une réalité bien triste, la traite des esclaves par l'intermédiaire de son commerce triangulaire. C'est ce qui a permis d'entrevoir que l'écriture pointait un aspect lié à la mémoire et avait ce côté qui se rapporte à l'histoire.

¹⁴³ Information tirée du site internet

<http://www.suzannedracius.com/spip.php?article144>, consulté le samedi 04Mai2013.

¹⁴⁴ Néologisme créé par Serge Doubrovsky en 1977, romancier et critique littéraire, qui désigne un croisement entre un récit réel de la vie de l'auteur et d'un récit fictif explorant une expérience vécue par celui-ci. Il peut-être aussi appelé « roman personnel ». Tiré www.wikipédia.org consulté le 27 février 2013.

La mémoire parce qu'elle veut, à sa manière, revisiter une question dont on n'a pas encore fini d'exhumer les maux, et qui gagnerait à être débattue sans tabous pour que ne soit pas jeté aux oubliettes un pan de l'histoire de l'humanité. C'est un devoir de mémoire que de faire en sorte de pérenniser ces faits.

Pour ce qui est de l'histoire, tout ouvrage historique signalera l'évidence selon laquelle la traite négrière s'est déroulée durant une large période de notre humanité, plus de quatre cent ans sans vérification arithmétique. Sans rentrer dans le détail des dates, c'est sans conteste un problème que nos livres ne doivent pas manquer d'aborder en accordant une importance sur l'idée qu'en dépit du fait que se soit une question passée, mais que ça reste une problématique moderne.

Chapitre VII : Au fil des pages de *Soupir* : Un environnement chaotique et la survie d'un groupe

Dans *Soupir*, Ananda Dévi, écrivaine née à l'île Maurice, traite d'une morne réalité au cœur d'une île exposée, sans retrait, à l'incessante

agression des éléments naturels que sont vent, chaleur aride, sécheresse et cyclone.

Dans ce coin perdu de la terre, dernière île habitée à l'Est de l'Afrique, les éléments de références se trouvent être un environnement fort hostile. En cet endroit presque inhospitalier, un groupuscule d'individus, pris au piège entre un passé dont-ils ont du mal à apporter une explication et un avenir incertain, mais animés d'une insubmersible envie de vivre, essaie tant bien que mal de faire face aux éléments naturels.

Dans un mouvement traduisant leur détermination à s'accrocher à la vie, ils décident de s'exiler à Soupir au flanc d'une colline. Cette terre a la particularité d'être très fertile pour la culture de la ganja. Cette plante va permettre à Fer-blanc, l'initiateur de la plantation de ganja, de faire reposer son espoir de vie sur cette dernière.

Parvenu à cet endroit, Patrice l'Eclairé, Bertrand Laborieux, Noella, Marivonne, Pitié, Royal Palm et tous les autres, constituants une poignée de gens, confrontés à leurs propres ombres et au bleu-noir de leur destin, s'emploient à ce que se construise une aube nouvelle où l'espoir et la joie de vivre seraient les valeurs partagées par tous.

Dans ce roman, on relève qu'Ananda Dévi a un peu trahi ses thèmes de prédilections, notamment la défense des causes féminines dans un champ littéraire quasiment dominé par les hommes.

Aussi, dans l'orientation qui guide le mouvement de cette étude, en l'occurrence la quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial..., il s'agira de lire comment cette dernière apparaît dans le roman.

Dans un premier temps, notre analyse portera sur ce qui se présente comme environnement hostile dans le roman. En ce sens, nous nous emploierons à démontrer les caractéristiques ayant trait à cette difficulté de vie dans la ville éponyme, Soupir, d'une part et d'autre part, nous montrerons l'isolement dans lequel est plongée la ville. Ce qui est d'autant

plus notable lorsqu'on la compare à d'autres villes car offrant un visage triste où la misère accable ses habitants.

Dans un second temps, le travail portera sur la notion de l'altérité. Lors de cette séquence, la démarche consistera à aborder les rapports des personnes qui habitent Soupir et de voir comment ces habitants, en quelque sorte « rescapés », font tout pour s'entraider comme portés par le souci de survivre. De même qu'il sera aussi consacré un aspect lié à la volonté de survivre. Ce sera l'hymne à la vie.

VII-15 : Un environnement chaotique

A la lecture de Soupir, nous dirons que la quête de l'identité a partie à la posture d'un groupe de personnes qui, d'une part est amené à lutter contre les éléments naturels pour ne pas voir disparaître l'espèce et, d'autre part fait tout pour se maintenir en vie. Le moins que l'on puisse dire, c'est

que l'écrivaine Dévi se sert de l'univers romanesque, pour que, par delà ce noyau d'individus, survive une identité qui s'est constituée par l'appartenance à une vie commune, liée à un lieu, à une terre, à une histoire commune. De même qu'on peut entrevoir, dans la volonté des habitants de Soupir de faire corps face à cette forme « d'adversité », l'envie de mener le même combat pour permettre à ce qu'une bande puisse rester en vie.

Aussi, si nous avons décidé d'aborder cette analyse sous l'angle de la quête de l'identité, c'est parce que, lorsqu'on examine le roman d'Ananda Dévi, on relève que l'écriture s'inscrit dans l'évocation d'un combat de plusieurs personnes ayant un passé commun et impliquée dans une cohabitation dans un cadre où tout évoque l'absence de vie. Plongé dans un environnement aux antipodes d'une vie harmonieuse, plus conforme à l'idée qu'on pourrait se faire d'une existence meilleure, surtout quand leur vie en dépend. Un lieu qui répondrait à l'idée que ce groupe pour vivre heureux.

En définitive, la quête d'identité doit s'entendre comme la posture adoptée par ce groupe d'amis qui se bat, pour qu'en dépit du cadre peu adéquat à leur épanouissement, qu'ils ne soient pas amenés à disparaître, mais qu'ils puissent continuer à vivre. L'identité recherchée doit se voir dans l'attitude des habitants à tout faire pour les voir rester en vie. Surtout que l'on comprend un peu plus leur détermination à s'accrocher à la vie et à pérenniser l'espèce quand on voit qu'ils sont condamnés à subir cette vie. C'est comme si le sort les avait tous frappés d'une fatalité certaine et qu'ils ne parvenaient pas à se résoudre à quitter ce lieu qu'on qualifierait de « maudit » pour un autre endroit pour construire à nouveau une nouvelle existence. Ainsi, tentons de situer l'espace de vie qu'est Soupir.

D'abord, comprenons le cadre de vie qu'est Soupir. En effet, dans ce qui peut-être assimiler comme étant un espace accablant, ou y règne une espèce de condamnation des habitants à la stagnation et à la sédentarisation, il y a l'environnement hostile dans lequel vivent ces personnes. Il nous est présenté en ces termes : « Au dessus de nous, le ciel semble ouvert. Mais il n'y a rien d'ouvert, ici. Nous sommes nés enfermés. Soupir (...) Il ne pouvait s'appeler autrement. C'est là qu'on naît, c'est là

qu'on vit et c'est là qu'on crève, un *lepasan* entre deux ombres. ». Aucune perspective meilleure ne s'offre aux habitants de ce lieu qui sont condamnés à subir une seule existence toute leur vie.

Cet endroit est caractérisé par une réalité qui rappelle la sécheresse du désert ou l'aridité est omniprésente et les éléments naturels fort hostiles. En effet, il apparaît que le lieu où vivent les personnages est marqué par une atmosphère presque chaotique :

*Nos villages se dessèchent et nos enfants se ratatinent et les quelques survivants sont retranchés de plus en plus dans les collines, là où la terre granitique leur ressemble.*¹⁴⁵.

Triste image qui dénote l'aridité dans lequel vivent les habitants de cet endroit. Ce qu'il y a de terrible dans cette description, c'est que les habitants n'ont pas d'alternative. C'est comme résignés qu'ils vivent dans ce village.

Dans cet environnement, rien n'aspire à l'épanouissement. Tout paraît morne et ne permet pas à ces occupants de pouvoir se distraire : « On marche pour faire un peu d'exercice et débrouiller nos vieux os, mains ballantes, vêtement défraîchis, tricots de corps qui ont notre couleur et notre odeur ; on marche pour se donner l'impression d'avoir quelque chose à faire ¹⁴⁶ ». On peut noter qu'aucune activité ne s'offre à ces habitants au quotidien. Ils en sont réduits à l'ennui le plus extrême et leur existence est marquée par l'oisiveté le plus chronique, traduisant leur isolement.

Dans ce coin perdu du globe, on apprend que c'est un groupe d'amis qui semble condamné à vivre dans ce lieu : « Ils finiront tous par habiter un lieu comme Soupir, qui n'existe que parce qu'il n'y a plus rien pour nous ailleurs. Soupir est notre dernier retranchement. Cinquante personnes, dix cases, six cabris, trente poules, et les jours passent, passent, passent. Les jours tombes raides comme des dominos sur le sol dur¹⁴⁷ ». Autrement dit,

¹⁴⁵ Dévi (A.), op. cit., p. 15

¹⁴⁶ Dévi (A.), idem, p.15

¹⁴⁷ Dévi (A.), op, cit, p.15

Soupir constitue le dernier endroit où ces habitants peuvent espérer vivre. Ils n'ont apparemment pas d'autres choix que de subir la monotonie récurrente des jours.

En lisant le roman, on observe que, dans ce coin appelé Soupir, il n'est pas question d'un seul individu, mais qu'on évoque l'aventure de plusieurs personnages et les conditions de vies auxquelles ils sont confrontés. Ils sont reconnus par les noms qui suivent : Patrice l'Eclairé, Corinne, Ferblanc, Noëlla, Royal Palm, Constance, Marivonne, Hollanda qui font partie des cinquante habitants qui habitent Soupir. C'est essentiellement par le biais de ces personnages et de leurs démarches à sauvegarder leur identité qu'il s'est agi de quête de l'identité.

La marque de présence du « groupe » est caractérisée par l'usage quasi itératif soit des pronoms personnels vus sous la déclinaison du « On », comme on peut le lire : « On marche..., On va vers le bas..., On va vers l'espoir », soit des pronoms personnels « Nous », comme atteste ces lignes : « Nous descendons... ». C'est finalement en faveur de la défense d'une identité se rapportant à une bande, pour ne pas dire une sorte de « clan », dont-il est question dans l'orientation qui est la notre. En d'autres termes, on serait amené à se demander : « Comment concevoir notre rapport à l'autre dans un environnement qui n'offre aucune alternative en terme d'épanouissement existentiel ? »

Par ailleurs, c'est se questionner sur la manière dont l'écrivaine réorganise la notion de fédération à une collectivité qui est engagée dans un destin commun lorsque le lieu invite à un dépassement de soi.

S'il est évident que cette population est confrontée à un environnement hostile par sa configuration aride et par l'absence de motifs d'espérance que suggère leur espace de vie, il n'en est pas moins vrai que le sort s'est particulièrement acharné sur elle, faisant d'eux des personnes incultes. Déjà, sur tous les habitants, il n'y a qu'un seul qui sait lire. C'est sous son regard qu'on voyage dans ce roman : « Moi, je suis Patrice l'Eclairé. Je suis celui qui sait lire, qui leur raconte des histoires, qui lit les journaux et leur

transmet les nouvelles. Parfois j'en invente, quand rien d'intéressant ne se passe et que le désœuvrement nous pèse¹⁴⁸ » On comprend mieux les raisons d'une telle appellation. Le fait qu'il sache lire fait de Patrice l'Eclairé un privilégié qui peut se permettre d'apporter les nouvelles du monde à ces concitoyens ou pire, de les induire en erreur comme pour les informations en rapport avec l'île Maurice.

Surtout que comparativement à d'autres contrées, notamment l'île Maurice, cette ville est à plaindre : « Maurice est devenu le lieu des inimitiés. Cela nous soulage, parce qu'ils ont tout, et nous, rien. On m'écoute en silence, ou avec des petits grognements indignés (...) Les choses qui se passent là-bas, à une heure et demie d'avion, de notre île Rodrigues, nous semblent incroyables. Eux, ils construisent, s'élargissent, s'épanouissent. Nous, nous avons l'impression de nous réduire peu à peu et que les gens, rentrés en eux-mêmes, deviennent de plus en plus silencieux¹⁴⁹ ». Un contraste notable se dégage de cette comparaison que nous dresse le narrateur. Ce contraste oppose deux réalités diamétralement opposées. La prospérité du côté de l'île Maurice d'une part, une image lugubre évoquant un déclin pour Soupir d'autre part. Le déséquilibre mentionné dans cette image, peu reluisante, pour les habitants de Soupir, donne d'avantage une indication sur la position d'isolement dans laquelle se trouve cette ville.

Perdus dans ce coin du monde, abandonnés dans ce qui apparaît être comme une zone oubliée des bienfaits de la nature sinon des dieux, les habitants font face à un déficit en biens qui fait que la vie soit marquée par plusieurs problèmes. Face à des conditions aussi dures que misérables, cette bande d'amis donne tout ce qu'elle a pour s'accrocher à la vie. Confrontée à un environnement qui n'est pas favorable à leur épanouissement, comme nous l'avons déjà démontré plus haut, elle met toute son énergie pour contourner une réalité difficilement acceptable marquée par « la monotonie ». Ceci devient un combat permanent contre la

¹⁴⁸ Dévi (A.), op, cit, p. 14

¹⁴⁹ Dévi (A.), idem, p. 15

mort. Dans ce combat, chaque jour qui passe et une victoire gagnée contre la ville.

Sur quoi porte véritablement ce combat pour la vie ? C'est dans ce sens que cette équipe constituée s'emploie à trouver des raisons de vivre. Quelle est l'attitude de chacun des membres de la bande, si ce n'est les plus en vue d'entre eux, face aux autres ? C'est l'objectif poursuivi par le second point consacré à l'analyse.

VII-16 : La survie d'un groupe

Les personnages dont traite *Soupir* sont tous présentés dans un univers où ils sont plongés dans une forme de combat au quotidien. Dans une large mesure, ceci se donne à voir du fait des conditions difficiles auxquelles ils sont confrontés. C'est par rapport à cela que l'idée de survie nous a semblé plus opportune. Plus clairement, la notion de combat abordée ici désigne le prolongement de l'existence au-delà de la mort selon le dictionnaire Larousse.

Sans évoquer la mort, c'est l'idée de prolongement qui nous intéresse en ce sens qu'elle nous renseigne sur le comportement qu'adopte un individu face à une situation difficile, sinon périlleuse. Pour cette étape de notre analyse, elle se rapporte à l'attitude des habitants de *Soupir*. La considération réservée à l'autre, le rapport qui lie les uns aux autres dans leur comportement mutuel à rester en vie. Plus précisément, c'est la notion de l'altérité qui va être abordée.

S'agissant de la notion de l'altérité, il faut dire qu'elle est souvent usitée. Ce qui lui confère parfois une orientation multiple selon les usages qu'on en fait. Pour plus de précisions et afin d'éviter de s'embarquer dans diverses voies liées à son usage, c'est-à-dire sans ne plus trop savoir à quoi

ça renvoie, nous proposons de décliner une économie que nous avons de la notion d'altérité. Pour faire simple, nous nous référons à la définition du dictionnaire. D'après Larousse, c'est un état, une qualité de ce qui est autre.

Après une telle définition, qui visait à mieux nous situer sur la teneur de la notion d'altérité, on voudrait faire suivre cette dernière par les quelques interrogations qui suivent : Comment concevoir notre rapport à l'autre dans un monde où les éléments nous sont défavorables ? Ces interrogations nous permettrons de saisir la façon dont l'altérité opère.

Suite à cela, il faut dire que l'écriture d'Ananda Dévi n'est pas en marge des questions d'altérités. Elle en fait même l'élément central de sa narration par le fait qu'il est fait régulièrement mention d'« une main tendue » à l'autre, de même qu'aux incessants services rendus au sein de groupe d'amis. Ainsi, pour mieux saisir la particularité que le roman d'Ananda Dévi tente d'apporter sur la manière d'aborder la notion d'altérité, il nous faut nous appesantir sur quelques personnages et se rendre compte que l'altérité peut se donner à lire d'abord sous l'angle de la dévotion¹⁵⁰. C'est par exemple l'attitude qu'une mère, Marivonne adopte à l'égard de sa fille Noëlla.

En effet, pour comprendre cette dévotion, il faut insister sur les caractéristiques physiques de la jeune fille et relever les facteurs qui en sont la cause. Au nombre de nombreux facteurs qui renforcent cette idée de dévouement, il y a le personnage de Noëlla. D'abord, on note qu'elle n'a pas une grande appréciation de sa personne. Elle a une idée négative de sa personne, elle se le dit très régulièrement : « Tu es laide tu es laide tu es laide, lui disait son cœur¹⁵¹ ». Par cette phrase qui traduit un geste itératif ou encore une anaphore, elle accroît encore un peu plus la négation autour d'elle. Ce qui n'a d'autres buts que d'insister sur l'ampleur du défaut qui caractérise le personnage.

¹⁵⁰ Selon le dictionnaire www.Larousse.fr, elle désigne le fait d'avoir un attachement quasi religieux à quelque chose ou à quelqu'un.

¹⁵¹ Dévi (A.), op. cit., p. 97

Mis à part le discours dépréciatif qu'elle se fait d'elle-même, l'image anormale que renvoie la jeune demoiselle est renforcée par la perception qu'ont d'elle tous les objets et les personnes qui constituent son entourage. Dans cette optique, ils parviennent à renvoyer une image d'elle qui est traduite comme suit : « Et semblaient aussi lui dire le miroir, et les autres enfants et les yeux silencieux des adultes. Et l'eau qui ne la quittait jamais, qui persistait à lui renvoyer son image dans une goutte de pluie, une flaque sur le sol (...) qui n'auraient rien dû refléter mais qui avaient la perversité d'aimer la laideur¹⁵² ». Toute chose qui ne devait pas jeter une once de doute et permettre un avis radical sur Noëlla.

Pourtant, une personne déroge à la règle et ne veut pas rentrer dans ce concert de propos négatifs qui scandent le handicap. Cette personne n'est autre que Marivonne qui clame les charmes physiques sans détour : « Tu es belle tu es belle tu es belle, répétait Marivonne à Noëlla. (Sans échos ; elle était bien seule) ¹⁵³». Elle a beau lui répéter ces atouts, ces propos masquent difficilement la réalité sur Noëlla. En dépit du fait qu'elle martèle des paroles sur la prétendue beauté de la jeune fille et qu'elle met un certain entrain à vouloir affubler une image positive par des qualificatifs, elle masque difficilement la réalité sur ce qui est perçu comme une anomalie. D'ailleurs, elles ne sont pas bien nombreuses à tenir ce discours. Elle n'est soutenue par personne. Triste réalité qui donne une idée du caractère affligeant de la vie de Noëlla.

Dans le même temps, Marivonne semble tenir un avis à l'opposée de la majorité des personnes. Du coup, elle se situe dans ce qui peut-être considérée comme un isolement par rapport au fait qu'elle soit pratiquement la seule à trouver des qualités à Noëlla. Ce qui fait que son attitude peut-être considéré comme une imposture du fait qu'elle ne traduit pas les faits dans leur véracité, mais aussi que son jugement soit établi sous le signe de la subjectivité.

¹⁵² Dévi (A.), *idem*, p. 97

¹⁵³ Dévi (A.), *ibidem*, p. 97

Une certitude se dégage, c'est que le personnage de Naella divise. Pour comprendre ce qui est la conséquence d'une telle division, nous mettrons en lumière l'image que dégage Noëlla. Effectivement, elle est décrite comme une personne étant en situation de handicap. On nous apprend d'elle que : « Ses cheveux sur son crâne ne poussaient pas de la même façon (une partie ordonnée, une partie broussailleuse). L'œil gauche était marron et l'œil droit noir. Sa narine droite était plus épatée que la gauche. Sa bouche était plus triste d'un côté que de l'autre¹⁵⁴». Insistant sur un élément de son anatomie, la description qu'on en fait ne reflète en rien une personne proportionnée. Il en ressort même une certaine inégalité.

On pourrait croire que cette image « asymétrique » que renvoie le roman d'Ananda Dévi sur la jeune femme ne porte que sur la tête de la jeune fille. Malheureusement la réalité est plus triste. La nature a fait qu'elle née sans jambes, la rendant interdite à des plaisirs aussi simple que légitime comme la danse : « Qui la ferait tournoyer sur les jambes qu'elle ne possédait pas ? Qui danserait avec elle une rumba d'amour ? »¹⁵⁵. A travers cette phrase, on comprend qu'elle n'aura pas le même regard que d'autres et qu'elle ne s'autorisera pas le même type d'activités. Toute chose qui nous fait dire que le quotidien de Noëlla est loin de ressembler à celui de jeunes filles comme elle.

En outre, Le fait qu'elle n'ait pas de jambes vient accentuer le trouble qui la caractérise et vient exacerber un peu plus la différence avec les autres. En offrant une image qui divise autour d'elle, on pourrait laisser croire que cela vient en contrepoint à l'argument selon lequel il y a effectivement une certaine entraide entre les habitants de Soupir. Mais c'est assurément le cas de Noëlla qui rend raison des vertus de l'altérité, par cela qu'elle démontre la dévotion de Marivonne et des autres habitants, dans notre orientation. Déjà, lorsqu'elle était plus jeune : « Enfant, les femmes la portaient comme une chose fragile, allégeaient leurs doigts sur son corps, étouffaient leur voix

¹⁵⁴ Dévi (A.), op.cit, p. 97

¹⁵⁵ Dévi (A.), *idem*, p. 121

pour ne pas la brusquer »¹⁵⁶. Si pour certains habitants ça n'a été qu'une implication d'un moment, pour Marivonne, cela s'avère un sacerdoce, parfois au mépris de sa propre personne et même quand il lui devenait quasi impossible de porter la jeune femme: « Même ses tâches quotidiennes étaient devenues trop lourdes pour elle. Elle allait chercher le bois mort tôt le matin pour faire bouillir de l'eau pour le thé de Noëlla. Après, il fallait encore en faire chauffer pour la toilette de Noëlla »¹⁵⁷. On comprend mieux la position de Marivonne par rapport au trouble qui induit la division avec les autres personnes. En effet, cette dernière ne regarde pas Noëlla avec les yeux du commun des habitants. Elle lui confère une attention au-delà de l'entendement du commun. Un regard que seule une mère peut comprendre. Surtout qu'elle doit ressentir une énorme amertume, se disant que si sa fille est en situation de handicap, c'est en grande partie sa faute. C'est pourquoi, elle estime qu' : « elle ne se délivrera de sa culpabilité que le jour de sa mort. Et même là, elle partira en regrettant de la laisser-non, ce sera impossible. Elle partira en l'emmenant avec elle. Elle n'ira nulle part sans Noëlla. Elles vivront et mourront ensemble. Point final »¹⁵⁸. Ce qui nous fait dire que Marivonne semble enfermée dans une attitude de servitude à l'endroit de Noëlla au point où elle n'envisage pas une vie après elle. Mais vu que la mort n'est qu'évoquée, elle sert la jeune femme et répond à ses besoins du mieux qu'elle peut. Elle s'est convaincue que tant que la vie lui donnera la force, elle fera en sorte de palier les manques de Noëlla.

Au delà des divergences qu'occasionnent Noëlla et la personne handicapée qu'elle est, il faut relever que le comportement de Marivonne en particulier et celui des autres personnes en général participe de ce qu'on peut appeler un hymne à la vie. En effet, c'est parce que toutes ces personnes croient dans les vertus de la vie et surtout au droit de chacun de vivre, qu'elles font en sorte de faciliter de mieux qu'elles peuvent l'existence de la jeune demoiselle.

¹⁵⁶ Dévi (A.), op, cit, p. 97

¹⁵⁷ Dévi (A.), idem, p.123

¹⁵⁸ Dévi (A.), *ibidem*, p. 125

Disons le clairement, le roman d'Ananda Dévi est en filigrane une défense à la vie. Dans le même esprit, les pages du roman sont aussi marquées par le dénouement extraordinaire que prend la vie du personnage nommé Palm royal alors que tout le prédestinait à une mort toute établie. Déjà, c'est une personne qui n'aime pas le poisson et a un goût inhabituel pour le danger : « Et le poisson. Il déteste ça. Il le revomit à chaque fois qu'il en mange [...] Il ne sait pas que cette horreur du poisson lui vient de la benne à ordures où il a été trouvé, et où il a côtoyé des viscères et des têtes de poisson qui pourrissaient au fil des heures »¹⁵⁹. Le lieu où il a été abandonné à sa naissance apporte une explication à son dégoût pour tout ce qui concerne le poisson. Surtout que celle qui lui sert de mère n'a certainement pas à l'esprit tous ces paramètres relatifs à la naissance de Palm royal. Elle pourrait s'en douter car dans le même temps, il apprécie d'autres mets : « Quelque chose de sec et de vrai qui lui plaît davantage que les éternels bouillons-brède que prépare sa mère adoptive »¹⁶⁰. Marqué par les odeurs où il a été délaissé, le choix pour d'autres nutriments au détriment du poisson n'est pas le fait d'un caprice, mais plutôt causé par l'insouciance et la cruauté de sa mère biologique. Cette mère dont les seuls éléments nous reliant à elle sont les objets dans lesquels ont retrouvé Palm royal : « (...) il n'a pour toute source que cette serviette luxueuse au sigle de l'hôtel, devenue grise et usée avec le temps et les lavages mais jamais abandonné »¹⁶¹. On note que l'adolescent est attaché à ce qui constitue un indice pouvant lui permettre, peut-être, de retrouver cette femme qui nourrit des desseins funestes à son égard.

Outre le personnage de Palm royal qui a pu vaincre la mort, constituant de fait un apport conséquent dans ce que nous avons porté sous le titre de l'hymne à la vie, l'autre aspect à mettre au profit de la célébration de la vie est sans conteste la plage que l'écrivaine mauricienne traduit par culture de la Ganja dans son roman.

¹⁵⁹ Dévi (A.), op, cit, p. 90

¹⁶⁰ Dévi (A.), idem, p. 90

¹⁶¹ Dévi (A.), op. cit, p. 90

En effet, en parcourant les pages de Soupir, notre regard de lecteur s'est également appesantit sur la présence récurrente du vocable « Ganja ». Si l'auteure a bien voulu mettre en exergue ce terme, c'est certainement pour apporter un élément d'« évasion » pouvant permettre d'entrouvrir une fenêtre vers un ailleurs meilleur, mais aussi dans le but d'alterner avec le cadre peu enthousiaste dans lequel vive les héros de son roman.

De fait, la présence d'une telle terminologie peut-être justifiée à plus d'un titre, nonobstant tout son aspect prohibitif qui le range du côté des substances illicites. Pour le plus palpable, il faut retenir simplement que c'est par rapport au visage triste et à l'environnement que présente soupir, ville dans laquelle vivent les principaux protagonistes du roman, qu'est justifié l'usage de ce terme.

Aussi, tachons de mettre un peu plus de lumière sur ce que s'entend sous le terme de ganja. Il faut retenir que la ganja n'est pas une chose ordinaire. Selon une approche naïve, nous dirons que la ganja est une plante qui a vocation à mettre les gens en transe en leur faisant vivre des choses extraordinaires. C'est une plante, hallucinogène, qui envoie les gens vers un monde irréel et offre des facultés inimaginables à des personnes qui n'en sont pas d'ordinaire loties.

Pout le dictionnaire¹⁶², il désigne ce qui renvoie au haschisch, à la marijuana. Elle signifie un stupéfiant issu du chanvre indien.

Si la ganja est une plante interdite, c'est parce que ceux qui en consomment sont un danger pour la société et présentent un comportement répréhensible pour leurs concitoyens, en plu de développer des pathologies comme des troubles mentaux.

Par contre, la ganja n'est pas à ranger, dans l'absolu, du côté des substances nocives car, malgré tout, elle recèle des vertus. On sait que des personnes portant le virus du sida seraient autorisées à en consommer afin

¹⁶² Dictionnaire Dixel, 2010

d'atténuer l'impacte des ravages du virus. De même qu'elle serait conseillée dans le traitement de certaines maladies psychologiques.

Moins orthodoxe, mais assez courante et surtout liée à quelque chose de plutôt positif, la ganja fait aussi l'objet d'un double emploi. D'un côté, d'une consommation de la part des personnes qui ne présentent pas de pathologies de quelques sortes que ce soit. Ces personnes en prennent dans le but de donner du « sens » à leur existence, soit en recherchant des sensations fortes, soit en voulant donner une coloration autre à leur quotidien qui semble souvent difficile et morne. De l'autre, d'une commerce occulte entretenu à la chaîne, allant des plantations, jusqu'aux petits dealers.

C'est davantage cet aspect qui est relatif au texte dévien. C'est précisant le personnage Ferblanc qui est lié à la culture de cette plante. Quelque soit le lieu où il se trouve, il ne parvient à se défaire de la consommation de la ganja. Il va même jusqu'à en faire une plantation. C'est comme si étant conscient de la vacuité dans laquelle ils seront amenés à vivre au quotidien. Face à cela, il prend le parti d'assumer la culture de la ganja pour mieux affronter les affres d'une vie pénible. Pour lui, la vie ne vaut d'être vécue que si la ganja a bel et bien sa place. Il a d'ailleurs un discours laudatif et bien rodé sur la ganja. Il pense qu'elle: « pousse n'importe où ». Elle pousse sur les toits des maisons, elle pousse dans les entrelignes, dans les champs de légumes, sur les coteaux, entre les jambes des femmes, partout. Elle n'a pas besoin de soins particuliers. Il suffit de planter et d'attendre. On attend qu'elle pousse et ensuite on récolte, et on vend et on est riche ¹⁶³». Un discours sur la manière de cultiver la ganja qui nous renseigne sur les différents endroits où elle peut pousser sans difficultés. On relève que pour Ferblanc, il n'y a que du positif à cultiver la ganja, notamment par le fait qu'elle permet à celui qui entretient cette culture de devenir riche.

¹⁶³ Dévi (A), op. cit, p. 111

Non satisfait du discours élogieux qu'il tient sur la plante hallucinogène, Ferblanc, avec l'attitude militante qui est la sienne, parvient à faire entendre raison auprès de ses compères sur les vertus de la ganja : « Mains dans le dos, corps ployé, bouche maculée, nous avons pénétré un autre possible et une amertume qui nous a semblé salutaire. L'espace d'un moment, nous n'avons plus eu de doutes. Tout concordait. Nous n'avons pas vu finir la nuit »¹⁶⁴. Sous l'effet de la ganja, le rapport à la réalité se trouve transformé. Les sensations ressenties changent radicalement de la vie réelle.

Dans un monde parfois difficile, tous les moyens permettent de s'accrocher à l'existence. Le personnage de Ferblanc l'a bien compris. En liant sa vie à la ganja, il traduit d'une certaine façon sa volonté de s'accrocher à la vie.

Mais alors, comment nier l'évidence sur son état physique et justifier le discours de Marivonne ?

Conclusion partielle

En somme, il faut retenir qu'au sortir de cette partie que nous avons consacré aux « figures de la quête de l'identité dans la littérature francophone postcoloniale : Lecture du roman... », le but poursuivi était de procéder à un examen de la quête de l'identité et de voir comment il

¹⁶⁴ Dévi (A.), *idem*, p. 168

fonctionne dans le corpus retenu. Dans cette optique, quatre chapitres ont guidé notre attention.

Le premier chapitre, au cœur de *Verre cassé*, visait à démontrer comment la quête de l'idée se donne à voir par le biais de deux notions : L'écriture comme moyen de réalisation de soi et l'« aliassisation » onomastique. Le premier des sous points de ce chapitre visait à traduire l'idée selon laquelle l'écriture peut permettre une visibilité jusque et y compris à la postérité, alors que le second se proposait de s'appuyer sur l'écriture du roman en elle-même pour en déceler une « originalité », entendue comme l'autre nom de l'identité. On peut retenir ici que la quête de l'identité était visible sous le prisme de ces deux. L'objectif poursuivi était de faire apparaître ce qui rend raison de la quête de l'identité dans le roman d'Alain Mabanckou.

Ensuite, il a été question du texte de Tahar Ben Jelloun. C'est l'étape consacrée au deuxième chapitre. Intitulé dans l'âme de *La Nuit sacrée*, il s'est agi de saisir le fonctionnement de la quête de l'identité dans cet ouvrage. Il en est ressorti qui ont un rapport avec des notions assez spécifiques, en l'occurrence Du garçon à la fille et féminité interdite. Au cours de ce chapitre, notre analyse a consisté à faire voir que le personnage central nommé Zahra devait se défaire d'une identité dont-elle a été faite captive par son père pour s'approprier son « authentique » identité de fille, tout cela non sans faire face à une hostilité réelle de la part des siens.

Le troisième chapitre de cette étape s'est proposé pour titre : Voyage dans l'univers de *l'Autre qui danse*. Comme un élément prémonitoire, la danse, observable dans le titre, va caractériser la posture du personnage principal. Afin de pointer cette espèce de déchirement dans lequel se trouve Rehvana, deux orientations ont été définies pour la démonstration de la quête de l'identité. D'une part, la crise identitaire causée par une espèce de manque et le retour au pays des ancêtres évoquant la volonté d'une manière de vivre éculée.

Le quatrième chapitre, dernier de cette partie, s'est proposé de saisir la quête de l'identité par le truchement de *Soupir*. Intitulé au fil des pages de *Soupir*, il n'a pas dérogé à l'esprit qui a prévalu tout au long de cette étape. En ce sens, deux inflexions ont constitué la démonstration : Un environnement chaotique et la survie d'un groupe. Aussi, dirons nous qui a la particularité de présenter des personnages perdus dans un environnement où tout inspire une atmosphère de désolation, un espace qui n'aspire au moindre épanouissement humain. C'est dans ce dernier qu'ils font en sorte de ne pas se laisser aller et succomber à l'ennui. Pour se faire, tout est mis en œuvre pour que la vie triomphe. D'où cette attitude de combattant que l'on observe chez eux.

Notre volonté en entamant cette deuxième partie de notre recherche était de démontrer que la quête de l'identité était lisible par l'intermédiaire de certains nombre de figures dans les romans de notre étude. Tout compte fait, nous pouvons affirmer qu'il y a effectivement bien des figures qui emblématisent la quête de l'identité et que de ce fait, l'ambition de départ s'est bien avérée. Nous avons travaillé à exposer que la quête de l'identité a été exposée à partir de six figures qui se distribuent dans les quatre romans.

Troisième partie :

Lecture herméneutique de la quête d'identité

Nous voici parvenu à la troisième partie de notre travail de recherche. Ce troisième moment de notre objet d'étude ambitionne d'élaborer une herméneutique de la quête de l'identité. En d'autres termes, cette séquence se propose d'interpréter les figures de la quête de l'identité qui ont été examinées dans la deuxième partie, c'est-à-dire la partie poétique, et de voir comment ces figures, qui participent de la démarche heuristique de ce travail, guident l'interprétation que nous allons en faire. Précisons à cet effet que l'herméneutique est à l'origine la : « Science des règles permettant

d'interpréter la Bible et les textes sacrés, d'en expliquer le vrai sens ¹⁶⁵. Un peu plus loin, on apprend, d'après une seconde définition, en rapport avec la sémiologie, qu'elle est à prendre comme une : « Théorie, une science de l'interprétation des signes, de leurs valeurs symboliques ». C'est davantage cette seconde déclinaison qui nous inspire en ce sens que l'interprétation que nous faisons ne s'appuie pas sur des textes sacrés.

Par ailleurs, cette étape vise à voir, lire, sinon entendre, l'objet ou le discours qui se caractérise au-delà du thème analysé, la quête de l'identité, afin de constituer un appareillage théorique permettant une meilleure compréhension de ce qui rend raison de l'écriture de la quête de l'identité dans le contexte francophone postcolonial. Dans cette visée, trois chapitres guideront la réflexion engagée au cours de cette partie.

Le premier chapitre de cette partie se propose de questionner la structure de l'écriture des romans que nous avons analysés. Il aura pour titre pour une écriture hybride. Ce d'autant plus que l'espace romanesque du corpus choisi participe d'une cohabitation langagière.

Dans ce sens, le premier sous chapitre sera consacré à l'esthétique de la diglossie. Ici, il s'agira de démontrer que le phénomène de diglossie constaté dans les romans vise à justifier une quête identitaire.

Ensuite, nous traiterons de l'identité comme discours polyphonique. L'objectif poursuivi consiste à comprendre, en partie que, ce qui peut-être convenu d'appeler la polyphonie constitue une notion qui tient lieu de la quête de l'identité. Autrement dit, on s'intéressera à la manière dont l'autonomie des personnages et leurs différentes visions du monde traduisent une volonté d'interroger l'identité.

Enfin, face au constat d'un espace narratif qui prend en compte certaines influences locales et imprègne la fiction d'une ouverture vers le

¹⁶⁵ Information prise sur

<http://www.cnrtl.fr/definition/herm%C3%A9neutique>, site consulté le 30 septembre 2013 à 14h45mn

monde, nous pensons légitime de parler d'identité comme rhétorique de l'universel. Un troisième sous point sera consacré à des questions relatives au traitement de la préoccupation identitaire tant pour ce qui est du *paratexte*¹⁶⁶, que de l'institution littéraire.

Le deuxième chapitre s'intitulera les écritures de l'immigration. Nous partons du constat que les quatre romans de cette étude sont écrits par des auteurs qui ont immigrés en France. Ainsi, on tentera de saisir ce que nous dit cette situation d'écrivains qui ne sont pas originaires de France. D'une certaine manière, il sera question de saisir comment l'écriture de la quête de l'identité n'est que la résultante d'auteurs qui ne résident plus dans leur pays. Toutes choses qui sont la conséquence d'un déplacement d'un lieu à un autre, donc d'une migration. Pour ce qui est des auteurs convoqués, en l'occurrence Mabanckou, Ben jelloun, Dévi et Dracius, cet état de fait est observable par le fait qu'ils écrivent là où ils sont tous installés en France, le centre, alors qu'ils sont tous originaires du sud, donc de la périphérie. A travers cette communauté, il ressort l'idée d'une unicité dans la diversité, renforçant l'idée d'une civilisation de l'universel chère à Léopold Sédar Senghor.

Dans cette optique, trois sous-points mèneront l'analyse de ce chapitre. Dans un premier temps, on focalisera la démonstration sur la quête de l'ailleurs. Dans un second temps, nous traiterons de l'écriture en pays d'adoption. Dans un dernier temps, il sera question d'articuler notre propos dans le sens d'une identité à venir.

Le dernier chapitre de cette partie portera sur l'identité en régime postcolonial : Enjeu ou posture d'écriture ? Le but au cours de cette étape

¹⁶⁶ D'après le dictionnaire Larousse, cette notion désigne l'ensemble des éléments textuels d'accompagnement d'une œuvre écrite (titre, dédicace, préface, notes, etc.).

En savoir plus sur

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/paratexte/58041#aKJgQyxBpbpG8glr.99>. Ici il sera plus question du titre.

sera de nous interroger sur la problématique de l'identité dans le corpus examiné. Nous partons d'un constat selon lequel la notion d'identité occupe de plus en plus une place centrale dans les travaux, que ce soit critiques ou narratifs. Aussi, partant de ce constat de regain d'intérêt dans le champ littéraire francophone postcolonial, on peut se demander si elle participe d'un simple effet de mode ou bien elle répond à une préoccupation réelle.

De ce fait, les trois sous-points qui articuleront ce chapitre tenteront d'y répondre. Dans cet esprit, le premier montrera que l'identité n'est pas un effet de mode pour la critique, mais qu'il est bien au cœur de tous les enjeux à la fois esthétique, culturel, sociétal et bien d'autres.

Le deuxième sous point se propose, après l'examen sur l'enjeu, de répondre également à la question : S'agit-il d'une configuration ou une reconfiguration de l'identité ?

Le dernier sous point se proposera de démontrer que l'écriture de l'identité, dans nos quatre romans, se réclame de l'esthétique du carnavalesque.

Chapitre VIII : Pour une écriture de l'hybridité

Nous partons de l'analyse faite à partir des figures de la quête de l'identité dans la partie poétique pour mener la première interprétation qui justifie le présent chapitre. A la lecture des textes, nous avons pu établir le constat selon lequel l'écriture des romans, dans l'ensemble, participe d'une

certaine hybridité. Ce qui n'est pas étranger au thème de notre travail de recherche en ce sens que l'identité, comme nous l'avons dit, se refuse à toute définition figée, mais fait en sorte de se définir dans une acception plurielle. Il englobe plusieurs références à la fois. Qu'est-ce que finalement l'hybridité ?

Disons que, si l'on veut essayer une définition à la notion d'hybridité, il faut en général prendre en compte la dimension liée à la culture. Elle évoque la présence de plusieurs éléments, ici on retiendra le cas de la langue ou le discours littéraire. Comme telle, elle doit également s'entendre dans l'idée qu'elle tient lieu d'un processus. Qu'à cela ne tienne, on peut retenir tout simplement que l'hybridité implique l'idée d'un mélange, de la rencontre d'au moins deux éléments opposés, si ce n'est qu'il admet que ces derniers coexistent.

Rattaché aux quatre romans que nous avons lus, nous pouvons dire que l'hybridité ressort à l'idée que l'écriture de ces romans met en exergue des structures langagières qui ne sont pas toujours de la même origine culturelle. Des énoncés qui partagent un même espace narratif, mais n'appartiennent pas à la même culture. Ceci comme pour faire allusion au fait que dans les différents textes, l'identité n'est pas une notion vierge, mais qu'elle est traversée par différentes influences qui peuvent s'interpénétrer.

Pour ce qui est des romans que nous examinons, la tendance est accordée à l'élément linguistique ou à l'acte d'énonciation. Dans ce sens, deux aspects sont consacrés à cette écriture. Dans un premier temps, nous aborderons la question de l'esthétique de la diglossie. Dans un second temps, nous nous focaliserons sur le discours polyphonique ou le bal des voix.

VIII-17 : L'esthétique de la diglossie.

Il est aujourd'hui un fait notable dans la littérature, c'est qu'elle peut s'envisager difficilement dans une perspective isolée. On n' imagine presque impossible un texte littéraire s'envisager dans un processus d'écriture qui ne prendrait pas en compte des contextes culturels multiples et les influences de nombreuses langues, ce d'autant plus que c'est une conséquence de la mobilité des peuples et de la prolifération des canaux de communication et

d'information. Ainsi, on peut noter qu'il y aura toujours au moins deux éléments se rapportant à la langue qui sont présents dans un texte littéraire. Cet état de fait est encore plus palpable pour ce qui est du domaine de la littérature francophone. C'est ce que nous caractériserons sous l'appellation de diglossie.

Le concept de diglossie est une constante de la littérature. D'après le dictionnaire Larousse, elle renvoie à : « une situation de bilinguisme d'un individu ou d'une communauté dans laquelle une ou deux langues a un statut sociopolitique inférieure¹⁶⁷ ». Plus concrètement, la diglossie tire son origine du grec glossa qui veut dire langue. Il signifie la coprésence de deux langues. Définie pour la première fois en 1959. C'est le professeur linguiste Fergusson¹⁶⁸ qui le premier a proposé cette approche dans un article. L'approche qui en ressort est que la diglossie évoquait une situation où il y avait deux dialectes en présence, par exemple, celle d'Haïti, caractérisée par l'usage alternant du créole et du français ou celle des pays de langues arabe, dans lesquelles coexistent arabe littéraire et arabe dialectal. Selon cette définition, il y a diglossie lorsque deux variétés d'une même langue coexistent dans une même communauté de façon relativement stable (c'est-à-dire sur une période de temps longue) et lorsque l'une fait l'objet d'un enseignement formel et codifié, tandis que l'autre est utilisée pour les échanges ordinaires.

Actuellement, la définition la plus répandue est élargie et s'applique non seulement à des situations mettant en présence des variétés d'une même langue, mais aussi à des situations mettant en présence des langues différentes. Ainsi, une situation diglossique a lieu lorsque deux langues coexistent sur un même territoire. Pour certains, la diglossie est une

¹⁶⁷ Information prise sur le site internet

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/diglossie/25519>, consulté le 15 novembre 2013 à 14h20mn

¹⁶⁸ Information prise sur le site internet

http://www.montraykreyol.org/IMG/pdf/Langue_litteraire_et_bilinguisme_diglossique.pdf, consulté le 15 novembre 2013 à 16h30mn

situation nécessairement conflictuelle; pour d'autres, il y a diglossie même si les deux langues n'occupent pas les mêmes fonctions sociales et donc ne sont pas en compétition.

Le phénomène de diglossie a suscité un vif intérêt pour plusieurs travaux sociologiques et critiques littéraires. Il a souvent constitué un axe fondamental dans de nombreux travaux à travers les quatre coins du monde. Il en est ainsi des Antilles qui font l'objet d'une attention particulière de la part de Chantal Maignan-Clavier avec son ouvrage *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises*¹⁶⁹. Dans son livre, l'auteur nous informe que :

La problématique de la diglossie français-créole est au centre de la topique littéraire antillaise, dans la mesure où le langage permet un retour du sujet sur lui-même et engage son être intime dans une affirmation identitaire...au risque précisément, dans le cas où le locuteur ou l'écrivain use de la langue de l'Autre, d'une aliénation et d'une perte de soi. La littérature antillaise d'expression française tient donc une place à part dans la francophonie, ne serait-ce que par son contexte socio-linguistique et notamment par le fait que le bilinguisme met en présence deux langues entre lesquelles existent de multiples interférences (lexicales essentiellement) : une langue maternelle, « vernaculaire », orale-le créole-qui donne à chaque Antillais une marque native, un ensemble d'affects, de signes de connivence et de communion ; et une seconde langue, le français, qui assure la plupart des autres fonctions : langue « véhiculaire » de socialisation et de communication internationale, langue

¹⁶⁹ Maignan-Clavier (C.), *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises*, Paris, Karthala, 2005, 444 p.

culturelle « référentielle » qui met virtuellement ses utilisateurs en possession d'un patrimoine littéraire et humain¹⁷⁰.

Ce paragraphe sur la littérature antillaise est enrichissant en ce sens qu'il nous apprend quelque chose sur l'une des caractéristiques dominantes du bilinguisme, c'est-à-dire le côté binaire contenu dans la notion de diglossie. Elle met en lumière l'échange, cet espèce de dialogue qui est permanent entre la langue de « l'Autre » et soi même. Ce qui nous permet de dire qu'effectivement, le concept de diglossie est systématiquement accolé à celui du bilinguisme. De ce qui précède, nous dirons que le bilinguisme se décline comme étant la situation d'un individu parlant couramment deux langues.

Les travaux de recherches qui ont été menés sur les problématiques de diglossie ont, en grande partie, permis de mettre à jour des problèmes en rapport avec l'identité des peuples. Ce qui n'est pas moindre. Surtout si on prend en compte le fait que ce qui est parfois handicapant pour ces peuples, se situe dans leur capacité à mener une vraie réflexion sur leur condition et à définir leurs propres choix de développements sociétaux. Face à cet impératif, l'une des régions où ces travaux ont focalisé une attention sont en grande partie celles qui ont été colonisées, notamment l'Afrique subsaharienne. L'un de ces rapports nous apprend par exemple que :

Aujourd'hui, les situations diglossiques les plus souvent analysées sont celles de nombreux pays d'Afrique subsaharienne. Au Togo ou au Bénin, par exemple, l'enseignement scolaire est unilingue, fondé exclusivement sur le français et

¹⁷⁰ Maignan-Claverie (C.), *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises*, op, cit, p. 89

nécessairement ancré sur l'oral, compte tenu du manque de matériel imprimé, mais un oral tourné vers l'écrit à différents titres. La langue française est présentée essentiellement comme une 'langue-à-écrire', et l'entraînement à l'acquisition par l'enfant d'un système de communication orale est marginalisé. Dans ces conditions, le lien paradoxal : acquérir la langue pour acquérir des connaissances et acquérir des connaissances dans une langue à découvrir, place l'élève devant une tâche cognitive extrêmement difficile (Noyau 2001). La situation dans les pays du monde arabe est encore plus complexe avec la présence de l'arabe classique, de l'arabe moderne standard, identique dans tous les pays arabes et l'arabe dialectal, sujet à des variations, non seulement entre les différents pays, mais aussi entre des régions à l'intérieur d'un même pays. Les œuvres d'un écrivain comme Kateb Yacine qui s'engage à utiliser les langues populaires algériennes dans son théâtre répondent au phénomène de diglossie¹⁷¹.

Le roman qui constitue pour nous la réponse parfaite dans à la mise en exemple du concept de diglossie est celui de Suzanne Dracius. En effet, d'emblée par ce qu'il nous permet de vérifier qu'il y a bien présence de deux langues qui cohabitent dans le texte. On peut le voir à travers ces lignes :

Y avait une belle pélé-madame qui aimait voir un petit bonhomme sans le sou, une espèce de vent-mené ; qui encore ?...On connaissait même pas son nom : personne savait là missié était sorti. Je crois même que c'est ce bougue-là qui était quimboiseur : Pour moi personnellement, il devait être un

¹⁷¹ <http://www.uvp5.univ-paris5.fr/TFL/AC/AffFicheT.asp?CleFiche=9103&Org=QUTH>, consulté le 10 février 2014.

grand sorcier pour tenir une belle femme comme ça (pas une souche de bois, mes amis, une femme de femme !), passe que, missiè-taa était crochu et laide, et noir comme un péché mortel ! Je peux te dire, ma fi, qu'on n'a pas besoin de se dépotcholer la tête pour connaître qui moun a fait le travail pour cette dame-là !... Ah ça ! ce bougue-là devait être fort, tu entends ? Il était dans toute espèce d'affaires de bois-bander qu'il prenait pour rassasier la femme, et i pouvait la croquer et la coquer et la coquer¹⁷²...

Cet extrait du roman constitue à ne point douter un exemple de diglossie. Déjà, on peut dire qu'au sortir de cette lecture, il n'est pas facile de déchiffrer le message contenu dans ces lignes. Il faudrait même pour certains se munir d'un dictionnaire afin de décrypter certaines expressions contenues dans ce discours. Parfois, l'auteur prend le temps de mentionner quelques termes qui paraissent incompréhensibles. C'est le cas de la page 166. On peut lire à la troisième ligne « sa yo kriyé l'aisselle » et la note de bas de page nous apprend que : « Ce qu'on appelle l'aisselle ». Mais, une analyse plus minutieuse de l'extrait nous permet de constater qu'il s'agit d'abord d'un discours rapporté. Effectivement, l'auteur reprend les propos d'une vieille dame appelée Man Cidalise qui est en train de conscientiser la jeune Rehvana sur le comportement macho des hommes à l'égard des femmes. Man Cidalise, qui peut-être considérée comme la « gardienne du temple » parce qu'elle est l'emblème d'un certain nombre de valeurs et surtout, par son vécu, elle est le témoignage d'une époque éculée. C'est fort de cela, qu'elle peut se permettre de tenir ce type de discours. D'ailleurs, si elle est présente dans le roman de Dracius, c'est parce qu'elle est bien l'illustration d'une posture précise. Elle tient un rôle de résistance par rapport aux valeurs qui se meurent. Le discours qu'elle tient, en plus de mettre en garde

¹⁷² Dracius (S.), op. cit, p. 156

la jeune femme Rehvana, participe d'un refus d'aliénation face à l'action du colonisateur. Il en est ainsi dans une bonne partie du roman :

« Woy papa ! Grand branle-bas de combat ! I paraît que les hommes arrivent ! Mim ! Voici Enryck, et pis l'autre là, sacré poil-mangouste, an ! Regarde ça ! Mi il arrive, et avec cette espèce d'escroc-à-griffes, encore ! De quel côté i z'ont encore été driver ? I z'ont encore été vagabonder en quelque part...Qu'est-ce qu'i z'ont besoin d'apporter tout ça ici-a ? Sa sa yé sa ? Fiche que ça à l'air lourd ! Et l'autre bougre qui arrive encore, mais c'est qui est-ce ? Je connais pas cette voiture-là... »

Elle se démanche le cou, penchée sur la balustrade, cruellement déchirée entre son impérissable curiosité et le refus d'affronter les deux hommes.

« C'est quoi, an ? Qu'est-ce qu'i z'ont à charoyer comme ça encore ? Là i z'ont sorti ça ? Tu peux me dire ce qu'c'est ce déménagement ? [...]»¹⁷³

Au-delà des propos tenus par Man Cidalise qui nous donnent une idée de la manière dont elle conçoit les hommes, il faut signaler que ces deux extraits constituent un bel exercice d'étude de linguistique textuelle vu qu'en définitive la notion de diglossie est affaire de langue. Ces extraits confirment effectivement qu'il y a coexistence entre deux langues. Cela a pour particularité d'être vu comme de la diglossie ou du bilinguisme vu que les deux sont analogues ainsi que nous l'avons déjà mentionné. Cette double acception du métissage peut trouver toute sa pertinence ici. Sauf que pour les cas traités ici, il s'agit d'un exemple basé sur la réalité antillaise. Il s'avère qu'il y a une légère différence dans leur manifestation pour ce qui

¹⁷³ Dracius (S.), op, cit, p.185

concerne la diglossie antillaise par rapport au bilinguisme. Les deux notions sont ainsi dissociables comportant certaines particularités. C'est ce que Chantal Maignan-Claver affirme :

La diglossie antillaise diffère du bilinguisme tel qu'on l'entend habituellement, c'est-à-dire la coexistence harmonieuse ou conflictuelle entre deux langues autonomes, de statut égalitaire ou inégalitaire. Le sujet lui-même est partagé ici entre deux systèmes linguistiques qui vivent en symbiose. L'Antillais se situe à l'intersection de deux codes concurrents insérés dans un continuum linguistique et dont les conditions d'usage laissent une marge au choix du locuteur. En outre, le français tend à devenir langue vernaculaire, domiciliée, naturalisée, tandis que le créole, surtout depuis une vingtaine d'années, symbolise la spécificité culturelle antillaise. En fait, le sujet guadeloupéen ou martiniquais se constitue comme ligne de partage entre deux langues qui s'interpénètrent de plus en plus, le français étant créolisé et le créole francisé. L'écrivain, par ailleurs, même s'il emploie le français, crée son propre langage et se projette dans un autre espace, imaginaire, « mythique », en un point absolu où il a le sentiment de s'affranchir de la sujétion de la langue¹⁷⁴.

Non pas que le reste du corpus soit en marge d'une véracité diglossique. Effectivement, contrairement au roman de Suzanne Dracius, les trois autres romans n'accordent pas de part aussi visible dans leurs espaces narratifs.

Le texte de Dévi assume sa part d'un discours diglossique palpable. Les pages qui suivent en sont une parfaite illustration : « (...) Corinne avait appelée ainsi tout simplement parce qu'au moment où elle l'avait vue à sa

¹⁷⁴ Maignan-Claverie (C.), *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises*, op, cit, p. 90

porte, famélique et ruinée, elle s'était écriée, ayo, ala li fer pitye la ! Comme elle faisait pitié...¹⁷⁵ » et « Corinne la regarde, regarde son dos tourné, vouté par sa vieillesse précoce, et elle l'appelle doucement, pitie, vini, vinn, isi, mo tifi¹⁷⁶», de même que :

Elle ne voulait l'aide de personne.

Pus to bruet, mo ser, pus li, na pa arete.

Lao Supir pe atann twa.

Pousse ta brouette, ma soeur, pousse-la, ne t'arrête pas.

Tout là-haut, Soupir t'attend¹⁷⁷.

Une particularité se dégage de ces extraits. On relève que chaque propos reflétant une tonalité diglossique est doublée par une traduction française. Ce qui vient donner une résonance avec plus de clarté et plus d'intelligibilité aux premières. Par cette façon de faire, c'est comme si l'écrivaine avait conscience de la difficulté que pourrait éprouver un lecteur au contact de ces derniers. C'est pourquoi, afin de lui permettre de décrypter plus facilement ces phrases, elle y adjoint d'autres pour qu'on saisisse le sens.

Pour ce qui est des deux autres romans, les choses ne procèdent de la même manière et ne sont pas aussi concrètes. Toutefois, on peut affirmer que l'esthétique de la diglossie n'est pas pour autant une donnée absente.

¹⁷⁵ Dévi (A.), op, cit, p. 130

¹⁷⁶ Dévi (A.), idem, p. 133

¹⁷⁷ Dévi (A.), *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises*, op. cit, p. 146

Déjà, en nous basant sur une analyse onomastique¹⁷⁸ de ces derniers. Par onomastique, il faut entendre la discipline ayant pour objet l'étude des noms propres et comprenant diverses branches telles l'anthroponomie, l'hydronymie et la toponymie. Ainsi, lorsqu'on regarde les noms présents dans ces romans, on s'aperçoit qu'ils sont riches d'enseignement. En effet, la présence de noms dans l'univers diégétique ne relève pas de l'arbitraire, encore moins de l'aléatoire. Nous pensons même qu'ils donnent raison à l'idée que la diglossie est bien opérante dans ces derniers. Deux lectures de l'onomastique peuvent être appliquées à nos corps, soit une lecture anthroponymique¹⁷⁹, soit une analyse toponymique¹⁸⁰.

L'analyse des noms des personnages et des noms des lieux dans *La nuit sacrée* de Ben Jelloun nous permettent de confirmer qu'il y a effectivement phénomène diglossique dans ce dernier. C'est ce que l'on observe dans le passage qui suit où le locuteur affiche son ignorance suite à une lecture de versets coraniques :

Je ne reconnu pas tout de suite la poésie d'Abû-l-Alâ al-Ma'arri. J'avais lu durant mon adolescence *Risalat al Ghufra*n, mais je ne me souvenais pas de ces vers. Dans la soirée, un des enfants vint vers mon cavalier et lui dit :

-Alors, Cheikh, comment as-tu trouvé l'enfer (...) ¹⁸¹

¹⁷⁸ Information prise sur <http://www.cnrtl.fr/lexicographie/onomastique>, site consulté le 30 mars 2013.

¹⁷⁹ C'est la science qui étudie les noms de personnes

¹⁸⁰ C'est la science qui étudie les noms de lieux

¹⁸¹ Ben Jelloun (T.), op, cit, p. 41

Nous nous trouvons devant une structure phrastique qui allie à la fois le français et des expressions de la langue arabe. Ainsi, si on prend en compte le nom « Cheikh », on peut avoir une indication sur la région ou ce genre d'expressions sont les plus courantes. Pour plus de précision, il suffit de poursuivre la lecture et de recenser d'autres structures qui donneront un peu plus de détails : « Parmi les Bédouins qui vous entourent et parmi les habitants de Médine, il y a des hypocrites obstinés ¹⁸² ». Déjà, il est évident que ce second extrait nous apprend plus que le premier. Ce que l'on constate par rapport au premier, c'est la différence de noms. Toute chose qui est conforme avec l'étude onomastique poursuivie ici. De ce fait, ce sont les noms « Bédouins » et « Médine » qui vont nous situer un peu plus sur la localisation du lieu où se déroule l'histoire. Au delà des informations données sur la ville, c'est la vérification de la diglossie qui doit-être prise en compte.

Chez Alain Mabanckou, c'est davantage la caractéristique relevant de l'anthroponymie qui est mise en relief et atteste que son corpus justifie d'une lecture diglossique. En effet, l'usage des noms tels que : « ministre Zou Loukia ¹⁸³ » et de « Adrien Lokouta Eleki Mingi ¹⁸⁴ » auxquels on peut ajouter « Moulé-Moulé ¹⁸⁵ », « Moki ¹⁸⁶ » ou encore « Mama Mfoa¹⁸⁷ ». Le premier constat que l'on peut faire est que ces noms comportent un capital sémantique très chargé qui nous renseigne sur le patrimoine linguistique d'où est originaire l'auteur. Cette langue connue sous l'appellation de lingala, est l'une des langues les plus imposantes du Congo. De plus, la rugosité que dégagent ces noms, lorsqu'il s'agit de leurs prononciations, peut également susciter un motif essentiel d'analyse.

¹⁸² Ben Jelloun (T.), idem, p.17

¹⁸³ Mabanckou (A.), op, cit, p. 19

¹⁸⁴ Mabanckou (A.), idem, p. 19

¹⁸⁵ Mabanckou (A.), ibidem, p. 74

¹⁸⁶ Mabanckou (A.), ibidem, p.74

¹⁸⁷ Mabanckou (A.), ibidem, p. 149

Dans l'examen de l'esthétique de la diglossie, rappelons l'apport de création d'un auteur comme Ahmadou Kourouma. Effectivement, il a été l'un des pionniers en ce qui concerne l'inventivité littéraire. Dans sa prose romanesque, il a inauguré l'insertion d'un idiome local dans un roman écrit en français, offrant de fait une nouvelle stylistique au roman francophone subsaharien. Il est arrivé à « poser sa voix dans la langue de l'autre¹⁸⁸ »

VIII-18 : L'identité à l'épreuve du discours polyphonique

D'après le Larousse¹⁸⁹, la polyphonie se décline comme « une écriture à plusieurs voix, obéissant aux règles des contrepoints ». Elle est articulée autour de deux notions. En effet, tirée d'un terme composé, en l'occurrence « poly » qui renvoie à l'idée du multiple ou bien de plusieurs, comme qui dirait plusieurs éléments et de « phone » qui signifie la voix, la polyphonie renvoie à plusieurs voix, à de nombreuses voix qui retentissent dans un même espace, en l'occurrence l'espace romanesque.

Pour en savoir un peu plus sur la notion de polyphonie, nous recourons à l'apport de Bakhtine et sa contribution plus que conséquente sur la question. Il faut effectivement remonter jusqu'à l'écrivain et homme de

¹⁸⁸ Molinari (C.), *Parcours d'écritures francophones, poser sa voix dans la langue de l'autre*, Paris, L'Harmattan, 2005, 247 p.

¹⁸⁹ Information tirée sur le site internet

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/polyphonie/62388>, site consulté le 28 mars 2013.

lettres russe Mikhaïl Bakhtine et les travaux qu'il nous offre sur le roman de Dostoïevski dont le titre est *Problème de la poétique de Dostoïevski*¹⁹⁰.

Deux mots pour ce qui est des deux auteurs cités. Commençons d'abord par Bakhtine. Il est né le 17 novembre 1895 et mort le 6 mars 1975. Il est un historien et théoricien russe de la littérature. Bakhtine s'est également intéressé à la psychanalyse, à l'esthétique et à l'éthique. Il est notamment l'auteur de l'ouvrage intitulé *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*¹⁹¹. Il a par ailleurs été un précurseur de la sociolinguistique.

Pour ce qui est de Dostoïevski, on peut retenir simplement qu'il est né le 11 novembre 1821 et mort le 9 février 1881. En ce qui le concerne, il apparaît que c'est un écrivain prolifique qui fait figure d'autorité dans le domaine de la littérature russe. A son actif, on peut compter une œuvre immense touchant à la fois à des romans, des nouvelles et des pièces de théâtre. Dans sa bibliothèque, on peut citer pêle-mêle *Les frères Karamazov*¹⁹² ou encore *L'Adolescent*¹⁹³. Il est considéré, d'après Bakhtine, comme étant le créateur du « roman polyphonique ».

Pour en revenir aux travaux de Bakhtine dans son livre : *Problème de la poétique de Dostoïevski*, on peut retenir, en substance, qu'à travers cet ouvrage, Bakhtine élabore un énorme travail sur l'œuvre de son compatriote et ne manque pas d'attribuer la paternité du concept de polyphonie à Dostoïevski, même si certains n'ont pas partagé cet avis. C'est le cas d'Alexandre Dessingué qui y a mis un certain bémol à cette paternité. En

¹⁹⁰ Bakhtine (M.), *Problème de la poétique de Dostoïevski*, Paris, L'âge de l'homme, Coll. « Slavica », 1998, 316 p.

¹⁹¹ Bakhtine (M.), *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970, 471 p.

¹⁹² Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, Paris, 1994, Gallimard, Coll. « folio classique », 989 p.

¹⁹³ Dostoïevski, *L'Adolescent*, traduction d'André Markowicz, Éd. Babel, 2 vol., 512 et 535 p.

effet, sans pourtant autant élaborer une vraie critique au travail que Bakhtine a entrepris, il fait observer que l'origine serait à entrevoir du côté de la musique :

(...) dans ce même livre, il nuancera ses propos en soulignant que l'emploi du terme de polyphonie emprunté à la musique et appliqué à la littérature ne peut être que métaphorique: Il faut remarquer que la comparaison que nous établissons nous-mêmes, entre le roman de Dostoïevski et la polyphonie, n'est rien de plus qu'une figure analogique. L'image de la polyphonie et du contrepoint indique seulement les nouveaux problèmes qui surgissent quand la structure du roman sort de l'unité monologique habituelle, de même qu'en musique de nouveaux problèmes se firent jour lorsqu'on eut dépassé le stade du monovocalisme¹⁹⁴.

Toutefois, le travail que nous propose Bakhtine n'en demeure pas moins édifiant. On y découvre une définition assez explicite de la polyphonie. On apprend de fait que la polyphonie désigne la manière avec laquelle les personnages s'expriment dans un langage qui leur est propre, mais avec la particularité d'être dotés d'une autonomie de point de vue inégalée jusque là dans le roman. Ainsi, la polyphonie doit s'entendre donc, en plus d'une pluralité de voix, comme une pluralité de consciences inhérentes à une idéologie donnée.

¹⁹⁴ Information prise sur l'Atelier de théorie littéraire : Polyphonisme, de Bakhtine à Ricoeur

http://www.fabula.org/atelier.php?Polyphonisme%2C_de_Bakhtine_%26agrave%3B_Ricoeur, site consulté le 23 novembre 2013 à 22h30mn.

En parcourant le livre de Bakhtine, il ressort en substance que la notion de polyphonie accorde une large place en faveur d'une plus grande liberté des personnages et plus d'autonomie de ces derniers par rapport à l'auteur-narrateur. Il met en évidence l'idée que le personnage n'est plus la pure projection de la conscience de l'auteur-narrateur, mais qu'il acquiert une autonomie autre que celle de l'auteur-narrateur et par la même occasion plus d'autorité que celui-ci. Le roman ainsi conçu met en scène une multiplicité des consciences indépendantes. Il se fait entrecroiser des idéologies diverses et des langages différents. Dans cet ordre, il appert qu'en même temps que les narrateurs arrivent à donner leurs points de vue sur l'évolution des événements, soit dans la société, soit sur une question particulière de la vie, ils parviennent, dans le même temps, à distribuer la parole aux différents protagonistes qui prennent part dans la narration. L'univers romanesque devient dès lors le lieu où foisonnent de nombreuses voix au service d'une esthétique.

Signalons qu'il y a une autre notion qui est attachée à celle de polyphonie, c'est le dialogisme. C'est ce que nous fait savoir Claire Stolz :

Polyphonie et dialogisme sont les deux termes qui restent le plus attachés à l'œuvre de Bakhtine, au point que Todorov intitula son livre de présentation du penseur russe *Mikhaïl Bakhtine, le principe dialogique*. Le dialogisme désigne le fait, fondamental pour Bakhtine, que l'être ne peut s'appréhender de manière juste qu'en tant que sujet, c'est-à-dire résultant d'interrelations humaines; contrairement aux choses; contrairement aux choses, l'être humain ne peut donc être objectivé, il ne peut être abordé que de manière dialogique. Il distingue le dialogisme externe qui

veut dire dialogue au sens courant du terme et dialogisation intérieure, qui l'intéresse particulièrement¹⁹⁵.

Le roman francophone postcolonial en particulier et la littérature en général n'a pas subi les différentes et grandes mutations qui ont marqué la littérature française. Il a tout de suite affiché une certaine maturité, particulièrement en rapport avec la polyphonie, dans la construction et la configuration romanesque. Tout le débat autour des mouvements littéraires, comme on l'aura connu au XIX^e siècle, n'a pas eu le même écho dans le champ littéraire francophone. Le roman, dans son ensemble, a opéré une rupture avec la structure traditionnelle de la narration ou encore appelé roman d'apprentissage. Ceci en grande partie dû au contexte d'après guerre¹⁹⁶ avec l'apport des tenants du mouvement relatif au « nouveau roman ¹⁹⁷» par exemple. Cette séquence de l'histoire de la littérature française qui a été étiquetée selon le célèbre chiasme¹⁹⁸ consacré de Jean

¹⁹⁵ Information prise sur <http://www.fabula.org/atelier.php?Dialogisme>, site consulté le 18 novembre 2013

¹⁹⁶ Ici, nous faisons allusion à l'une des périodes les plus sombres de l'humanité, c'est-à-dire la seconde guerre qui s'est déroulée de 1939 à 1945. Elle va inspirer des mouvements comme l'absurde sous l'égide de d'Albert Camus ou bien le Surréalisme tenu par des penseurs tels qu'André Breton.

¹⁹⁷ Mouvement littéraire, le nouveau roman est une appellation donnée par la critique à un ensemble d'écrivains qui, dans les années 1950-1960, ont tenté de redéfinir le roman en rompant avec la tradition balzacienne de l'intrigue et des personnages : l'intrigue n'est plus forcément linéaire, la cohérence psychologique des personnages n'est plus assurée, déconstruction du récit. Lire la suite sur <http://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/nouveau-roman.php>, site consulté le 20 décembre 2013.

¹⁹⁸ Un chiasme est une figure de construction qui consiste à disposer les termes de manière croisée suivant la structure AB/BA

Ricardou, qui lui a fait dire que : « Le roman n'est plus l'écriture d'une aventure, mais l'aventure d'une écriture ». Autrement dit, que la prééminence ne serait plus accordée au fond de l'histoire, mais désormais à la forme, au style.

Dans le même sens que la philosophie défendue par les figures de proues du nouveau roman, il n'est pas usurpé d'inscrire des ouvrages comme *L'Aventure ambiguë*¹⁹⁹ de Cheik Ahmidou Kane. En effet, lorsqu'on parcourt le texte de l'auteur sénégalais, il apparaît de manière claire que la question de l'identité est omniprésente dans tout l'ouvrage. Il en est même, après lecture, le thème central, si ce n'est l'enjeu majeur de l'écriture. Cela se traduit à différents niveaux de lecture de l'ouvrage. Déjà, comme on peut le déceler à travers la lecture du titre « *L'Aventure ambiguë* », il se dégage l'idée que le récit met en procès une idée de confusion dans la manière dont les protagonistes perçoivent le problème de l'envahisseur doublée d'un conflit sous-jacent entre la culture des Diallobés et la culture occidentale. Ces conflits et cette opposition se donnent à lire par l'intermédiaire de deux catégories. D'une part, il y a l'ancienne catégorie qui est caractérisée par les personnages qui sont chargés de faire l'enseignement des jeunes : Thierno et le chef des Diallobés. D'autre part, il y a la nouvelle génération dont Samba Diallo est la représentation. Cette opposition est perceptible dans la conversation que tiennent le chef des Diallobés et Paul Lacroix, directeur de l'école européenne :

Lacroix- Ce crépuscule ne vous trouble-t-il pas ? Moi, il me bouleverse. En ce moment, il me semble plus proche de la fin du monde que de la nuit...

Le chevalier sourit.

- Rassurez-vous, je vous prédis une nuit paisible.

¹⁹⁹ Kane (C.A), *L'Aventure ambiguë*, op, cit.

- Vous ne croyez pas à la fin du monde, vous ?

- Au contraire, je l'espère même, fermement.

- C'est bien ce que je pensais. Ici, tous croient à la fin du monde, du paysan le plus frustré aux hommes les plus cultivés. Pourquoi ? Je me demandais, et aujourd'hui seulement j'ai commencé de comprendre en regardant le crépuscule.

Le chevalier considéra Paul.

- A mon tour de vous demander : vous ne croyez pas vraiment à la fin du monde ?

- Non, évidemment. Le monde n'aura pas de fin. Du moins pas la fin qu'on attend ici. Qu'une catastrophe détruise notre planète, je ne dis pas ça...

- Notre paysan le plus frustré ne croit pas à cette fin-là, épisodique et accidentelle. Son univers n'admet pas l'accident. Il est plus rassurant que le vôtre, malgré les apparences.

- Peut-être bien. Malheureusement pour nous, c'est mon univers qui est vrai. La terre n'est pas plate. Elle n'a pas de versants qui donnent sur l'abîme. Le soleil n'est pas un lampadaire fixé sur un dais de porcelaine bleue. L'univers que la science a révélé à l'Occident est moins immédiatement humain, mais avouez qu'il est plus solide...

- Votre science vous a révélé un monde rond et parfait, au mouvement infini. Elle l'a reconquis sur le chaos. Mais je crois qu'ainsi, elle vous a ouvert au désespoir.

- Non pas. Elle nous a libérés de craintes... puériles et absurdes.

- Absurdes ? L'absurde, c'est le monde qui ne finit pas. Quand saurait-on la vérité ? toute la vérité ? Pour nous, nous croyons encore à l'avènement de la vérité. Nous l'espérons.

C'est donc cela, pensa Lacroix. La vérité qu'ils n'ont pas maintenant, ils sont incapables de la conquérir. Ils espèrent donc la fin. Ainsi, pour la justice aussi. Tout ce qu'ils veulent et

qu'ils n'ont pas, au lieu de chercher à le conquérir, ils l'attendent de la fin. Il n'exprima pas sa pensée. Il dit simplement :

- Quant à nous, chaque jour, nous conquérons un peu plus de vérité, grâce à la science. Nous n'attendons pas ...
- J'étais sûr qu'il n'aurait pas compris, songea le chevalier. Ils sont tellement fascinés par le rendement de l'outil qu'ils en ont perdu de vue l'immensité infinie du chantier. Ils ne voient pas que la vérité qu'ils découvrent chaque jour est chaque jour plus étriquée. Un peu de vérité chaque jour... Bien sûr, il le faut, c'est nécessaire. Mais la vérité ? Pour avoir ceci, faut-il renoncer à cela ?
- Je crois que vous comprenez très bien ce que je veux dire. Je ne conteste pas la qualité de la vérité que révèle la science. Mais, c'est une vérité partielle. La vérité se place à la fin de l'histoire. Mais je vois que nous nous engageons dans la voie décevante de la métaphysique.²⁰⁰

Au milieu de cette opposition, il y a la position de la Grande royale, sœur cadette du chef des Diallobé. Sa posture est assez transversale en ce sens qu'elle constitue à la fois la voix privilégiée auprès du maître des Diallobé et la prise de conscience face à l'avènement d'un nouveau monde dont le blanc est la cause. Ainsi, la polyphonie serait perceptible à travers la différence des points de vue du monde que se font l'instructeur Thierno et la Grande royale et cette faculté qu'a l'auteur à pouvoir laisser les différents personnages donner libre cours à leur pensée et exprimer leurs points de vue sur des questions aussi sensibles que le changement de mœurs gage d'une évolution d'une société et la manière dont-ils doivent pouvoir faire face à ce changement. Le roman de Kane laisse présager une peur, notamment celle liée au changement de paradigme.

²⁰⁰ Kesteloot (L.), *Anthologie Négro-Africaine. La littérature de 1915 à 1981*, op, pp. 284-285

L'autre roman qui est consacré par la critique et qui porte deux problématiques liées à la quête identitaire et au discours polyphonique est *Le monde s'effondre*²⁰¹ de Chinua Achebe. En effet, on évoquera d'emblée que si le texte de l'écrivain nigérian est en adéquation avec la quête identitaire, le texte nous plonge dans un contexte où on découvre la perte de la vie tribale à la suite de l'arrivée des européens. C'est dans ce contexte que le principal antagoniste, Okonkwo, pour qui l'œuvre d'une vie aura constitué à bâtir une notoriété des plus importantes, mais dont les événements vont tour à tour le plonger dans une déchéance et voir son fils se convertir au christianisme, abomination la plus extrême pour lui. Par l'écriture de ce roman, Achebe nous met en phase avec la vie quotidienne des femmes et des enfants d'un village de la forêt qui, presque totalement coupé du monde extérieur, se croyait le centre du monde avec ses rites, ses dieux et la croyance en des pratiques animistes initiées par ses ancêtres, mais qui voit du jour au lendemain cette réalité s'écrouler comme l'atteste les lignes qui suivent :

Okonkwo savait ces choses. Il savait qu'il avait perdu sa place parmi les neufs esprits masqués qui administraient la justice dans le clan. Il avait perdu la chance de mener son clan belliqueux contre la nouvelle religion qui, lui disait-on, avait gagné du terrain. Il avait perdu les années au cours desquelles il aurait pu prendre les plus hauts titres du clan²⁰².

Dans ce passage, il apparaît que c'est l'absence d'Okonkwo qui semble la cause de la perte de l'hégémonie de ce peuple craint et qui va entraîner sa déchéance. Outre cet effondrement, c'est également sa propre perte que le héros a occasionnée par cette longue absence. On ne sait que trop bien les préjudices que peuvent causer une absence.

²⁰¹ Achébé (C.), *Le monde s'effondre*, Paris, Présence Africaine, Edit. De poche, 1972, 254 p.

²⁰² Achebe (C.), op, cit, 207 p.

Il importe aussi de souligner que le discours polyphonique se donne à lire par des instances différentes des personnages. Ce qui transparait à travers des modalisateurs présent dans un récit qui traduisent qu'il y ait plusieurs instances narratives. Pour autant, au cours de la lecture, on observe une instabilité de ces instantes narratives. Effectivement, les récits sont pris en charge par des narrateurs anonymes s'exprimant à la première personne du singulier. Ensuite, quand on poursuit la lecture, la narration change de ton. Il s'opère un changement en passant du « Je » au « on » :

J'ai répondu « mon brave, ton histoire m'intéresse, jamais je ne me payerais ta tête, crois-moi », et il a dit « alors qu'est-ce que tu penses de ça, que dis-tu de mon histoire de fou, hein, qu'est-ce que tu en penses, dis le franchement, est-ce que je suis un con tel qu'on me voit en ce net moment, est-ce que j'ai réellement la tête d'un polichinelle », j'ai répondu « on a la vie devant soi, tu sais, même si ta femme a été méchante et même si elle fornique encore avec le gourou de cette secte, on a la vie devant soi », et il a sursauté comme si je venais de le froisser, de l'insulter « qu'est-ce que tu me racontes là, Verre Cassé, hein²⁰³ »

De ce passage, il ressort qu'il y a une divergence de point de vue sur l'expérience, visiblement dure, que vient de vivre un des antagonistes du roman de Mabanckou. Ce dernier qui se confie à Verre-Cassé, se trouve dépité de voir que celui-ci ne partage pas son point de vue ou du moins ne tient pas les propos qu'il espère par rapport à l'épreuve qu'il vient de traverser. Outre la teneur de cet échange, il est aussi intéressant de s'intéresser au jeu des pronoms dans ce passage. On relève qu'il y a trois pronoms qui sont présent dans cet extrait le « je », le « tu » et le « il ». Il préfigure le dialogue de nos personnages. Ces trois personnes du singulier

²⁰³ Mabanckou (A.), op, cit, 219 p.

peuvent concerner deux avis différents, mais rendent compte de deux discours qui répondent à la polyphonie. Il s'avère aussi que dans cet extrait, le lecteur ne peut pas négliger le jeu narratif car les changements de registre produits autour de ce jeu narratif donnent lieu à une fiction polyphonique.

Chapitre IX : L'identité comme Rhétorique de l'universel

Ce sous chapitre porte sur l'identité comme rhétorique de l'universel. Il a vocation de présenter comment la rhétorique l'universel est véhiculée dans l'écriture de nos romans et porte l'ambition de constituer une forme d'identité. En d'autres termes, comment nos romans tiennent un discours qui serait en phase avec une société dite mondialisée. Par rapport à cela, il est à relever que le concept de rhétorique a quelque chose de lié avec tout travail qui serait orienté vers un objet dans sa manière de le dire, donnant au contenu du livre une teneur singulière pour ainsi dire peu commune.

De ce point de vue, il faut signaler que la notion de rhétorique renvoie donc à l' :

Art de parler sur quelque sujet que ce soit avec éloquence et avec force. D'autres la définissent comme l'art de bien parler, *ars bene dicendi* ; mais comme le remarque le Père Lami dans la préface de sa *Rhétorique*, il suffit de la définir comme *l'art de parler* ; car le mot *rhétorique* n'a point d'autres idées dans la langue grecque d'où il est emprunté, sinon que *c'est l'art de dire ou de parler*. Il n'est pas nécessaire d'ajouter que *c'est l'art de bien parler pour persuader* ; il est vrai que nous ne parlons que pour faire entrer dans nos sentiments ceux qui nous écoutent ; mais puisqu'il ne faut point d'art pour mal faire, et que *c'est toujours pour aller à ses fins qu'on l'emploie*, le mot *d'art* dit suffisamment tout ce qu'on voudrait dire de plus. [...] ²⁰⁴.

²⁰⁴ Informé prise sur <http://www.etudes-litteraires.com/rhetorique.php>, site consulté le 10décembre2013.

Pour ce qui est de l'universel, retenons que c'est ce qui est relatif à l'univers. Nous voulons, par l'évocation de ce substantif, mettre en exergue le fait que cela touche à tous les coins de l'univers. Quelque chose qui ne marginaliserait pas une quelconque zone que se soit, mais se veut plutôt inclusive du monde, si ce n'est les quatre coins. Une conception des choses qui renverrait à un aperçu des plus généraux. Ainsi, la rhétorique de l'universel doit s'entendre comme ce discours qui tiendrait compte de toute la diversité et de toutes réalités présentes sur l'espace terre. D'où tient-on ce qui inspire cette formulation ?

En formulant comme titre l'identité comme rhétorique de l'universel, nous avons voulu aussi prendre appui sur le travail entrepris par un des grands hommes de lettres originaire de l'Afrique dont la contribution intellectuelle aura su marquer le monde jusque y compris le XXème siècle. Membre éminent et fondateur du mouvement « la négritude », Léopold Sédar Senghor constitue une source intarissable pour les jeunes générations, notamment avec une contribution plus qu'honorable que l'on peut apprécier dans son apport avec la conceptualisation la théorie de la civilisation de l'universel. Son œuvre peut-être résumée comme une invite qui consiste à assimiler plutôt qu'être assimilé. Dans ce contexte, on voit des penseurs tels que Jean-Paul Sartre prendre toute la mesure de l'action de Senghor. En effet, dans un contexte qui voit se banaliser de nombreux abus, où l'on observe un repli sur soi, le rejet de l'étranger et la stigmatisation de l'autre, le poète président invite à dépasser la peur de l'autre et à imaginer une société dont le leitmotiv serait une espèce de « vivre ensemble ». René

Gnaléga affirme à cet effet dans *Senghor et la civilisation de l'universel*²⁰⁵ que :

L'univers de Senghor ne témoigne d'aucune négation des valeurs du monde noir ni ne cherche à assimiler l'autre dans sa propre culture. C'est qu'il faut mesurer l'importance du métissage culturel pour lui. C'est aussi ce qui explique sa rencontre avec des artistes contemporains et leur présence dans les études réunies ici.

René Gnaléga, critique de Senghor, conclut par la place centrale de l'Universel, la culture partagée fondée sur le donner et le recevoir, l'enracinement et l'ouverture.

Il nous paraît essentiel de relever que la civilisation de l'universel senghorienne tient dans une espèce d'écartèlement entre un point A et un ailleurs qui serait B. Comme pour dire qu'il faut avoir un ancrage quelque part pour prétendre s'ouvrir à l'autre. Si Senghor accorde une place prépondérante à une culture de l'universel, c'est assurément du à la trajectoire de sa vie et aux influences dont il aura été l'objet au cours de cette dernière.

Rappelons brièvement ce qu'a été sa vie : Léopold Sédar Senghor est né à Joal, officiellement en 1906, dans une famille de l'ethnie Sérère, à cent-vingt kilomètres de Dakar, alors capitale de l'Afrique occidentale française (AOF, l'une des deux « fédérations » coloniales, avec l'Afrique équatoriale française -AEF) et à proximité de la presqu'île du Cap Vert, colonie portugaise. Il naît catholique, dans une région, et un pays, très

²⁰⁵ Gnalégé (R.), *Senghor et la civilisation de l'universel*, Paris, L'Harmattan, 2014, 176 p. Achebe (C.), *Le monde s'effondre*, Paris, Présence Africaine, Edit. De poche, 1972, 254 p

majoritairement musulmans. Il apprendra le catéchisme en même temps que la langue française et le latin ; en 1923 il souhaitera même devenir prêtre en même temps que professeur, tout en s'indignant déjà du mépris dans lequel est traitée la culture traditionnelle africaine.

A partir de ce parcours, on comprend ce qui va pousser le poète-président à militer en faveur d'une culture de l'universel. Quoi que certains de ses détracteurs verront en lui un homme en proie à une contraction incompréhensible en ce sens que d'une part, il a chanté la culture noire, en l'occurrence la femme noire et de l'autre, il l'a renié en se mariant avec une femme blanche.

A la lecture des romans fictionnels composant le corpus d'étude, force est de constater que la rhétorique de l'universel se veut alors une entreprise de l'écriture de nos romans au service de la diversité culturelle et du plurilinguisme d'une part et d'autre part, d'une écriture s'insurgeant contre toutes formes de cloisonnement qui passe par la fermeture des frontières et le repli identitaire. En d'autres termes, la rhétorique de l'universel serait une écriture qui est fille de son époque et qui serait en phase avec vision de la mondialisation. Ceci d'autant plus que lorsqu'on jette un regard rétrospectif sur l'histoire de la littérature, on constate un changement radical dans l'écriture. Au fil de la narration par exemple, le lecteur peut observer l'insertion, au sein de l'espace de narration, d'autres discours qui viennent prolonger une idée émise par le narrateur-auteur ou bien le contredire.

Déjà, s'agissant d'une lecture diachronique, on s'aperçoit qu'il y a une grande dichotomie sur les réalités linguistiques ou culturelles prises en compte par l'écriture. Par exemple que, comparativement à une époque précoloniale, les textes ne reflètent pas les mêmes réalités. En effet, la plupart des œuvres écrites particulièrement dans les années 1940-1950 sont, dans leur grande majorité, sous le sceau de ce que nous appellerons le « mini-terroir ²⁰⁶ » ou de l'arrière pays. A travers cette notion, nous voulons

²⁰⁶ Ici, il est fait allusion aux zones rurales et traditionnelles qui illustrent la manière dont ses habitants vivent au quotidien.

traduire l'idée que les œuvres peignaient la vie de certains peuples autochtones et leurs modes de vie. Il s'agit plus d'une littérature d'exploration où on découvre une narration au cours de laquelle l'on insiste sur ce qui fait la particularité d'un peuple. Aucune place n'est laissée à l'autre. Tout est perçu sous le point de vue unicolore ou bien univoque, tant par la thématique que par l'écriture. Une partie du roman de Camara Laye par exemple, pour ne pas dire les premiers chapitres, s'inscrit bien dans cette perspective. On le voit bien lors des premières pages de *L'Enfant noir*²⁰⁷. Dans ce roman, on est plongé, par le truchement du regard d'un homme mûr qui se penche sur son passé. Le cadre de l'histoire se déroule dans un village où par l'intermédiaire des yeux d'un enfant de cinq ans, la vie traditionnelle se déroule sans problème majeur. Une vision de bonheur y est peinte.

A l'opposé de ces romans écrits en période précoloniale, nous avons des écritures dites de la modernité. Elles se caractérisent par leur volonté à évoquer un environnement romanesque qui peint des réalités plurielles. On se rend bien compte que l'intérêt porte à la fois sur la forme que sur le fond de ces œuvres. Ceci fera dire à certains critiques que les écrivains s'adonnent à cette forme d'écriture font partis de la seconde génération, si l'on prend en compte un découpage en deux générations. La première allant de la période d'après les indépendances jusqu'au début des années 1980. La seconde qui se bornera du début des années 1980 à nos. Sewanou Dabla²⁰⁸ dira même de ces écrivains qu'ils font partis de la nouvelle génération pour ce qui est des auteurs appartenant à l'Afrique noire au sud du Sahara. En effet, dans ces derniers, on constate que la part belle est accordée à la ville, qui est contraire au village. En plus, on relève que l'écriture met un point d'honneur à peindre la diversité des hommes et la richesse contenue dans la ville. De plus en plus, ces romans dépassent la spécificité locale pour ouvrir l'écriture à plus de coloration. Ils franchissent les limites du village, du pays

²⁰⁷ Laye (C.), *L'Enfant noir*, Paris, Pocket, 2007, 224 p.

²⁰⁸ Dabla (S.), *Nouvelles écritures africaines, Romanciers de la seconde génération*, Paris, L'Harmattan, 1986, 256 p.

pour évoquer un peu plus la culture de l'autre. Ils se tournent avec plus d'insistance vers un ailleurs. Le côté faste et les lumières de ville, la démultiplication des référents n'appartenant pas à une région précise et une prise en compte de la psychologie des personnages.

C'est précisément l'objet de la démonstration qui est le notre ici car l'identité comme rhétorique de l'universel donne une pertinence à la quête de l'identité. Signalons qu'on n'est plus dans un contexte où les choses sont figées ou cloisonnées, elles subissent les grandes mutations du monde, le rapport des forces entre les nations et les interconnexions entre les peuples. Si naguère, il y avait absence totale des éléments se rapportant à l'autre, aujourd'hui, avec l'évolution sans cesse croissante du monde et la vitesse avec laquelle les hommes se déplacent, on remarque qu'avec ces écritures, que nous qualifierons de contemporaines, les aspects se rapportant à l'autre s'invitent quasi systématiquement dans l'univers des romans. On est très clairement dans une rupture de paradigme pour ce qui est du thème d'écriture.

L'apport de la rhétorique de l'universel est indéniable pour certaines régions opprimées, notamment par le fait qu'on voit de plus en plus des problématiques en rapport avec les droits de l'homme être prises en compte. Si dans la société on est réduit à la privation la plus stricte de ses droits fondamentaux, l'univers romanesque constitue cet espace de liberté où l'on peut exhumer tout ce qui musèle l'homme. C'est un creuset où l'exercice de la démocratie peut en partie s'exercer.

On observe par exemple qu'après l'avènement des indépendances dans la grande majorité des pays francophones subsahariens, les pouvoirs dictatoriaux imposent la censure dans la production des artistes. Nombre de parutions romanesques n'arrivent pas à oser la dénonciation, elles font même dans l'apologie des régimes totalitaires. Or, à partir des années 1990, avec l'avènement de la démocratie, on finit par briser l'omerta. C'est ainsi que l'universel prend véritablement ses marques avec les valeurs de liberté d'expression, la vulgarisation des droits fondamentaux, chose qui n'a pas toujours eu cours.

Les textes que nous avons convoqués pour l'exemplification de notre thème participent de cette identité de la rhétorique de l'universel. Si on regarde de près le roman de Mabanckou²⁰⁹ et celui de Dévi²¹⁰, on s'aperçoit que l'universel se donne à lire par l'évocation d'un triple idiome, en l'occurrence l'anglais, le français et la prégnance locale.

Chez Mabanckou par exemple, il y a une peinture abondante des caractéristiques se rapportant à la France, les Etats-Unis et le Congo. La France nous est présentée sous le témoignage de L'Imprimeur. Il revient sur sa vie parisienne et les responsabilités qu'il occupait avant sa déchéance. Il ne manque pas également d'aborder les lieux de vie parisienne. L'autre aspect de l'universel est rattaché aux Etats-Unis. C'est le personnage de l'américain, Holden. Dans la description que l'auteur nous fait de ce dernier, il y a une attention accordée à la démesure qui caractérise les États-Unis. Il est présenté avec un mode vestimentaire ample, tout en arborant une énorme montre autour du coup. Le dernier aspect lié à la rhétorique de l'universel dans le texte de Mabanckou est comme nous l'avons dit, la teneur locale. Il ressortit à quelques noms qui sont présents dans le roman, à l'instar de Mama Mfoa. En y regardant attentivement, ce nom nous donne une indication sur la localisation géographique du personnage, voir même son appartenance culturelle ou ethnique.

Pour ce qui est d'Ananda Dévi, on relève que ce qui est représentatif de la rhétorique de l'universel n'est autre que l'un des symboles de l'hégémonisme américain, c'est à dire la chaîne hôtelière le Hilton. Ce qui est d'autant plus marquant c'est grâce à elle qu'un bébé est sauvé d'une mort certaine. C'est ce qui va justifier le nom qu'on va les attribuer par la suite. Comme pour l'exemple de Mabanckou, le roman de Dévi porte également une attention particulière aux réalités locales. Sauf que dans son cas, c'est dans une dynamique de groupe que ces réalités trouvent un écho. Ceci pour traduire l'idée que face à l'adversité, il est toujours mieux d'opérer en groupe.

²⁰⁹ Mabanckou (A.), op, cit.

²¹⁰ Dévi (A.), op, cit.

L'autre des aspects rattachés à cette rhétorique de l'universel est la prise en compte des préoccupations de la région des Caraïbes. Pour ce coin du monde, c'est Suzanne Dracius²¹¹ qui se fait le porte étendard de ces préoccupations. En effet, chez Dracius, on est plongé dans un va-et-vient continu entre le pays d'adoption qui est la France et la terre des origines qui est la Guadeloupe. En parcourant le roman, on apprend que ces va-et-vient sont causés par le fait que le personnage principal veut trouver les réponses qu'elle se pose sur sa personne et donner un véritable sens à sa vie dans ce monde. Contrairement au texte de Mabanckou et à celui de Dévi, nous dirons que le roman de Dracius traite plus d'une problématique éthique que des questions culturelles. Effectivement, elle revisite à sa manière le problème de la crise identitaire, conséquence de la traite des noirs et de l'esclavage. L'écrivaine le manifeste à travers les propos de la sœur aînée de Rehvana apparaissant dans ces lignes :

Oh oui, Rehvana, je te remercie ! Tu me prends en flagrant délit de reniement. Je te sais gré de m'ouvrir discrètement les yeux, de me laisser voir ma trahison, ma méprisable imposture : il est certain qu'en ne te disant pas "ma part, ta part", j'insulte à la mémoire de nos pères, je répudie mes racines, je commets ce faisant le crime de masquer mes origines serviles en oubliant que mon arrière-arrière-arrière était la chose d'un maître, et qu'il ne pouvait par conséquent pas dire "mon ceci, mon cela", pour la bonne raison qu'il ne possédait rien, puisqu'il était lui-même la propriété de quelqu'un et ne se possédait pas lui-même. Oui, tu as forcément raison : l'esclave nègre disait "ma part", parce que le seul bien qu'il connût était sa part de nourriture, le sac de haricots secs et le fameux morceau de morue qu'on lui distribuait de temps en temps ; alors il prenait ça, et c'était ça,

²¹¹ Dracius (S.), op, cit.

“sa part”, comme dans la répartition que fait l'économiste, mais en dehors de ça, il ne pouvait concevoir d'autres propriétés... [...] Je vais en référer à mes maîtres à la Sorbonne dès mon retour (...) ²¹²

On peut retenir de ces lignes trois informations essentielles. D'abord qu'en tenant ces propos, Mathildana, sœur de Rehvana reconnaît son erreur et fait amende honorable face à l'attitude de sa sœur cadette en admettant son erreur. Ensuite, dans ses propos, elle décrit comment vivait son aïeul qui était réduit à la considération la plus simple, c'est-à-dire une chose. Enfin, ses propos se terminent par une résolution, celle de s'engager en faveur de la cause de l'esclavage.

Ben Jelloun poursuit en quelque sorte sur la même lancée que Dracius. En effet, lui également revient dans un style saisissant sur une récurrente de la société marocaine, c'est-à-dire le poids des traditions qui confine les femmes dans un rôle d'instruments et fait des hommes les garants de la vie de ces femmes. Dans une certaine mesure, Dracius dénonce une privation de droits de l'homme et milite en faveur du « gender », c'est-à-dire l'égalité entre l'homme et la femme. En poussant la réflexion sur ce récit, on peut sous-entendre la promotion des libertés sous toutes ses formes, jusqu'à celle en rapport avec la notion de transgenre. Ceci est renforcé par ce passage :

En me retrouvant entre quatre murs je réalisai combien ma vie d'homme déguisé ressemblait à une prison. J'étais privée de liberté dans la mesure où je n'avais droit qu'à un seul rôle. Hors ces limites c'était la catastrophe. Sur-le-champ je ne me rendais pas compte combien je souffrais. Mon destin avait été détourné,

²¹² Dracius (S.), op, cit, pp. 209-210

mes instincts brimés, mon corps transfiguré, ma sexualité niée
et mes espoirs anéantis. Avais-je le choix ?²¹³

²¹³ Ben Jellon, (T.), op, cit, p. 143

Chapitre X : Les écritures de l'immigration

Bouger est intrinsèquement accolé à la nature des hommes. Sauf qu'on observe qu'on n'a jamais été aussi mobile qu'en ce XXIème siècle, en témoignent les divers moyens de déplacement. Il n'est pas surprenant que le thème du voyage soit une constante de la littérature. Elle l'est d'autant plus qu'il a alimenté l'écriture depuis plusieurs siècles. On peut remonter jusqu'au Moyen-âge pour trouver des traces écrites. En témoigne la teneur des récits d'Homère, notamment par son Odyssée ou, avec ce poème, il est question du retour d'Ulysse, qui, après dix ans d'absence, a affronté tous les dangers sur terre comme sur terre, vers son royaume d'Ithaque. Dans ce récit traitant du voyage ou de l'ailleurs, c'est selon, le héros est souvent à la recherche d'un objet.

Ce thème peut également s'aborder comme un puissant motif d'inspiration pour les différentes périodes historiques telles que celle du classicisme, le siècle des Lumières, jusqu'y compris dans notre modernité en passant par le XIXème siècle, siècle qui a consacré le romantisme et le XXème siècle qui a consacré l'ébranlement du cartésianisme. Au cours de ces siècles, le voyage est la chose vers laquelle se tourne une génération d'auteurs dont on constatera une abondante parution. A travers le voyage, c'est avant tout, le souci de la découverte, le goût de l'aventure ou encore l'expérience de l'exotisme qui captivent la sensibilité des auteurs. Par contre, parfois le voyage est le résultat d'une exigence de survie ou le fait de fuir un espace hostile. Aussi, sous prétexte de voyage, c'est surtout et dans un premier temps le mouvement vers l'ailleurs qui s'avère un élément attractif. Les auteurs éprouvent une source de motivation dans leurs recherches et expriment leur ressenti par l'intermédiaire des personnages au cœur des romans. Ils partent parfois, en dépit des dangers qui pourront joncher leur parcours, pour des expériences enrichissantes.

Dans l'écriture d'un roman, l'espace n'est pas un simple décor, un prétexte quelconque ou une donnée simplement ornementale. Il est une

matière qui participe à la construction du récit et permet de donner sens à la configuration d'un texte et à sa narration. Par conséquent, comment ne pas s'arrêter un moment sur la notion de l'espace, déjà parce qu'elle est inclusive à celle de l'immigration en ce sens qu'il n'y a pas d'immigration qui ne se fasse par rapport à un espace. Ensuite, parce qu'on essaie d'établir une corrélation entre la quête de l'identité et les influences qu'elle subit dans un processus d'immigration. Précisons qu'à cet effet, parmi les plus éclairantes sur la théorisation de l'espace dans la narration, il faut prendre en compte celle du critique de narratologie français Gérard Genette²¹⁴ qui articule ses travaux sur les notions temporelle, spatiale et les séquences qui structurent le récit.

Toujours est-il qu'à travers l'expérience du voyage, nous voulons préciser que, outre la destination finale, que vise à atteindre un individu, dans une certaine mesure, comme on le voit avec cette position des écrivains qui veulent accéder à l'ailleurs. Ce qui fait cette situation peut emmener à les considérer comme des immigrés. Ainsi, dans l'idée de voyage, il faut prendre en compte un double mouvement. Celle-ci porte sur un aspect positif et négatif. Il y a d'abord l'aspect positif du voyage est celui qui peut-être perçu comme volontaire, celui qui pourrait entreprendre un touriste. D'autre part, c'est le côté négatif. C'est un autre point de vue qui est lié au voyage, c'est en quelque sorte celui qui est fait sous la contrainte, comme qui dirait forcé. Pour exemple, on mentionnera celui d'un homme, d'une famille, voire d'un clan qui serait amené à partir d'un endroit pour un autre, traduisant le désir de mieux être, sans pour néanmoins être considéré comme un exil.

Il y a une conclusion indéniable qu'on ne peut que faire, c'est que la notion d'immigration est une forme de nébuleuse, en ce sens qu'elle supporte d'autres concepts. Pour ce travail, en tenant compte des différentes variables qui englobent la notion de voyage, ce n'est pas le voyage en tant que tel qui sera abordé. Il est davantage question de celles qui lui sont adjacentes. C'est le cas de l'immigration, car c'est en partie de l'écriture de

²¹⁴ Genette (G.), *Figures III*, Paris, Seuil, 1972, 285 p.

l'immigration dont il est question dans la réflexion que nous menons dans cette étude. En plus, on peut relever aussi que, s'il y a un élément caractéristique que les quatre auteurs de cette étude ont en commun, c'est bien qu'ils sont clairement en phase avec l'idée de voyage qui prend des allures d'une démarche d'immigration.

Aussi, il sera intéressant de nous demander en quoi les écritures de l'immigration rendent-elles raison d'une quête identitaire ? Dans ce sens, nous aborderons trois notions. D'abord, nous aborderons comme premier point la quête de l'ailleurs. Ensuite, il s'agira de voir écrire en pays d'adoption.

Enfin, étant donné que, parfois une identité a du mal à se situer par rapport à un point A et B qui traduisent le lieu de départ et celui vers lequel on pense trouver la quiétude, il advient qu'un troisième espace, cadre intermédiaire, s'avère être la réponse. A cet instant, la quête d'identité semble se construire dans un lieu de substitution aux deux autres. Pour ce faire, le « Third space », entendu comme le troisième espace, recourt à une quête de l'identité.

X-19 : L'ailleurs comme « variable identitaire ».

Comme avec l'histoire d'Adam et Eve qui doivent partir du jardin d'Eden pour avoir désobéi aux règles de vie édictées par le saint créateur qui, pour les punir, leur jettera un sort maléfique les contraignant dans un premier temps à renoncer aux merveilles et aux nombreux privilèges dont-ils pouvaient jouir au paradis, dans un second temps, à travailler à la sueur de leur front pour survivre, les auteurs des romans que nous analysons sont en quelque sorte frappés par le sort car ils sont amenés à partir de leur pays originaire pour trouver une autre destination, pour le cas présent la France. C'est ce que nous portons sous le titre de la quête de l'ailleurs. Aussi, dirons-nous que ce titre met en présence deux termes auxquelles il faut apporter un éclaircissement. Le premier est "quête" qui désigne l'action d'aller à la recherche de quelque chose. Alors que le second, qui est "ailleurs", il faut entendre une allusion à un autre lieu différent de celui dans lequel on se trouve. Par conséquent, la quête de l'ailleurs désigne tout désir visant à rechercher un autre lieu, un autre espace renvoyant à un endroit non identique à celui dans lequel on se trouve.

C'est en nous inspirant en quelque sorte de la biographie des quatre auteurs que nous avons pris appui pour consacrer une séquence portée sous ce titre et ce d'autant plus qu'ils donnent une vraie légitimité à ce dernier. En effet, lorsqu'on regarde ces quatre écrivains, on relève qu'il y a un élément analogue à tous, c'est qu'ils sont quasiment tous résidents sur le sol français ou sont devenus français d'adoption, à l'exception d'Alain Mabanckou qui y a longtemps séjourné avant de prendre comme lieu de résidence les Etats-Unis.

De cet état de fait, nous pouvons émettre le constat selon lequel ces auteurs obéissent à un parcours si ce n'est identique, au moins proche. Ils sont tous nés dans un pays et sont devenus à un moment de leur vie résidents

d'un autre pays, en l'occurrence la France. Ainsi, on peut avoir plus de précision sur les pays dont sont originaires ces auteurs. On sait que Tahar Ben Jelloun est originaire du Maroc où il est né à Fès en 1944. Pour Suzanne Dracius, on retient qu'elle voit le jour en Martinique en 1951. S'agissant d'Alain Mabanckou, il vient au monde à Pointe-Noire au Congo en 1966 et pour ce qui est d'Ananda Dévi, elle est issue de l'Ile-Maurice en 1957. Ce petit rappel nous permet d'affirmer que ces écrivains peuvent-être considérés comme étant des auteurs de l'immigration et dans le même temps au cœur de la problématique identitaire.

Malgré tout cela, on remarque qu'il se dégage de cette situation relative à ces écrivains un parcours qui nous permet d'entrevoir deux séquences l'une conséquence de l'autre. D'une part, la perte du lieu originaire qui préfigure l'instant de départ, d'une rupture. D'autre part l'immigration parce que sous cette évocation, il y a induit une forme d'errance. Qu'entendons-nous exactement par ces deux acceptions ?

De prime abord, il y a ce que nous nommons « la perte du lieu originaire ». Il convient de souligner qu'elle évoque tout simplement le fait que quelque chose ou une personne soit emmené à se soustraire ou à partir d'un endroit, qui aura constitué le lieu de naissance pour une personne ou de conception voir création pour un objet, vers une autre destination. Cette perte peut s'apparenter à une rupture ou à un détachement de l'endroit initial.

Pour ce qui est de l'errance, disons qu'à l'origine, la notion reste liée au verbe errer qui désigne tout simplement l'action d'aller. Dans la plupart des cas, la perte du lieu originaire débouche sur une errance. La notion est également une constante de l'univers de la littérature. L'errance, même si elle présente diverses variantes selon les œuvres dans lesquels elle est abordée, reste connotée avec une représentation négative à l'instar du juif errant. A contrario, elle est parfois abordée sous l'angle positif comme avec

les damnés de la terre, tiré du texte de Dante intitulé *La Divine comédie*²¹⁵ où les personnages sont condamnés à une errance perpétuelle tout en subissant les pires supplices qui soient avant de passer au purgatoire et de terminer au paradis. Il y a également l'exemple du juif errant qui est un mythe initié au moyen-âge.

Ces notions sont emblématiques de l'histoire des auteurs de cette étude et justifient de manière sous-jacente le lien que ces écrivains entretiennent avec la quête d'identité. De fait, la perte du lieu originel serait ce qui renvoie au pays de naissance de nos auteurs et l'errance qui traduirait le parcours vers le pays d'accueil pour ces derniers. Toute chose qui, comme nous l'avons mentionné, s'intègre dans ce que nous avons intitulé l'écriture de l'immigration.

Si les gens sont amenés à s'imaginer ailleurs ou nourrissent la volonté de partir d'un lieu pour un autre horizon, ce n'est pas toujours un acte fortuit. De manière générale, dans la vie de tous les jours ou plus particulièrement pour ce qui est de nos auteurs, elle est le fait d'une double cause, c'est-à-dire positive et négative. Celle qui est positive c'est parce qu'elle est le fait d'une démarche volontaire. Un touriste par exemple relève plus de ce que nous avons appelé une action volontaire. Pour ce qui est de la conception négative, elle l'est en ce sens qu'elle est menée sous la contrainte éthique, sociale ou politique. Dans ce sens, un demandeur d'asile répond à ce côté négatif de la quête de l'ailleurs. Dans cet esprit, des écrivains comme Victor Hugo participent de cette dimension négative liée la quête de l'ailleurs. L'histoire nous apprend qu'il est poussé à l'exil à un moment de sa vie et ce pendant près de vingt neuf ans. Il est notamment reproché de trahison à la république. L'écrivain français du XIXème, figure majeure du siècle qui a consacré le romantisme, est accusé par ailleurs d'insulte à la reine Victoria et proscrit par Louis Napoléon. Il sera envoyé en exil suite à cela.

²¹⁵ Dante (A.), *La divine comédie*, Paris, Diane De Selliers, Coll. « La petite collection », 2008, 508 p.

Comme nous le voyons, le thème de l'ailleurs a abondamment inspiré les hommes de lettres et constitué un puissant motif d'inspiration récurrent pour les auteurs. Pour nous en rendre compte, il suffit des ouvrages au titre non équivoque comme *Voyage au bout de la nuit*²¹⁶ de Céline ou encore *Voyage au centre de la terre*²¹⁷ de Jules Verne. Quoi qu'il en soit, la quête de l'ailleurs constitue doublement un mobile de libération. Dans un premier temps, l'ailleurs apparaît comme une alternative pour s'affranchir d'un péril éventuel. Il en est ainsi d'un pays qui serait en proie à une guerre civile. Dans ce cas, l'habitant ou l'écrivain se verrait contraint de partir pour préserver sa vie. Dans un second temps, la quête de l'ailleurs permet, pour le cas d'un écrivain, de « ré-oxygéné » son inspiration lorsqu'il se trouve habité par le « syndrome de la page blanche » et pouvoir se trouver dans un regain de créativité.

Nombreux sont les auteurs qui ont su tirer profit des vertus de l'ailleurs. Mais, signalons que l'ailleurs n'est pas toujours à prendre comme cette démarche physique ou géographique, c'est-à-dire à la façon d'un exode où un peuple serait amené à quitter un espace géographique pour un autre, mais aussi comme une projection de l'esprit ou un acte d'évasion vers un temps ou une époque donnée. Au XVI^{ème} siècle par exemple, des auteurs vont énormément recourir à l'ailleurs pour redéfinir la vision de leur société. En effet, les membres du mouvement nommé La pléiade s'inspirent énormément de l'ailleurs, en l'occurrence référence faite au modèle des anciens. Sous la conduite de Ronsard et Du Bellay, ils se tournent vers les textes des anciens afin de codifier une langue française et de donner une identité commune à la France.

L'autre période qui est aussi très enrichissant comme symbole dans l'exemplification et l'apport du thème de l'ailleurs pour la transformation de

²¹⁶ Céline (L.F.), *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 1972, 505 p.

²¹⁷ Verne (J.), *Voyage au centre de la terre*, Paris, Livre de poche, coll. « Classique », 19172, 372 p.

la société est le XIXème siècle. Au cours de ce siècle, le contexte est on ne peut plus contraignant pour l'Art. Plusieurs auteurs ne peuvent exprimer librement leurs sensibilités et ne peuvent donner libre cours à leurs productions artistiques parce qu'ils sont embrigadés par des principes et autres dogmes trop dirigistes qui a pour conséquence de scléroser l'Art. Ils vont alors s'engager en faveur d'une « désaliénation » de l'Art. Pour eux, il faut évacuer du domaine artistique cette contrainte et libérer du champ des auteurs cet esprit de dictature. Devant la censure systématique qui prévaut, nombreux sont ceux qui optent pour l'ailleurs, soit sous forme d'exil ou de voyage, pour se libérer de cet environnement devenu pour eux inadéquat à la libre expression de leur âme de romantique. Durant cette période, l'ailleurs, entre autre passion, va être célébré par dans les œuvres. Par le canal de l'évasion, ils partent explorer le bout du monde avec le souci d'échapper au diktat pour l'effectivité de la liberté sur toutes ses formes.

Mis à part la place qu'occupe l'ailleurs dans les siècles mentionnés, il faut dire que l'ailleurs a permis de tordre le coup à plusieurs situations, notamment sur la démystification que des autochtones ont sur des étrangers blancs. Il a également autorisé une énorme avancée par rapport au regard que des personnes ont sur certains clichés. Ainsi, la rencontre avec « l'Autre » est à l'origine de l'envie de l'africain autochtone à vouloir découvrir d'autres horizons. Il n'est pas, de ce fait, surprenant que l'ailleurs soit également chanté dans la littérature africaine subsaharienne. La recherche d'un nouvel horizon traduit généralement la réponse à une détermination pour un mieux être social, comme ça répond à un acte sanctionnant une attitude offensante de la part de certains gouvernants despotiques réfractaires à une quelconque critique. Suite à cela, ce n'est que question de vie que l'ailleurs, plus précisément l'appel de l'Europe pour nombre d'écrivains africains, soit très fort et ressort dans leurs productions romanesques comme l'attestent des romans au titre fortement révélateur que

sont *Cahier nomade*²¹⁸ et aussi *L'œil nomade : Voyage à travers le pays de Djibouti*²¹⁹ écrit par Abdourahman Ali Wabéri.

Pour en revenir à nos auteurs et à leur roman, on peut affirmer que leurs narrations s'inscrivent bien dans cette quête de l'ailleurs et en font une figure de la narration. Il y a même que, à travers leur récit fictionnel, on perçoit un usage qui s'oppose à l'ailleurs. Cette double connotations renvoie à l'aspect positif et négatif lié à la quête de l'ailleurs. Dans les récits que nous déroulent ces écrivains, l'ailleurs, qu'il soit perçu de manière négative ou positive, s'avère une alternative vitale, un recours permettant le partage d'une expérience.

Trois personnages illustrent la représentation de l'ailleurs dans le roman de Mabanckou. Ces trois protagonistes sont L'Escargot entêté, L'Imprimeur et Holden. Ces trois personnages ont la particularité de vivre l'expérience de l'ailleurs hors des limites du territoire de leur pays. L'Escargot a longtemps burlingué avant de revenir dans son pays. Sauf que dans son périple, il n'a pas été plus loin que les pays frontaliers au sien. Il n'a pas traversé de lointains pays. Après un tour d'horizon, il revient dans son pays pour ouvrir un bar au nom très explicite, le crédit à voyager. Le nom de ce bar est inspiré de son séjour en terre camerounaise. Pour L'Imprimeur, il est vraiment question d'une expérience lointaine de l'ailleurs vu que c'est en France que se concrétisera son expérience de l'ailleurs. Alors que pour ce qui est de Holdem, nous dirons que c'est par l'intermédiaire de la traversée de l'Atlantique qu'il nous invite à confirmer l'ailleurs vu qu'il a séjourné aux Etats-Unis. Les pages du roman de Mabanckou offrent l'écriture d'un roman où il y a d'une part une récurrente allusion à d'autre pays, notamment, le Cameroun, la France et les Etats-Unis. D'autres part, l'ailleurs revêt des allures de désenchantement voire de désillusion pour certains des personnages de Verre Cassé. Que ce soit L'escargot entêté,

²¹⁸ Wabéri (A.A.), *Cahier nomade*, Paris, Serpent à plumes, 1996, 160 p.

²¹⁹ Wabéri (A.A.), *L'œil nomade : Voyage à travers le pays de Djibouti*, Paris, CCFAR/L'Harmattan, Djibouti, 1997, 95 p.

L'Imprimeur, l'Américain, ils sont victimes d'un désenchantement consécutif à un lieu de vie qui est supposé correspondre à un idéal de vie.

C'est le côté quasi fataliste que Tahar Ben Jelloun situe le cadre dans lequel son récit se déroule. Dans ce dernier, on découvre que le personnage principal a longtemps été l'objet d'une imposture par la contrainte d'un père. Ce dernier lui fait mener une vie qui est contraire à ce qu'elle est véritablement. Il faut attendre sa majorité et la mort de son père pour qu'elle comprenne la privation dont-elle a été l'objet. S'en suit alors une série, notamment la mort du père pour lequel elle sera présentée comme la responsable. Le constat de sa vraie personnalité et les accusations injustes de ses sœurs vont la pousser à s'enfuir de la maison et partir vers un ailleurs plus sécurisant. En effet, on observe que l'héroïne du roman de Ben Jelloun obéit à une forme de « rite initiatique » qui se donne à lire à travers un parcours. On peut relever que ce « rite » passe par trois phases. La première phase est celle qui aura consisté à la déguiser en un garçon. La seconde, c'est celle qu'on appelle la redécouverte de soi. Effectivement, c'est l'instant où elle fuit de la maison. Donc elle prend en compte ce moment où elle se recherche dans sa fuite, le viol qu'elle subit d'un inconnu dans le désert et son asile dans la maison du Consul, frère aveugle de l'Assise Enfin, la dernière phase est celle que nous pouvons considérer comme étant celle du dénie. Clairement, c'est le moment le plus cynique et pathétique du roman où l'on voit les sœurs du personnage principal la priver de ce qui fait sa féminité et faire d'elle une personne sans genre, la réduisant à un objet. Comme qui dirait le « ni homme, ni femme » :

Nous sommes venues, cinq doigts d'une main, mettre fin à une situation d'usurpation et de vol. Tu n'as jamais été notre frère et tu ne seras jamais notre sœur. Nous t'avons exclue de la famille en présence d'hommes de religion et de témoins de bonne foi et de haute vertu. A présent, écoute-moi : tu nous a fait croire que

tu étais une statue, un monument donnant la lumière, ramenant l'honneur et la fierté dans la maison, alors que tu n'étais qu'un trou enveloppé d'un corps maigrichon, un trou identique au mien et à celui de tes six autres ex-sœurs [...] Rappelle-toi, tu n'es qu'un trou entouré de deux jambes maigrichonnes. E ce trou on va te le boucher définitivement (...) On va te faire une petite circoncision, on ne va pas simuler, ce sera pour de bon, il n'y aura pas de doigt coupé, non, on va te couper le petit chose qui dépasse, et avec une aiguille et du fil on va museler ce trou. On va te débarrasser de ce sexe que tu as caché. La vie sera plus simple. Plus de désir. Plus de plaisir. Tu deviendras une chose, un légume qui bavera jusqu'à la mort. Tu peux commencer ta prière²²⁰.

En parcourant ces lignes, nous apprenons énormément sur les motivations des six sœurs par rapport au comportement qu'elles adoptent vis-à-vis de leur sœur cadette. D'abord, qu'elles sont en colère envers leur sœur benjamine et lui reprochent d'avoir usurpé une identité qui n'était pas la sienne et par conséquent d'avoir privé ces dernières d'un certain nombre de chose. Elles lui reprochent sournoisement d'avoir envouté leur père et de bénéficier des droits qui leur revenaient. Ensuite, on apprend que la cause de leur malheur est la partie intime de leur sœur. Pour ce faire, elles l'ont privé de l'usage de ce dernier, faisant d'elle un objet. Au-delà de ces propos, on observe que cet acte vient marquer la fin d'une cabale contre l'héroïne et la sentence de ses sœurs à son égard. D'une certaine manière, cet acte évoque un rituel d'excision. Il s'inscrit dans une forme de rituel qui a cours dans certains pays qui consiste à priver la femme de l'élément essentiel qui lui permet de prendre du plaisir et d'éprouver de désir dans son rapport intime avec l'homme.

²²⁰ Ben Jelloun (T.), op, cit, pp. 158-159

Placé sous le signe de l'ailleurs, le roman d'Ananda Dévi poursuit cette démonstration et traduit également que ce motif est pris en compte dans les pages de son récit. Effectivement, avant de parvenir au lieu dit Soupir, la flopée de copains, en l'occurrence Patrice l'Eclairé, Bertrand laborieux, Noëlla, Marivonne, Palm royal et tous les autres vont opérer une forme d'exode. Par la démarche qu'ils vont adopter, c'est clairement au désir d'un ailleurs qu'ils vont donner corps :

Nous les hommes d'en-bas, nous nous sommes armés de tout ce que nous pouvions trouver de tranchant, de coupant ou d'explosif, et nous sommes montés en bande. A soupir, il n'y avait que ce cadavre qui soupirait, à moitié décomposé. Rien d'autres²²¹.

C'est précisément à travers le verbe « monter » que l'on perçoit mieux que ces personnages se sont lancés dans un mouvement migratoire. Cela est plus perceptible dans la comparaison qui suit :

A Maurice, ils ont des noms d'endroits comme Poudre d'or, l'Amitié, l'Aventure, Bel Ombre, Bonne Terre.

A Rodrigues, on a Crève-Cœur, Brulé, l'île de la destinée, Quatre Vents, Soupir. L'île entière a mal au cœur sous son rire brulé.

On passe d'un lieu à un autre, pour enfin comprendre à quoi nous sommes condamnés²²².

Une comparaison qui met l'accent sur la contradiction qui caractérise les deux îles. L'une qui présente des apparats d'une ville bien portante et

²²¹ Dévi (A.), op, cit, p. 17

²²² Dévi (A.), idem, p. 37

l'autre qui tient en une réalité peu reluisante. On pourrait alors se demander pourquoi ne font-ils pas le nécessaire pour partir de cette île. Il semble que ce soit le fait d'une fatalité.

En consacrant un pan de notre travail à cette réflexion, c'est-à-dire l'immigration, il faut comprendre, en filigrane, que c'est l'une des questions portant sur la notion du sens en littérature qui est mise en évidence. Effectivement, par l'intermédiaire de la posture migrante qui est mise en lumière, c'est toute l'interrogation sur le sens, en littérature qui est centrale. C'est l'idée que le sens se refuse à un moment donné à toutes définitions stables, figées si ce n'est « embrigadantes », mais préfère désormais répondre à quelque chose de l'ordre du muable, du protéiforme. Ici, la littérature, dans sa démarche heuristique s'inscrit dans un mouvement de suspension continu, référant de ce fait à un refus de clôture, de réponse finale. La littérature est à saisir à l'image de ce que Maurice Blanchot nomme *Le livre à venir*²²³.

Dans le rapport analogue que nous établissons entre identité, littérature et sens, on peut se rendre bien compte que ce sont des objets inhérents à une époque, à un contexte qui s'émancipe de toutes tentatives de dire ou de capture. Un moment dont l'heure de gloire a été portée sous l'esprit de rupture et de déconstruction chère aux nouveaux romanciers. C'est en quoi, en ce point de recherche toujours déjà non conclusive, continûment entrouverte, il convient de lire tout acte qui se refuse de s'embrigader au dicible pour se déployer sans cesse dans cette aventure infinie. Par conséquent, il convient dès lors légitime de se demander, encore une fois, avec Blanchot dans son ouvrage *Où va la littérature ?*²²⁴

²²³ Blanchot (M.), *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio essais », 1986, 340 p.

²²⁴ Blanchot (M.), *L'espace littéraire ?*, Paris, Folio, 1988, 376 p.

X-20 : Ecrire en pays d'adoption

En décidant d'entreprendre une réflexion sur des romans de quatre auteurs, l'un des aspects que nous avons pris pour essentiel comme point de départ est la convergence de leur thème d'écriture. Dans la progression de ce travail, une autre caractéristique s'est ajoutée, c'est qu'ils sont tous installés en France ou du moins y ont séjourné. Ils ont fait de l'hexagone, le lieu de leur production romanesque. C'est ce que nous avons formulé par : Ecrire en pays d'adoption. Ce qui répond à un type de terminologie par rapport à cette situation. Selon Jaques Chevrier, les écrivains qui appartiennent à ce critère rentrent dans le qualificatif d'écrivains de la « migritude²²⁵».

Relevons que si le fait que ces romanciers ont fait de la France leur terreau de prédilection dans l'accomplissement de leur carrière littéraire a été une motivation supplémentaire dans le choix que nous avons fait pour cette thématique, il n'en demeure pas moins que c'est plus en tenant compte du traitement des structures langagières de leur ouvrage qu'il nous a paru pertinent que nous avons focalisé l'attention et pour en faire un outil d'analyse. De même que pour "écrire en pays d'adoption", l'analyse visera à mettre en exergue la corrélation entre le vécu des auteurs et l'histoire contenue dans leur roman. Il faut retenir que nous travaillons à voir quelles catégories de problématiques leurs écritures mettent-elle en œuvre de leur roman ? Le pays d'adoption constitue-t-il la panacée pour ces auteurs dis de

²²⁵ Le concept de « migritude » est une invention de Jaques Chevrier pour désigner les écrivains qui ont la particularité d'écrire depuis leur terre d'asile, d'accueil, d'adoption, de résidence temporaire ou permanente. Levons tout de même l'équivoque sur les notions d'immigré et d'exil. L'exil est le fait d'une sanction ou d'une privation de droit. C'est le cas d'un politique. Alors que l'immigré se veut une démarche volontaire. Soulignons que l'exil est la conséquence de l'émigration.

l'immigration ? L'immigré trouve-t-il toujours le moyen de s'épanouir dans le territoire d'accueil ou est-il toujours réduit à chercher un autre lieu ?

D'emblée, nous dirons que fort de leur expérience en terre hexagonale, nos auteurs ont vocation à interpeller nombre de lecteurs. En effet, pour une grande majorité des peuples au sud du Sahara, l'idéal se trouve du côté de l'occident, plus précisément en France. Ce constat est établi à la suite du déferlement de vagues incessantes de personnes qui tentent tous les jours de rejoindre le vieux continent qui est l'Europe et retrouver un cadre social propice à l'effectivité d'une meilleure existence. Toutefois, le flux continu d'immigrés vers la France, en plus des risques désastreux qu'ils encourent en empruntant les voies les plus illicites, se terminent assez souvent par un désenchantement total. La quasi-totalité d'entre eux qui tentent l'aventure font bien souvent l'amère expérience que Paris, en plus de ne pas être le paradis tant espéré, constitue le tombeau de leurs rêves.

Face à cette situation qui engage la vie de nombreuses personnes qui, devant l'absence de propositions concrètes pour l'amélioration de leur vie, se voient contrainte de braver le péril en espérant que le bonheur les attend de l'autre côté de la Méditerranée, en dépit du fait que bien souvent, la mort se dresse sur la route de ces derniers, des écrivains ne peuvent que se saisir d'un des fléaux qui mine notre modernité. Ils se font les porte-paroles de ces problèmes, justifiant dans le même temps leur droit à faire valoir l'un de leur sacerdoce, c'est-à-dire la peinture des maux qui minent la société. Ils endossent leur plus grand rôle, c'est-à-dire d'interpeller. C'est le choix pris par Alain Mabanckou. Il prend le parti de peindre les désillusions vécues par deux de ces personnages que sont L'Imprimeur et l'Américain Holden. Ces deux personnages ont en commun d'avoir été des victimes de leur séjour en occident. D'abord l'Imprimeur. On est au courant de son histoire quand il vient se confier à Verre Cassé dont le projet d'écriture d'un livre a suscité l'intérêt de plus d'un client. Il vient ressasser sa situation de noir qui vivait dans l'opulence en France. On apprend, notamment, que, s'il est devenu un anonyme quelconque, passant ses journées à trainer dans ce bar, c'est parce que son épouse, nomme Céline, va être la cause de la perte de cette vie de

responsable et va occasionner sa déchéance pour ne pas dire sa décadence. Pourtant, elle est fautive car prise dans une relation d'amante avec le fils de l'Imprimeur. Face à cette faute, elle trouve pour subterfuge de faire passer son mari pour dément, avec la complicité de son fils. Suite à cette folie inventée, il sera rapatrié en Afrique. On peut apprendre cette histoire de sa propre personne :

Je suis le plus important de ces gars parce que j'ai fait la France, et c'est pas donné à tout le monde, crois-moi (...) à vrai dire, je ne hais pas les français et les françaises, mais je hais une française et une seule je te jure (...) tu vas voir comment elle m'a tué, comment elle m'a ruiné, comment elle m'a réduit en déchet non recyclable (...) Verre Cassé, il ne faut pas badiner avec la femme blanche, je te dis que si tu croises une Blanche un jour, passe ton chemin, ne la regarde pas, ne la regarde surtout pas, elle est capable de tout, je ne sais même pas comment je me suis retrouvé du jour au lendemain ici au pays alors que ma vraie place c'est l'Europe, c'est la France, et voilà que je passe mon temps entre ce bar et le sable de la Côte sauvage (...) crois-moi Verre Cassé, j'étais un homme bien, je ne sais pas si tu sais ce que ça veut dire être un homme bien en France, toi, mais j'étais un homme qui gagnait sa vie, un homme qui payait à temps ses impôts sur le revenu, un homme qui avait un compte épargne à la Poste, un homme qui avait même des actions à la bourse de Paris, un homme qui voulait toucher sa retraite en France parce que les retraites de notre pays c'est de la merde (...) ²²⁶

Dans ces propos, on note qu'il y a une restitution assez détaillée de la vie de L'Imprimeur en France. Il énonce sa conception qu'il a de la femme blanche et met en garde Verre Cassé devant l'attitude de cette dernière. Il

²²⁶ Mabanckou (A.), op, cit, pp. 64-66

parle également, de manière croissante, du genre d'homme qu'il était en France et des projets qu'il nourrissait dans ce pays. On dénote dans ces propos un comportement narcissique doublé d'un timbre de nostalgie. Outre la désillusion liée à l'histoire de L'Imprimeur en France, il y a également les errements de la vie états-unienne de Holden que Verre Cassé nous livre ainsi en lui confiant une mission :

Je lui tends alors ce cahier en lui confiant « mon gars, donne-le à L'Escargot entêté, ne l'ouvre surtout pas même si toi aussi tu es dedans, mais je n'ai pas voulu parler de ta vie, je n'ai pas assez de temps, du reste, allais-tu me dire que tu étais un étudiant étranger, hein, allais-tu me dire qu'un de tes amis t'a cassé la figure dans le dortoir, que tu vagabondais ici et là dans Manhattan, que tu as été à New-York, que tu as vu des canards en hiver au Central Park et tout le bazar²²⁷.

Comme il s'est agi du précédent personnage, c'est-à-dire L'Imprimeur, Holden est un exemple de mésaventure en Occident. A la différence de L'Imprimeur, le mobile semble tellement apparent que Verre Cassé n'en fait pas un cas suffisamment important pour en faire une histoire crédible et lui consacrer un chapitre dans l'ouvrage qu'il écrit. Toujours est-il que sa désillusion porte sur deux réalités contraires : Impossibilité de s'épanouir dans ses études et mésentente avec un camarade du dortoir. Par cet exemple, l'auteur insiste sur un problème assez fréquent chez des jeunes étudiants africains qui partent poursuivre leurs études à l'étranger. Il s'avère que l'échec couronne le parcours de ces études, qui de retour dans leur pays, noient leur mésaventure dans des postures snobs.

L'autre problématique au cœur de l'écriture de ces écrivains qui se trouvent en territoire d'adoption est, sans conteste, la liberté d'expression

²²⁷ Mabanckou (A.), op, cit, p. 247

dont l'une des missions est la dénonciation. Précisons à cet effet qu'il n'est nullement question ici de faire de la notion de « dénonciation » l'apanage des auteurs ayant quitté leur pays d'origine et se trouvant en pays d'accueil, mais que l'idée consiste à relever juste qu'il semble plus facile pour eux d'aborder certains sujets qui seraient perçus comme tabous vu l'environnement dans lequel ils vivent. En effet, on peut risquer d'affirmer que la dénonciation, depuis les temps immémoriaux, est constituante de la nature humaine. L'homme a au plus profond de son âme toujours exprimé son désaccord, selon le contexte et les périodes. Fort de cela, on peut affirmer que la dénonciation peut être entendue comme une forme d'engagement en faveur d'une cause ou d'un peuple quitte, parfois à risquer sa vie.

Prendre la défense des plus faibles est l'attitude que peut réclamer Tahar Ben Jelloun dans *La Nuit sacrée*. Le roman dont-il est l'auteur porte, entre autre, sur les abus d'une société ancrée sur des valeurs traditionnelles désuètes et l'absence de liberté à laquelle sont confrontées certaines personnes, notamment les femmes. Ces abus ressortent dans la bouche du père de Rehvana au moment où il sent sa mort proche et décide de se confesser :

Vingt ans de mensonge, et le pire c'est moi qui mentais, toi tu n'y es pour rien, pour rien ou presque. Enfin l'oubli n'est même plus une passion, c'est devenu une maladie. Excuse-moi, mais je voudrais te dire ce que je n'ai pas osé avouer à personne, pas même à ta pauvre mère, oh ! surtout pas ta mère, une femme sans caractère, sans joie, mais tellement obéissante, quel ennui !²²⁸

²²⁸ Ben Jelloun (T.), op, cit, p. 23

Fort des aveux de son père et du traitement injuste dont elle a été l'objet, l'héroïne du récit de Ben Jelloun, après son incarcération, s'exprimera en ces termes :

J'avais acquis peu d'expérience dans la vie. J'apprenais beaucoup à travers ces récits sur les mœurs de ma société, sur la mesquinerie des hommes, sur la grandeur et la faiblesse de l'âme. Je me rendais compte combien j'avais été préservée durant l'enfance et la jeunesse (...) On aurait dit que mon père m'avait mise sous verre, à l'abri de la poussière et du toucher. Je respirais difficilement parce que j'avais un masque d'acier, enfermée dans une famille elle-même enfermée dans la maladie, la peur et la démence. Ma vie d'homme déguisé avait été plus qu'un péché, une négation, une erreur. Si j'avais été une fille parmi les filles, mon destin aurait été peut-être violent mais pas misérable, entaché de honte, de vol et de mensonge²²⁹

Cet énoncé qui est dit dans une formule analeptique²³⁰, peut-être résumé en trois instants. Le premier, on voit l'héroïne prendre conscience où elle se trouve en prison, après avoir écouté ses autres codétenues, notamment sur les méchancetés dont-elle a été l'objet. Ensuite, elle repasse en vue ce qu'a été sa vie, notamment les caractéristiques de la famille dans laquelle elle vivait. Enfin, elle réalise finalement ce qu'est le « vrai » visage et

²²⁹ Tahar Ben (J.), *La Nuit sacrée*, op, cit, p. 177

²³⁰ Une analepse ou récit analeptique, selon G. Genette dans *Figures III*, p. 130, correspond à une rétrospection ; c'est-à-dire le fait qu'un récit raconte après dans R-récit ce qui s'est passé dans H-Histoire. Elle « constitue un récit temporellement second par rapport au récit dans lequel elle s'insère et que nous appellerons récit premier ». L'analepse est l'inverse de la prolepse qui est une projection d'un personnage dans le temps.

reconnait qu'en ayant mené une vie différente, elle était passée à côté. Qu'elle aurait vraisemblable vécu une meilleure existence en dépit d'éventuelles moments difficiles.

Il en est de même pour Dévi. Sur la même lancée qu' Ananda Dévi, L'écrivaine originaire de l'île Maurice tient également à mettre en lumière les conditions de vie difficile dans lesquelles sont englués les personnages de son roman au quotidien. Dans un environnement qui pourrait-être assimilé à un univers chaotique, ils font montre d'une solidarité et se battent chaque jour pour ne pas laisser la mort finir par avoir raison d'eux. Ainsi, au lieu appelé Soupir, leur seul espoir repose dans la culture de la ganja dont on connaît les effets hallucinogène. Pour nous en rendre compte, il suffit de nous référer à la description que nous fait savoir la quatrième de couverture :

Au lieu-dit Soupir, dans Rodrigues, dernière île habitée à l'Est de l'Afrique, les quatre points cardinaux sont soleil, sécheresse, mer et cyclone. Une poignée de gens, piégés entre un passé renié et un avenir compromis, poussés par leurs rêves fous, décident de s'exiler à Soupir, au flanc d'une colline, pour y cultiver la ganja.

On retient de ce passage un abondant lexique des éléments chaotique. Dans ce village, on a le sentiment que tout concourt à un déclin. Comme si on était proche de la fin des temps. Ce climat difficile met dans une attitude de survie où seule la culture de la ganja leur permet d'échapper à la dure réalité du quotidien.

La position adoptée par Suzanne Dracius est un peu différente de ses pairs écrivains de l'espace francophone postcolonial que nous incluons dans cette réflexion. Effectivement, originaire d'un département d'outre mer, les raisons de sa présence en France sont motivées par la poursuite des études. Du coup, sa position déroge aux motivations qui guident les autres

écrivains, c'est-à-dire qui ont recours à une demande d'asile par exemple. Dans cette logique, il n'est pas surprenant que la vie du personnage central de *L'Autre qui danse* soit calquée sur celle de l'auteure. En effet, l'héroïne, que l'auteure Suzanne Dracius nous décrit dans son roman, a également la particularité d'avoir des origines en terre Martiniquaise. Installée en France depuis un moment avec ses parents, Rehvana n'arrive pas à s'épanouir dans la vie parisienne. Elle ne parvient pas à trouver sa place dans cette vie métissée et préfère se lancer à la recherche de ses racines et de ses origines. La première étape consiste à passer son temps dans le milieu afro-parisien en espérant trouver sa place. Mais, cette démarche s'avère peu concluante. Devant ce qui peut-être perçu comme un devoir pour elle, elle va repartir au pays de ses ancêtres afin de retrouver leurs modes de vie et d'essayer de le pérenniser. Mais son retour est loin de correspondre à ses attentes : « Elle est loin, désormais, l'effervescence voulue et jubilatoire du début. La route défile, macabre, et Rehvana s'étonne des innombrables cadavres de chiens, chats et manitous écrasés qui tendent sur l'asphalte leurs pattes roides »²³¹ Ce constat aux allures morbides va être un vecteur essentiel dans la longue série des événements qui vont faire que le séjour de Rehvana ne se déroule pas comme elle l'escomptait et va l'obliger à repartir en France. En plus de l'environnement, elle a la particularité d'avoir un teint mulâtre. Ce qui ne facilite pas son acclimatation auprès des autochtones. Ce qui peut-être perçu comme un échec. Une trajectoire aux relents de mésaventure que nous fait observer Geneviève Boucher dans cette analyse qu'elle élabore du roman de Dracius :

Rehvana n'est pas comblée par la vie parisienne et elle s'ennuie de ses racines antillaises. Piégée dans son métissage, et donc par ses racines et ses origines, Rehvana décide de se joindre à un groupe rebelle formé d'Antillais voulant retrouver coûte que coûte leurs racines africaines. Insatisfaite par cette secte

²³¹ Dracius (S.), op. cit, 99

dissipée, elle quitte la France pour s'installer en Martinique et vivre comme le faisaient ses ancêtres, c'est-à-dire sans électricité et dans un système où la femme est soumise à son mari. Cette nouvelle vie la rapproche de ses racines dans le sens où elle devient *marquée* par les coups qu'Éric lui porte, ce qui la lie à la fois aux femmes antillaises et aux esclaves marqués au fer. Cependant, son teint mulâtre fait que le personnage se sent pris entre deux mondes : elle est trop noire pour la France et trop blanche pour la Martinique. Cet élément combiné au métissage provoque chez Rehvana une crise d'identité alors qu'elle tente de découvrir sa véritable origine parmi toutes les cultures qui s'entremêlent dans son sang. Rehvana quitte la Martinique sans avoir pu discerner son identité. De retour en France, elle n'a pas d'argent et tente de survivre avec sa fille Aganila²³².

Il ressort de cet extrait de texte un manque d'intérêt indéniable de Rehvana pour la vie qu'elle mène dans la capitale française. En alternative, elle éprouve une envie manifeste de vivre comme ses ancêtres sur le sol martiniquais. Dans cette logique, Paris constitue le lieu dysphorique²³³ et la Martinique supposerait le lieu euphorique²³⁴. Elle va finir par exhauser ce désir. Mais, Malgré la réalisation de ce vœu, elle ne parvient pas à trouver ses marques. Ainsi, un aspect nous paraît primordial dans l'analyse que nous présente la critique canadienne. Il s'avère que, en dépit de sa volonté

²³² Tiré de « "Quelqu'une" pages 337 à 342 » In de *L'Autre qui danse* : Analyse de texte par Geneviève tiré du site : <http://www.suzannedracius.com/spip.php?article144>, consulté le 10 janvier 2014.

²³³ Le qualificatif dysphorique il faut percevoir l'idée d'un mal-être, d'un désenchantement se rapportant à un espace de vie.

²³⁴ Euphorique désigne la sensation intense de bien être lié à un environnement de vie. C'est le lieu de réalisation d'un sujet

de vivre comme à « l'ancienne », Rehvana ne parvient pas à accéder à cet état de plénitude tant désiré. Ceci du au le fait qu'elle soit trop blanche pour la Martinique et trop noire pour la France. La conséquence qui en découle c'est qu'elle est considérée comme une personne n'appartenant à aucun des pays auxquels elle a des attaches, c'est-à-dire la Martinique et la France. On peut donc affirmer que cette forme d'instabilité fait d'elle un personnage « déculturé », c'est-à-dire qui n'a pas de lien culturel, faisant d'elle une personne marginale où qu'elle soit. Cette situation plonge le personnage de Dracius dans une forme d'inconfort territorial, d'insécurité spatiale ou du lieu.

La spécificité évoquée par Dracius nous permet d'aborder un autre cas relatif aux écrivains qui écrivent dans un pays d'adoption. Ce cas, c'est précisément la problématique liée au lieu des personnes issues de l'immigration et qui constitue un espace où des hommes d'écriture choisissent de pointer du doigt de nombreux problèmes auxquels sont confrontés les fils des hommes migrants. On voit qu'il y a une vraie difficulté de la part de ces populations à construire une véritable identité car, pour eux, se pose la question de référence identitaire. De quel côté doit se porter leur exemple : à la culture d'origine ou bien envers les mœurs du pays d'accueil ?

C'est fort préoccupé par la question culturelle consécutive à une problématique identitaire dans un espace donné que certains écrivains en font le propos de leurs romans. Ils se font l'écho d'une réalité qui caractérise plusieurs des fils issus de l'immigration et installés en métropole, mais la particularité est qu'ils sont fils de l'immigrant. Ce n'est que légitime qu'ils situent leurs personnages dans une position périphérique. Dans cette perspective, Steeve Robert Renombo²³⁵ évoque même une périphérie à triples

²³⁵ Ces trois niveaux périphériques découlent d'une crise, voire d'une insécurité de lieu, en l'occurrence la banlieue parisienne. La première périphérie, la plus formelle et sociologiquement lisible, renvoie simplement à la banlieue comme espace de relégation, « géographie de la honte », marge

échelles. L'exemple qui reflète le mieux cette marginalisation est à lire chez le personnage de Sami Tchak dans *Place des fêtes*. Il affirme d'ailleurs : « [...] Je sais que je ne suis pas vraiment français parce que ma peau ne colle pas avec mes papiers [...] Je veux dire que la France est mon pays natal, mais ce n'est pas ma patrie »²³⁶. Ces lignes traduisent un phénomène d'exclusion qui a de plus en plus court au cœur de modernité, auquel sont surtout confrontés les fils d'immigrés. C'est ce que nous appellerons la double « marginalisation ». Une situation qui fait d'eux des victimes d'une société parfois dure et les affuble d'un double reniement. Le premier, parce que nés dans un autre pays que celui de leurs parents, ils ne sont pas vraiment reconnus dans le pays où ils sont nés. Le second est qu'ils ne sont pas acceptés dans le pays qui les a vue naître, contestés par les autochtones qui leur refusent toute authenticité, préférant les assignés à rapatriement dans le pays leurs parents. Ils sont ballotés dans une posture que nous qualifierons de « ni de...ni de », autrement dit « ni de là-bas, ni d'ici ». Le « ni de là-bas » renvoyant au pays originaire et le « ni d'ici » désignant la patrie d'accueil. Ces deux énoncés révèlent une difficulté majeure dans la vie de ces

non dynamique et espace dysphorique. Les banlieues ne sont pas d'abord perçues comme des agglomérations ou autres divisions administratives urbaines mais comme des « zones », c'est-à-dire, une espace résultant d'une sorte de partition ou de césure, à l'intérieur d'une continuité territoriale.

Les deux autres échelles de cette périphérie procèdent davantage d'un conflit symbolique qui engage l'historicité du sujet. En effet, dans l'espace périphérique de la banlieue résident aussi bien des « Français d'origine » que des « Français d'adoption » ; (...) selon l'incongruité taxinomique qui opère des clivages au sein de « l'ivoirité » entre les « autochtones » et les « allochtones » ou « allogènes ». Ces strates à l'intérieur de la périphérie participent nécessairement d'une mise en connexion polémique de deux temporalités et de deux espaces : la colonie et l'empire. Steeve Robert Renombo, *Portrait de l'écrivain postcolonial en cartographie* In *Postures postcoloniales*, Paris, Karthala, 2012, p. 160

²³⁶ Sami Tchak, *Place des fêtes*, op. cit., p. 22

personnes, surtout pour ce qui du processus d'intégration auquel fait face cette génération, aune qui est jugé à l'aune d'une imposture.

X-21 : Le "third space" une alternative de la quête de l'identité

Le « third space » littéralement « troisième espace » est une expression anglaise qui désigne le tiers espace en français. Elle doit s'entendre comme une théorie qui postule une nouvelle pratique d'écriture dans le roman. C'est une tendance à mettre au crédit du roman postcolonial dont se sent partie prenante le corpus de cette étude. Il faut se référer aux travaux d'un Homi Bhabha pour que nous entrevoyons la conceptualisations de cette théorie. D'après Marie Cuillerai²³⁷, on peut ainsi lire de l'ouvrage de Bhabha que :

Les Lieux de la culture développe une réflexion sur l'altérité qui déplace la référence identitaire du sujet porteur de droits politiques, économiques, culturels, vers une dimension expérimentale dans laquelle s'élaborent ce que Homi K. Bhabha nomme « stratégies du soi ». L'identité y devient un phénomène susceptible d'hybridations multiples et créatrices, qui se transportent en des lieux provisoires et fragiles, « interstitiels ». Cette « théorie postcoloniale », selon le sous-titre retenu par

²³⁷ Marie Cuillerai, *Le tiers espace : Une pensée de l'émancipation* In <http://www.fabula.org/revue/document5451.php>, consulté le 10 janvier 2014.

l'éditeur français, offre ainsi une relecture du concept de cosmopolitisme plus soucieuse des marges institutionnelles et des « positionnements » des minorités que d'une citoyenneté assurée de droits universels.

Comme on peut le voir, c'est l'évocation des notions telles que « hybridation multiple » qui sont intéressantes car appliquées à nos corpus, cela s'avère approprié dans la perspective que nous prenons ici qui consiste en une théorisation du « Third space ». La visée poursuivie ici est que cette notion suppose un mélange de différents corps avec pour objectif de donner une autre forme différente de la forme initiale, de celle qui existait déjà. En plus de ça, le fait d'adjoindre des substantifs assez révélateur, en l'occurrence « lieux provisoires et fragiles » qui permettent de renforcer toute sa pertinence au concept de tiers espace. Pour plus de représentation, dans un ouvrage, Mpala-Lutebele²³⁸ entreprend également une réflexion sur un ouvrage de Ngal. Dans ce dernier, il affirmera à propos de la théorie de Bhabha ce qui suit :

A bouleverser la conception traditionnelle de l'espace dans son analyse des populations « postcoloniales ». Brisant l'opposition binaire dominant depuis la colonisation entre espaces colonisants et espaces colonisés, il les conçoit comme évoluant dans un « third space », « tiers espace », l'ajout d'une troisième entité permettant selon lui de reconnaître la spécificité due à l'hybridité culturelle de ces écrivains de la période postcoloniale.

²³⁸ Mpala-Lutebele (M.A.), *Aura d'une écriture : hommage à Georges Ngal*, Paris, L'Harmattan, Paris, 2013, p. 101

Dans ce second extrait, qui nous informe un peu plus sur le « third space », l'on peut retenir substantiellement que le tiers espace fait allusion à quelque chose qui n'existe pas concrètement, mais qui est à inventer. Quelque chose qui peut être apparentée à un espace intermédiaire, conséquence d'un brassage d'au moins deux corps, a vocation à instaurer une rupture avec l'existant et s'installer dans les modalités concrètes afin d'ouvrir pour ainsi dire un nouvel ordre sociétal. Cet espace intermédiaire à entrouvrir doit se déployer selon une double perspective. Il peut prendre la forme d'un aspect palpable, malléable, comme participer d'une conception imaginaire, voire théorique.

C'est précisément la posture dans laquelle se trouve inscrit nos quatre auteurs. Effectivement, ils sont la représentation d'une génération qui porte en elle, à la fois l'influence occidentale et celle dont ils sont natifs, faisant d'eux des sujets métissés. Englués dans une forme d'hybridité culturelle, ils font de leur roman un terreau propice à la promotion du tiers espace. Pour s'en apercevoir, nous mettons d'abord l'accent sur la formulation de notre objet d'étude. Il est vrai qu'en prenant pour point de départ le verbe « quête » inscrit dans la formulation de ce travail, nous laissons sous entendre le soupçon d'une démarche vers, soit un objet, soit un lieu ou une démarche spirituelle, toujours est-il que nous nommerons cet inconnu « ailleurs ». En plus de cela, le fait que le corpus analysé soit celui d'auteurs qui sont en phase avec cette visée.

Chacun des écrivains présentent une écriture, hors mis la singularité qui la caractérise, qui concourent à postuler une troisième catégorie, celle que nous avons configurée sous l'appellation de tiers espace.

Pour Dracius, cette catégorie se donne à voir par le fait que l'héroïne éprouve une incapacité à s'épanouir dans les deux espaces que sont Paris et la Martinique, qui sont supposés lui apporter les garanties d'une vie si ce n'est parfaite, mais normale.

Pour le roman de Mabanckou, on mettra en exergue l'expérience marquée d'une certaine désillusion qui nous permet de dire que le lieu

intermédiaire s'avère quelque chose d'inéluctable pour L'Imprimeur et Holden. C'est par ailleurs ce à quoi se résout Verre Cassé qui éprouve un essoufflement à continuer à mener une existence dont-il ne perçoit plus l'intérêt.

Dans les lignes du roman de Dévi, on constate que le lieu, qui est supposé apporter une réponse affirmative aux attentes de la population qui aspire à de meilleures conditions d'existence faillit dans cette vocation et finit par n'offrir qu'un environnement aux conditions inadaptées à une prospérité, mais presque chaotique.

Dans le roman de Ben Jelloun, on s'aperçoit que l'auteur ébranle la conception classique ou convenue de la maison parentale qui, à la base, est censée apporter la sécurité et l'harmonie à ses habitants, mais s'avère finalement le creuset du mensonge et de la discorde. C'est ce qui pousse l'héroïne de ce roman à s'en aller, avec l'intime conviction que l'extérieur lui apportera des gages d'un épanouissement. Mais là encore, cette démarche ne restera qu'un vœu pieux vu que cette dernière sera jalonnée d'expériences pathétiques et difficiles.

S'il est manifestement admis que les quatre romanciers sont unanimes dans le fait que le tiers espace est une alternative à chacune des situations que présentent leurs héros dans de leur récit, il n'en demeure pas moins que, en plus de la dimension pratique de ce tiers espace traitée dans leurs corpus, celle-ci peut revêtir un traitement immatériel. En effet, en regardant comment ces romans sont écrits, on observe qu'ils permettent de mettre en évidence des éléments appartenant à une langue minoritaire dans une structure où il y en a une autre qui est dominante. C'est ce que nous avons, par ailleurs, appelé le phénomène de diglossie. Ce que nous voulons dire ici, c'est qu'en recourant à cette manière d'écrire, il semblerait que nos auteurs militent en faveur d'une nouvelle culture, du moins qui tient lieu d'une autre pratique linguistique. Surtout que ces écrivains sont en quelque sorte des personnes qui peuvent être perçues comme des emblèmes d'une culture hybride. Ceci dit, la question pourrait nous être posée de savoir à quoi ressemble ce tiers espace dès l'instant qu'il n'est pas abordé dans chacun

des romans. La réponse à cette question consisterait à dire que si ce troisième espace n'est pas manifeste dans l'univers des récits, l'on peut affirmer qu'on le voit poindre de manière implicite dans le projet scripturaire de ces auteurs.

La théorie de tiers espace peut soutenir une certaine analogie avec le concept de rhizome cher à l'homme de lettres et penseur martiniquais Glissant dont le militantisme en faveur d'un monde réunifié était le leitmotiv. Pour lui, tout concourait à la construction d'un « tout monde ». S'agissant du rhizome, nous pouvons retenir que :

C'est en s'inspirant des théories des philosophes Gilles Deleuze et Félix Guattari qu'Edouard Glissant emprunte cette image de rhizome (la racine multiple d'une partie) pour qualifier sa conception d'une identité plurielle qui s'oppose à l'identité racine unique. Par opposition au modèle de cultures ataviques, la figure du rhizome place l'identité en capacité d'élaboration de cultures composites, par la mise en réseau des apports, là où la racine unique les annihile²³⁹.

²³⁹ Donnée prise sur <http://www.edouardglissant.fr/rhizome.html>, consulté le 10 février 2014.

Chapitre XI : La thématique de la quête l'identité dans le roman francophone postcolonial : Posture d'écrivain ou enjeu d'écriture ?

Dans ce chapitre, il s'agira de porter une attention particulière à la manière dont la notion d'identité a été abordée dans la littérature en nous interrogeant sur les motivations qui entourent cette question. Ce chapitre aura également à cœur d'entreprendre une réflexion sur les écrits consacrés au traitement de la question identitaire dans le roman francophone postcolonial. Pourtant, travailler sur une telle formulation qui relève du champ littéraire francophone peut sembler un « lieu commun ²⁴⁰», tant et si bien que, quand on lit un certain nombre d'ouvrages, le thème de l'identité s'avère une constante. Par ailleurs, parce que naguère sous le joug français, les peuples appartenant à l'espace linguistique francophone ont du batailler pour se libérer. Toutefois, on observe qu'il y a un décalage entre le corpus narratif et le discours critique qui consiste dans le fait que cet engouement n'a pas été établi par l'intelligentsia. Du coup, la conséquence est que cela ne s'est pas répercuté de manière concrète dans les travaux universitaires. En effet, le monde universitaire français n'a pas toujours affiché un véritable intérêt à la base, mais la tendance s'inverse depuis ces trois dernières décennies, comme nous l'avons démontré dans la partie historiographique. Toujours est-il que comparativement à d'autres anciennes puissances

²⁴⁰ Le lieu commun postule les affirmations générales. Par l'usage de ce dernier, nous entendons affirmer le fait qu'un certain nombre d'ouvrages revienne très régulièrement sur la question identitaire et que presque tout le monde semble autorisé à traiter cette question.

coloniales, la question postcoloniale a souffert d'un manque d'intérêt dans le milieu universitaire français. Ce qui en fait un retard manifeste face à ses consœurs d'autres aires linguistiques.

Pourtant, un panel assez large d'ouvrages porte dans sa large majorité sur cette question, notamment parce que des auteurs faisant partie des anciens pays colonisés, donc de l'espace francophone, n'ont pas manqué d'en faire l'objet de leurs ouvrages. Ainsi, il n'est pas surprenant que, d'un certain point de vue, ce soit des écrivains originaires des anciennes nations colonisées, pour ce qui est de Ben Jelloun, Mabanckou et Dévi, et d'un territoire nommé la Martinique où ont été déportés des anciens esclaves, le cas de Dracius, qui sont les porteurs d'une telle question dans notre étude. D'un autre point de vue, outre les écrivains, si la problématique identitaire en contexte postcolonial est aussi visible ces dernières années, du moins dans les travaux universitaires, il faut signaler l'apport considérable de l'édition à travers ses maisons. D'ailleurs, on notera que les quatre auteurs qui constituent la matière de cette recherche ont la particularité d'avoir été édités dans de maisons d'une notoriété importante de l'espace parisien, ceci dû en grande partie au fait que leurs ouvrages sont d'une facture intéressante.

Fort de ce qui précède, il serait intéressant de s'arrêter un instant et d'essayer de comprendre toutes les motivations concrètes qu'il y a autour d'une telle effervescence. Dans cet esprit, on pourra s'interroger si se consacrer à l'examen de la question identitaire en contexte postcolonial est simplement un effet de mode ou bien cela tient-il d'un enjeu ? Si oui, lesquels ? Qu'est-ce qui se joue véritablement dans le traitement de la question identitaire en contexte postcolonial ?

Ainsi, notre travail, au cours de ce chapitre, consistera dans un premier temps à élaborer ce que nous appellerons une taxinomie, assez exhaustive, de tout ce qui se rapporte aux enjeux de l'identité en contexte postcolonial. Ensuite, nous nous emploierons à examiner si l'identité, dans le cadre de cette étude, participe d'une configuration ou bien tient lieu d'une nouvelle modalité. Enfin, nous tenterons de démontrer que le projet

identitaire dont l'espace d'expression est chacun des livres analysés se donne à lire par le canal des titres de ces derniers.

XI-22 : La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial: Quels genres d'enjeux ?

L'objet à ce stade de notre étude consistera à démontrer en quoi l'identité est au cœur de plusieurs enjeux, d'où l'usage de l'adjectif « polyforme ». Il faut dire que le terme polyforme formé autour de deux termes. Il y a le préfixe « poly » qui veut dire plusieurs et le radical « forme » qui désigne un aspect. Aujourd'hui plus que par le passé, la problématique identitaire relative au fait colonial est une question au cœur de notre temps. Si à la période coloniale, l'homme noir était défini comme sujet inférieur à l'homme blanc, moment au cours duquel il s'était instauré entre ces deux personnes un rapport d'exploitant à exploité, il en est tout autrement avec l'acquisition de la souveraineté de ces nations. De ce fait, on observe que dans le cadre postcolonial, il ressort l'idée qu'il faut ruiner cet ancien rapport qui liait l'ex colon à son sujet et se tourner vers un nouveau type de rapport où les choses ne seront pas décidées de manière unilatérale, mais répondraient d'un discours objectif prenant en compte la regard incluant les faits en rapport avec la réalité.

Si un certain nombre de discours sont tenus dans l'optique de donner plus de crédibilités avec pour but de réhabiliter le peuple minoritaire et que le milieu universitaire se mobilise en élaborant des théories en vue de porter sur un plan égalitaire le rapport de ces derniers, ce n'est pas simplement

parce que c'est un effet de mode, mais parce qu'il y a également une réelle préoccupation et un souci portant sur l'identité. Outre les quatre ouvrages de cette étude, on constate qu'il y a une abondante production. D'où la nécessité de réinvestir certains discours intelligibles, qui passent pour être perçus comme des discours d'autorité, de les re-questionner pour comprendre ce qui se trame au cœur de ces théories et, si besoin est, de rétablir des vérités. Cette espèce de mouvance est d'autant plus saisissante en ce sens qu'elle nous permet de saisir tout ce qui a partie liée à l'homme et sa vie.

Comment peut-il en être autrement lorsque l'on essaie de voir tout ce qui se joue à travers cette démarche, en l'occurrence comprendre qu'il y a des enjeux se rapportant au discours anthropologique, à une pratique littéraire, aux séquences historiques, aux moments liés à la mémoire, à la manifestation culturelle et à une emprise idéologique etc...tant le déni d'humanité de l'homme noir a persisté plus de quatre cent ans. Ce qui impose un effort dans tous les domaines tant le travail à accomplir est quasi titanesque car ce n'est que de la sorte qu'il peut donner toute sa légitimité à la question identitaire.

D'emblée, nous plaçons comme premier enjeu de l'identité dans la perspective postcoloniale l'anthropologie. En effet, parce que lorsqu'on se réfère au sens que lui attribue le dictionnaire²⁴¹, on apprend qu'elle veut dire : Etude de l'homme ou de groupes humains. Dans sa définition la plus large, elle touche à un certain nombre de domaines et se veut une forme de constellation comme entendre le présent état des lieux sur son économie terminologique et les grandes dates de sa création :

L'anthropologie est une science qui se consacre à l'étude de l'être humain d'une manière holistique. Le terme est d'origine

²⁴¹ Information tirée du site internet

<http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr/definition/anthropologie/>

grecque et dérive d'anthropos « homme » ou « humain » et logos « connaissance » ou « discours ». L'anthropologie est une science intégratrice qui étudie l'homme dans le cadre de la société et de la culture auxquelles il appartient, tout en associant des approches des sciences naturelles, sociales et humaines.

Autrement dit, cette science étudie l'origine et le développement de la variabilité humaine et des modes de comportement sociaux à travers le temps et l'espace.

En 1749, Georges-Louis Leclerc fut le premier spécialiste à considérer l'anthropologie comme une discipline indépendante. Son développement reposait sur deux postures: en tant qu'analyse de la diversité physique de l'espèce humaine (l'anatomie comparée) et en tant que résultat du projet comparatif de la description de la diversité des peuples.

Vers la fin de la Seconde Guerre Mondiale, la plupart des puissances avaient déjà envisagé la professionnalisation de l'anthropologie. En général, il s'agissait d'une ethnographie positiviste, qui avait pour vocation de renforcer le discours sur l'identité nationale.

À l'heure actuelle, l'anthropologie peut se diviser en quatre sous-disciplines principales: l'anthropologie biologique ou anthropologie physique, qui étudie la diversité du corps humain au passé et au présent; l'anthropologie sociale (dite aussi anthropologie culturelle ou ethnologie), qui analyse le comportement humain, la culture et les structures de relations sociales; l'archéologie, qui est chargée de l'humanité préterite et permet de connaître la vie de peuples exterminés; et l'anthropologie linguistique ou linguistique anthropologique, consacrée à l'étude des langages humains²⁴²

²⁴² Informations prises sur <http://lesdefinitions.fr/anthropologie>, site consulté le 10 février 2014.

Au sortir de ce bref historique qui nous donne un aperçu sur la définition et les auteurs qui ont contribué à faire de l'anthropologie une science, notons deux faits essentiels auquel l'anthropologie se consacre : La variabilité humaine et son comportement social à travers le temps et l'espace. A cet effet, il faut relever que c'est par l'intermédiaire de chercheurs qui venaient de l'extérieur du lieu que des expérimentations étaient menées. C'est le cas des missionnaires. Ceux-ci ont eu pour conséquence de faire en sorte que certains clichés ont été véhiculés sur les anciens colonisés et laisser penser, s'agissant du noir, que le regard qu'on porté sur lui dans son milieu naturel était loin de refléter sa culture et son mode de vie. De même qu'on notera que les personnes étrangères aux mœurs ne sont pas les seules à tenir un discours loin de l'objectivité. Parfois, même certains fils du continent noir se sont trompés dans l'analyse de ces populations comme on peut le voir à travers ces propos sur les erreurs des sciences:

Si les anthropologues ne pouvaient plus être les maîtres du déchiffrement des sociétés autres, que leur restait-il ? Leur réaction négative est donc explicable, mais elle interpelle, car, à un demi-siècle de distance, elle reproduit une réaction comparable à celle des ethnologues fameux, Marcel Griaule, professeur au Collège de France, qui fut pris à partie, lors d'une leçon sur la cosmologie des Dogons, par un auditeur africain en... 1951 ; un certain Traoré [sic] reprochait au maître son immobilisme ethnologisant qui lui faisait affirmer qu' « il y a une civilisation noire : non, [objecte-t-il], il y en a eu une ». Griaule refusa à cet étudiant malien (alors soudanais) de pouvoir comprendre son pays mieux que lui-même, « le spécialiste », qui avait su s'immerger dans la « société primitive » qu'il étudiait. Son interlocuteur était devenu un « nègre blanc », gangrené en somme par la civilisation occidentale : « en qualité d'intellectuel européenisé, il ne peut donc rien apporter à la connaissance de la "civilisation noire" : « ce n'est pas vous qui m'avez appris la métaphysique noire [ajouta-t-il], vous seriez incapable

d'expliquer le dernier rite que vous avez vu faire dans votre pays ». Traoré a alors beau jeu de conclure : « Pour que les intellectuels noirs fussent capables de renseigner les Européens sur le problème noir, il faudrait d'abord qu'il y eût 1950, mais ce n'est plus du tout le cas...L'aveuglement français d'aujourd'hui est donc inadmissible. Il révèle, hélas, à la fois l'ignorance et le conservatisme de notre contexte actuel, avec un esprit paternaliste qui frise le racisme²⁴³.

Voici un bel exemple de certaines erreurs qui ont perduré à travers les âges. Pour nombre de chercheurs, leurs objets d'études devaient être moulés dans des hypothèses toutes conçues et correspondre aux conclusions déjà établies. Une situation, qui a eu pour conséquence d'affirmer plusieurs travaux sur la figure du colonisé, dans son milieu naturel, a longtemps souffert d'une image péjorative parce qu'elle a presque toujours été envisagée sous des travaux entrepris par « l'Autre ». Ainsi, au nom de la vérité scientifique, il n'est pas surprenant que l'exploité, c'est-à-dire l'homme noir, qui a été longtemps privé de toutes formes de liberté, y compris celle se rapportant au contrôle de son identité, et qui bénéficie des mêmes aptitudes intellectuelles adopte l'attitude requise lui permettant de recouvrer tout ses droits et surtout de rétablir quelques vérités, notamment l'exigence qui consiste à changer son image en apportant une réponse positive au trouble qui caractérise son identité.

Ensuite, l'autre enjeu qui justifie que l'identité n'est pas juste un effet de mode, mais engage bien l'homme, dans le cadre du champ francophone postcolonial, c'est le discours historique. A cet effet, il faudrait d'abord que l'on signifie ce que l'on entend par histoire. D'après une première acception, l'histoire vient :

²⁴³ Entretien de Catherine Coquery-Vidrovitch avec Giulia Fabbiano et Arnaud Zohou In *De(s) générations postérité du postcolonial*, numéro du 15 février 2012, p. 27

Du grec *historia*, « enquête ». Ce mot recouvre principalement deux significations, que la langue allemande distingue : le devenir historique lui-même, comme ensemble d'événements (*Geschichte*), et la connaissance du passé que l'historien essaie de constituer (*Historie*)²⁴⁴.

De cette définition, c'est davantage la seconde signification que nous prendrons en compte dans notre démonstration. Mais plus concrètement, d'après le dictionnaire Larousse, l'histoire se décline comme étant :

La Connaissance du passé de l'humanité et des sociétés humaines ; discipline qui étudie ce passé et cherche à le reconstituer : *Les sources, les matériaux, les méthodes de l'histoire.*

Par opposition à la préhistoire, période connue principalement par des documents écrits²⁴⁵.

A rebours de la démarche objective que prône cette discipline, on relèvera que des « vraies-fausses-vérités » ont été transcrites tout au long de l'histoire de l'humanité. On sait par exemple que l'action que les conquérants dans les zones qu'ils avaient conquis passe pour être quelque chose de positif. Cependant, comme il s'est souvent avéré, la transcription des faits historiques relève d'une certaine subjectivité. C'est dans ce sens que l'on affirme que l'histoire est en grande partie écrite par les vainqueurs, ne laissant aux vaincus que la part sombre et le rôle ingrat. Dans le même

²⁴⁴ Informations prises sur le site internet

<http://www.assistancescolaire.com/eleve/TES/philosophie/lexique/H-histoire-ix131>, site consulté le 20 mars à 22h10mn

²⁴⁵ Informations prises sur

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/histoire/40070>

ordre d'idée, on sait qu'il est de notoriété établie que le XVIIIème siècle est par excellence désigné comme étant le siècle des Lumières. Il peut être perçu comme le siècle au cours duquel l'homme a été invité à combattre l'obscurantisme, les idées sombres en prônant les vertus de l'éveil intellectuel, au détriment des dogmes. S'opposant à l'esprit du clergé qui régentait la vie dans la cité, l'esprit des lumières veut mettre au cœur de toutes entreprises la capacité de l'homme à décider de son destin en s'appuyant sur sa raison. Pourtant, c'est au cours de ce siècle que l'on a vu prospérer l'« exploitation de l'homme par l'homme » donnant toute sa symbolique à l'apophtegme de Thomas Hobbes que « l'homme est un loup pour l'homme ». Plusieurs esprits éclairés vont apporter leur caution au commerce triangulaire et prendre cause et fait pour la traite des noirs, en l'institutionnalisant. Des nouvelles thèses tendent même à prouver l'implication des éminents penseurs, comme Diderot, qu'ils auraient été favorable à l'esclavage. Une position évidemment polémique qui pousser à se lever et va même inspirer à quelques uns des critiques comme celle que l'on portera sous l'appellation des « Lumières noires ».

Pour éviter de reproduire ce type de schémas, il serait davantage intéressant que les observations portées tiennent compte des forces en présence, c'est-à-dire aussi bien des autochtones et des personnes étrangères à ces cultures. Que les faits passés à la postérité soient plus centrés sur un point de vue qui consiste à faire converger les positions. Pour tordre le coup aux clichés, on devrait s'affranchir de donner la coloration qui nous arrange aux faits, il faudrait davantage tenir compte des différents regards et pouvoir les croiser. C'est le point de vue défendu par Julia Fabbiano en s'appuyant sur sa formation :

Je ne suis pas théoricienne, ni philosophe, juste une historienne qui essaie de comprendre le passé pour expliquer le présent [...] Mais je dois à ces réflexions de mieux prendre conscience de comment je dois le faire, et donc aussi de mieux focaliser sur l'importance du regard et des réalités de l'autre. Je

ne suis pas la seule : ainsi, historiens français et maliens ont pratiqué sans le savoir le postcolonial il y a quelques années, en montant un programme commun de recherche sur l'histoire de la colonisation du Mali : le programme réunissait une dizaine de chercheurs et doctorants de part et d'autre, et a duré six ans. Il a bien fallu aux partenaires un tiers du temps pour simplement apprendre à s'écouter et à s'accepter, tant ils étaient à priori prisonniers de leurs propres préjugés.

Ce cas est exemplaire : Les bons historiens des zones non occidentales devaient tous et doivent tous faire la même chose. Je constate néanmoins qu'un certain nombre d'universitaires spécialistes d'histoire de France hexagonale et, plus visible encore, spécialistes de l'histoire coloniale française, pensent pouvoir faire de la bonne histoire de la colonisation sans tenir compte de la présence et du point de vue, bref de l'histoire des colonisés (...) comment voulez-vous comprendre l'histoire de la colonisation en Algérie sans connaître d'abord l'histoire des Algériens, aussi excessif de son côté que le regard français de l'autre ?²⁴⁶

L'extrait ci-dessus nous présente le point de vue d'une spécialiste des questions historiennes, notamment il ressort l'importance de percevoir le regard de l'autre dans la recherche historique. Cet extrait se poursuit également en retraçant deux exemples qui justifient le bien fondé d'une approche convergente, illustrée par les chercheurs français et maliens, comme l'importance d'intégrer le point de vue local sur le cas de la guerre d'Algérie, même si cela comporte quelques points qui ne facilitent pas le travail.

²⁴⁶ Entretien de Catherine Coquery-Vidrovitch dans un échange avec Giulia Fabbiano et Arnaud Zohou In *De(s) générations postérité du postcolonial*, numéro du 15 février 2012, p. 25

Ces différentes considérations sur l'histoire ont au moins le mérite de mettre sur un plan égalitaire des visions, si ce n'est opposées pour le moins divergentes de la perception qu'on se fait du milieu, qui n'a pas toujours été associé par le passé. Mais on s'aperçoit tout de même que cette façon de voir les choses portent en gros sur des éléments d'ordres culturels, ce qui est, à n'en point douter, un des enjeux au cœur de l'identité en contexte postcolonial.

De manière simple, la culture se décline comme étant l'ensemble des connaissances, des savoir-faire, des traditions, des us et coutumes, propres à un groupe humain ou à une civilisation. Sauf que parfois, elle admet une acception plus subtile. Elle se réfère par exemple à l'érudition d'une personne. Jacques Peletier du Mans affirme d'ailleurs à cet effet : « *Ne se porte pas bien qui vit sans étudier. Que dis-je, le repos sans culture intellectuelle, c'est la mort, le tombeau d'un vivant* ²⁴⁷ ». Précisons que lorsqu'il tient cette affirmation, il était en proie à une grande soif de savoir et mettait très haut les joies de l'esprit. Cette affirmation est inspirée d'une des ses lectures d'Aristote à qui ont demandait la différence qu'il percevait entre un homme instruit et un homme ignorant. Ce qui est assurément vrai, mais nous signalerons que l'enjeu culturel que nous abordons ici ne porte pas sur des considérations intellectuelles.

A la suite de cette définition, on peut affirmer que trois niveaux d'analyse justifient que l'expression culturelle soit un enjeu. Déjà, le premier c'est qu'on peut faire le constat selon lequel la rencontre de l'homme blanc avec l'homme noir ne s'est pas faite de manière naïve ou sur des bases franches. La preuve en est que le rapport s'est installé entre ces deux durant plus de cinq cent ans est celui de l'un qui dominait l'autre avec pour conséquence dommageable pour le noir la perte de tout ce qui est rattaché à sa culture.

²⁴⁷ Désalmand (P.), Forest (P.) « Culture » In *100 grandes citations littéraires expliquées*, Belgique, Marabout, 1991, p. 24

Suite à cet assujettissement, l'homme noir s'est vu, d'une certaine manière, contraint de reproduire un mode de vie aux antipodes des mœurs qui étaient siennes. Le noir se voit de fait privé de tout ce par quoi sa culture trouvait un moyen d'expression, en l'occurrence l'oralité forme d'expression par excellence des us, tels que le conte qui s'efface.

Face à cet état de fait, un travail de prise de conscience va être entrepris par les opprimés. Ce dernier consistera à combattre pour la liberté sur toutes les formes de l'homme noir, y compris en passant par la visibilité et la promotion de sa culture. Sauf que les époques ne sont plus forcément les mêmes et l'influence du blanc a laissé des séquelles dont il va falloir s'accommoder. C'est le cas de l'écriture. Il s'échafaude alors l'impérieuse nécessité de pouvoir faire vivre sa culture en se servant des armes de l'ancien oppresseur.

C'est une mission à laquelle se sentent investis des hommes de pensées intéressés par les questions de cultures africaines, comme l'écrivain et ethnologue malien Ahmadou Hampâté Ba, qui perçoivent tout de suite le souci de la conceptualisation, du transfert et de la pérennisation des coutumes africaines. L'idée contenue ici est qu'il faut s'approprier les différentes modalités d'expressions acquises au contact de l'homme blanc et de pouvoir en faire un vecteur de diffusion de sa culture afin d'affirmer la richesse et la vitalité de cette dernière. En réalité, cette prise de conscience vise à faire en sorte que les vieillards, sorte de bibliothèque humaine et dépositaires du savoir des sociétés, puissent léguer leurs sciences et se retirer de la vie sans que cela n'occasionne des pertes pour les jeunes générations. Surtout qu'il en va également d'une vision du monde portée par l'idéologie.

De la culture à la mémoire, il faut reconnaître que la frontière est mince car c'est la manière avec laquelle une civilisation a mené son existence qui est figée et transcrite à la postérité. Surtout qu'en travaillant à la pérennisation des mœurs d'un peuple, on s'emploie à ce que la mémoire reste vive à travers les âges. Graver les faits historiques relatifs à la vie d'un peuple à un moment donné de son histoire, oblige les générations à un

devoir de mémoire et à se plier à l'exercice du souvenir. En l'état, il faut dire que d'après le dictionnaire, la mémoire dont-il est question ici doit s'entendre comme un ensemble de faits passés qui reste dans le souvenir des hommes ou d'un groupe. Ce qui diffère de la mémoire qui est une aptitude à se souvenir en particulier de certaines choses dans un domaine donné. Il ressort alors un type de mémoire. L'une qui renvoie à la mémoire collective et l'autre qui se veut individuelle. Dans cette vision, l'esclavage constitue une source indéniable pour la mémoire collective et ce n'est que logique que la nouvelle intitulée *Tamango*²⁴⁸. Il faut à cet effet que la nouvelle *Tamango* aborde la traite des Noirs d'Afrique. L'auteur Prosper Mérimée, qui fréquente les milieux abolitionnistes, connaît bien ce sujet. C'est fort imprégné de ce sujet qu'il écrit la nouvelle dans l'idée de saisir un pan de la traite, autrement connue sous le nom de commerce triangulaire. La nouvelle relate l'aventure tragique du capitaine Ledoux, un excellent marin qui se livre sans aucun remords au fructueux commerce des esclaves, qu'il traite comme une marchandise ordinaire. Le personnage principal, un redoutable noir, du nom de Tamango lui en vend deux cents et, sous l'emprise de l'alcool, lui cède également une de ses femmes, la belle Ayché. Pris de remords, Tamango rejoint le navire de Ledoux pour récupérer son épouse, mais il est mis en esclavage par le capitaine. Tamango organise alors bientôt la révolte des siens, qui verra l'extermination de l'équipage. Toutefois, incapable de gouverner le bateau, il dérivera jusqu'à ce qu'une frégate anglaise le trouve, mourant, à côté du cadavre d'Ayché. Tamango finira sa vie au service du gouvernement anglais, en Jamaïque.

Dans le même sillage que la nouvelle mériméenne, de nombreux ouvrages sont consacrés au traitement de ce qu'a été la traite des esclaves. C'est effectivement pour cela que l'on célèbre une journée internationale chaque année pour commémorer ce funeste moment de notre histoire.

²⁴⁸ Mérimée (P.), *Tamango*, Paris, Hatier, Coll. « Classiques Hatier Œuvres & Thèmes », 2008, 47 p.

Mis à part la mémoire, l'autre enjeu que nous recensons est l'idéologie. Effectivement, l'une des grandes guerres que s'est toujours livrée l'humanité est axée sur les rapports de force sous-tendus par des idéologies visant la « domination du monde ». Autrement dit c'est au pays qui imposera sa culture et sa façon de voir le monde aux autres nations qui prendra le contrôle du monde ou, du moins, imprimera la marque de la société souhaitée. Par l'intermédiaire de l'idéologie, c'est soumettre en quelque sorte comment ils entendent le fonctionnement du monde aux autres. En effet, il faut dire que l'idéologie s'entend comme un : « *système d'idées générales constituant un corps de doctrine philosophique et politique à la base d'un comportement individuel ou collectif* ». ²⁴⁹

Ce système d'idées générales peut-être appliqué à l'échelle d'un pays comme il s'est agi de l'ancienne soviétique avec la perestroïka ou bien être rapporté à plusieurs secteurs d'activités d'un pays comme on peut le voir pour des domaines à l'instar de la santé, l'éducation, la défense ou encore pour ce qui concerne des structures associatives et industrielles.

Le domaine de la littérature obéit également aux mêmes mécanismes de fonctionnement. Le champ littéraire est constamment le lieu d'une guerre permanente entre les idéologies que se livrent d'écoles. On voit par exemple se déployer une idéologie propre à chaque siècle littéraire. Au XVII^{ème} siècle par exemple, période de la littérature par excellence de l'ordre, notamment dans le genre dominant qu'est le théâtre, on relèvera que l'idéologie consiste à faire tenir l'écriture d'un drame dans la respectabilité de la règle des trois unités, c'est-à-dire unité de temps, l'unité d'action et l'unité de lieu, sans omettre la bienséance et la vraisemblance. Ces trois unités ont pour vocation le postulat selon lequel une pièce de théâtre doit se dérouler en un lieu, dans un espace et en un temps n'excédant pas les vingt quatre heures. Tout ceci s'oppose à l'esprit baroque où les scènes pouvaient s'étendre à l'infini.

²⁴⁹ Informations prises sur

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/id%C3%A9ologie/41426>, site consulté le 11 janvier 2014.

L'objectif est d'imposer plus de rythme au théâtre et de donner plus de vraisemblance aux scènes.

Le théâtre n'est pas le seul genre littéraire où l'ordre prévaut. Il y a également la poésie qui obéit à cette discipline, notamment dans le fait qui fait respecter le rythme des vers.

L'idéologie, comme on vient de le voir, est présente dans un nombre incalculable d'activités qui régulent le quotidien des hommes et est souvent le concept à la base d'une démarche à suivre dans la réalisation d'un projet, comme l'atteste la démonstration mentionnée plus haut avec l'évocation du genre théâtral et poétique, il n'en demeure pas moins que l'idéologie peut-être portée par des supports oraux ou écrits. Suite à cela, nous pouvons nous permettre d'affirmer que la littérature est le terreau où se jouent de nombreux enjeux. Rappelons que la littérature peut supporter comme définition l'art du langage qui se rapporte à l'ensemble d'œuvres orales et écrites. D'autre part, elle :

Désigne l'ensemble des savoir-faire pour écrire et lire bien. Le concept est associé à l'art de la grammaire, de la rhétorique et de la poétique.

D'après le Trésor de la Langue Française informatisé (TLFi), la littérature est l'art qui se sert d'une langue comme moyen d'expression. Le vocable est également utilisé pour désigner l'ensemble des productions littéraires d'une nation, d'une époque ou d'un genre, comme la littérature perse, par exemple, et l'ensemble des œuvres portant sur un art ou une science²⁵⁰

Ce qui est intéressant dans cette définition de la littérature, c'est qu'elle met en évidence les notions de rhétorique et de poétique. Aussi, nous

²⁵⁰ Informations prises sur <http://lesdefinitions.fr/litterature>, site consulté le 13 avril 2014.

pouvons dire que dans le contexte des années mille neuf cent vingt, c'est par le biais du discours littéraire qu'il a été possible d'initier cette marche irrévocable vers la libération des chaînes. C'est imprégné des vertus littéraires et de la nécessité de s'approprier l'essentiel des genres littéraires qui la constituent que certains écrivains vont prendre position en faveur de leur culture et revendiquer quelque chose de l'ordre d'un respect, si ce n'est d'une équité entre tous les hommes. La défense de l'identité noire est ce à quoi va s'atteler le poète président Senghor comme il nous le démontre avec ce poème dédié à la femme noire :

Femme noire²⁵¹

Femme nue, femme noire
Vêtue de ta couleur qui est vie, de ta forme qui est beauté
J'ai grandi à ton ombre; la douceur de tes mains bandait mes yeux
Et voilà qu'au cœur de l'Eté et de Midi,
Je te découvre, Terre promise, du haut d'un haut col calciné
Et ta beauté me foudroie en plein cœur, comme l'éclair d'un aigle

Femme nue, femme obscure
Fruit mûr à la chair ferme, sombres extases du vin noir, bouche
qui fait lyrique ma bouche
Savane aux horizons purs, savane qui frémit aux caresses
ferventes du Vent d'Est
Tamtam sculpté, tamtam tendu qui gronde sous les doigts du vainqueur
Ta voix grave de contralto est le chant spirituel de l'Aimée

Femme noire, femme obscure

²⁵¹ Informations prises sur <http://www.poesie.net/senghor1.htm>, site consulté le 11 février 2014.

Huile que ne ride nul souffle, huile calme aux flancs de l'athlète,
aux flancs des princes du Mali
Gazelle aux attaches célestes, les perles sont étoiles sur la nuit
de ta peau.

Délices des jeux de l'Esprit, les reflets de l'or ronge ta peau qui
se moire

A l'ombre de ta chevelure, s'éclaire mon angoisse aux soleils
prochains de tes yeux.

Femme nue, femme noire
Je chante ta beauté qui passe, forme que je fixe dans l'Eternel
Avant que le destin jaloux ne te réduise en cendres pour nourrir
les racines de la vie

Ce poème constitue un hymne à la femme noire par l'évocation de nombreux champs lexicaux de l'immortalité, notamment « je fixe dans l'Eternel » et « les racines de la vie ». De même que la récurrence de métaphores scandant sa bravoure telles que « aux flancs de l'athlète, aux flancs des princes du Mali ». Au-delà de l'hommage que le poète président voue à la femme africaine, ce poème met surtout en évidence ce qui s'assimile à un discours laudatif, ce qui constitue une mise en valeur d'un trait identitaire de la femme noire. Senghor fait de l'identité noire, par le truchement de la femme africaine, un des ressorts permanents de son engagement de poète. S'il est tant élogieux à l'égard de la femme noire, c'est en grande partie parce qu'il est reconnaissant envers celles qui l'ont élevé et ont façonné son éducation. Du coup, la vénération que Senghor voue à la femme noire n'est rien d'autre qu'une forme de militantisme à une reconnaissance envers celle qui, si elle n'est pas niée, du moins n'est pas reconnue à sa juste valeur. Il voudrait ainsi qu'elle puisse être reconnue comme étant le pilier de la société.

XI-23 : Thématique identitaire dans le roman francophone postcolonial : Configuration ou reconfiguration ?

Sous cette formulation qui inaugure ce second point, qui a la particularité d'être faite de manière interrogative, nous permet de nous poser la question suivante : L'identité dans le roman francophone postcolonial, dans le corpus qui est le nôtre, est-ce une affaire « initiale » ou bien s'agit-il de quelque chose de changé ? En d'autres termes, est-ce que l'identité dont il est question dans les romans examinés peut être perçue comme une identité authentique ou bien c'est davantage quelque chose qui a subi des modifications ?

Ainsi par configuration, on laisse transparaître l'idée d'une forme extérieure d'un ensemble ou d'un relief, comme elle se veut également le stade premier d'une chose. A cette définition, on peut opposer le terme de reconfiguration qui n'est, à la base, autre chose que le changement de spécialisation d'un aéronef par changement ou ajout d'équipement. Mais, elle peut désigner quelque chose proche d'un changement ou d'une transformation. De même qu'il peut-être admis que sous les vocables de configuration et de reconfiguration, nous pouvons entrevoir une analogie avec les termes de passé et présent. Ceci comme pour dire que par l'usage du passé, nous voulons insister sur cette période avant l'avènement du conquérant et la transformation de la société dite rurale. Pour ce qui est du présent parce qu'il désigne la situation de ces peuples après l'action du colonisateur. Dans l'orientation de la démonstration que nous voulons faire ici, il faut partir du fait que si le passé se substitue à l'image que nous faisons de la configuration de l'identité, c'est simplement parce que c'est à cette période qu'on l'on observe encore ce que l'on peut appeler des identités de souches ou bien authentique. Une identité qui n'a pas encore subi

l'influence du contact avec le colonisateur. Pour ce qui est du couple reconfiguration-présent, nous dirons que c'est le résultat de ce que l'on observe de nos jours, où après le passage du blanc, les choses ne sont plus jamais restées au stade initial. Elles ont irrémédiablement été marquées par l'action dite civilisatrice du colon.

Lorsqu'on se représente le corpus romanesque francophone contemporain, comme celui que nous traitons dans cette étude, il ressort que le sujet en lui-même peut revendiquer cette stabilité, ce qui semble marquer par une modification qui est liée à la fois à son espace de vie et traduit une manière de communiquer qui ne reflète pas toujours son patrimoine culturel. Nonobstant ces faits, force est de reconnaître que la question identitaire n'est aucunement assimilable au vocable de configuration. En effet, à y regarder de près, cette configuration est propre à une période éculée. Il faut remonter l'histoire jusqu'à la période précoloniale pour prétendre trouver trace de peuple exempt des mœurs qui sont le fruit d'un mélange des genres, métissage. Une période au cours de laquelle les sociétés primitives ou précoloniales basaient leurs modes de vie sur des us et coutumes propres à leurs civilisations. Avec ces comportements, on pouvait y lire une explication sur quelques uns des mécanismes de fonctionnement du monde. Celui-ci passait, pour bon nombre de peuples, sur des croyances animistes pour certains et empiriques pour d'autres. Par exemple, une lecture des pratiques totémiques des tribus aborigènes peuvent nous fournir les moyens de déduire une action de cause à effet décisive des mécanismes de transition de la nature à la culture. C'est en cela que nous avons parlé d'identité authentique. Cependant, ce temps où il s'agissait d'une identité dite authentique s'avère pour ainsi dire révolu. Ceci surtout à cause du fait colonial, comme il a été mentionné plus haut. La perte de l'authenticité identitaire a lieu à un moment de l'histoire où certaines régions du monde ne s'imaginaient pas de la venue des conquérants pour qui les desseins inavoués consistaient à asservir et s'approprier les biens matériels, tout en travaillant à l'effacement des coutumes locales.

Partant du constat selon lequel le passé peut être considéré comme la période qui a vu la perte de l'identité de souche pour les peuples autochtones de l'Afrique, on peut affirmer que l'identité dans le roman francophone postcolonial est finalement une affaire de reconfiguration.

En effet, il est assurément clair que l'identité francophone contemporaine s'accommode du terme de reconfiguration. Mais, avant d'apporter les éléments justificatifs de ce qui transparait par reconfiguration, relevons d'abord que par l'usage de ce mot, il se déploie également l'idée de quelque chose de l'ordre de nouveau, comme s'il y avait contenu dans cette dernière une allusion au « carnavalesque »²⁵² en ce sens qu'elle autorise une inversion des valeurs, qu'elle permet l'ébranlement d'une norme établie à un moment donnée. C'est la situation qui prévalait après l'imposition d'autres valeurs culturelles au noir par l'homme blanc. Suite à cela, nous sommes arrivés à cet état de perte identitaire. Ce que nous nommerons « catastrophe »²⁵³, car c'est la situation qui s'est produite lorsque les peuples envahisseurs ont entrepris d'aller au contact d'autres peuples situés vers d'autres contrées. Ainsi, le terme de reconfiguration trouve toute sa pertinence dans ce sens qu'il postule une physionomie autre que celle qui a existé. De même qu'elle justifie son analogie avec l'usage du présent ou époque contemporaine parce que c'est la lecture qui se dégage du regard que

²⁵² D'après le dictionnaire www.larousse.fr, le carnavalesque signifie ce qui a trait au carnaval. Mais pour Rabelais, cette notion renvoie à une inversion des valeurs, à une forme de transgression. C'est davantage cette acception que nous prenons en compte car elle permet d'illustrer la démarche menée quelque part dans l'application de la reconfiguration identitaire.

²⁵³ Par l'évocation du qualificatif de catastrophe, nous voulons désigner les conséquences désastreuses qu'ont subies les peuples colonisés avec d'innombrables ravages et perturbations. C'est à la suite de ce chamboulement de mode vie qui a des répercussions y compris aujourd'hui

l'on le jette sur les caractéristiques de l'identité, en l'occurrence pour celle de l'Afrique subsaharienne.

Conformément à cet état d'esprit, nous disons que si nous parlons en faveur d'une reconfiguration, c'est parce que le corpus qui est le notre ici met en évidence une identité arc-en-ciel. Effectivement, il s'agit d'une autre forme d'identité qui épouse l'exigence de son époque et se veut résolument l'expression du rapport « reconfiguration et présent », en l'occurrence pour le roman francophone postcolonial mentionné ici, on peut constater que dans son lien avec l'identité, cette reconfiguration se conjugue aussi bien sur le plan du récit que de la manière dont celui-ci est écrit, c'est-à-dire que cette nouvelle caractéristique identitaire est lisible à la fois en tenant compte des discours textuels, qu'en prenant appui sur leur contexte d'énonciation. Pour le dire simplement, avec cette reconfiguration, on assiste à l'ouverture d'une démarche qui part du « particulier à l'universel »²⁵⁴ et c'est dans ce sens que s'inscrivent les romans de notre étude.

Il faut relever que, si on est arrivé à cette configuration, c'est parce qu'il y a eu un long travail entrepris en amont pour d'une part déstabiliser ce socle identitaire et d'autre part amener ces peuples à se détourner de tous les aspects se rattachant à leur culture. L'une des stratégies mises en place consistait à leur faire faire un lavage de cerveau sur le côté néfaste de leur mœurs y compris se blanchir la peau. Effectivement, ils étaient invités à se décaper la peau car la couleur de leur peau, noire évidemment, était assimilée à tout ce qui se rapporte à l'œuvre du diable. En le faisant, on sent très clairement qu'ils avaient pour ambition d'annihiler la diversité des races

²⁵⁴ Ici, nous voulons mettre en exergue l'idée selon laquelle l'aventure de l'écriture, notamment celle portant sur l'identité, est bâtie sur un tissage de valeurs qui sont conçues sans souci des frontières. Une identité qui rompt avec une vision nombriliste et son assignation à s'isoler des réalités du reste du monde.

et uniformiser les couleurs des peaux en faisant de la peau blanche le modèle par excellence comme on peut le voir dans cet extrait :

Paris. Un soir d'été. A la terrasse d'un modeste café, Un Noir sirote tranquillement une limonade. Arrivent deux femmes, superbes. Elles s'installent face à lui, commandent des bières, et lui lancent, l'une après l'autre, sourire aux lèvres, des clins d'œil coquins [...] Mais voilà, ce que le Noir ignore à cet instant, c'est qu'il n'a pas affaire à d'innocentes courtisanes en quête d'aventures sans lendemain, mais à de redoutables escrocs en jupon, membres de surcroît des *apaches*, le fameux gang qui écume les quartiers parisiens depuis cinq ans.

D'ailleurs, sitôt qu'il a franchi la porte de leur garçonnière, deux solides gaillards se jettent sur lui, la ceinture et le plaquent au sol. La suite, c'est le Petit journal illustré qui la raconte à la une de son édition du dimanche 28 juillet 1907.

« Ils commencèrent par le débarrasser de sa montre et de son argent, puis l'idée leur vint de faire une bonne farce. Ayant ligoté le malheureux, ils lui mirent le torse à nu, et, au grand amusement de ces dames, ils se mirent à le badigeonner et l'enduire d'une épaisse couche de ripolin. Après quoi, ils le poussèrent dans la rue. Et c'est dans cet équipage, au milieu d'une troupe de badauds, que le pauvre nègre », affreusement blanchi, « s'en fut conter sa mésaventure au commissariat de police »²⁵⁵

Dans cet extrait, on pourrait s'attarder sur le comportement et le condamner avec la dernière énergie, mais ce n'est pas tant le fait que le Noir ait été victime de vol qui nous intéresse. Ce qui est plus à relever dans la mésaventure que vit ce Noir, c'est le fait que ce dernier soit victime d'un acte

²⁵⁵ Bilé (S.), « *Changer un Noir en Blanc* » In *Blanchissez-moi-tous ces nègres*, Toulouse, Pascal Galodé éditeurs, 2010, pp. 17-18

de blanchissement de la peau. Une pratique qui en dit long sur la conception et la mentalité des hommes blancs à cette époque. De même que, par cette attitude, on peut se faire une analyse sur le regard des blancs à l'égard des noirs. Cette pratique consistant à se dépigmenter la peau ne s'est pas limitée à ce fait divers qui s'est déroulé sur sol parisien, elle a malheureusement même franchi les frontières et constitue un réflexe quotidien pour de nombreuses populations au sud du Sahara, notamment les habitants congolais. Il revient que pour ces populations, changer d'apparences en se blanchissant leur permet d'être mieux regardées dans la société et surtout cela rentre dans les canons d'appréciation de beauté. Cependant il y a un revers à cette pratique. En général, les personnes qui en usent, recourent à des produits de bas de gamme qui occasionnent des maladies de peau, voire les cancers. Le phénomène prend parfois des proportions telles qu'ils font l'objet de préoccupations de santé publique.

L'autre exemple qui vient donner toute sa légitimité à l'image de reconfiguration identitaire est l'équipe de France de football. Effectivement, jusqu'à un passé récent, c'est-à-dire avant les indépendances, cette équipe de football n'était constituée que de joueurs de couleur blanche tous ressortissants du continent européen. Sauf qu'après le mouvement des indépendances, les choses ont énormément évolué avec la sélection de joueurs appartenant à des pays anciennement colonisés. Avec cette nouveauté, on voit l'équipe de France passer d'une composition de joueurs du même couleur, à la représentation multiraciale avec les succès escomptés dont le moment le plus abouti fut la victoire en coupe du monde mille neuf cent quatre vingt dix-huit avec le slogan black-blanc-beur. Dans cet exemple d'une France, qui n'est pas regardée comme des sempiternels casseurs, mais plutôt comme porteurs des valeurs d'intégration et de réussite, il y a surtout qu'elle est conforme à la diversité des populations françaises.

En abordant cet aspect, nous avons voulu dire par là que l'identité perçue à travers le prisme de la reconfiguration touche à plusieurs facettes inhérents à la vie de l'homme, comme sa manière de pensée ou encore

l'apparence de la couleur de sa peau. Cette analyse met surtout en exergue le déficit de maturité constaté chez le Noir, notamment par le fait que les choix de développement de la société n'a pas toujours fait état d'une réflexion basée sur le contexte socioculturel, comme cela n'a pas été en conformité avec la vision accolée à ses valeurs et codes comportementaux.

Aussi, pour ce qui se rapporte à nos romans, nous dirons que deux perspectives se dégagent. La première orientation de lecture de cette reconfiguration dans le corpus qui est le notre se situe au niveau du récit. En effet, quand on observe les personnages, ils sont l'emblème des personnes écartelées entre deux civilisations. C'est dans ce sens que les concepts de métissage, hybridité rendent raison d'un univers romanesque qui prône en faveur d'une société plus harmonieuse. Il en est ainsi des personnages centraux, comme nous pouvons le lire avec le personnage de L'Imprimeur qui est né dans un pays et se trouve en responsabilité dans un autre pays. Par cette attitude, il se veut la matérialisation du citoyen du monde.

Le second niveau de lecture de cette reconfiguration se donne à voir sous les traits de l'énonciation. Effectivement, quand on insiste sur la manière dont les romans sont écrits, il s'avère que ceux-ci combinent dans le même univers la langue d'adoption et la langue maternelle avec le même objectif, c'est-à-dire être au service de la narration. La reconfiguration met en lumière les points à partir desquels les instruments descriptifs du discours romanesque constituent un véritable intérêt, surtout dans le sens où elle donne une explication sur les codes qui régissent la société actuelle. Elle est le reflet du bouleversement de la société et de sa manière de vivre.

Comment peut-il en être autrement dès lors que, entre le passage du stade de configuration à celui de reconfiguration, il a été mis en place ce que l'on pourrait nommer la volonté de destruction. Ce qui constitue une espèce de chaos du patrimoine culturel des peuples opprimés. Devant l'intérêt qui passe par la défense de son être et à l'affirmation de ses us et coutumes,

l'impérieuse nécessité s'impose aux anciens colonisés de comprendre les codes de la nouvelle société et faire entendre leurs points de vue.

XI-24 : Lecture de l'identité par la titrologie

Cette étape porte essentiellement sur les titres des romans que nous intégrons dans cette étude. Cette étape a pour vocation de démontrer comment la notion identitaire transparait dans la formulation des titres et qu'elle est bien en adéquation avec l'ambition poursuivie tout au long de cette analyse. Effectivement, en partant du titre de ce chapitre, nous avons également pensé légitime d'accorder une attention à l'étude des titres des ouvrages et voir s'ils s'inscrivent dans cet esprit qui tend à justifier la manifestation identitaire. C'est pourquoi nous disons que l'unité figurative qu'est le titre d'un ouvrage, d'un article ou encore d'un film ne s'autorise aucunement du fortuit, encore moins de l'arbitraire, mais répond bien à une démarche de communication qui consiste à capter l'attention du consommateur et l'inciter acheter le produit. Pour ce qui est de la littérature, l'analyse des titres d'un ouvrage rentre dans la dénomination de titrologie²⁵⁶.

²⁵⁶ La notion de titrologie est inventée par Duchet. Il faut se référer à Genette avec son ouvrage *Seuil*, Paris, Seuil Coll. « Points Essais », 426 p. pour trouver trace où on lui attribue la paternité. Cet essai traite de tout ce qui est en rapport avec l'environnement d'un texte littéraire : présentation éditoriale, nom de l'auteur, titres, dédicaces, épigraphes, préfaces, notes, interviews et entretiens, confidences plus ou moins calculées, et autres avertissements en quatrième de couverture. On peut d'ailleurs apprendre de l'essai de Genette que les œuvres littéraires, au moins depuis l'invention du livre moderne, ne se présentent jamais comme un texte nu: elles entourent

De fait, à travers le recours d'un titre, il faut entrevoir la mise en exergue de quelque chose qui nous donne une indication de ce qui pourrait se dérouler tout au long de la lecture d'un roman.

Ainsi, lorsqu'on s'intéresse par exemple au roman de Jean René Ovono Mendame, intitulé *La Flamme des crépuscules*²⁵⁷, on se rend compte d'emblée que ce titre met en évidence deux images opposées d'un côté une flamme et de l'autre un crépuscule, renvoyant à un oxymoron. Ainsi, nous pouvons dire qu'il appert de cet oxymore l'idée de la fin d'une situation par rapport à quelque chose qui a longtemps perduré. Comme pour dire qu'un règne est sur le point de s'effondrer. Dans la continuité d'une formulation à la résonance de l'oxymore²⁵⁸, on peut mentionner deux ouvrages classiques de littérature qui tiennent une place enviée. Ces deux ouvrages sont *Les Fleurs du Mal*²⁵⁹ et *Le rouge et le noir*²⁶⁰. Avec des titres semblables, ces ouvrages, en plus d'avoir une tournure analogue, illustrent parfaitement la figure de style en ce sens qu'ils recourent tous les deux à cette image qui allie deux réalités contraires. Toujours est-il qu'à travers ce titre, c'est

celui-ci d'un appareil qui le complète et le protège en imposant un mode d'emploi et une interprétation conformes au dessein de l'auteur. Cet appareil, souvent trop visible pour être perçu, peut agir à l'insu de son destinataire. Et pourtant, l'enjeu en est souvent considérable : comment lirions-nous l'*Ulysse* de Joyce s'il ne s'intitulait pas *Ulysse*?

²⁵⁷ Mendame Ovone (J.R.), Paris, L'Harmattan, Coll. « Ecrire l'Afrique », 2004, 287 p.

²⁵⁸ Oxymore, encore appelé antithèse, est une figure d'opposition qui consiste à réunir deux termes de sens contraires à l'intérieur d'un même syntagme. Lire la suite sur <http://www.etudes-litteraires.com/figures-de-style/oxymore.php>, site consulté le 11 décembre 2013 à 23h50mn

²⁵⁹ Baudelaire (C.), *Les Fleurs du mal*, Paris, Réed. Hachette, 2012, 206 p.

²⁶⁰ Stendhal, *Le rouge et le noir*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 1967, 512 p.

comme une annonce qui est faite en faveur d'une découverte de plus grande envergure dont les pages de l'ouvrage nous convient à prendre, dans le détail, comment l'aventure évolue.

Est-ce que l'on peut affirmer à la lecture des quatre romans que nous étudions ?

De prime abord, nous pouvons affirmer que les titres des quatre ouvrages que nous analysons s'inscrivent dans cette assignation que quelque chose de culturel doit-être restitué, d'où l'esprit de quête. Pour ce faire, nous allons nous employer à démontrer comment les titres de nos romans enclenchent une activité d'interprétation qui tourne en grand partie autour d'une quête de l'identité.

Nous commencerons cette démonstration par le roman d'Alain Mabanckou. Il a pour titre Verre cassé. Quand on observe de près, ce titre constitué d'un substantif « verre » et d'un adjectif qualificatif « cassé ». Pour l'analyse de ce titre, nous insisterons davantage sur le qualificatif. D'après le dictionnaire²⁶¹, cassé a pour synonyme « Brisé » ou encore « Réduit en morceau ». Ainsi, on pourrait dire d'un objet cassé, qu'il est réduit en mille morceaux. C'est ce qui se passe quand on lit le roman. On se rend compte que toute l'histoire du roman est articulée autour d'une multitude d'histoires marquées par des brisures. Que ce soit le personnage principal Verre cassé ou encore les autres personnages comme L'imprimeur, Le type aux Pampers, Holden pour ne citer qu'eux, force est de reconnaître qu'ils ont tous une vie jonchée d'expérience traumatisante. Appesantissons-nous sur le cas de Verre cassé. Avant de s'essayer à jouer les écrivains en herbe dans le bar "le crédit a voyagé", il a mené une existence qu'on qualifierait de normale, caractérisés par un emploi d'instituteur dans une école et menant une vie

²⁶¹ Informations prises sur

<http://www.linternaute.com/dictionnaire/fr/definition/casse/>, site consulté le 14 février 2013.

conjugale épanouie. Malgré cette existence paisible, tout va basculer quand il apprend la mort de sa mère, faisant de lui un homme inconsolable. Avec cette mort brutale, il va se trouver plongé dans une amertume des plus sombres. Du coup, cela va lui faire perdre tout attachement à la vie. Il n'est pas surprenant que le principal antagoniste du roman de Mabanckou tombe dans cette dépression après la mort de sa mère, surtout que ce décès fait suite à la disparition de son père. Verre Cassé a perdu son géniteur plus tôt dans des circonstances inexplicables, même si l'on relèvera que la perte du pater n'aura pas affecté autant le fils de celle de la mère dû fait qu'il n'a quasiment pas connu ce dernier. On comprend mieux que le héros Verre Cassé soit anéanti par de telles épreuves car il n'est que trop difficile de succomber devant la disparition d'un être cher, surtout lorsqu'on pense le vide qu'elle ce disparu va laisser dans notre vie, faisant écho à l'apophtegme célèbre de Lamartine²⁶² qui stipule qu' « *un seul être vous manque et tout est dépeuplé* ». C'est dépourvu de toute envie à la vie, éparpillé dans un désœuvrement, plongé dans un état d'instabilité psychologique que tout est mis en place, en partie par son ami l'Escargot entêté, afin qu'il se pose des questions sur le sens véritable qu'il donne à son existence et surtout le pousser à reprendre sa vie en main. Motivé par son ami, Verre Cassé trouve, un tant soit peu, les ressources nécessaires pour reprendre goût à la vie. En plus du fait que cette séquence justifie, à notre avis, le titre du roman, elle permet également de comprendre ce qui a motivé le titre de cette étude.

Par ailleurs, en poussant l'analyse, une autre lecture se dégage. Elle consiste à dire que le Verre cassé peut, dans une certaine mesure, s'assimiler à la perte d'éléments relevant de la culture. C'est pourquoi, devant cette cassure, le peuple concerné est mis en demeure de se la réapproprier. C'est le leitmotiv qui caractérise tout fils conscient de cet état de fait et ce dont l'écrivain tente de faire exister par le truchement du moyen

²⁶² Informations prises sur

http://poesie.webnet.fr/lesgrandsclassiques/poemes/alphonse_de_lamartine/1_isolement.html, site consulté le 20 janvier 2014 à 16h50mn

qui est la langue. En effet, dans la représentation d'un verre qui se casse, il y a également l'image des débris qui s'éparpillent et que l'on essaie parfois de récoler lorsqu'on attachait une importance à l'objet. Sauf que, même quand on parvient à assembler les morceaux, l'objet n'est plus le même, il ne reflète qu'une pâle ressemblance avec l'original. Ainsi, Verre cassé peut s'entrevoir comme une métaphore de la culture que l'on essaie de réhabiliter en tenant compte du contexte d'énonciation. C'est ce qu'on pourrait dire de la structure langagière du roman qui tente de créer, si ce n'est reconstituer un espace de mélange de deux langues, avec l'objectif que sa langue natale ne meurt pas une seconde.

Après le titre du roman de Mabanckou, l'analyse se poursuit avec l'ouvrage de Suzanne Dracius. Son roman s'intitule *L'Autre qui danse*. De prime abord, nous pouvons affirmer que ce titre est formé d'une structure phrastique verbale relativement simple. Il est constitué d'un sujet « l'autre », suivi d'un verbe complément d'objet direct « danse » introduit par le pronom relatif « qui » qui permet d'accorder plus d'insistance sur l'action que mène le sujet de la phrase. A la lecture de ce titre, on est renseigné sur l'activité qu'une personne est entrain de mener. Cette action est axée sur le mouvement de la danse. Aussi, attardons un moment sur ce qui fait l'intérêt de ce titre c'est-à-dire le verbe « danser ». Tentons d'en savoir un peu plus sur ce verbe. D'après le dictionnaire²⁶³, il postule l' : « Art de s'exprimer en interprétant des compositions chorégraphiques ; activité qui s'y rapporte : *Cours de danse classique* ». Mais la danse c'est aussi : « une suite rythmée et harmonieuse de gestes et de pas : *Elle exécuta quelques pas de danse* ». De ces deux acceptions, on retiendra surtout qu'il y a, mis en exergue, le fait d'un mouvement que comporte l'action de danser. Ainsi, en observant de plus près le titre du roman de Dracius, il appert l'image d'une personne dont le corps serait en mouvement par rapport à quelque chose, en l'occurrence le manque d'intérêt pour le type de société dans laquelle elle vit

²⁶³ Information prise sur

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/danse/21620>

en ce sens qu'elle n'est pas conforme à la conception qu'elle s'est construite. Ainsi l'Autre qui danse traduit l'attitude du personnage principal. Alors on pourrait s'interroger sur la cause de cette danse, donc mouvement, de la part de cette personne ? D'abord, il faut rappeler que Rehvana est fille issue d'une famille d'immigrés martiniquais qui s'est installée en France. Cette famille a tout pour être heureuse et par la même occasion être considérée comme l'exemple d'une intégration. Sauf que ce bonheur ne semble pas impacté toute la famille. La cadette des filles, Rehvana en l'occurrence, préfère passer le clair de son temps dans les milieux « afro » parisiens avec l'intime conviction que sa place est avec ses frères originaires d'Afrique. Toujours est-il que Rehvana est assaillie de plusieurs interrogations en rapport avec sa condition de noire et celle de ses semblables. L'une de ces interrogations consiste à essayer de comprendre la manière dont vivaient ses ancêtres et d'essayer de la reproduire, avec l'espoir de trouver le bonheur. Se met alors en place une démarche visant à reproduire le même type de comportement comme à l'époque de ses ancêtres. Cette démarche va l'amener à quitter le sol français pour repartir en Martinique. Ainsi, ce serait cette démarche de l'héroïne de Suzanne Dracius qui apporterait toute sa caution au titre de l'ouvrage par le fait qu'elle n'arrive pas à s'identifier à l'un ou l'autre des pays et se trouve ballotée entre l'un et l'autre. L'Autre qui danse doit s'entendre comme la posture de Rehvana, s'interrogeant sur la condition de la femme de couleur qui tente désespérément de trouver sa place entre deux sociétés, deux modes de civilisations. L'Autre qui danse se veut aussi l'histoire de cette héroïne qui s'indigne du confort que lui offre l'environnement familial et l'avenir prospère qui s'ouvre à elle pour la fréquentation des personnes aux mœurs d'un autre temps l'insécurité de l'univers dans lequel ils vivent. L'Autre qui danse serait enfin le contre pied du principal antagoniste au destin stable qui lui est tracé pour repartir vers la voie des anciens avec l'issue incertaine.

Ecrit dans une formulation des plus simples, c'est-à-dire un seul élément, Soupir, vu que c'est ainsi que s'intitule le troisième roman écrit par Ananda Dévi, fait également l'objet d'une attention particulière dans le cadre

de cette étape consacrée aux titres des romans. Premièrement, il faut observer que lorsqu'on se réfère à la définition du dictionnaire²⁶⁴, on apprend que soupir est un nom masculin qui vient du verbe soupirer. Il désigne d'une part une : Expiration forte et prolongée occasionnée par une sensation, une forte émotion. Ainsi, on aurait comme exemple: *Pousser un soupir de soulagement*. D'autre part, toujours d'après le dictionnaire, il renvoie à un sentiment lié à l' : expression du chagrin, de la peine, de la passion amoureuse. De ce fait, le soupir vient, dans certains cas, ponctuer un acte de résignation lorsqu'on est face à une situation qui ne se déroule pas comme on l'aurait souhaité. Dans cet esprit, après ce survol définitionnel, on peut se demander : Est-ce que la promesse que porte le titre du roman est véritablement portée par la narration ? De même que l'autre question serait de savoir en quoi le titre dit-il la quête de l'identité ? Pour ce qui est de la première question, nous pouvons dire que le contenu du roman porte d'une certaine manière la promesse contenue dans le titre. En effet, nous découvrons, en lisant le roman qu'il s'agit de l'histoire d'un peuple qui a émigré, dans l'espoir d'une vie meilleure, pour le lieu de l'île appelée Soupir. Cette île a pour caractéristique de subir les éléments de la nature c'est-à-dire la sécheresse, le cyclone et l'aridité du soleil. On constate que malheureusement que le bonheur que ces personnes pensaient trouver dans cette île n'est pas au rendez-vous. Cette population se trouve ainsi coincée entre l'impossibilité de repartir vers le lieu qu'elle a abandonné et l'impossibilité de trouver une alternative concrète à cette île qu'on qualifierait de malheureuse. Piégée dans cette île et incapable de mieux, ces personnes n'ont de choix que de se résigner, d'où le titre le titre de soupir.

Pour ce qui est de la deuxième question, il faut dire que ce titre nous dit la quête identitaire en ce sens que devant l'obstacle que constitue l'austérité de leur environnement vital et interdit en quelque sorte de bonheur, les habitants de cette île doivent s'unir et s'employer pour qu'ils ne

²⁶⁴ Informations prises sur

<http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/soupir/73713>

disparaissent pas. Le soupir évoquant la quête d'identité serait en définitive cette attitude consistant à ne rien lâcher, à tout faire pour se maintenir en vie et à mobiliser les ressources nécessaires pour trouver une alternative à ce lieu de vie austère.

Le roman qui vient conclure cette étape consacrée à l'étude des titres est *La Nuit sacrée* de Ben Jelloun. Avant de nous appesantir sur le titre à proprement parler, il faut signaler que ce dernier a quelque chose d'analogue avec le roman de Mabanckou. Ils sont écrits dans le même style, c'est-à-dire construit autour d'un groupe verbal. Ainsi, pour ce qui est du titre du roman de Jelloun, nous focaliserons l'analyse sur le qualificatif "sacrée", non pas que le substantif "nuit" n'est pas d'importance. On entend par sacré quelque chose : « *Qui appartient au domaine séparé, intangible et inviolable du religieux et qui doit inspirer crainte et respect* »²⁶⁵. Toute chose qui s'avère en opposition aux conceptions communes ou aux visions de pensées du monde propres aux personnes ordinaires que l'on range généralement dans le domaine du profane. Partant de cette acception, nous dirons que sous l'intonation du titre *La Nuit sacrée*, il se dégage la lecture selon laquelle cette nuit a quelque chose d'éminemment sérieux et doit avoir lieu au cours de cette période. En d'autres termes, que ce moment, la nuit, qui n'est en rien semblable aux autres, est le théâtre d'un événement au caractère inhabituel est sur le point de se produire. Qu'es-ce qui se trame au cours de cette nuit ? Cet événement couplé à la déclinaison du titre rend-t-il raison d'une quête de l'identité ? Mais, avant d'apporter une explication consécutive aux deux questions, signalons tout d'abord que le titre a un lien direct avec le motif religieux, comme cela l'a mentionné dans la définition. Pour ce faire, nous pourrions lire à cet effet : « Ce fut au cours de cette nuit sacrée, la vingt-septième du mois de ramadan, nuit de la « descente » du Livre de la

²⁶⁵ Informations prises sur

http://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/sacr%C3%A9_sacr%C3%A9e/70445

communauté musulmane, où les destins des êtres sont scellés (...) »²⁶⁶. Il ressort de cet extrait traduit clairement l'esprit religieux contenu dans le titre du roman. Notons que deux niveaux de lecture se dégagent quand on lit cet extrait. Le premier nous permet de retenir que cet extrait met en lumière la dimension religieuse contenue dans le titre du roman. Cela est perceptible par la précision qui prend plus d'ampleur avec l'abondant champ lexical qui évoque le texte sacré des musulmans qui est le Coran. Cet extrait fait même mieux en nous apprenant que le nom de cette héroïne est d'obédience musulmane. L'autre niveau de lecture c'est au cours de la vingt-septième nuit du mois de jeûne pour les musulmans où l'on s'investit pour que soit exaucé ce qu'on a longtemps mis en prière. Pour le texte de Ben Jelloun, ce moment est réputé comme fatidique pour la suite de la vie de Zahra, héroïne du roman. D'où l'allusion à l'expression destin scellé dont Zahra est malheureusement victime. Suite à cela, nous pouvons dire que cet extrait nous situe sur ce qui s'est déroulé cette nuit. L'une des justifications de ce titre est trouvée son origine dans un acte commis lors de cette nuit par le père de Zahra.

A la question de savoir si la quête identitaire se conjugue avec le titre, il faut dire que c'est parce que le principal personnage a été condamné à mener une existence de jeune garçon plutôt que celle de la jeune fille. Elle subit cette situation à cause d'un père, au motif que cet énième enfant qu'elle est devait rompre la malédiction dont il faisait l'objet et laver l'affront d'un homme qui, semble-t-il, ne parvenait pas à offrir un héritier à la postérité. Du coup, étant donné que sa vraie personnalité lui a été volée, elle doit trouver le chemin pour qu'elle remette les choses en ordre. Ainsi, La Nuit sacrée serait entendue comme le moment à la fois de privation pour la jeune fille, mais également celui par lequel le personnage serait amené à apprendre à vivre ce qui lui a été impossible de faire auparavant.

²⁶⁶ Ben Jelloun (T.), op. cit., p. 22

Conclusion partielle

D'emblée, nous signalons que c'est ici que se referme la troisième partie de notre recherche. Cette dernière phase de notre travail avait pour objectif d'élaborer une interprétation de la quête de l'identité dans nos quatre romans. En d'autres termes, le travail au cours de cette étape de notre recherche consistait à dire en quoi le thème de la quête de l'identité participe d'une approche nouvelle dans l'univers du roman francophone postcolonial et quelles espèces d'axiologies ce thème met en œuvre.

Au terme de cette troisième partie, il faut dire que la quête de l'identité, dans son acception littéraire, et particulièrement en ce qui concerne l'orientation qui s'est imposée à nous à la lecture des différents romans que nous avons analysés, dégage une certaine intelligibilité qui se donne à voir à différents niveaux de la façon dont les structures des romans s'organisent. Cette architecture de la quête de l'identité conduit à un métadiscours que nous avons voulu rendre accessible par l'intermédiaire du concept d'herméneutique. C'est ce que nous avons porté sous l'appellation d'interprétation liée au déploiement de la quête de l'identité.

Afin de donner plus de visibilité à ce travail d'interprétation, trois chapitres ont constitué le fil conducteur de l'analyse consacrée à cette partie.

Le premier chapitre de cette troisième partie s'autorisait du titre de pour une écriture hybride. Trois sous points étaient à mettre au crédit de ce chapitre c'est-à-dire l'esthétique de la diglossie, l'identité à l'épreuve du discours polyphonique et l'identité comme rhétorique de l'universel. Le travail au cours de ce chapitre avait pour but de démontrer, qu'à la lecture des quatre romans, il se dégageait l'évocation d'un certain nombre de notions. Ce qui a motivé l'écriture de chacun des sous points mentionnés.

Du coup, en poursuivant l'interprétation des ouvrages et en tirant arguments de la partie poétique, il nous ait apparu comme une évidence que les auteurs qui ont écrit ces quatre romans avaient tous en commun d'avoir quitté leur pays d'origine. Cette particularité qui relie les quatre écrivains occasionne des conséquences en ce qui concerne l'esthétique de leurs romans. Ce qui n'est pas sans induire un certain nombre de pratique en rapport avec leur condition. Conformément à cet esprit, le deuxième chapitre de cette partie a eu comme titre les écritures de l'immigration. Trois sous points sont également venus émailler l'illustration au cours de ce chapitre. Il y a eu l'ailleurs comme variable identitaire. Ensuite, il s'est agi de : écrire en pays d'adoption. Enfin, nous avons traité de l'identité postcoloniale ou l'apologie du « third space ».

Pourtant l'interprétation n'a pas seulement porté sur les romans et leurs structures narratives. C'est ce qu'a révélé le troisième et dernier chapitre de cette partie. Il a été question de comprendre si le traitement du thème de l'identité en régime francophone postcolonial n'était pas simplement un effet de mode, mais une réelle préoccupation d'écriture au cœur des problèmes sociétaux. De manière explicite, le titre du chapitre a été formulé comme suit : La thématique de la quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : Posture d'écrivains où enjeu d'écriture ? En ce sens, obéissant à la rigueur symétrique des deux premiers chapitres, trois sous points ont été prépondérants pour la démonstration de ce chapitre. Dans un premier temps, il s'est agi d'aborder la quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : quels genres d'enjeux ? Deuxièmement, il a été question de s'interroger en ce sens : La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : Configuration ou reconfiguration ?

En dernier lieu, nous nous sommes employé à démontrer que la question de l'identité, en plus du fait qu'elle était au cœur de l'écriture de ces quatre romans, qu'elle participait d'un projet murement réfléchi qu'on laisse entrevoir par l'intermédiaire d'un aspect tel que le titre. D'où l'idée de démontrer que les titres portaient effectivement ce dessein visant à illustrer

le bien fondé de la quête d'identité. Ce qui a justifié le titre : lecture de l'identité par la titrologie.

CONCLUSION GENERALE

Nous voilà parvenu au terme de cette analyse. Aussi nous permettrons nous de rappeler que ce travail de recherche qui porte sur l'exploration des motifs de narration de la notion de l'identité veut se reconnaître sur le thème dont l'intitulé est : La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial. Lecture comparée des littératures caribéenne, magrébine, insulaire et subsaharienne : Cas de *Verre cassé* d'Alain Mabanckou, *L'Autre qui danse* de Suzanne Dracius, *Soupir* d'Ananda Dévi et *La Nuit sacrée* de Tahar Ben Jelloun. Qu'il soit entendu que le lecteur qui se propose d'aborder une lecture de ces quatre romans peut observer, dans la fiction romanesque, que le motif de la quête de l'identité se déploie de part et d'autre de chacune des pages des romans lus. Effectivement, la formulation du thème est justifiée par la plus petite unité thématique jusqu'au mouvement général des œuvres.

Au sortir de cette entreprise heuristique, qu'il nous soit permis, dans un premier abord, de faire observer qu'il serait prétentieux d'affirmer que ce travail que nous avons entrepris a atteint à quelque chose de l'ordre de l'exhaustivité. Qu'à cela ne tienne, nous entendons modestement affirmer que ce travail de recherche porte légitimement les apparats d'une tentative, pour ne pas dire d'un essai, et voulons croire, avec Maurice Blanchot, qu'à la lecture de ce dernier, qu' : « *il ne saurait question de bien finir*²⁶⁷ » parce nous pensons d'une part qu'étant une œuvre conduite par un homme, il est sujet à la perfectibilité, d'autre part parce qu'étant confronté à d'autres discours scientifiques, ils mettrons en lumière ses nombreuses zones d'ombres et prolongeront le débat au delà de sa simple problématique.

Pourtant, au vu de ce qui précède, quels enseignements pouvons-nous retirer de ce travail de recherche articulé au tour du thème de la quête de l'identité, tout en tenant compte du fait que cette analyse participe également d'une étude dite comparative. En effet, force est de reconnaître que la quête de l'identité est au cœur de la production romanesque des quatre romanciers, du moins dans les romans que nous analysons dans

²⁶⁷ Blanchot (M.), *Le Livre à venir*, Paris, Editions Gallimard, 1959, 341 p.

cette étude, en fait un trait spécifique qui tend à montrer les points de convergences et de divergences, révélateurs d'une présumée fiction dont la trame exhume le mal être du peuple qui se réclame d'une zone linguistique à la tonalité francophone à l'ère postcoloniale.

Par ailleurs, il faut relever que l'édifice que nous avons bâti dans ce travail porte, en lui, les germes de son questionnement dont quelques uns pour se décliner en ces termes :

Est-il possible de postuler une identité unique du sujet francophone postcolonial ?

La question identitaire revêt-elle le même écho qu'elle soit abordée par un écrivain francophone masculin ou féminin ?

Vers quel horizon doit-on s'attendre pour ce qui est de la typologie du sujet francophonie postcolonial ?

De ce que le postcolonialisme soit au cœur des problématiques sociétales actuelles, est-il possible d'envisager de passer du postcolonialisme au « postracial » ?

Autant de questions et de pistes de réflexions qui auront certainement gagné en démonstration, mais auxquels il n'a pas été possible d'apporter de réponses. Ce qui suppose un prolongement inéluctable. Il appartient, de ce fait, à la communauté scientifique qui rentrera en connaissance de ce travail, qui le scrutera avec minutie, en somme qui l'examinera, de bien vouloir s'attarder sur les insuffisances, de les mettre en évidence et d'en faire, à l'instar d'une notion très chère à Derrida, le lieu d'une *dissémination*²⁶⁸.

²⁶⁸ Un concept de Jaques Derrida employé par Grégoire Biyogo au cours d'un séminaire doctoral consacré à la notion de poétique à Paris 12 le 23 mars 2013. D'après Grégoire Biyogo, ce concept postule l'idée que le sens, ici synonyme de l'objet de recherche, ne se donne plus à voir de prime à bord et dans des catégories figées, mais qu'il se cache dans le texte. D'où la

Toutefois, il faut dire que si la thématique initiale a été formulée comme suit : La quête de l'identité dans ..., nous nous sommes bien vite rendus à l'évidence que c'est bien une identité en quête dont il était question.

Pourtant, il faut dire que l'architecture qu'on cherchait à construire dans ce travail de recherche a tout de même été atteinte. En effet, le projet initial était d'explicitier la quête de l'identité dans quatre romans se rapportant à quatre auteurs, qui eux mêmes appartiennent à quatre aires différentes du grand espace linguistique qui est la francophonie. L'analyse consacrée à l'ouvrage de chacun de ces auteurs a rendu raison de ce que la quête de l'identité était bien au cœur de la narration de ces ouvrages.

Mais au-delà de cet objectif principal, un autre s'est implicitement invité à cette étude. Cet autre objectif, c'est d'une certaine manière, celui qui se donne à lire sous la problématique existentielle au cœur de laquelle l'être humain est le principal enjeu. Une problématique qui est convoquée de manière récurrente à travers les âges et les siècles : qui suis-je ? Où vais-je ? Autrement dit, comment construire un vivre ensemble tout en affirmant sa spécificité d'être humain. Comment surpasser les égoïsmes, ne plus prêter attention à la différence ethnique ou raciale, mais s'accorder sur des valeurs universelles telle que la langue, principale outil de dialogue et de communication pour finalement converger vers ce que Casanova nomme *La République mondiale des lettres*²⁶⁹.

Dans le même esprit, il se trouve que la problématique qui sous-tend ce travail est bien évidemment celle liée à la situation du sujet francophone. C'est effectivement très préoccupé par cette position que, dans ce travail, il s'agissait d'établir une corrélation entre les notions de postcolonialisme en

nécessité de pénétrer le texte, de chercher à faire ressortir l'une ou l'autre des formes qu'elle prend.

²⁶⁹ Casanova (P.), *La République mondiale des lettres*, Paris, Les Editions « Points », Coll. « Points essais », 2008, 504 p.

zone francophone et la nécessité des sujets y résidants. De pouvoir s'interroger sur leur véritable identité, partant du constat qu'ils ont été des hommes en esclavage, puis colonisés faisant d'eux des êtres marqués par les stigmates d'une emprise impérialiste. Aussi, face au thème de cette étude, l'hypothèse de départ se formulait comme suit :

- ✓ La quête de l'identité constitue-t-elle le motif essentiel de la poétique romanesque francophone postcoloniale ?
- ✓ Si la quête de l'identité devient la figure qui gouverne la structure interne de la fiction romanesque, comment s'énonce-t-elle et de quelle façon se caractérise-t-elle ?

Deux interrogations auxquelles il n'a pas été, de prime abord, facile de répondre si l'on ne s'était pas appuyé sur une analyse approfondie basée sur les quatre textes des quatre auteurs.

Pour conduire à bien les différentes interrogations soulevées par les structures discursives du motif de la quête de l'identité dans la fiction des quatre auteurs, le présent travail de recherche s'est servi d'un appareillage conceptuel qui est la poétique textuelle, notamment celle de Todorov. L'usage de cette approche méthodologique trouve sa pertinence dans le fait qu'il nous a permis d'explorer les différentes identités qui constituaient l'objet d'une quête, objet composant le corpus d'étude. Cela répondait par ailleurs au besoin de faire de l'œuvre un champ d'actualisation et de manifestation des possibles littéraires²⁷⁰.

Bien avant, il faut préciser que, de manière générale, trois inflexions ont constitué le fil conducteur de ce travail. Premièrement, faire le constat d'un manque de repères. Cette absence ou encore ce vide a suscité en partie

²⁷⁰ Par « possible littéraire », il faut entendre tout ce qui constitue la matière énonciative de l'œuvre. Ces possibles narratifs peuvent désigner à la fois les thèmes, les structures narratives et discursives.

des interrogations et une attitude consistant à apporter des réponses à ces différentes zones d'ombres. D'où l'idée de la quête.

Pour plus de lisibilité, nous avons opté, comme démarche de recherche, pour une structure qui se divisait en trois grandes parties à savoir, dans un premier temps l'historiographie, dans un second temps vérifier comment les ouvrages justifiaient le traitement de la quête de l'identité, et dans un dernier temps faire une interprétation d'un certain nombre de notions, notamment celles localisées lors de la deuxième partie.

La première partie avait une visée historiographique. Dans cette partie, il faut dire que la recherche s'est attelée à saisir l'identité comme un invariant. Le travail entrepris portait essentiellement sur une lecture historiographique, nous avons pour ambition de démontrer que nous n'étions pas les premiers à aborder ces notions ou encore qu'elles n'apparaissaient de manière *ex nihilo*, mais que par contre les trois notions traitées et inscrites dans notre thème de recherche, c'est-à-dire l'identité, francophone et postcoloniale, se donnaient à lire à travers l'histoire, particulièrement littéraire pour notre cas. Du coup, trois étapes ont émaillé cette partie que nous avons intitulé : Autour de la francophonie, au cœur du postcolonialisme et identité à l'œuvre. Dans cette optique, une mise en évidence prégnante de l'identité dans l'histoire littéraire et de sa place au sein des ouvrages littéraires s'avérait nécessaire. Dans cet esprit et désirant respecter une forme de symétrie, trois chapitres se proposaient d'aborder chacune des notions.

Le premier chapitre s'est consacré à l'examen de la notion de francophonie. Articulé autour de trois inflexions c'est-à-dire l'élucidation terminologique, le processus de constitution et la francophonie littéraire. Le but poursuivi ici était de comprendre ce que nous percevions par francophonie. Ensuite il nous a fallu comprendre comment la notion de francophonie est née, tous les mécanismes autour de processus de création et les problèmes auxquels elle a fait face depuis sa création jusqu'à nos

jours. Enfin, il s'agissait d'attester qu'il y a effectivement une activité pour ainsi dire littéraire. Dans cette perspective, nous nous sommes appuyés sur des notions comme le champ, la géographie ou la scénographie pour répondre par l'affirmatif qu'il y a effectivement une réalité littéraire dans cet espace se réclamant d'un même moyen d'expression qui est le français. L'idée était de s'essayer à une compréhension plus simple, de la francophonie. Cela aurait pu être formulé dans ces termes : « *Visage de la Francophonie : origines, expressions, devenirs* »²⁷¹.

Le deuxième chapitre a porté sur l'examen de la notion de postcolonialisme. Nous l'avons intitulé pour une compréhension du postcolonialisme : Economie terminologique, des générations postcoloniales et pour une application de la théorie postcoloniale dans le roman. Comme le laisse supposer le titre du chapitre, trois étapes ont été au cœur du propos au cours de cette étape. Le premier, que nous avons formulé sous le titre de l'économie terminologique, s'est proposé de rendre accessible le plus possible la notion car un certain flou caractérisait son entendement. Le second point, saisi sous le titre des générations postcoloniales, a mis en exergue l'idée que l'histoire était truffée d'actions et d'engagement des hommes au bénéfice de la liberté. Nous nous sommes employé à démontrer que ces moments pouvaient être considérés comme des actes de postcolonialisme, avant qu'ils ne fassent l'objet d'un travail théorique et universitaire. Enfin, nous avons travaillé à démontrer le fonctionnement de la théorie postcoloniale dans les romans. C'est ce que nous avons porté sous le titre de "pour une application de la théorie postcoloniale dans le roman".

L'objectif visé au cours de cette étape était d'illustrer qu'étant donné que l'espace francophone avait été marqué par la colonisation, le postcolonialisme pouvait bien se réclamer de cet espace linguistique. D'une

²⁷¹ Communication tenue lors de la journée de rentrée des doctorants à l'Université de Limoges le 27 Octobre 2014 par J-C Delmeule, M.C.F HDR à L'université de Lille.

part, parce qu'elle signale une action libératrice, d'autre part parce qu'elle se veut un état d'esprit contre l'ancienne puissance coloniale. De plus, nous avons pensé juste d'élaborer une démarche en rapport avec la théorie postcoloniale afin de se familiariser avec cette dernière.

Le troisième chapitre de cette partie a validé le titre de la revendication de l'identité au cœur des combats littéraires. Le travail a consisté dans la justification de l'identité comme élément principal de l'écriture. Deux séquences ont été proposées à ce propos. Il y a eu d'abord la négritude, arme de libération des peuples. Il s'agissait de comprendre en quoi la négritude tenait lieu d'un mouvement identitaire et militait en faveur des peuples opprimés. Ensuite, le roman francophone postcolonial, résonance littéraire. Il s'agissait de saisir les œuvres qui s'inscrivaient dans la promotion de l'identité de manière explicite ou implicite. Cette étape nous a semblé justifiée à plus d'un titre. En effet, il nous a paru nécessaire de localiser, dans l'histoire littéraire, des combats des peuples noirs francophones, avant l'heure, un moment qui emblématiserait la volonté de libération et réhabilitation par le truchement d'un engagement de l'écriture par ces derniers. La négritude répondait bien à cette exigence. Ensuite, il s'agissait de voir en quoi le roman francophone postcolonial participait d'une revendication identitaire.

Par-dessus tout, l'objectif poursuivi au cours de cette partie était de rendre accessible les notions de francophonie, postcolonial et de les rendre lisibles dans l'histoire littéraire.

Signalons à cet effet que nous ne prétendons pas mener une réflexion sur les concepts de francophonie et de postcolonialisme, mais que nous avons simplement le souci d'affirmer qu'ils n'apparaissent pas de manière fortuite dans notre usage. Par conséquent, nous avons essayé de dire qu'ils s'inscrivaient bien dans une tradition, dont nous nous réclamons, et avec laquelle nous avons bien voulu établir le lien avec le présent travail.

La quête de l'identité est un thème contemporain pour lequel de nombreux peuples attachent un intérêt certain. S'il y a une chose sur laquelle on peut s'accorder, c'est qu'il est évident qu'ils diffèrent tous dans l'attitude qu'ils adoptent les uns et les autres pour apporter une réponse à cette recherche et accéder au but.

Ainsi, le présent travail a pour vocation de faire partager sa démarche, en espérant qu'elle s'autorisera du qualificatif d'original. D'autre part, nous visions à faire comprendre les causes et les conséquences de cette quête de l'identité. En d'autres termes, ce qui a causé cette quête identitaire, en partant d'une absence de repères et en essayant de saisir sur quoi débouchait cette quête de l'identité.

La partie qui a suivi s'est voulue très pragmatique dans l'examen du thème de la quête de l'identité.

La suite de ce travail nous a permis, dans la troisième partie de notre travail de recherche, de nous essayer à une interprétation. Ce troisième moment de notre objet d'étude ambitionne d'élaborer une herméneutique de la quête de l'identité. En d'autres termes, cette séquence se propose d'interpréter les figures de la quête de l'identité qui ont été examinées dans la deuxième partie, c'est-à-dire la partie poétique, et de voir comment ces figures, qui participent de la démarche heuristique de ce travail, guident l'interprétation que nous allons en faire. Précisons à cet effet que l'herméneutique est à l'origine la : « Science des règles permettant d'interpréter la Bible et les textes sacrés, d'en expliquer le vrai sens ²⁷² ». Un peu plus loin, on apprend, d'après une seconde définition, en rapport avec la sémiologie, qu'elle est à prendre comme une : « Théorie, une science de l'interprétation des signes, de leur valeurs symboliques ». C'est davantage

²⁷² Information prise sur le site internet

<http://www.cnrtl.fr/definition/herm%C3%A9neutique>, site consulté le 30 septembre 2013.

cette seconde déclinaison qui nous inspire en ce sens que l'interprétation que nous faisons ne s'appuie pas sur des textes sacrés.

Par ailleurs, cette étape visait à voir, lire, sinon entendre, l'objet ou le discours qui se caractérise au-delà du thème analysé, pour ne pas dire la quête de l'identité, afin de constituer un appareillage théorique permettant une meilleure compréhension de ce qui rend raison de l'écriture de la quête de l'identité dans le contexte francophone postcolonial. Dans cette visée, trois chapitres ont guidé la réflexion engagée au cours de cette partie.

Le premier chapitre de cette partie s'est proposé de questionner la structure de l'écriture des romans que nous avons analysés. Il s'est autorisé pour titre pour une écriture hybride. Ce d'autant plus que l'espace romanesque du corpus choisi participe d'une cohabitation langagière qui ne s'assume que dans le multiple.

Dans ce sens, le premier sous chapitre s'est consacré à l'esthétique de la diglossie. Au cours de ce chapitre, il s'est agi de démontrer que le phénomène de diglossie qui avait cours dans les romans visait à justifier qu'il était effectivement question d'une volonté de faire vivre une identité sous couvert d'une autre. Du coup la quête identitaire était à entrevoir comme la survie de l'idiome minoritaire par rapport à celui qui domine.

Ensuite, nous nous sommes employé à aborder la notion de l'identité comme discours polyphonique. L'objectif poursuivi était que nous nous sommes essayé à comprendre, en partie, comment ce qu'il peut être convenu d'appeler la polyphonie constituait une notion qui tient lieu de la quête de l'identité. Autrement dit, on s'est intéressé à la manière dont les personnages, par l'autonomie qu'ils affichaient dans un premier temps, et leurs manières différentes qu'ils ont et les visions du monde qu'ils traduisent dans un second temps pouvaient être considérés comme une volonté d'interroger l'identité.

Enfin, face au constat d'un espace narratif qui prend en compte certaines influences locales et imprègne la fiction d'une ouverture vers le

monde, nous avons pensé légitime de parler d'identité comme rhétorique de l'universel. Un troisième sous point a alors été consacré à la question.

Le deuxième chapitre s'est intitulé les écritures de l'immigration. Nous sommes partis du constat que les quatre romans de cette étude sont écrits par des auteurs qui ont immigré en France. Ainsi, nous avons tenté de saisir ce que nous disait cette situation d'écrivains qui ne sont pas originaires de France. D'une certaine manière, il a été question de percevoir comment l'écriture de la quête de l'identité n'est que la résultante d'auteurs qui ne résident plus dans leur pays. Toute chose qui est la conséquence d'un déplacement d'un lieu à un autre, donc d'une migration. Pour ce qui est des auteurs convoqués, en l'occurrence Mabanckou, Ben jelloun, Dévi et Dracius, cet état de fait est observable par le fait qu'ils écrivent là où ils sont tous installés en France, le centre, alors qu'ils sont tous originaires du sud, donc de la périphérie. A travers cette communauté, il ressort l'idée d'une unicité dans la diversité, renforçant l'idée d'une civilisation de l'universel chère à Léopold Sédar Senghor.

Dans cette optique, trois sous-points ont guidé l'analyse de ce chapitre. Dans un premier temps, on a focalisé la démonstration sur la quête de l'ailleurs. Dans un second temps, nous avons traité de l'écriture en pays d'adoption. Dans un dernier temps, il a été question d'articuler notre propos sur l'identité à venir

Le dernier chapitre de cette partie a porté sur l'identité en régime postcolonial : Enjeu ou posture d'écriture ? Le but au cours de cette étape était de nous interroger sur la problématique de l'identité dans le corpus examiné. Nous partions d'un constat selon lequel la notion d'identité occupe de plus en plus une place centrale dans les travaux, que ce soit critiques ou narratifs. Aussi, partant de ce constat de regain d'intérêt dans le champ littéraire francophone postcolonial, pouvait-on se demander si elle participait d'un simple effet de mode ou bien elle répondait à une préoccupation réelle.

En somme, nous venons de refermer la troisième partie de notre recherche. Cette dernière phase de notre travail avait pour objectif d'élaborer

une interprétation de la quête de l'identité dans nos quatre romans. En d'autres termes, le travail au cours de cette étape de notre recherche consistait à dire en quoi le thème de la quête de l'identité participe-t-il d'une approche nouvelle dans l'univers du roman francophone postcolonial et quelles espèces d'axiologies ce thème il met en œuvre ?

Au terme de cette troisième partie, il faut dire que la quête de l'identité, dans son acception littéraire, et particulièrement en ce qui concerne l'orientation qui s'est imposée à nous à la lecture des différents romans que nous avons analysés, dégage une certaine intelligibilité qui se donne à voir à différents niveaux, notamment dans la façon dont les structures des romans étaient organisés. Cette architecture de la quête de l'identité conduit à un métadiscours que nous avons voulu rendre accessible par l'intermédiaire du concept d'herméneutique. C'est ce que nous avons porté sous l'appellation d'interprétation liée au déploiement de la quête de l'identité.

Afin de donner plus de consistance à ce travail d'interprétation, nous avons poussé l'analyse en y consacrant une réflexion sur chacune des trois inflexions. A cet effet, trois chapitres ont constitué le fil conducteur de l'analyse consacrée à cette partie.

Le premier chapitre de cette troisième partie s'autorisait du titre de pour une écriture hybride. Trois sous points étaient à mettre au crédit de ce chapitre c'est-à-dire l'esthétique de la diglossie, l'identité à l'épreuve du discours polyphonique et l'identité comme rhétorique de l'universel. Le travail au cours de ce chapitre avait pour but de démontrer, qu'à la lecture des quatre romans, il se dégagait le traitement d'un certain nombre de notions. Notre analyse n'a pas manqué de révéler comment le motif de l'identité, dans l'écriture fictionnelle, prenait en compte la poétique des romans analysés. Ce qui a motivé l'écriture de chacun des sous points mentionnés.

Du coup, en poursuivant l'interprétation des ouvrages et en tirant arguments de la partie poétique, il nous ait apparu comme une évidence que les auteurs qui ont écrits ces quatre romans avait tous en commun d'avoir quitté leur pays d'origine. Cette particularité qui relie les quatre écrivains occasionne des conséquences en ce qui concerne l'esthétique de leurs romans. Ce qui n'est pas sans induire un certain nombre de pratique en rapport avec leur condition. Conformément à cet esprit, le deuxième chapitre de cette partie a eu comme titre les écritures de l'immigration. Trois sous points sont également venus agrémenter l'illustration au cours de ce chapitre. Il y a eu l'ailleurs comme variable de l'identité. Ensuite, il s'est agi de : écrire en pays d'adoption. Enfin, nous avons traité de l'identité postcolonial ou l'apologie du « third space ».

Pourtant l'interprétation n'a pas seulement porté sur les romans et leurs structures narratives de ces derniers. C'est ce qu'a révélé le troisième et dernier chapitre de cette partie. Il a été question de comprendre si le traitement du thème de l'identité en régime francophone postcolonial n'était pas simplement un effet de mode, mais une réelle préoccupe d'écriture au cœur des problèmes sociétaux. De manière explicite, le titre chapitre du chapitre a été formulé comme suit : Du questionnement autour de l'identité dans le roman francophone postcolonial : Posture d'écrivains où enjeu d'écriture ? En ce sens, nous essayant à reproduire une certaine rigueur symétrique, conformément aux deux premiers chapitres, trois sous points ont été prépondérants à la démonstration de ce chapitre. Dans un premier temps, il s'est agi d'aborder la quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : quels genres d'enjeux ?

Deuxièmement, il a été question de s'interroger en ces termes : La quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : Configuration ou reconfiguration ? Nous avons pensé légitime de chercher à comprendre si l'identité en question pouvait s'autoriser d'une certaine authenticité ou bien elle constituait quelque chose d'hybride.

En dernier lieu, nous nous sommes employés à démontrer que la question de l'identité, en plus du fait qu'elle était au cœur de la logique interne de la fiction de ces quatre romans, elle est un objet murement réfléchi qu'on laisse entrevoir par l'intermédiaire d'un aspects tel que le titre, d'où l'idée de démontrer que les titres portent bien ce projet de quête d'identité. Ce qui a justifié qu'on le formule sous le titre suivant : lecture de l'identité par la titrologie.

Au vu de tout ce qui précède, il va de soi que la poétique de ces fictions romanesques nous a conduit à porter le présent travail sous le thème de la quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial. En effet, d'une fiction romanesque à l'autre, la progression narrative tient en partie au fait qu'Alain Mabanckou, Tahar Ben Jelloun, Ananda Dévi et Suzanne Dracius ont pris la quête de l'identité comme motif structurant la poétique du récit romanesque francophone postcolonial.

Il convient, à présent que s'achève ce travail de recherche consacré à la quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial, de nous tourner vers l'horizon d'attente pour que s'ouvre une interlocution qui permettra que ce geste heuristique approche un peu plus de l'exhaustivité.

Biobibliographie

I-Biographies

I-1: Tahar ben Jelloun²⁷³

Tahar Ben Jelloun est né en 1944 à Fès, mais il a passé son adolescence à Tanger. Il étudie la philosophie à Rabat. Ses études sont interrompues par un séjour forcé de 18 mois dans un camp militaire (1966-1968). C'est là qu'il commence d'écrire. Il enseigne ensuite la philosophie dans des lycées à Tétouan, puis à Casablanca où il travaille avec Magazine *Souffles*.

En 1971, à la suite de l'arabisation de l'enseignement, Tahar Ben Jelloun s'installe à Paris pour y poursuivre des études de sociologie. Au départ, le séjour ne devait durer que trois ans, juste le temps de faire une thèse de 3e cycle de psychiatrie sociale sur les troubles mentaux des immigrés hospitalisés, mais rapidement il se met à écrire. Ce qui va conduire très vite à des publications. Il publie en 1972 un recueil de poésie, puis son premier roman l'année suivante *Harrouda*, édité par Maurice Nadeau. Depuis 1973, il collabore régulièrement au journal *Le Monde*.

Avec le Prix Goncourt pour *La Nuit sacrée* en 1987, Tahar Ben Jelloun devient le Marocain le plus connu de France. Il intervient dans les problèmes de société, à propos de la situation dans les banlieues, du racisme... Tahar Ben Jelloun revendique un statut d'intellectuel engagé. Il est exprimé à propos de la Tchétchénie, des massacres en Algérie (en reprochant l'inertie de la France)... mais pas sur le Maroc qui a pourtant connu des années noires sous Hassan II. Ce mutisme lui a été particulièrement reproché quand il a fait paraître son livre sur le bagne de Tazmamart : *Cette aveuglante*

²⁷³ In formation prise sur le site

<http://www.bibliomonde.com/auteur/tahar-ben-jelloun-73.html> consulté le 18 décembre 2014.

absence de lumière. Cela dit, plusieurs de ses livres avaient dénoncé quelques travers de la société marocaines comme le pouvoir de l'argent et le maintien de la féodalité. Parmi les auteurs francophones vivant, il est aujourd'hui le plus traduit de par le monde (une quarantaine de langues). En septembre 2010, il publie une *lettre ouverte* sans concession au président Sarkozy.

I-2 : Alain Mabanckou²⁷⁴

On sait d'Alain Mabanckou qu'il est originaire du Congo Brazzaville où il naît le 24 février 1966. Fils unique, il a perdu sa mère assez jeune en 1995 et son père en 2004. Son enfance se passe à Pointe-Noire, capitale économique du Congo, ville côtière, où il commence des études primaires et secondaires et obtient un baccalauréat option Lettres et Philosophie.

Comme le voulait sa mère (elle le dédiait à une carrière de magistrat ou d'avocat), il commence des études de Droit à Brazzaville, puis en France, à l'Université Paris-Dauphine (Paris IX) où il obtient un DEA en Droit des affaires.

La Lyonnaise des Eaux – aujourd'hui SUEZ – l'engage alors comme conseiller, et il occupera ce poste pendant une décennie. Parallèlement il publie des livres de poésie couronnés par le Prix Jean-Christophe de la Société des poètes français, puis fait paraître un premier roman en 1998, *Bleu-Blanc-Rouge*, qui lui vaut le Grand prix littéraire d'Afrique noire.

Il bénéficie d'une résidence d'écriture aux États-Unis en 2001, démissionne

²⁷⁴ Information prise sur <http://www.babelio.com/auteur/Alain-Mabanckou/6174>, site consulté le 10 janvier 2015.

de la Lyonnaise des Eaux lorsque l'Université du Michigan lui propose le poste de Professeur des littératures francophones en 2002.

Il y enseigne pendant 4 ans avant d'accepter l'offre de la prestigieuse Université de Californie-Los Angeles, UCLA, où il enseigne actuellement au Département d'études francophones et de littérature comparée. Alain Mabanckou est récipiendaire de la bourse la plus prestigieuse des Humanités de Princeton University (USA) au titre de "Fellow in the Humanities Council and the French and Italian department".

Mémoires de porc-épic, (Seuil 2006) a reçu le Prix RENAUDOT 2006, le Prix Aliénor d'Aquitaine 2006 et Le Prix de la rentrée littéraire française 2006

Le 8 janvier 2009 il fait paraître *Black Bazar* aux Éditions du Seuil, roman classé parmi les 20 meilleures ventes de livres en France. Dans cette logique, Suivront *Demain j'aurai vingt ans* et en 2012 *Le sanglot de l'homme noir*

En 2012, l'Académie Française lui décerne le Prix Henri Gal pour l'ensemble de son œuvre.

I-3 : Suzanne Dracius²⁷⁵

Écrivaine martiniquaise née à Fort-de-France, Suzanne Dracius, voit le jour en pleine saison cyclonique, le 21 août 1951 à midi, heure où le soleil est au zénith, aux Terres-Sainville — pas à la Maternité, non, dans la maison familiale — « à la rue Amédée Knight, au numéro

²⁷⁵ Information prise sur

<http://www.suzannedracius.com/spip.php?article470>, site consulté le 21 janvier 2015.

3, des mains d'un parrain défaillant pour cause de sexe inadéquat, pour ne pas dire maudit », éléments où elle voit "un lot de symboles", écrivaine martiniquaise, donc, ou écrivain martiniquais si l'on préfère, ou écrivain tout court, car "l'écriture n'a pas de patrie ni de genre", Suzanne Dracius a passé son enfance d'abord dans son île volcanique puis en Île-de-France, entrant à l'école à deux ans "à la rue Perrinon" à Fort-de-France car elle réclamait d'apprendre à lire de toute urgence — activité qui lui paraissait *magique comme quimbois et vaudou* — et ensuite, à quatre ans, à l'école Sainte Jeanne d'Arc à Sceaux, cultivant sa "féminité" de *calazaza* "contre vents et marées du racisme, du sexisme et autres ostracismes", préférant "les isthmes aux -ismes et les passerelles aux murs".

I-4 : Ananda Dévi²⁷⁶

Ananda Devi est née le 23 mars 1957 à Trois-Boutiques (Île Maurice), au milieu des champs de canne à sucre. L'île Maurice est, dans sa splendeur et sa diversité humaine, au cœur de l'œuvre d'Ananda Nirsimloo-Anenden. Cette ethnologue de formation – docteur en anthropologie sociale (University of London) –, et traductrice de métier, est sensible à l'imbrication des identités et des langages ; aussi explore-t-elle avec une grande acuité de nombreux caractères humains, recomposant ainsi les multiples univers qui se côtoient, s'affrontent, se déchirent dans un espace insulaire qui n'est pas moins analysé que recréé. Si elle a choisi d'écrire en français, ses romans et ses nouvelles intègrent le créole et l'hindi. Son style incisif, lyrique et pénétrant, offre à la langue française de nouvelles dimensions culturelles et

²⁷⁶ Information consultée sur

<http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/devi.html> le 26 janvier 1015.

linguistiques liées à son île natale. Ananda Devi vit à Ferney-Voltaire (près de Genève) depuis 1989, après avoir passé quelques années au Congo-Brazzaville.

Parmi les auteurs de l'Océan Indien, Ananda Devi est considérée comme une figure centrale et des plus prolifiques. Son œuvre compte des romans, un recueil de poèmes et plusieurs nouvelles, dont *Harrikrisna Anenden* a fait un long-métrage en 2006 (« La cathédrale »). Depuis son premier roman, son œuvre met en scène l'autodestruction causée par différentes sortes d'enfermement. Si *Rue la Poudrière* aborde la prostitution, *Le Voile de Draupadi* décrit la souffrance d'une femme indienne qui refuse d'être étouffée par les traditions. *L'arbre fouet*, marqué par la violence du parricide, poursuit ce questionnement dans un univers plus onirique, un univers que l'auteur approfondit dans *Moi, l'interdite*. Le rejet de Mouna, dont le bec de lièvre devient l'image de la monstruosité, la pousse à trouver refuge auprès d'un chien. Sa recherche de tendresse devient une descente chtonienne aux enfers, seule libération possible pour la narratrice. *Pagli* fait écho aux ouvrages précédents en abordant la réclusion dans le mariage arrangé, mais s'en distingue par l'accent mis sur l'insoumission : celle de Pagli qui se refuse à son époux et celle du style poétique de l'auteur qui réinvente genres littéraires et langue française. *Soupir* met en scène la quête impossible d'un groupe de désemparés, sorte des damnés de la terre, à la recherche d'un cadre aux allures de havre de pays, mais dont l'espoir, pour l'un d'entre eux, passe par la culture de la ganja. En décrivant comment un enfant est poussé à se réfugier dans la mer, *La Vie de Joséphin le fou* pousse encore plus loin la question de l'ostracisme.

Ève de ses décombres (2006), couronné par le prix des Cinq Continents de la francophonie et le prix RFO, confirme le talent de l'auteur au sein de l'espace littéraire francophone. Devi y explore les stratégies de survie de quatre adolescents de 17 ans rassemblés autour d'un meurtre à Troumaron, un quartier de réfugiés des cyclones. Ève y vend son corps tout en croyant être

une prédatrice. Se relèvera-t-elle de ses décombres ? L'auteur nous livre avec tact les voix intérieures de ces personnages sans véritable avenir.

L'œuvre d'Ananda Devi est à la fois tragique et poétique. Hantée par les questions de l'exclusion, de l'altérité, de la déviance et de la souffrance, elle dénonce le climat étouffant d'une société aux multiples cloisonnements. Par la force et la violence des mots, elle se dresse contre toute forme de rejet et propose un véritable engagement de l'imaginaire insulaire pour la reconnaissance de l'altérité.

II- : Bibliographie

II-1 : Corpus de base

Tahar Ben Jelloun, *La Nuit sacrée*, Paris, Seuil, 191 p.

Ananda Dévi, *Soupir*, Paris, Gallimard, Coll. « Continents noirs », 2002, 232 p.

Alain Mabanckou, *Verre cassé*, Paris, Seuil, 2005, 248 p.

Suzanne Dracius, *L'Autre qui danse*, Paris, Editions Le Rocher « Nouvelle édition relue et corrigée par l'auteur », 2007, 389 p., publié pour la première fois aux éditions Seghers en 1989.

II-2 : Autres ouvrages des auteurs

II-2-1 : Tahar Ben Jelloun²⁷⁷

Nouvelles, romans et poésies

- Ben Jelloun (T.), *Hommes sous linceul de silence*, 1971
- Ben Jelloun (T.), *Les Cicatrices du soleil*, Maspero, 1972
- Ben Jelloun (T.), *Harrouda*, Paris, Denoël, 1973 - Reéd. Gallimard, 2010
- Ben Jelloun (T.), *La Réclusion solitaire*, Paris, Denoël, 1976

²⁷⁷ Information tirée de <http://www.taharbenjelloun.org>

- Ben Jelloun (T.), *Les amandiers sont morts de leurs blessures*, poèmes, rééd. Seuil, Coll. « Points roman », 1985, première parution en 1976, prix de l'amitié franco-arabe 1976
- Ben Jelloun (T.), *La Mémoire future*, Anthologie de la nouvelle poésie du Maroc, Maspéro, 1976
- Ben Jelloun (T.), *La Plus Haute des solitudes*, Paris, Seuil, 1977
- Ben Jelloun (T.), *Moha le fou, Moha le sage*, 1978, prix des Bibliothécaires de France, prix Radio-Monte-Carlo 1979
- *À l'insu du souvenir*, poèmes, 1980
- Ben Jelloun (T.), *La Prière de l'absent*, Paris, Seuil, 1981
- Ben Jelloun (T.), *L'Écrivain public*, Paris, Seuil, récit, 1983
- Ben Jelloun (T.), *Hospitalité française*, Paris, Seuil, 1984
- Ben Jelloun (T.), *La Fiancée de 12*, suivie d'*Entretiens avec M. Saïd Hammadi ouvrier algérien*, théâtre, Paris, Acte Sud, 1984
- Ben Jelloun (T.), *L'Enfant de sable*, Paris, Seuil, 1985
- Ben Jelloun (T.), *La Nuit sacrée*, Paris, Seuil, 1987, prix Goncourt
- Ben Jelloun (T.), *Jour de silence à Tanger*, récit, Paris, Seuil, 1990
- Ben Jelloun (T.), *Les Yeux baissés*, Paris, Seuil, 1991
- Ben Jelloun (T.), *Alberto Giacometti*, Paris, Flohic, 1991
- Ben Jelloun (T.), *La Remontée des cendres*, poème (édition bilingue, version arabe de Kadhim Jihad), 1991
- Ben Jelloun (T.), *L'Ange aveugle*, nouvelles, Paris, Seuil, 1992
- Ben Jelloun, *Éloge de l'amitié, Nouvelle*, Paris, Seuil, 1994
- Ben Jelloun (T.), *L'Homme rompu*, Paris, Seuil, 1994
- Ben Jelloun (T.), *La Soudure fraternelle*, Paris, Arléa, 1994
- Ben Jelloun (T.), *Poésie complète*, Paris, Seuil, 1995
- Ben Jelloun (T.), *Le premier amour est toujours le dernier*, nouvelles, Paris, Seuil, 1995
- Ben Jelloun (T.), *Les Raisins de la galère*, Paris, Fayard, 1996

- Ben Jelloun (T.), *La Nuit de l'erreur*, Paris, Seuil, 1997
- Ben Jelloun (T.), *Le Racisme expliqué à ma fille*, Paris, Seuil, 1997
- Ben Jelloun (T.), *L'Auberge des pauvres*, Paris, Seuil, 1997
- Ben Jelloun (T.), *Le Labyrinthe des sentiments*, Paris, Stock, 1999
- Ben Jelloun (T.), *Cette aveuglante absence de lumière*, Paris, Seuil, 2001
- Ben Jelloun (T.), *L'Islam expliqué aux enfants*, Paris, Seuil, 2002
- Ben Jelloun (T.), *Amours sorcières*, Paris, Seuil, 2003
- Ben Jelloun, *Le Dernier Ami*, Paris, Seuil, 2004
- Ben Jelloun (T.), *Belle au bois dormant*, Paris, Seuil, 2004
- Ben Jelloun (T.), *Partir*, Paris, Gallimard, 2005
- *Yemma*, 2007
- Ben Jelloun (T.), *L'École perdue*, Paris, Gallimard Coll. « jeunesse », 2007
- Ben Jelloun (T.), *Sur ma mère*, Paris, Folio, 2008
- Ben Jelloun (T.), Le texte d'un album-photo : *Marabouts, Maroc*, 2009
- Ben Jelloun (T.), *Au pays*, Paris, Folio, 2010
- Ben Jelloun (T.), *Beckett et Genet, un thé à Tanger*, Paris, Éditions Gallimard, 2010
- Ben Jelloun (T.), *Par le feu*, Paris, Gallimard, 2013
- Ben Jelloun (T.), *L'Étincelle — Révolte dans les pays arabes*, Gallimard, Paris, Éditions Gallimard, 2013
- Ben Jelloun (T.), *Le Bonheur conjugal*, Paris, Éditions Gallimard, 2012
- Ben Jelloun (T.), *Au seuil du paradis*, Paris, éditions des Busclats, 2012
- Ben Jelloun (T.), *Jean Genet, menteur sublime*, Paris, Éditions Gallimard, 2013

- Ben Jelloun (T.), *L'Ablation*, Collection Blanche, Paris, Gallimard, 2014, 144 p.
- Ben Jelloun (T.), *Mes contes de Perrault*, Paris, Le Seuil, 2014.

II-2-2 : Alain Mabanckou²⁷⁸

L'œuvre de Mabanckou a la particularité de toucher des genres différents comme l'atteste cette bibliographie :

Romans

Mabanckou (A.), Bleu-Blanc-Rouge, Présence africaine, Paris, Présence africaine, 1998, 222 p.

Mabanckou (A.), Et Dieu seul sait comment je dors, Présence Africaine, Présence Africaine, 2001, 246 p.

Mabanckou (A.), *Les Petits-fils nègres de Vercingétorix*⁵, Paris, Serpent à Plumes, Coll. « Fiction française », 2002, 263 p. En poche chez « Points », Éditions du Seuil, 2006

Mabanckou (A.), *African Psycho*, Paris, Serpent à Plumes, Coll. « Fiction française », 2003, 191 p. En poche chez « Points », Éditions du Seuil, 2006

Mabanckou (A.), *Verre cassé*, Éditions du Seuil, et en poche chez « Points », Éditions du Seuil, 2006

²⁷⁸ Information prise sur deux sites différents. <http://www.wikipédia.org> et <http://www.alainmabanckou.net/bibliographie>, consulté le 22 décembre 2014.

Mabanckou (A.), *Mémoires de porc-épic*, Seuil, 229 p. / (Prix Renaudot), et en poche chez « Points », éditions du Seuil, 2007

Mabanckou (A.), *Black Bazar*, Éditions du Seuil, 252 P. Et en poche chez "Points", 2010

Mabanckou (A.), *Demain j'aurai vingt ans*, Éditions Gallimard, Coll. Blanche, et en poche chez Folio (Gallimard), avec une préface du Prix Nobel de littérature J. M. G. Le Clézio , 2012

Mabanckou (A.), *Tais-toi et meurs* (roman policier), Éditions de La Branche, Coll. Vendredi 13, 2012, en poche chez Pocket, 2014

Mabanckou (A.), *Lumières de Pointe-Noire*, Éditions du Seuil, Coll. Fiction & Cie, janvier 2013, et en poche chez "Points", Editions du Seuil, 2014

Poésie

- Mabanckou (A.), *Au jour le jour*, Lyon, Maison rhodanienne de poésie, 1993
- Mabanckou (A.), *La Légende de l'errance*, Paris, Éditions L'Harmattan, 1995
- Mabanckou (A.), *L'Usure des lendemains*, Paris, Nouvelles du Sud, 1995
- Mabanckou (A.), *Les arbres aussi versent des larmes*, Paris, L'Harmattan, 1997
- Mabanckou (A.), *Quand le coq annoncera l'aube d'un autre jour*, Paris, L'Harmattan, 1999
- Mabanckou (A.), *Tant que les arbres s'enracineront dans la terre*, Œuvre poétique complète, Paris, Seuil, Coll. « Points », 2007

Essais

- Mabanckou (A.), *Lettre à Jimmy* (James Baldwin), Fayard, et en poche chez Points, 2008
- Mabanckou (A.), *L'Europe depuis l'Afrique*, Éditions Naive, 2009
- Mabanckou (A.), *Écrivain et oiseau migrateur*, André Versaille éditeur, 2011
- Mabanckou (A.), *Le Sanglot de l'homme noir*, Fayard, réédité en format poche chez Points Seuil, 2013

Anthologies

- Mabanckou (A.) : *Six poètes d'Afrique francophone* (Senghor, Birago Diop, Dadié, Loutard, U Tam'si et Rabemananjara), en format poche chez "Points", 2010
- Mabanckou (A.), *L'Afrique qui vient* (avec Michel Le Bris), Nouvelles, éditions Hoëbeke, 2013

Livres pour la jeunesse

Mabanckou (A.), *Six poètes d'Afrique francophone* (Senghor, Birago Diop, Dadié, Loutard, U Tam'si et Rabemananjara), en format poche chez "Points", 2010

Mabanckou (A.), *L'Afrique qui vient* (avec Michel Le Bris), Nouvelles, éditions Hoëbeke, 2013

Discographie

Mabanckou (A.), *Black Bazar*, album de rumba congolaise, produit par Alain Mabanckou, avec les musiciens Modogo Abarambwa et Sam Tshintu, 2012

Mabanckou (A.), *Black Bazar — Round 2*, album produit par Alain Mabanckou d'après les compositions du guitariste Popolipo Beniko et du bassiste Michel Lumana, auxquelles se mêlent des sonorités de dancehall

II-2-3 : Suzanne Dracius²⁷⁹

Pour ce qui est de l'écrivaine martiniquaise, nous proposons une bibliographie assez riche. Dans ce sens, voici une liste non exhaustive.

• Romans et nouvelles :

Dracius (S.), *L'Autre qui danse*, finaliste du Prix du Premier Roman, Seghers, Paris, 1989 ; éditions du Rocher, Paris, 2007 : réédition en poche collection Motifs.

Dracius (S.), *Rue Monte au ciel*, Fort-de-France, Desnel, 2003.

Dracius (S.), *Montagne de feu* in *Diversité : La nouvelle francophone*, [2^e édition), Houghton-Mifflin, Boston, USA, 2000.

Nouvelle

Dracius (S.), *De sueur, de sucre et de sang*, Le Serpent à Plumes, Paris (n° 15), 1992,

Dracius (S.), "La Virago", nouvelle (in *Diversité : La nouvelle francophone*, Houghton-Mifflin, Boston, USA, 1995.

²⁷⁹ Informations prises sur <http://www.suzannedracius.com>

Poésie :

Dracius (S.), *Déictique féminitude insulaire*, Paris, éd. Idem, 2014.

Dracius (S.), *Exquise déréluction métisse*, Port de France, Desnel, 2008.

Dracius (S.), *Prosopopées urbaines*, anthologie d'inédits coordonnées par Suzanne Dracius, Fort-de-France, éd. Desnel 2006.

Prosopopées urbaines incluant des poèmes inédits de Suzanne Dracius pages 73 à 83, 2006

Hurricane, cris d'Insulaires Anthologie coordonnée par Suzanne Dracius à Fort-de-France aux éditions Desnel en 2005. Cette Anthologie inclut des poèmes inédits de Suzanne Dracius. Cet ouvrage a reçu le prix Fètkann mémoire du sud/mémoire de l'humanité.

Théâtre :

Dracius (S.), *Lumina Sophie dite Surprise*, Fort-de-France, Desnel, 2005.

Livres de jeunesse :

Dracius (S.), *My Little Book of London / Mon petit livre de Londres* (bilingue, en collaboration avec Samantha Barton - illustrations de Janko Floro), Fort-de-France, Desnel, 2008.

Dracius (S.), *Fables de La Fontaine avec adaptations créoles et sources antiques* illustrations de Choko), Fort-de-France, Desnel, 2006.

Dracius (S.), *Habitation Anse Latouche, la Vallée des Papillons* (avec Pierre Pinalie), Le Carbet/Martinique, éd. Hugues Hayot, 1994.

Nouvelles, Poèmes et textes dans des ouvrages collectifs:

« La couleur du béké goyave » et « La langue de Molière sauce chien ». P. 7-17 et 73-96 *Partir sans passeport*, éd. Idem, 2012.

« Caribéenne en littérature », « Nous finirons tous métis » et « Le racisme est soluble dans l'encre noire ». *Plumes rebelles*, Anthologie de l'Outre-mer français d'Amérique coordonnée par Suzanne Dracius, Fort-de-France, Desnel, 2011.

II-2-4 : Ananda Dévi²⁸⁰

Voici, de la bibliographie de l'écrivaine mauricienne, les principaux ouvrages de l'écrivaine mauricienne.

Romans:

- *Rue la poudrière*. Abidjan: Nouvelles Éditions Africaines, 1989; Vacoas: Le Printemps, 1997.
- *Le voile de Draupadi*. Paris: L'Harmattan, 1993; Vacoas: Le Printemps, 1999.

²⁸⁰ Informations prises sur

<http://www.lehman.cuny.edu/ile.en.ile/paroles/devi.html>, site consulté le 2 février 2015.

- *L'arbre fouet*. Paris: L'Harmattan, 1997.
- *Moi, l'interdite*. Paris: Dapper, 2000.
- *Pagli*. Paris: Gallimard, 2001.
- *Soupir*. Paris: Gallimard, 2002.
- *La vie de Joséphin le fou*. Paris: Gallimard, 2003.
- *Ève de ses décombres*. Paris: Gallimard, 2006.
- *Indian Tango*. Paris: Gallimard, 2007.
- *Le sari vert*. Paris: Gallimard, 2009.
- *Les jours vivants*. Paris: Gallimard, 2013.

Récit:

- *Les hommes qui me parlent*. Paris: Gallimard, 2011.

Poésie:

- *Le long désir*. Paris: Gallimard, 2003.
- *Quand la nuit consent à me parler*. Paris: Bruno Doucey, 2011.

Recueils de nouvelles :

- *Solstices*. Port-Louis: Regent Press, 1977, réédition revue et préfacée par l'auteur: Vacoas: Le Printemps, 1997.
- *Le poids des êtres*. Rose-Hill: Éditions de l'Océan Indien, 1987.
- *La fin des pierres et des âges*. Rose-Hill : Éditions de l'Océan Indien, 1993.

Nouvelles parues dans des anthologies :

- « Lakshmi's gift ». Trad. D.S. Blair. *The Heinemann Book of African Women's Writing*. Ed. Charlotte H. Bruner. London: Heinemann, 1993.

- « La découverte du Bouchon ». *Maurice: Le tour de l'île en quatre-vingt lieux*. Ed. B. Pyamootoo & R. Poonoosamy. Port-Louis: Immedia, 1994.
- « La mort d'Anjalay ». *Au tour des femmes*. Ed. B. Pyamootoo & R. Poonoosamy. Port-Louis: Immedia, 1995.
- « Le cache-misère » et « The Message ». *Maurice: demain et après / Beyond tomorrow / Apredimé*. Ed. B. Pyamootoo & R. Poonoosamy. Port-Louis: Immedia, 1997.
- « Zuviel Marie ». Trad. C. Zehnder. *Kusse und eiligen Rosen, die fremdsprachige Schweizer Literatur*. Zurich: Limmat Verlag, 1998.
- « La mosquée de paille ». *Kaleidoscope*. Ed. B. Pyamootoo & R. Poonoosamy. Port-Louis: Immedia, 1998.
- « Le Sari ». *Rencontres avec l'Inde*. Ed. S. Ramakrishnan, M. Gobhurdhun-Jani, A. Callikan-Proag. New-Delhi: Conseil Indien pour les Relations Culturelles, 1999.
- « L'usurpateur ». *Nocturnes*. Ed. B. Pyamootoo & R. Poonoosamy. Port-Louis: Immedia, 2000.
- « Salma ». *Francofonia* 48 (Primavera 2005).
- « L'enfant du banian ». *Enfances*, collectif coordonné par Alain Mabanckou. Bertoua (Cameroun): Ndzé, 2006; Paris: Ndzé (Pocket), 2008.
- « Bleu glace ». *Nouvelles de l'île Maurice* (Collectif). Paris: Magellan & Cie, 2007.
- « Afin qu'elle ne meure seule ». *Pour une littérature-monde*, sous la direction de Michel Le Bris et Jean Rouaud. Paris: Gallimard, 2007:
- « Les prisonniers ». *Riveneuve Continents* 10 (hiver 2009-2010).

Essai :

- *The Primordial Link: Telugu Ethnic Identity in Mauritius*. Moka: Mahatma Gandhi Institute, 1990.

Études:

- « Aspects of kinship and marriage among Telugus in Mauritius ». *Indian Overseas, the Mauritian Experience*. Ed. U. Bissoondoyal. Moka: Mahatma Gandhi Institute, 1984.
- « Identité ethnique Telegoue et pratiques religieuses à l'île Maurice ». *Vivre au Pluriel, Production sociale des identités à l'Île Maurice et à l'île de la Réunion*. Saint-Denis: Université de la Réunion, 1990.

Filmographie:

- *La Cathédrale*, film basé sur la nouvelle d'Ananda Devi (publiée dans *Solstices*). Réalisation: Harrikrisna Anenden, 2006, 78 min.
- *Les Enfants de Troumaron*. Réalisation: Harrikrisna Anenden, scénario: Ananda Devi (d'après *Ève de ses décombres*). Cine Qua Non Ltd., 2012, 92 min.

V : Ouvrages de fictions consultés

Achébé (C.), *Le monde s'effondre*, Paris, Présence Africaine, Edit. De poche, 1972, 254 p.

Badian (S.), *Sous l'orage*, Paris, Présence Africaine, 2000, 253 p.

Baudelaire (C.), *Les Fleurs du mal*, Paris, Réed. Hachette, 2012, 206 p.

Béti (M.), *Le Pauvre christ de Bomba*, Paris, Edition Présence Africaine, 2001, 348 p.

Céline (L.F.), *Voyage au bout de la nuit*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 1972, 505 p.

Dante (A.), *La divine comédie*, Paris, Diane De Selliers, Coll. « La petite collection », 2008, 508 p.

Diop (B.B.), *Le Cavalier et son ombre*, Abidjan, Ed. NEI, [1997], 1999, 286 p.

Dostoïevski, *Les frères Karamazov*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio classique », 1994, 989 p.

Dostoïevski, *L'Adolescent*, traduction d'André Markowicz, Paris, Acte Sud. Coll. « Babel », 1998, 528 p.

Fantouré (A.), *Le Cercle des tropiques*, Paris, Présence Africaine, 1991, 311 p.

Kane (C.A.), *L'Aventure ambiguë*, Paris, Coll. « Domaine français » 10-18, 2003, 192 p.

Kourouma (A.), *Les Soleil des indépendances*, Paris, Seuil, Coll. « Points », 1995, 195 p.

Kourouma (A.), *Allah n'est pas obligé*, Paris, Points, 2002.

Labou Tansy (S.), *L'Etat honteux*, Paris, Seuil, 1981, 156 p.

Laye (C.), *L'Enfant noir*, Paris, Pocket, 2007, 221 p.

Mérimée (P.), *Tamango*, Paris, Hatier, Coll. « Classiques Hatier Œuvres & Thèmes », 2008, 47 p.

Monénembo (T.), *L'Aîné des orphelins*, Paris, Seuil, Coll. « Cadre rouge », 2000, 156 p.

Moussirou Mouyama (A.), *Parole de vivants*, Paris, L'Harmattan, 1992, 119 p

Sami Tchak, *Place des fêtes*, Paris, Gallimard, Coll. « Continents noirs », 2001.

Sony (L.T.), *L'Ante-peuple*, Paris, Coll. « Points », 2010, 210 p.

Stendhal, *Le rouge et le noir*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 1967, 512 p.

Stendhal, *Le Rouge et le noir*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio », 1967, 512 p.

Wabéri (A.A.), *Moisson de crânes*, Paris, Alphée, Coll. « Motifs », 2004, 94 p.

Verne (J.), *Voyage au centre de la terre*, Paris, Livre de poche, Coll. « Classique », 19172, 372 p.

Wabéri (A.A.), *Cahier nomade*, Paris, Le Serpent à plumes, 1996, 160 p.

Wabéri (A.A.), *L'œil nomade : Voyage à travers le pays de Djibouti*, Paris/Djibouti, CCFAR/L'Harmattan, 1997, 95 p.

VI : Essais, Ouvrages méthodologiques et théoriques

Aristote, *Poétique*, Paris, Livre de Poche, Editions Classiques, 1990, 216 p.

Aristote, *Rhétorique*, traduit du grec par Pierre Chiron, Paris, Flammarion, Coll. « GF », 2007, 570 p.

Bakhtine (M.), *Problème de la poétique de Dostoïevski*, Paris, L'âge de l'homme, Coll. « Slavica », 1998.

Bakhtine (M.), *L'œuvre de François Rabelais et la culture populaire au Moyen Âge et sous la Renaissance*, Paris, Gallimard, 1970.

Barthes (R.), *Essais critiques*, Paris, Seuil, 1964, 35 p.

Beniamino (M.), *La francophonie littéraire : essai pour une théorie*, Paris, L'Harmattan, 1999, 464 p.

Bhabha Homi k, *Les Lieux de la culture. Une théorie postcoloniale*, Paris, Editions Payot et Rivages { Traduction française}, 2007, 411 p.

Bilé (S.), *Blanchissez-moi-tous ces nègres*, Toulouse, Pascal Galodé éditeurs, 2010.

Blanchot (M.), *Le livre à venir*, Paris, Gallimard, Coll. « Folio essais », 1986, 340 p.

Bourdieu (P.), *Les règles de l'art*, Paris, Seuil, 1992.

Brunel (P.), Pichois (C.), Rousseau (A.M.), *Qu'est-ce que la littérature comparée ?*, Paris, Armand Colin, Coll. « U2 », 1967, 218 p.

Casanova (P.), *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, Coll. « Points essais », 2008, 504 p.

Césaire (A.), *Discours sur le colonialisme. Suivi de Discours sur la Négritude*, Paris, Editions Présence Africaine, 1955.

Césaire (A.), *Cahier d'un retour au pays natal*, Paris, Coll. « Poésie ». Présence Africaine, 2000.

Clavaron (Y.), « *Effacement ou élargissement du paradigme (post) colonial* » In *Poétique du roman postcolonial*, Paris, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 2011.

Combe (D.), *Poétiques francophones*, Paris, Hachette, 1995, 176 p.

Dabla (S.), *Nouvelles écritures africaines, Romanciers de la seconde génération*, Paris, L'Harmattan, 1986, 256 p.

Désalmand (P.) et Forest (P.), *100 citations expliqués*, (s.1), Belgique, Marabout, 1991.

Descombes (V.), *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013.

Eco (U.), *De la littérature*, Paris, Le Livre De Poche. Coll. « Le Livre De Poche Biblio », Paris, 2005, 439 p.

Genette (G.), *Figures III*, Paris, Seuil, Coll. « Poétique », 1972, 285 p.

Gnaléga (R.), *Senghor et la civilisation de l'universel*, Paris, L'Harmattan, 2014.

Jouanny (R.), *Singularités francophones*, Paris, PUF, 2000 ; 192 p.

Le scouarnec (F.P.), *la Francophonie*, Québec, Boréal, 1997.

Kesteloot (L.), *Anthologie Négro-africaine, La littérature de 1918 à 1981*, Belgique, Les Nouvelles Editions Marabout, 1978, 478 p.

Maignan-Claverie (C.), *Le métissage dans la littérature des Antilles françaises*, Paris, Karthala, 2005, 444 p.

Mangeon (A.), *Postures postcoloniales, Domaines africains et antillais*, travaux Dirigés, Paris, les Editions Karthala, 2012.

Mbembe, (A.), *De la postcolonie. Essai sur l'imagination politique dans l'Afrique contemporaine*. Paris, Karthala, 2000.

Meyer (M.), « *La rhétorique et la littérature* », *Langage et littérature*, Paris, P.U.F, 1992.

Moudileno (L.), *Parades postcoloniales, « La fabrication des identités dans le roman congolais »*, Paris, Khartala, 2006.

Molinari (C.), *Parcours d'écritures francophones, poser sa voix dans la langue de l'autre*, Paris, L'Harmattan, 2005.

Moura (J.M), *Littératures francophones et théorie postcoloniale*, Paris, PUF, 1999, 174 p.

Mpala-Lutebele (M.A.), *Aura d'une écriture : hommage à Georges Ngala*, Paris, L'Harmattan, paris, 2013.

Nadeau (M.), Barthes (R.), *Sur la littérature*, Grenoble, Presse Universitaires de Grenoble, 1980.

Nicolas Boileau, *L'Art poétique*, Paris, Flammarion, Coll. « GF », 1998, 253 p.

Proust (M.), *100 Citations expliquées*, Désalmand (P.) et Forest (P.), Belgique, Marabout, 1991, 437 p.

Rimbaud (A.), *Œuvres complètes*, Paris, Jean-Claude Lattès, Coll. « Les Chefs-d'œuvre De la Poésie », 1987, 656 p.

Sartre (J.-P.), *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, 1948, 295 p.

Senghor (L.S.), « *la francophonie comme contribution à la civilisation de l'universel* », *Liberté3-Négritude et civilisation de l'universel*, Paris, Seuil, 1977.

Said (W. E), *L'Orientalisme. L'Orient créé par l'Occident*, Paris, Coll. « La couleur des idées », 1997, 422 p.

Spivak (G.), *Les Subalternes peuvent-elles parler?*, Traductions de Jérôme Vidal, Paris, Les Editions Amsterdam, 2009, 122 p.

Tadié (J.Y), *Critique littéraire au XXème siècle*, Paris, Editions Belfond, 1987 ; réédition Coll. « Pocket ».

Todorov (T.), *Qu'est-ce que le structuralisme ? Tome 2, Poétique*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1973, 122 p.

Zohou (A.), « *Epilogue : Partir de Louverture* » In *de (s) générations postérité du postcolonial*, N°15 de février 2012.

V-II : Webographie

Moteur de recherche et sites internets consultés

http://www.passerelles-eje.info/glossaire/definition_23_identite.html

<http://www.itsra.net/itsra/IMG/pdf/phil.pdf>,

<http://www.psychologie-et-societe.org>

<http://www.fabula.org>

<http://www.jose-corti.fr>

<http://www.puf.com>

<http://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:4776/FULLTEXT01.pdf>,

<http://www.memoireonline.com>
<http://pedagogie2.ac-reunion.fr>
<http://books.google.fr>
<http://www.edouardglissant.fr>
<http://www.tlfq.ulaval.ca>
<http://www.conjointure.fr>
<http://www.item.ens.fr>
<http://etudesafricaines.revues.org/>
<http://www.etudes-litteraires.com/>
<http://lesclassiques.blogvie.com/labsurde/>
<http://www.suzannedracius.com>
<http://www.cnrtl.fr>
<http://www.montraykreyol.org>
<http://www.uvp5.univ-paris5.fr>
<http://www.edouardglissant.f>
<http://www.linternaute.com>
<http://lesdefinitions.fr>
<http://www.assistancescolaire.com>
<http://www.poesie.net>
<http://poesie.webnet.fr>
<http://www.larousse.fr>

VIII : Autres sources et articles :

Dictionnaire Dixel, 2010

Thèse : Héros et quête identitaire dans le roman africain subsaharien francophone. Cette thèse est de Perpetue Dah. Elle a été soutenue le 19 février 2010 sous la direction de Papa Samba Diop Pour l'obtention du grade de Docteur.

Table des matières

Epigraphe.....	1
Dédicace.....	2
Exergue.....	3
Remerciements.....	5
Introduction générale.....	7
✓ Approche du sujet.....	8
✓ Formulation et délimitation du sujet.....	13
✓ Hypothèse de recherche et problématique.....	25
✓ Cadre méthodologique.....	29
✓ Etat de la recherche.....	37
✓ Structure de la recherche.....	40
Première Partie : Historiographie.....	46
Chapitre I : Francophonie : Elucidation terminologique, processus de fonctionnement et véracité littéraire.....	51
I-1 : Elucidation terminologique.....	53
I-2 : Francophonie institutionnelle et politique.....	55
I-3 : La Francophonie : Véracité littéraire.....	65

Chapitre II : Pour une compréhension du postcolonialisme : Economie terminologique, des générations postcoloniales et pour une théorie postcoloniale à l'œuvre.....	72
II-4 : Economie terminologique.....	74
II-5 : Des générations postcoloniales.....	76
II-6 : Pour une application de la théorie postcoloniale dans le roman.....	94
Chapitre III : La revendication de l'identité au cœur des combats littéraires.....	99
III-7 : La Négritude, arme de libération des peuples.....	101
III-8 : Le roman francophone postcolonial : La résonance identitaire.....	105
Conclusion partielle.....	113

Deuxième Partie : Les figures de la quête de l'identité

Chapitre IV : Au cœur de Verre cassé : L'écriture comme moyen de réalisation de soi et l' « aliassisation » onomastique.....	118
IV-9 : L'écriture comme moyen de réalisation de soi.....	121
IV-10 : L' « aliassisation » onomastique.....	124

Chapitre V : Dans l'âme de la Nuit sacrée : Du garçon à la fille et une féminité interdite.....130

V-11 : Du garçon à la femme.....131

V -12 : Féminité interdite.....132

Chapitre VI : Voyage dans l'univers de l'Autre qui danse : Une crise identitaire et le retour au pays des ancêtres.....140

VI -13 : La crise identitaire.....146

VI-14: Retour au pays des ancêtres.....145

Chapitre VII : Au fil des pages de Soupir : Un environnement chaotique et la survie d'un groupe.....158

VII-15 : Un environnement chaotique.....160

VII-16 : La survie d'un groupe..... 164

Conclusion partielle.....173

Troisième Partie : Lecture herméneutique de la quête d'identité

Chapitre VIII : Pour une écriture de l'hybridité.....179

VIII-17 : L'esthétique de la diglossie.....181

VIII-18 : L'identité à l'épreuve du discours polyphonique.....191

Chapitre IX : L'identité comme rhétorique de l'universel.....202

Chapitre X- : Les écritures de l'immigration.....212

X-19 : L'ailleurs comme « variable » identitaire.....215

X-20 : Ecrire en pays d'adoption.....225

X-21 : Le « Third space », alternative de la quête de l'identité..236

Chapitre XI : Le thème de la quête de l'identité dans le roman francophone postcolonial : Posture d'écrivain ou enjeu d'écriture ?.....265

XI-22 : Les écritures de la quête de l'identité : Quels genres enjeux ?.....242

XI-24 : thématique identitaire dans le texte francophone postcolonial : Configuration ou reconfiguration ?.....258

XI-25 : Lecture de l'identité par la titrologie.....265

Conclusion partielle.....274

Conclusion générale.....277

Biobibliographie.....291

Biographie

Bibliographie